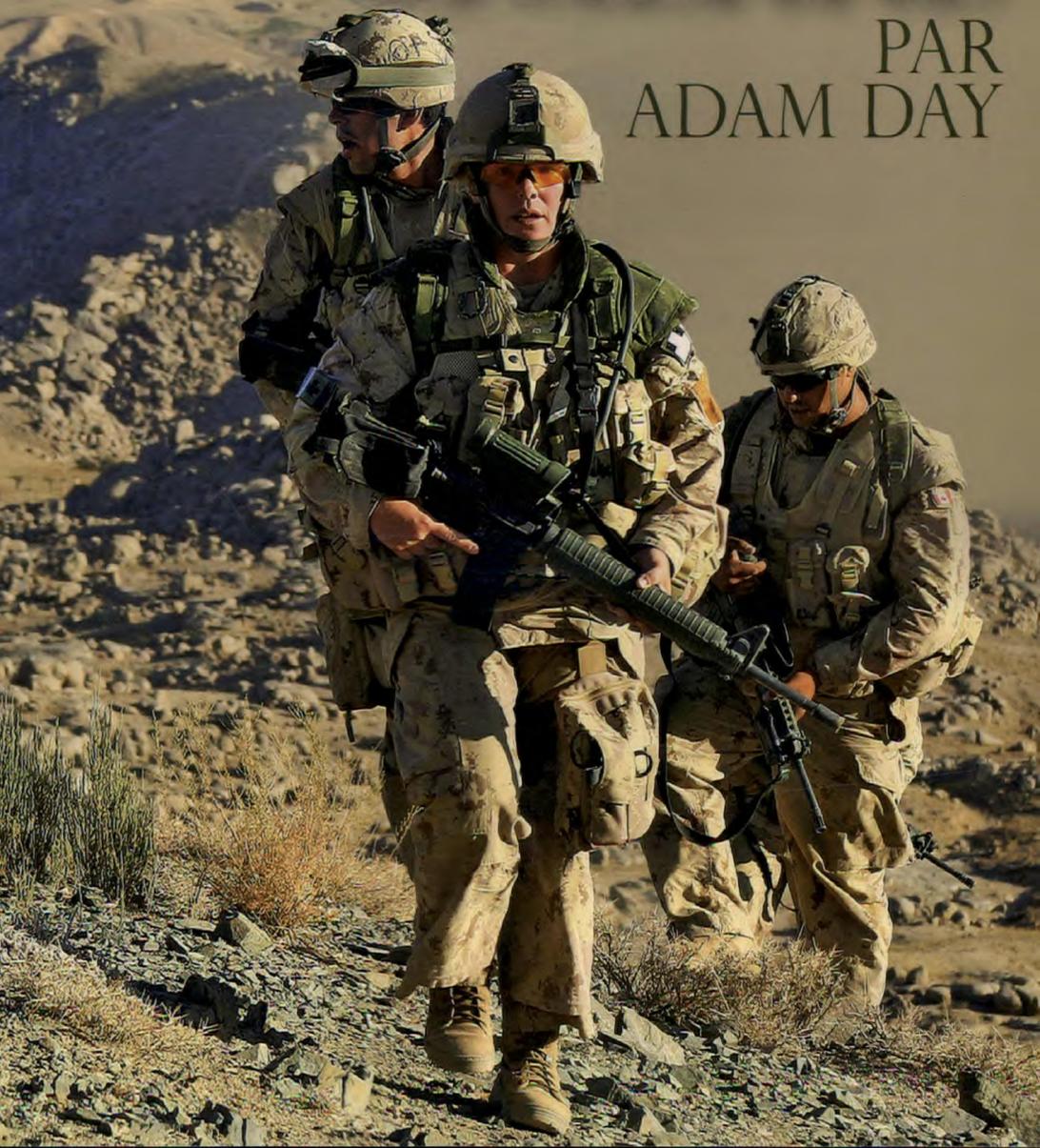
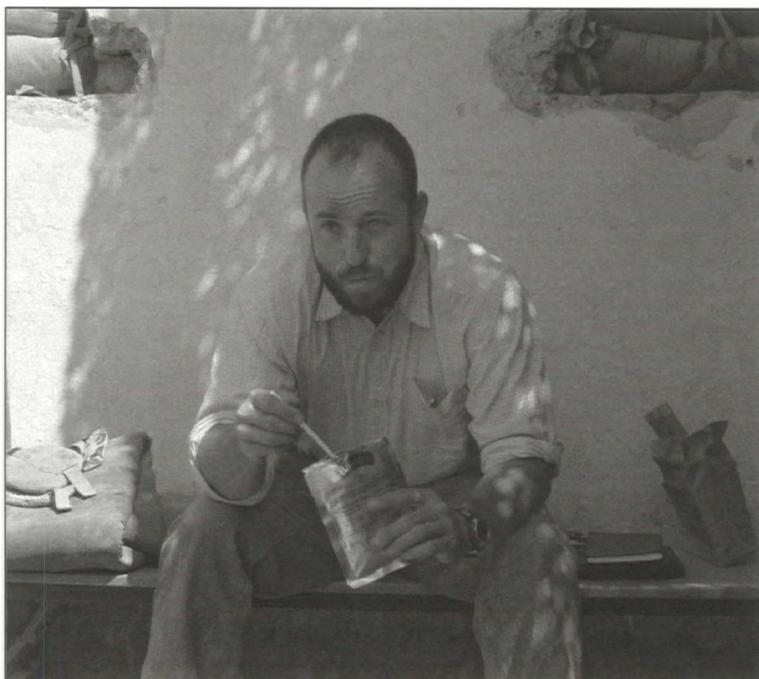


TÉMOIN DE LA GUERRE

MES REPORTAGES
SUR L'AFGHANISTAN
DE 2004 À 2009

PAR
ADAM DAY





Adam Day, 34 ans, est un journaliste canadien. Il a fait des études de littérature anglaise à l'Université Queen's et a obtenu un baccalauréat en journalisme. Après trois voyages en Afghanistan et de multiples visites dans diverses zones de conflit en Afrique, au Moyen Orient et dans les Balkans, il a compris que nous avons tendance à trop facilement oublier l'importance d'une chaise confortable et que rien de ce qu'il avait appris sur les bancs de l'école ne l'avait préparé à cette étude en direct de conflits prolongés de faible intensité. M. Day vit aujourd'hui à Ottawa, en Ontario.

TÉMOIN DE LA GUERRE



TÉMOIN DE LA GUERRE

MES REPORTAGES SUR L'AFGHANISTAN DE 2004 À 2009

PAR ADAM DAY



PRESSE DE L'ACADÉMIE
CANADIENNE DE LA DÉFENSE

TÉMOIN DE LA GUERRE

Par: Adam Day

Publié par Magic Light Publishing et la Presse de l'Académie canadienne de la Défense, et Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. Tous droits réservés. La reproduction totale ou partielle de cet ouvrage, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique ou par photocopie ou enregistrement, est interdite sans l'autorisation écrite et préalable du ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.

© Sa Majesté la Reine du Chef du Canada, (2010) 978-1-894673-38-9

Publié par: Magic Light Publishing
John McQuarrie Photography
192 rue Bruyère
Ottawa (Ontario)
K1N 5E1

(613) 241-1833
Télécopieur: 241-2085
Courriel: mcq@magma.ca

Conception: John McQuarrie
Impression: Lowe Martin

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Day, Adam

Témoignage de la guerre : mes reportages sur l'Afghanistan de 2004 à 2009 / Adam Day.

Comprend un index.

Publ. aussi en anglais sous le titre: Witness to war.

ISBN 978-1-894673-37-2

1. Canada--Forces armées--Afghānistān. 2. Guerre en Afghānistān, 2001- --Participation canadienne. 3. Canada. Forces armées canadiennes. 4. Soldats--Canada. 5. Soldats--Afghānistān. I. Titre.

DS371.413D3914 2010

958.104'7

C2010-900469-8

Imprimé au Canada

Presse de l'Académie canadienne de la Défense
CP 17000 Station Forces
Kingston, Ontario, Canada
K7K 7B4

TÉMOIN DE LA GUERRE

REMERCIEMENTS

JE TIENS À REMERCIER TOUT PARTICULIÈREMENT MES PATRONS À LA REVUE LÉGION, SURTOUT M. DAN BLACK, MME JENNIFER MORSE ET M. MAC JOHNSTON. JE VEUX AUSSI REMERCIER LES GENS DES PRESSES DE L'ACADÉMIE CANADIENNE DE LA DÉFENSE (ACD) ET DE L'INSTITUT DE LEADERSHIP DES FORCES CANADIENNES (ILFC) POUR LEUR PATIENCE ET L'AIDE QU'ILS M'ONT FOURNIE POUR FAIRE DE CE MANUSCRIT UN LIVRE EN BONNE ET DUE FORME. JE DOIS À CET ÉGARD REMERCIER LE DIRECTEUR DES PRESSES DE L'ACD, LE COLONEL BERND HORN, POUR SES CONSEILS ET POUR M'AVOIR OFFERT CETTE TRIBUNE, AINSI QUE LE DIRECTEUR ET LE PERSONNEL DE L'ILFC, LE LIEUTENANT COLONEL JEFF STOUFFER, MME FRANCE PELLICANO, M. GREG MOORE ET MME MÉLANIE DENIS POUR LEUR AIDE PRÉCIEUSE. JE TIENS DE PLUS À EXPRIMER TOUTE MA GRATITUDE À TOUS CES MEMBRES DES FORCES CANADIENNES QUI ONT RÉPONDU À MES QUESTIONS ET M'ONT CONFIEÉ LEURS HISTOIRES AU FIL DES ANS.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

LE PROBLÈME DE L'IRRÉDUCTIBLE COMPLEXITÉ	
UNE CARTE DU TERRITOIRE À L'ÉCHELLE	9

PARTIE 1 – KABOUL 2004

UNE MISSION DE PAIX HYBRIDE DANS UNE VILLE AU BOUT DU MONDE

1. DES PATROUILLES, TOUJOURS PLUS DE PATROUILLES : UN APERÇU DES PREMIÈRES OPÉRATIONS CANADIENNES	19
2. JAMIE MURPHY LE PREMIER SOLDAT CANADIEN TUÉ LORS D'UN ATTENTAT-SUICIDE	29
3. LA COURSE CONTRE LE CHAOS SIGNES AVANT-COUREURS D'UNE INSURRECTION IMMINENTE	45

PARTIE 2 – KANDAHAR 2006

LANCER DES OPÉRATIONS DANS L'ENSEMBLE DU SPECTRE POUR MENER LA BATAILLE DU PANJWAYI

4. OPÉRATION MÉDUSE : LA CHARGE DE LA COMPAGNIE CHARLES	53
5. OPÉRATION MÉDUSE : LA MORT DANS UNE ZONE DE FEU À VOLONTÉ	71
6. OPÉRATION MÉDUSE : LA CHUTE DE L'OBJECTIF RUGBY	95
7. UNE ENTREVUE AVEC LE BRIGADIER-GÉNÉRAL DAVID FRASER	117
8. LES MUNITIONS NE PEUVENT NOUS DONNER LA VICTOIRE À ELLES SEULES LES OPÉRATIONS DE COCIM À BAZAAR-E-PANJWAYI	133
9. DES SPECTRES DANS LES COLLINES : LES PREMIÈRES OPÉRATIONS DE CONTRE-INSURRECTION À SHAH WALI KOT	151
10. QUELQUES NOTES SUR LA RÉDACTION DE L'OPÉRATION MÉDUSE ET L'ÉTHIQUE DU REPORTAGE DE GUERRE	175

PARTIE 3 – KANDAHAR 2008

UN DOCTORAT EN CONTRE INSURRECTION

11. LA MANIÈRE AFGHANE DE FAIRE LA GUERRE : PARTICIPER AUX OPÉRATIONS D'UNE ÉQUIPE DE LIAISON ET DE MENTORAT OPÉRATIONNEL (ELMO)	191
12. LOIN DES POLITESSES DE LA CIVILISATION UNE SEMAINE DANS UN MODESTE AVANT POSTE CANADIEN ASSIÉGÉ	221
13. LA FORCE OPÉRATIONNELLE DE LUTTE CONTRE LES IED SUR LES LIGNES DE FRONT (ABSTRAITES) D'UNE BATAILLE ASYMÉTRIQUE	245
14. VIE (ET MORT) D'ÉRIN DOYLE	257

ÉPILOGUE – LE PRIX À PAYER	282
CONCLUSION – REVENIR À LA MAISON EN PROVENANCE DE KANDAHAR	283
INCRAMENT	290



Toujours des patrouilles ... toujours de longues patrouilles. Plage Haji, en avril 2008.

INTRODUCTION

LE PROBLÈME DE L'IRRÉDUCTIBLE COMPLEXITÉ – UNE CARTE DU TERRITOIRE À L'ÉCHELLE

À mon avis, on ne devrait pas aborder l'Afghanistan sous l'angle de ses idées préconçues, mais c'est le genre d'erreur dont on ne se rend compte que trop tard. Parce que ce pays est un immense chaos de facteurs contradictoires et de points de données enchevêtrés, on a l'impression de pouvoir y trouver suffisamment de faits pour prouver à peu près n'importe quelle théorie.

Je suis allé trois fois en Afghanistan, en 2004, en 2006 et en 2008, et chaque fois l'expérience se répète : un processus touffu et parfois bouleversant menant à l'ahurissement. Vue de loin, la situation semble explicable, mais l'Afghanistan est un endroit qui ne manque jamais de démolir les opinions que je m'étais soigneusement faites — peu importe ce que je croyais savoir, ce que je pensais trouver, rien ne tient jamais la route pour la durée du voyage.

Peu de temps après mon retour de Kandahar en 2006, les gens du journal local de ma ville, *The Port Hope Evening Guide* (malheureusement disparu depuis), ont voulu faire un petit reportage sur mon séjour là-bas. Je connaissais bien le journaliste qui m'a alors interviewé, et il ne cessait de me demander ces grandes questions de fond auxquelles il est impossible de répondre : Sommes-nous en train de gagner? Comment est le moral des troupes? Où est la vérité au sujet de la guerre en Afghanistan? J'ai balbutié une réponse aux premières questions, tentant à la fois de les éluder et d'y répondre de mon mieux, mais cette dernière question m'a complètement paralysé. Je me suis calé sur mon siège et ai pris le temps de réfléchir à ce qu'il me demandait. Qu'y avait-il de « vrai » à propos de la guerre en Afghanistan? Assis là, devant ce journaliste, tout ce que je croyais savoir au sujet de l'Afghanistan et dont j'avais été témoin là-bas s'est fondu en un long mirage confus. Et rien de ce que ce mirage me laissait voir ne pouvait être traduit en mots. Pour être franc, en pensant à l'Afghanistan, il ne me venait pas la moindre chose à l'esprit dont j'aurais pu dire qu'elle était « vraie ».

J'ai répondu quelque chose comme « c'est un endroit dangereux et compliqué ». Le journaliste m'a regardé avec un sourire narquois. J'étais pour ainsi dire sans voix. L'article est par la suite paru sous le titre « La situation en Afghanistan est " compliquée ", déclare le reporter », et le reste était à l'avenant. Avec le recul, l'introduction est aujourd'hui pénible à lire : « On ne peut pas faire de généralisation pour décrire les événements en cours en Afghanistan », affirme le natif de Port Hope, Adam Day, qui y a séjourné du 22 septembre au 11 octobre pour parler du travail des militaires canadiens. »

Ma mère m'a téléphoné peu de temps après la parution de l'article pour se moquer de ma douloureuse incapacité à articuler ma pensée. (Ce n'est pas une blague; elle m'a vraiment appelé.)

C'est un sentiment tout à fait troublant. Face à la page blanche et parce qu'il faut tenter de décrire ce qui se passe là-bas, la situation (le problème) devient claire : on n'aura jamais assez de papier pour y arriver.

L'écrivain argentin, Jorge Luis Borges, est parti d'une intuition similaire dans son livre Histoire universelle de l'infamie pour écrire l'histoire d'un pays fictif où la cartographie avait acquis une telle importance que les meilleures cartes avaient fini par utiliser une échelle égale à la taille du territoire qu'elles représentaient, de telle sorte qu'elles recouvraient carrément le territoire proprement dit. « En cet empire, écrit Borges, l'art de la cartographie fut poussé à une telle perfection que la carte d'une seule province occupait toute une ville et la carte de l'empire toute une province. Avec le temps, ces cartes démesurées cessèrent de donner satisfaction et les collègues de cartographes levèrent une carte de l'empire, qui avait le format de l'empire et qui coïncidait avec lui, point par point. (...) Dans les déserts de l'ouest, subsistent des ruines très abîmées de la carte. Des animaux et des mendiants de passage les occupent. »

Cette apparente irréductibilité est un problème incontestable, non seulement pour les journalistes mais aussi pour les commandants et les politiciens. C'est pourquoi les commentateurs en sont souvent réduits à parler de la « complexité de la situation ». Et tout cela est assurément complexe, non seulement parce que les mots nous manquent, mais parce que le pays est une masse informe d'éléments tentaculaires, dont chacun revêt

en apparence la même importance que les autres.

Tout dépendant de votre point de vue, les problèmes afghans se présentent sous un jour très différent. C'est un problème de gouvernance. L'infrastructure étatique est déficiente. Les divergences ethniques sont irréconciliables. La population rurale est xénophobe, illettrée, tribale et ingouvernable. Le problème se trouve du côté du Pakistan. C'est l'islam politique qui est le problème. Le problème, c'est qu'Oussama ben Laden et le mollah Omar restent insaisissables. Le terrain est le problème. Ce sont l'inefficacité et le manque de ressources de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN) qui créent le problème. Il n'y a (avait) pas assez de troupes en Afghanistan. Une stratégie militaire médiocre nous a obligés à recourir au tir indirect. L'opium est le problème. Et on pourrait poursuivre cette énumération.

On pourrait rédiger un livre sur chacun de ces aspects, et on y retrouverait littéralement une carte du territoire à l'échelle 1/1. L'Afghanistan semble présenter une situation dont la description, si tant qu'elle puisse être décrite, serait presque aussi complexe que la situation en tant que telle, ce qui constituerait une bien piètre explication.

De plus, comme me le disait le Lieutenant-général Andrew Leslie en 2008, chaque fois qu'il croit avoir compris quelque chose au sujet de l'Afghanistan ou de la situation qui y prévaut, en arrivant à Kandahar, il se voit présenter de nouveaux renseignements qui échappent à toute logique et qui l'obligent essentiellement à revoir toute sa conception des lieux.

Bien que l'Afghanistan soit un pays difficile à saisir, il est également difficile de ne pas succomber à la vision et à la compréhension à court terme qui s'imposent dans une zone de conflit, puisqu'il est alors quasi-impossible de croire en la possibilité éventuelle de la paix et de la stabilité, surtout quand l'opération est aussi échevelée et, semble-t-il floue.

Avant de me rendre une première fois en Afghanistan en 2004, j'étais déjà allé en Bosnie. J'y avais fait des reportages sur les opérations des Forces canadiennes (FC) en Bosnie, accompagné les militaires dans leurs missions aux alentours de Velika Kladusa, Bihac et Zgon, vu les Canadiens sillonner la campagne dans leurs petits iltis avant d'aller boire un espresso au café du village, sans jamais lâcher leur fusil C7.

J'avais lu avec beaucoup d'intérêt à l'époque le livre d'un journaliste, Empire Lite, devenu politicien depuis lors, Michael Ignatieff. Il était allé en Bosnie lui aussi, et il avait puisé dans ses indéniables ressources intellectuelles pour tirer certaines conclusions saisissantes sur ce pays et la mission que nous y menions. Son argument central, que j'ai présenté sans ambages à plusieurs officiers canadiens sceptiques, bien que courtois, voulait que les efforts que nous consentions collectivement dans des pays comme la Bosnie et l'Afghanistan étaient irrémédiablement voués à l'échec de par notre position extérieure, parce que nous étions des étrangers dans un pays étranger, qui se targuaient de pouvoir établir le genre d'ordre social et de civilité que nous considérons appropriés.

« Notre soif de nobles victimes et d'histoires qui finissent bien semble montrer que nous nous soucions davantage de nous-mêmes que d'endroits comme la Bosnie, dont les Américains ont fait l'une de leurs causes », peut-on lire dans l'essai de Michael Ignatieff, d'abord publié dans The New York Times Magazine sous le titre « When a Bridge is Not a Bridge ». « Cela est peut-être le noyau impérial au cœur de notre intérêt envers la reconstruction et l'édification d'autres pays. Un empire est-il autre chose que la volonté de transférer ses propres valeurs à un autre peuple? L'impérialisme est une entreprise narcissique, et le narcissisme débouche toujours sur la désillusion. Peu importe ce que les habitants d'un autre pays souhaitent devenir comme peuple, ils ne veulent pas être contraints de nous ressembler. Supposer que nous pouvons rallier leurs cœurs et leurs esprits est une erreur impériale. »

On est tenté (vraiment tenté!) de lire Michael Ignatieff comme s'il parlait de l'Afghanistan, mais on ne peut pas non plus négliger le fait que le projet de reconstruction et d'édification de la nation bosniaque semble s'inscrire dans l'histoire comme une réussite. Le Canada et l'OTAN ne sont à peu près plus présents en Bosnie, et les choses semblent y tourner rond.

Bien que l'on ne puisse nier l'opportunité d'éviter tout excès de pessimisme, les différences entre les deux missions sont manifestement nombreuses et considérables.

En Afghanistan, contrairement à la Bosnie, l'effort fondamental n'est pas seulement axé sur le rétablissement de l'ordre public et la reconstruction du pays à la suite de la guerre (comme si c'était facile), mais aussi, ce qui n'est pas moins ambitieux, sur la volonté de

tirer du néant un système de conduite des affaires publiques et de vaincre une insurrection idéologique déchaînée dans une région qui connaît des déchirures ethniques et culturelles si grandes que le pays semble promis à la guerre civile.

En dépit des insurmontables difficultés et de l'extrême complexité de la situation, la seule évaluation que l'on puisse raisonnablement en faire en ce début 2009 consiste à dire que les choses s'améliorent et empirent tout à la fois. Bien que la violence se soit intensifiée et risque de s'aggraver davantage, il n'y a pas que des zones d'ombre. En 2004, Kaboul était une ville en piteux état, miséreuse et à peine fonctionnelle, alors qu'elle est devenue une ville bourdonnante d'activités, où les commerces ont rouvert leurs portes et les enfants ont recommencé à aller à l'école. En 2006, la ville centrale du district de Panjwayi, Bazaar-e-Panjwayi, était un bastion de rebelles que les citoyens afghans ordinaires avaient pour ainsi dire déserté; cette ville a, elle aussi, retrouvé son animation citadine.

Si vous avez l'impression que la présente introduction n'est rien de plus qu'une mise en garde sur l'impossibilité d'exprimer une opinion, vous avez raison. Ce qui suit n'est certainement pas une carte du territoire à l'échelle 1/1. C'est plutôt un recueil de récits écrits selon une approche passablement ciblée : tenter de décrire l'expérience des Forces canadiennes en guerre.

Même si bon nombre des récits qui suivent sont reproduits à peu de choses près dans la même version que celle de leur première parution, d'autres récits, comme il sera indiqué, ont été révisés ou étoffés par l'ajout de matériel supplémentaire.

Adam Day



*Un soldat canadien ramasse les restes éparpillés d'un explosif taliban.
Kaboul, en 2004*

PARTIE 1

KABOUL 2004

UNE MISSION DE PAIX HYBRIDE DANS UNE VILLE AU BOUT DU MONDE

Un séjour en Afghanistan ne peut se dérouler sans que ne surviennent petits ou grands drames.

En 2004, il n'était pas très facile pour un civil de prendre un avion pour Kaboul. Les compagnies aériennes à offrir cette destination étaient rares, et celles qui le faisaient n'inspiraient pas du tout confiance.

Mon voyage en Afghanistan a débuté à Ankara, en Turquie, où je travaillais pour le compte d'un journal de langue anglaise.

Après avoir subi un interrogatoire étrange de la part de fonctionnaires perplexes et méfiants à l'ambassade afghane d'Ankara, (Pourquoi un Canadien séjournant en Turquie a-t-il besoin d'un visa pour l'Afghanistan? Quel est le « véritable » but de votre voyage? Pour qui travaillez-vous « vraiment »? et ainsi de suite.) j'ai reçu des Forces canadiennes un courriel qui me donnait peut-on dire l'heure juste : « Nous ne pouvons pas vous accueillir à l'aéroport. Vous devrez faire le trajet entre l'aéroport international de Kaboul et le camp Julien par vos propres moyens. »

Cependant, avant de traverser Kaboul en taxi (un parcours qui s'est déroulé sans anicroches), je devais d'abord me rendre à Kaboul.

Je suis monté à bord du Boeing 707 d'Azerbaïdjan Airlines à Ankara, et en voyant l'état de décrépitude de l'avion, il était évident que ce ne serait probablement pas un vol de tout repos. Mes inquiétudes se sont vite confirmées. Nous nous sommes engagés sur la piste, puis nous nous sommes arrêtés avant l'habituelle poussée des réacteurs, si c'est bien le terme à employer, et au moment où le pilote a lâché les freins, alors que nous étions tout juste sur le point d'être projetés vers l'avant sous l'impulsion des moteurs à réaction, une série de claquements hypersoniques retentissants a empli l'air en provenance du moteur arrière droit. Le bruit était fort. Assourdissant. Pour essayer de vous faire comprendre à quel point le bruit était fort, je ne peux vous dire qu'une chose : ma chevelure en était ballotée. Pendant que ces impulsions secouaient la cabine, nous, les passagers, avons amorcé un ballet parfaitement synchronisé de feintes et d'esquives, par instinct sans doute, comme si le fait de rentrer la tête dans les épaules pouvait changer quoi que ce soit dans l'éventualité d'une explosion de carburant. Quoi qu'il en soit, comme s'il n'avait pas suffi d'entendre une fois le hurlement d'une catastrophe potentielle, le pilote a arrêté l'avion et a repris la scène du début, la série de détonations supersoniques se répétant, accompagnée de la chorégraphie des têtes des passagers décontenancés.

De toute façon, nous n'avons jamais réussi à décoller, et on nous a ramenés à l'aérogare, où nous avons attendu des heures et des heures. On peut supposer que pendant cette interminable attente, un Turc est allé tripatouiller les réacteurs avec sa clé à molette et a réussi à les réparer au moins suffisamment pour que nous puissions remonter à bord et cette fois décoller sans avoir à endurer de nouveau cette effrayante cacophonie.

Après avoir passé la nuit dans un pub irlandais à l'aéroport international de Baku, en Azerbaïdjan, un ancien avion Tupolev russe m'a transporté jusqu'en Afghanistan.

C'est pourquoi vous ne devez pas croire les gens qui vous disent que rien ne s'est amélioré en Afghanistan depuis 2004, parce que certains progrès ont bel et bien été réalisés. Un journaliste peut désormais prendre un vol direct

de Dubaï à Kandahar, et même s'il est définitivement vrai que les risques qu'il saute sur une bombe sont dorénavant plus élevés une fois qu'il se trouve sur place, il se rend au moins à destination sans être trop malmené.

À mon arrivée à Kaboul, mon attention a d'abord été attirée par deux immenses affiches installées sur la façade de l'aérogare. Alors que l'on pouvait voir sur l'une d'elles le président afghan, Hamid Karzaï, dans ses atours tribaux recherchés, qui lui conféraient une allure plus qu'affectée, l'autre affiche, plus grande d'au moins six mètres, présentait le chef de l'Alliance du Nord, Ahmed Shah Massoud.

Sur cette affiche, derrière son regard sévère, Massoud avait l'air dur, très dur, et sous celle-ci, cette phrase énigmatique : « Le grand Massoud votre voie vers l'avant ». Ce qui rend la chose énigmatique, c'est bien sûr le fait que Massoud a été assassiné par Al Qaïda juste avant les attentats du 11 septembre 2001, et que les membres de sa faction, pour la plupart des Tadjikes, sont censés avoir été intégrés dans le gouvernement national afghan dirigé par Hamid Karzaï, un Pachtoune.

La simple présence de la photo de Massoud à l'aéroport, et à dire vrai un peu partout dans la ville, montre bien que le pouvoir de Karzaï en 2004 n'était pas très étendu, pas même aussi loin que la façade de l'aérogare.



Au centre-ville de Kaboul à bord d'un Iltis. Janvier 2004.

CHAPITRE 1

DES PATROUILLES, TOUJOURS PLUS DE PATROUILLES UN APERÇU DES PREMIÈRES OPÉRATIONS CANADIENNES

Aux premiers jours de la Rotation 0 (ROTO 0), les opérations menées à Kaboul ne semblaient pas très différentes des opérations de maintien de la paix en Bosnie. L'effort principal était axé sur l'établissement d'une présence; des patrouilles parcouraient la ville pour dégager le terrain à la suite de la guerre et protéger les secteurs périphériques de Kaboul contre les éléments perturbateurs éventuellement tentés d'y pénétrer.

Aussi incroyable que cela puisse paraître aujourd'hui, à ce moment-là, des journaux comme The Globe and Mail et le National Post publiaient régulièrement dans leurs pages des reportages sur les « patrouilles. » De fait, lorsque je suis arrivé en janvier, bon nombre des autres reporters déploraient leur récente mauvaise fortune, maintenant que les rédacteurs en chef leur avaient dit de ne plus envoyer d'« histoires de patrouille. »

Vous trouverez ci-dessous quelques récits d'événements survenus dans un contexte de patrouille, parus dans divers journaux canadiens. Même si ces récits peuvent assurément paraître assez calmes, pour ne pas dire bucoliques à l'occasion, quand on les compare aux événements de l'année 2006 ou 2008, ils permettent tout de même de se faire une idée de ce qu'était la vie des soldats à Kaboul avant que l'insurrection s'aggrave.

Un jour, au début de la guerre contre les talibans, le ciel afghan a été déchiré par le vrombissement strident d'un jet américain, dont la mission était d'attaquer et de détruire un dépôt d'armes ennemi dans le sud de Kaboul.

Ces jours-ci, plus de deux ans plus tard, c'est le Caporal Mark Kowalkovski qui est chargé d'aller enlever tous les mortiers, roquettes et missiles non explosés, qui ont été éjectés du dépôt d'armes au moment de sa destruction.

Le Caporal Kowalkovski, 27 ans, est originaire de London et a étudié à l'école secondaire H.B. Beal. C'est un membre de la Force opérationnelle Kaboul, le contingent canadien rattaché à la Force internationale d'assistance à la sécurité formée sous l'égide de l'OTAN, qui est actuellement déployée en Afghanistan.

Envisagé dans une optique proprement canadienne, le travail du Caporal Kowalkovski est indéniablement très dangereux.

Non seulement se trouve-t-il en Afghanistan, un des endroits les plus dangereux au monde, il doit marcher parmi des monticules de débris truffés de munitions et d'explosifs non éclatés et potentiellement instables, afin que les Afghans puissent vivre dans des lieux plus sûrs.

Et il fait cela avec le sourire. De fait, le Caporal Kowalkovski semble être capable de s'amuser dans les situations les plus périlleuses. Alors même qu'il était en train de ramasser de chatouilleuses « munitions en grappes », le Caporal Kowalkovski continuait de sourire et de faire des blagues avec ses camarades.

Comme le dit le Caporal Kowalkovski : « On est constamment menacé ici; c'est ainsi qu'on fonctionne. On finit par l'accepter. On essaie de ne pas y penser et de ne pas s'en faire avec ça, parce que si on commence à s'inquiéter, ça peut rendre fou. On s'est enrôlé pour faire ce genre de travail. »

Cette menace perpétuelle a rattrapé les soldats canadiens le mardi 27 janvier, quand un kamikaze s'est lancé sur une patrouille en Iltis, dans le sud de Kaboul, laissant derrière lui un mort, le Caporal Jamie Murphy, et trois blessés.

Le Caporal Kowalkovski a été un membre de l'unité de réservistes de London, le 1st Hussars, durant huit ans, mais il fait désormais partie du Royal Canadian Dragoons, ce qui le distingue des autres soldats de la Force opérationnelle Kaboul, dont la plupart sont des membres du Royal Canadian Regiment.

Le Caporal Kowalkovski est venu en Afghanistan en renfort, peu de temps après que deux soldats canadiens, le Sergent Robert Short et le Caporal Robbie Beerenfenger, ont été tués le 2 octobre, quand leur jeep Ilitis a sauté sur une mine un peu au sud du camp Julien, la principale base canadienne en Afghanistan.



Des membres du peloton de reconnaissance du Royal Canadian Regiment en patrouille de nuit. Kaboul, en 2004.

À la suite de cet attentat, le véhicule blindé léger qu'est l'Iltis a vu son rôle réduit dans le cadre des opérations canadiennes.

« Je suis ici parce que je suis un conducteur de Bison qualifié, dans la mesure où c'est ce qui était indiqué dans la demande de renforts transmise au Canada : plus d'équipages pour les transports de troupes blindés. Selon notre compréhension, les renforts demandés devaient remplacer les Canadiens tués », explique le Caporal Kowalkovski.

Une fois en Afghanistan, le Caporal Kowalkovski a été affecté à l'unité de neutralisation des explosifs et munitions, ce qui explique comment un conducteur de véhicule blindé peut en venir à manipuler des bombes talibanes par un beau lundi après midi ensoleillé en Afghanistan.

Selon le Sergent Thompson, le chef de cette mission aux alentours du dépôt d'armes taliban, le niveau de risque est objectivement « très élevé » ici.

« On trouve surtout des munitions et explosifs non explosés et selon leur état, le détonateur peut être amorcé simplement en marchant dessus ou en le remuant. Évidemment, il faut aussi s'attendre à la présence de mines. »

Selon le Caporal Kowalkovski, cependant, ce ne sont pas les munitions et explosifs non éclatés qui sont le plus à craindre en Afghanistan, le plus grand danger auquel il est exposé à son avis, c'est lorsqu'il essaie de se frayer un chemin dans les rues de Kaboul au volant de son Bison de 13 tonnes.

« On entend dire que les Afghans conduisent mal, mais on ne saisit pas à quel point tant que l'on n'a pas pris la route dans ce pays. C'est n'importe quoi. Une route à quatre voies peut être transformée en sens unique. Les Afghans peuvent s'engager sans sourciller sur une route où les véhicules viennent en sens inverse. On se dit qu'il n'y a pas de code de la route en Afghanistan — peut-être y en a-t-il un, mais j'imagine que les gens ont toujours conduit de cette façon ici. »

Quand on circule dans le centre ville de Kaboul, on a l'impression d'avoir atterri sur une autre planète — le désordre dans les rues, les foules compactes sur les gravats, les odeurs médiévales. Ce pays est à des univers de distance des bistros et restaurants favoris du Caporal Kowalkovski, comme l'Honest Lawyer, rue Dundas.

Même s'il avait hâte de se retrouver en Afghanistan, le Caporal Kowalkovski dit qu'il attend désormais avec impatience le 26 février, la date de son retour au Canada.

« Je m'ennuie du Tim Horton's. Et des repas cuisinés à la maison. Et de ma femme aussi que je serais d'ailleurs mieux de mettre en haut de ma liste. »

Quant aux décombres du dépôt d'armes taliban, le Caporal Kowalkovski et ses coéquipiers, malgré les centaines de kilos d'explosifs qu'ils ont pu en retirer, ne sont pas arrivés à finir le travail en un seul jour.

Dans quelques jours, une fois que l'alerte d'attentat à la bombe se sera résorbée, le Caporal Kowalkovski sera de nouveau sur le terrain, heureux de nettoyer ces vestiges mortels du passé afghan.

Une soirée en compagnie du peloton de reconnaissance du Royal Canadian Regiment

Les soldats se faufilent comme des courants d'air furtifs dans la profonde obscurité d'une ruelle, pendant que moi je les suis péniblement, en pataugeant dans la boue comme un nigaud.

Voilà cependant un endroit où il vaut mieux ne pas se laisser distancer. Nous sommes dans le secteur sud de Kaboul, au cœur d'un dédale de hauts murs et d'étroites ruelles, respirant un air lourd de cendres et de poussières, et la nuit est d'un noir d'encre.

Nous nous retrouvons parfois entourés d'une foule de gens, et certaines personnes semblent fuir à notre approche, mais la plupart du temps, nous sommes tout fin seuls dans ces ruelles désertes sinistres.

Avant de commencer la patrouille, le chef du groupe s'est tourné vers moi et m'a dit : « Tu es le troisième dans l'ordre de marche. Si nous sommes attaqués par l'avant, Shakey et moi allons nous occuper d'eux, et Jay va te protéger. Si nous sommes attaqués par derrière, ce sont eux qui vont repousser nos assaillants pendant que je vais te couvrir. »

Je suis presque remonté dans la jeep.

Kaboul, comme vous vous en doutez, fourmille de personnes dangereuses : membres d'Al Qaïda, talibans, narcotrafiquants, chefs de guerre, voire, qui sait, Oussama lui-même. Et bon nombre de ces dangereux personnages ne seraient que trop heureux d'abattre des soldats canadiens. Le dimanche 25 janvier, une bombe dissimulée à proximité de l'itinéraire d'une patrouille canadienne a par chance pu être découverte et désamorcée à temps.

Quoi qu'il en soit, les soldats que j'accompagne ne sont pas inquiets. À dire vrai, ce serait plutôt tout le contraire. Avec leurs lunettes de vision nocturne, leur fusil d'assaut C8 spécial à canon raccourci et viseur laser bien en mains, sans parler de leur stoïcisme et de leur refus de voir leurs noms publiés, ces hommes étaient l'incarnation même du commando robuste et viril.

On ne doit toutefois voir aucune arrogance dans cette attitude. Il suffit de les voir en action pour s'en convaincre, comme la façon dont ils se déplacent dans l'obscurité, toujours aux aguets, le regard et l'arme constamment en mouvement pour surveiller toutes les directions en quête de cibles éventuelles. Je fouille moi aussi constamment les alentours du regard en trébuchant dans les trous glissants remplis d'une eau noire visqueuse.

Les trois soldats que j'accompagne font partie du peloton de reconnaissance du Royal Canadian Regiment. Ils ont été entraînés pour mener des opérations secrètes en territoire ennemi; ce sont des spécialistes des missions prolongées dans les montagnes, mais ils exécutent aussi des tâches en milieu urbain, comme c'est le cas aujourd'hui.

En arrivant à bord de nos jeeps dans le secteur de patrouille prévu, le tableau d'ensemble qui se présente alors à moi me rappelle tellement un film que j'ai vu peu de temps auparavant que je ne peux m'empêcher de le dire à un des soldats.

« Est-ce que ça ne te fait pas penser au film *La Chute du faucon noir*? »

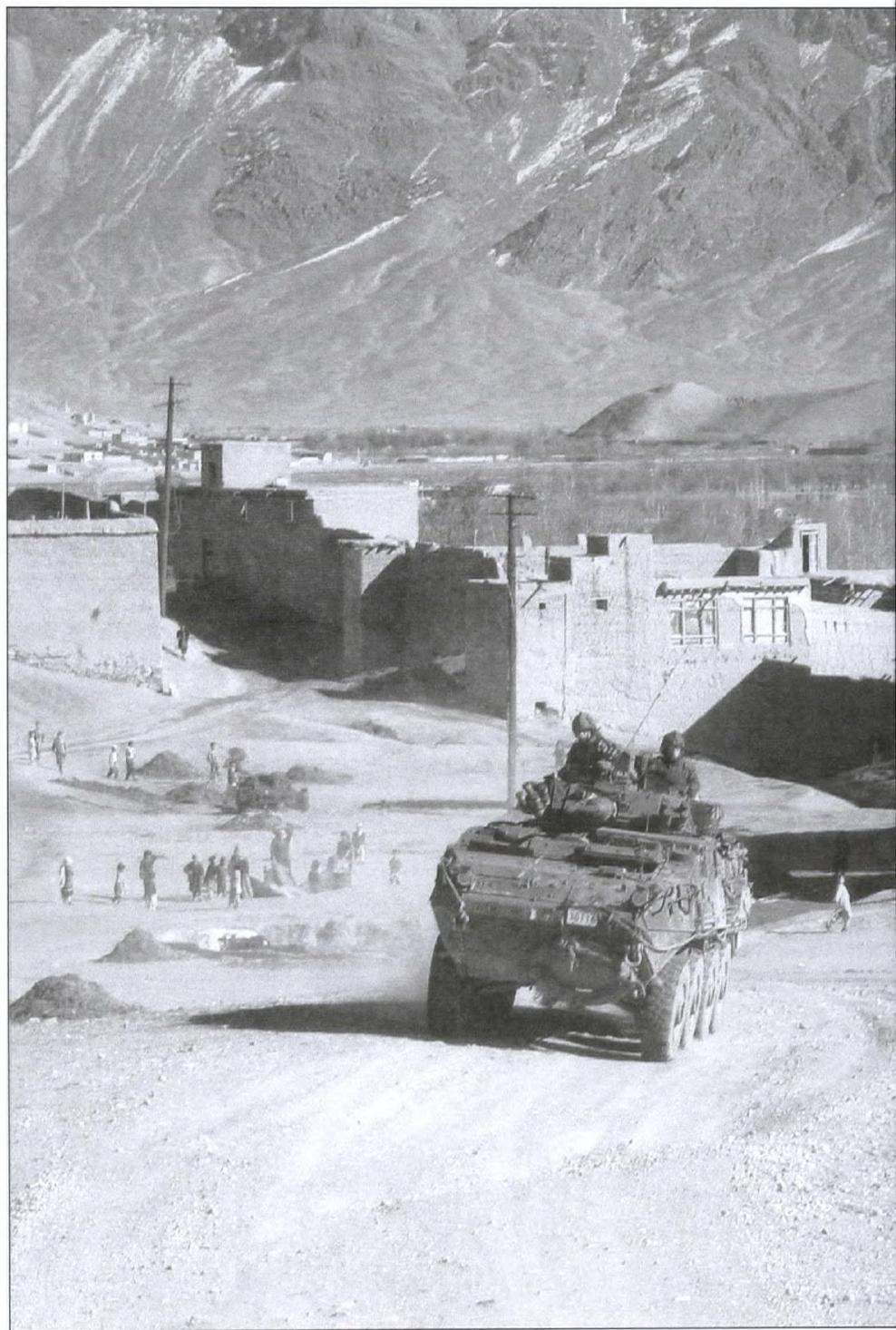
« Ne dis pas ça. »

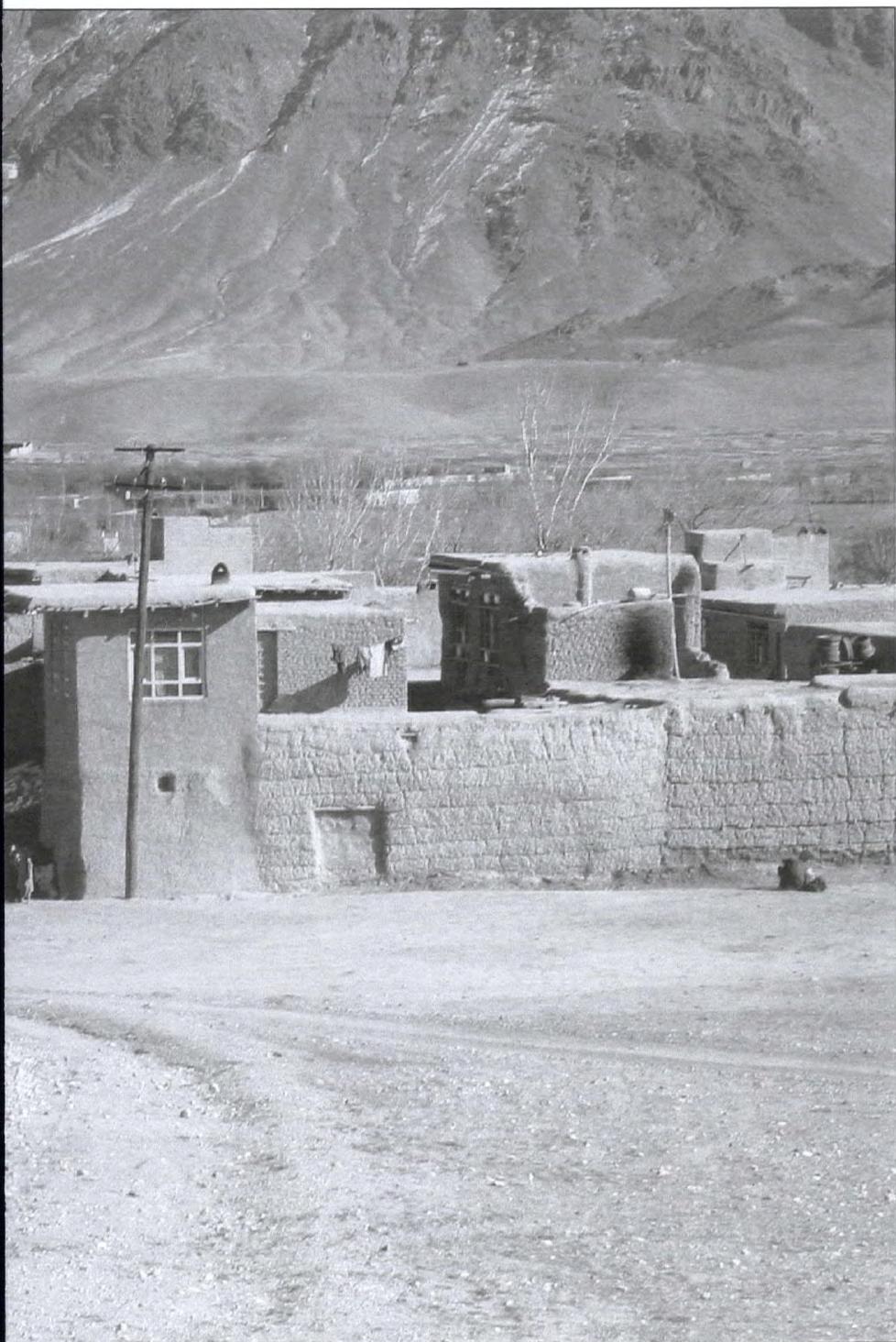
La scène ne lui rappelle apparemment pas ce film, à moins que ce ne soit le contraire – difficile de savoir.

Heureusement pour nous cependant (ou malheureusement, à en croire les membres du peloton de reconnaissance), nous avons réussi à revenir aux jeeps sans essuyer d'attaque.

Pour ma part, le stress de ma participation à cette patrouille nocturne dans une quasi-zone de guerre semble m'avoir affublé d'une migraine qui, je le crains, ne me lâchera peut-être plus. Je crois qu'il est temps pour moi de faire un tour au mess des officiers, où j'ai bien l'intention de boire jusqu'à ma limite, c'est à dire deux bières, une règle que doivent observer tous les résidents de la base canadienne à Kaboul.

Deux bières, ce sera sans doute trop peu.





Un véhicule blindé léger (VBL) en patrouille au sud de Kaboul, dans la vallée de Chahar-Asiab, en 2004.



*Des soldats canadiens rendent un dernier hommage à Jamie Murphy.
Kaboul, en 2004.*

CHAPITRE 2

JAMIE MURPHY:

LE PREMIER SOLDAT CANADIEN TUÉ LORS D'UN ATTENTAT SUICIDE

Ce mardi avait débuté comme tous les autres jours au camp Julien. Je m'étais levé tôt, parce que je n'avais aucune patrouille ou reportage à l'horaire, et je devais me grouiller si je voulais trouver un os à ronger. Après le déjeuner, je suis allé au bureau des affaires publiques pour savoir ce qui pourrait faire la nouvelle ce jour-là, mais le bureau était désert. Étrange. Je me suis ensuite dirigé vers le campement de la compagnie, et il était évident qu'il se passait quelque chose d'inhabituel : les soldats qui ne se déplaçaient pas, chuchotaient entre eux, mais ces conciliabules étaient rares. Bizarrement, toutefois, de nombreux soldats couraient de long en large, et le centre des opérations tactiques était au centre de tout ce va-et-vient.

J'ai finalement trouvé l'officier des affaires publiques, le Major Jay Janzen, alors qu'il sortait de l'enceinte de l'élément de commandement national. En temps normal, le Major Janzen est l'une des personnes les plus calmes qu'il m'ait été donné de rencontrer, mais cette fois-là, il m'est apparu agité et surtout, il marchait un peu plus rapidement que ce qui devrait être possible, ce qui le faisait paraître quelque peu hors de contrôle.

« Que se passe-t-il? », lui ai-je demandé.

« Il y a eu un incident », m'a-t-il répondu sans me regarder. « Je dois y aller. »

« Racontez-moi. Je vais avec vous », je lui ai dit.

« Suivez-moi, vite. »

Le ciel de Kaboul était dégagé et ensoleillé ce mardi-là. On voyait bien les sommets enneigés des montagnes qui entourent la ville, et l'air frais était vif et tonifiant. Pendant quelques instants, ce matin-là en Afghanistan, on aurait presque pu se croire au Canada. Pour les soldats du 3^e Bataillon, The Royal Canadian Regiment (RCR), stationné au camp Julien, ce mardi était une autre journée qui les rapprochait un peu plus de la fin de leur mission et de leur retour au Canada. Ce mardi s'est plutôt transformé en tragédie.

À peine plus d'un kilomètre du camp, sur une route appelée Darul Aman, le convoi de deux jeeps avait ralenti pour traverser un ponceau. Les soldats du convoi se rendaient de l'autre côté de la ville pour participer à une réunion hebdomadaire courante avec les responsables de la police afghane. La première jeep est passée sans problème, mais alors que le second Ilitis ralentissait, un homme barbu est sorti en courant de la foule massée le long du chemin et s'est fait exploser juste à côté de la jeep.

Le Caporal Jamie Brendan Murphy, 26 ans, de Conception Harbour à Terre-Neuve et Labrador, était assis directement derrière le conducteur de l'Ilitis. La déflagration l'a tué quasi sur le coup. Sa dépouille est rapatriée au Canada aujourd'hui même, en compagnie de quelques uns de ses amis et camarades militaires.

Le Lieutenant Jason Feyko, un natif de Peterborough, était assis à côté du conducteur à l'avant de l'Ilitis. Probablement le membre de la patrouille à s'être retrouvé le plus près du kamikaze, le Lieutenant Feyko a été grièvement blessé. Bien qu'on l'ait d'abord conduit au camp Julien pour recevoir des soins médicaux, il a été rapidement transporté à bord d'un hélicoptère allemand vers l'établissement sanitaire allemand mieux équipé du camp Warehouse, à l'autre bout de la ville, pour y être opéré. Le Lieutenant Feyko a été évacué en Allemagne depuis lors. On s'attend à ce qu'il se remette de ses blessures.

Le Caporal Richard Michael Newman, de Hartland au Nouveau Brunswick, et le Caporal Jeremy Gerald MacDonald, de Burnt Island à Terre-Neuve et Labrador, ont également subi des blessures à la suite de l'explosion. Ils sont tous les deux présentement traités dans des établissements de santé à Kaboul.

Un Afghan a aussi perdu la vie lors de cet attentat à la bombe, et huit autres ont été blessés, dont deux sont dans un état critique.

Le Major John Vass, le commandant de la compagnie de parachutistes, était à bord de la première jeep Iltis.

Le Major Vass se souvient d'avoir ralenti à l'approche du ponceau et « ... ensuite, alors que nous nous éloignons, j'ai entendu une déflagration assourdissante. Je me suis retourné, et j'ai vu leur véhicule complètement noirci. On aurait dit que leur radiateur avait explosé. Il y avait de la fumée partout. »

« Après avoir rebroussé chemin, on a bien vu que c'était l'œuvre d'un kamikaze — deux jambes reposaient à côté de l'Iltis, alors que le torse du gars avait été projeté de l'autre côté de la route », raconte le Major Vass.

La nouvelle de l'événement s'est propagée graduellement à l'intérieur du camp Julien. Juste après 8 h 30, à l'heure à laquelle a été perpétré l'attentat, la plupart des officiers n'avaient pas encore terminé leurs briefings quotidiens. Lors d'un briefing, au quartier général de la compagnie Charles, on a vu la tête d'un homme apparaître au coin d'une cloison pour annoncer d'une voix forte : « Il y a eu un incident. » Et c'était parti.

Ce fut l'effolement au camp Julien pendant les quelques heures qui ont suivi. Partout sur la base, des soldats casqués et vêtus de leur gilet pare-balles se sont précipités vers leurs positions respectives, les officiers couraient d'un briefing à l'autre, et les médias faisaient l'objet d'une restriction des communications.

Vers 9 h 30, quand les officiers réunis dans le centre des opérations tactiques ont compris qu'un Canadien avait été tué, la salle a brièvement été plongée dans le silence. Lorsque les conversations ont repris sur un autre ton, qui n'était pas à dire vrai sombre, mais plutôt ... déterminé.

Vers 10 h 40, le Lieutenant-colonel Donald Denne, le commandant du 3e Bataillon, RCR, est entré en trombe dans le centre des opérations tactiques. Le Lieutenant-colonel Denne s'était rendu sur les lieux de l'attentat, et ce qu'il y avait vu l'avait révolté. « C'est un carnage, là-bas, comme on n'en voit pas souvent », a-t-il dit.

On a pris sans délai des mesures coordonnées à la suite de l'attentat. On a envoyé des convois de véhicules blindés pour assurer la sécurité, des tireurs d'élite du peloton de reconnaissance ont pris place sur les bâtiments à proximité du site, et des équipes médico-légales ont passé la scène au peigne fin pour trouver des indices.

À l'heure du dîner, la salle à manger, habituellement fréquentée par les fantassins du RCR, était déserte. À l'extérieur de la base, les soldats affichaient une mine attristée. Bon nombre d'entre eux pleuraient. Ils étaient également nombreux à se réunir en petit groupe pour discuter en sourdine.

En fin d'après midi, les militaires de la base se sont réunis pendant un court moment pour écouter leur commandant, le Major-général Andrew Leslie. Ils se sont regroupés devant le monument commémoratif érigé en l'honneur des deux soldats canadiens tués par une mine le 2 octobre 2003, un peu au sud du camp Julien.

À peu près tout le monde sur la base est venu entendre le Major-général Leslie. Pendant que des centaines de militaires s'agenouillaient en demi cercle autour de lui dans la brunante, le Major-général Leslie a commencé à lire les noms des morts et des blessés.

Ces soldats, dont la plupart avaient passé près de six mois dans le dangereux antre afghan, arboraient tous la même expression incrédule et accablée en écoutant Leslie.

« Cet incident nous montre pourquoi nous sommes ici », a commencé par dire le Major-général Leslie. « Nous sommes ici pour protéger le peuple afghan contre de tels animaux. Ce geste insensé d'un kamikaze ne devrait pas envenimer nos relations avec ce peuple courageux.

« Cette mission se poursuivra et est loin d'être terminée. Les forces de l'OTAN seront ici encore cinq à dix ans. Nous ne devons pas nous laisser intimider, a ajouté le Major-général Leslie, nous ne nous enfuirons pas. »

Et ils ne se sont pas laissé intimider. Les patrouilles se sont poursuivies, toutes les opérations continuent d'être menées conformément aux plans. Plus tard cette semaine, les soldats canadiens rouvriront les portes d'une école secondaire pour filles qu'ils viennent de

reconstruire. La semaine prochaine, ils ouvriront une nouvelle boulangerie. Et ils continueront de la sorte, ils continueront de rebâtir l'Afghanistan jusqu'à ce qu'éventuellement toutes leurs bonnes actions finissent, d'une façon ou d'une autre, par faire reculer le mal tapi dans les coins sombres de ce pays.

C'est du moins ce qui est prévu.

Le mercredi matin, sous les drapeaux en berne et la neige qui tombait à plein ciel, les membres de la Force opérationnelle Kaboul se sont réunis devant le cercueil du Caporal Jamie Murphy pour lui faire leurs adieux.

Cependant, cette journée, celle d'un dernier hommage au Caporal Murphy, s'est rapidement transformée en un autre jour de grabuge à Kaboul.

Alors que les derniers dignitaires prenaient place, une explosion sourde a retenti au loin. On a ensuite annoncé que c'était bien là un autre attentat suicide et qu'un autre soldat de l'OTAN avait été tué.

Une voiture piégée avait atteint une patrouille britannique, tout juste à l'extérieur de sa base au camp Souter. On comptait un mort et plusieurs blessés. Et à proximité de la seconde base canadienne, au camp Warehouse, une autre déflagration avait blessé au moins cinq personnes.

Cependant, malgré les bombes et la neige abondante, la cérémonie s'est poursuivie. En premier lieu, l'Adjudant-chef Gapp, le sergent-major régimentaire de la Force opérationnelle Kaboul, a prononcé un discours laconique.

« C'est un vrai temps canadien pour dire adieu au Caporal Murphy. Allons-y. »

Le Caporal Don LeBlanc a lu un éloge funèbre pour son ami le Caporal Murphy. Selon le Caporal LeBlanc, le Caporal Murphy était un excellent ami et un compagnon dévoué envers sa conjointe de fait, Candace. De toute évidence, le type d'attaque qui avait coûté la vie de son camarade rendait le Caporal LeBlanc furieux, ce qu'il a qualifié d'« ... acte de violence aléatoire commis par un homme pour qui la vie, qui nous est si chère, n'a aucune valeur. »

C'est le Lieutenant-colonel Donald Denne, le commandant, qui a conclu la cérémonie. Manifestement triste de devoir dire adieu à un autre soldat, le Lieutenant-colonel Denne a décrit le soldat décédé comme « un homme habité par la passion de la vie militaire, qui cherchait à profiter de toutes les occasions qui se présentaient à lui, un soldat que ses camarades respectaient et qui cherchait toujours à faire son travail de son mieux. »

Dans le cadre de la cérémonie organisée pour le Caporal Murphy, un long cortège funèbre devait emprunter la route de Darul Aman vers l'aéroport international de Kaboul.

Quelques minutes après midi, toutefois, le camp Julien était mis en état d'alerte soutenue, et la rumeur d'une attaque contre la base a commencé à circuler. Pour la seconde fois en deux jours, la base était coupée de l'extérieur – les communications étaient interrompues et les mouvements limités.

La forte chute de neige créait également des problèmes ce jour-là, puisque l'aéroport international de Kaboul, en raison de l'absence de radar, ne pouvait fonctionner que par temps clair.

Le convoi de 14 véhicules blindés, qui devait escorter la dépouille du Caporal Murphy vers l'aéroport, a donc attendu en file plusieurs heures près de la grille d'entrée l'autorisation de quitter la base. Enfin, après que le convoi a été réduit à quatre véhicules et l'avion redirigé vers la base aérienne de Bagram, à l'extérieur de Kaboul, le cortège a été autorisé à partir.

La dépouille du Caporal Murphy devrait en principe arriver au Canada aujourd'hui.

L'important convoi, formé de neuf véhicules et de plus de 100 tonnes de matériel blindé canadien, transportait plus de 50 militaires canadiens. Les véhicules roulaient rapidement vers le nord sur la route de Darul Aman, où ils ont croisé l'emplacement de l'attaque mortelle survenue mardi dernier, en direction du centre ville de Kaboul.

C'était la première fois que les Canadiens manifestaient leur présence avec force depuis les attentats du début de la semaine. Lorsque ces bombes ont explosé, un état de sécurité renforcée a été déclaré, et tous les Canadiens qui se trouvaient à bord de véhicules non blindés étaient coincés là où ils étaient, peu importe où. Ce convoi avait pour mission de ramener tout le monde à sa base d'attache.

Pendant que le convoi de véhicules blindés canadien traversait à vive allure les décombres du secteur sud de Kaboul, les soldats étaient tendus. Le Soldat Sam Blake, mitrailleur arrière d'un des véhicules, était sur le qui-vive. Il pointait son imposante mitrailleuse C9 dans toutes les directions pour contrer toute menace potentielle, tout en décrivant ce qu'il avait sous les yeux à travers le microphone de son casque.

Le Soldat Blake, 20 ans, est originaire de Sudbury et a obtenu son diplôme d'études secondaires à l'école Loellen Park. C'est un membre de la Force opérationnelle Kaboul, le contingent canadien de la Force internationale d'assistance à la sécurité actuellement déployée sous l'égide de l'OTAN en Afghanistan.

Lorsque le convoi est arrivé au centre ville de Kaboul, toutefois, ce ne sont pas des kamikazes qui l'attendaient, mais des Afghans ordinaires. La longue procession de véhicules canadiens semblait attirer les gens, jeunes et vieux, le long de la route. Toutes ces personnes souriaient aux militaires et levaient les bras, heureuses qu'elles étaient de revoir les Canadiens dans les rues. Après les derniers jours pénibles qu'ils venaient de vivre, les militaires canadiens trouvaient un certain réconfort dans ces sourires et ces mains tendues. Le Soldat Blake, comme de nombreuses personnes ici, pense que la plupart des Afghans souhaitent que l'OTAN et les Canadiens restent en Afghanistan.

Selon le Soldat Blake, « la majorité des Afghans paraissent aimables et accueillants. Ils sont toujours prêts à vous offrir le thé, et ils sont vraiment gentils. Puis, sans prévenir, il arrive des trucs insensés comme ce qui s'est produit hier et avant hier. Pour moi, ces attaques signifient que nous avons encore beaucoup de travail à faire. »

La mission canadienne a pour but de rétablir la paix et de stabiliser le pays, pendant que le nouveau gouvernement afghan se met en place.

Il y a toutefois des gens en Afghanistan qui ne veulent rien entendre de cette paix canadienne, et ils mettent tout en œuvre pour faire dérailler le projet. L'attentat suicide de mardi contre une patrouille canadienne, au cours de laquelle le Caporal Jamie Murphy a été tué et trois militaires blessés, n'était qu'une autre manifestation de cette résistance.

Le 2 octobre, le Caporal Robbie Beerenfenger et le Sergent Robert Short ont été tués lorsque leur Iltis a sauté sur une mine terrestre, pas très loin du camp Julien dans la partie sud de Kaboul, où sont installés la plupart des Canadiens.

Depuis ces attaques, de nombreux soldats ont l'impression qu'une menace constante plane sur eux, ils se sentent presque la proie de chasseurs.

« Je ne sais pas trop comment expliquer ça. L'environnement est tout simplement hostile. Peu importe où tu vas, tu dois toujours tout surveiller, parce que quelqu'un va peut-être essayer de te tuer », ajoute le Soldat Blake.

Le Soldat Blake constate néanmoins que les soldats canadiens réussissent à changer certaines choses, et s'il n'en tenait qu'à lui, ils seraient encore plus actifs pour mener à bien le travail de stabilisation en Afghanistan.

« Kaboul est vraiment l'endroit le plus sûr du pays. Ce serait plus dangereux si nous n'y étions pas; nous faisons une grosse différence. J'espère, avec un peu de chance, nous pourrions continuer notre travail dans les zones à l'extérieur de Kaboul », dit le Soldat Blake.

Malgré que la vie soit souvent difficile ici, le Soldat Blake est heureux d'être en Afghanistan. À son avis, les cinq années qu'il a passées au sein du Corps de cadets royaux de l'Armée canadienne 2912 Sudbury Irish ont contribué à le préparer à la vie militaire loin de son foyer. « Depuis que je suis petit, j'ai toujours voulu faire ce métier. Alors, c'est dur, mais quand même pas tant que ça. Et la base est bien mieux que ce que j'imaginais. C'est incroyable tout ce qu'on a : mess, ordinos, télé – c'est fantastique », s'exclame le Soldat Blake.

Le Soldat Blake, comme la plupart de ses camarades du Royal Canadian Regiment, devrait rentrer au Canada au cours des prochaines semaines. À son retour, il veut d'abord aller à Sudbury et y réunir tous les membres de sa famille à l'occasion d'un festin.

« Ça va être super de ne plus avoir à s'inquiéter de rien. On ne craint pas de se faire tuer chez nous. La première chose que je vais faire, c'est prendre un long, très long bain et simplement relaxer », dit le Soldat Blake.

À mesure que la nuit tombait sur Kaboul, le convoi faisait ses derniers arrêts. Après avoir ramassé le peloton de reconnaissance du bataillon au camp Souter, la base britannique où deux soldats ont été tués seulement 24 heures plus tôt, le convoi a filé à toute allure vers l'aéroport international de Kaboul pour y cueillir les derniers Canadiens laissés en plan.

Après avoir terminé cette mission, les Forces canadiennes, et le Soldat Blake, peuvent commencer à envisager de nouveau un avenir où les attentats suicides auront disparu du paysage afghan, un avenir où tout le monde aura retrouvé un sentiment de sécurité.

Pendant que les véhicules blindés d'une patrouille des Forces canadiennes grimpent une colline poussiéreuse jusqu'à un petit village de maisons en terre séchée, des fillettes afghanes courent à leurs côtés, en tapant des mains et en gambadant joyeusement.

La présence de soldats canadiens dans la vallée de Chahar Asiab ne réjouit cependant pas tout le monde. Les Canadiens reprennent aujourd'hui pour la première fois depuis les attaques meurtrières de mardi dernier leurs patrouilles courantes, et le Soldat Ryan Ward est sur le qui-vive. Il surveille tout autour tout en pointant son imposante mitrailleuse C9 dans toutes les directions, à l'affût de toutes les menaces éventuelles.

Le Soldat Ward, 20 ans, est originaire de Barrie et a obtenu son diplôme d'études-secondaires à l'école Saint Joseph. C'est un membre du Royal Canadian Regiment, au sein de la Force opérationnelle Kaboul, le contingent canadien rattaché à la Force internationale d'assistance à la sécurité formée sous l'égide de l'OTAN, qui est actuellement déployée en Afghanistan.

Surplombée par de hautes montagnes enneigées, la vallée de Chahar Asiab crée une large ouverture dans la contrée au sud du camp Julien, la base des Forces canadiennes située aux abords de Kaboul.

Cette vallée a été la scène de combats intenses au cours du dernier quart de siècle de guerre en Afghanistan. Entre les épaves de chars russes et d'hélicoptères de combat et les emplacements de missiles talibans détruits par les bombardiers américains, les habitants de cette vallée éprouvée par la guerre ont connu plus que leur part d'épisodes belliqueux.

Le Soldat Ward et ses compagnons de la compagnie Charles sont ici pour mettre fin à la violence et nous assurer que la paix pourra renaître dans cette vallée.

Plus tôt au cours de cette mission, avant l'arrivée de l'hiver, le Soldat Ward était venu dans ce village dans le cadre d'un projet destiné à améliorer la vie des enfants de la vallée.

« Nous avons distribué beaucoup de manteaux et d'autres vêtements. Parfois, on voit une fillette qui, auparavant, n'avait qu'une chemisette et des chaussures malgré le froid, se promener désormais avec des bottes aux pieds et un manteau chaud sur le dos. Ça fait plaisir à voir », dit le Soldat Ward.

Il y a toutefois des gens en Afghanistan qui ne veulent pas de cette paix canadienne, et ils mettent tout en œuvre pour gâcher nos efforts. L'attentat suicide de mardi contre une patrouille canadienne, à l'occasion duquel est mort le Caporal Jamie Murphy et trois autres militaires ont été blessés, n'est que la plus récente manifestation de cette résistance.

Le 2 octobre, le Caporal Robbie Beerenfenger et les Sergent Robert Short ont été tués lorsque leur Iltis a sauté sur une mine terrestre près de Chahar Asiab.

Le Soldat Ward, qui a de toute évidence su garder son sens de l'humour malgré le stress inhérent à ce travail, indique que l'attentat suicide de la semaine dernière représente une nouvelle menace pénible pour les soldats canadiens en mission dans ce pays.

« Quand tu fais ta patrouille, et que tu vois passer un gars avec un gros manteau, tu te demandes si c'est un kamikaze ou juste un gars avec un duvet épais? Tu te mets vraiment à te poser des questions. Tu n'es jamais sûr de rien, et ça, ce n'est pas bon. Je ne dirais pas que j'ai peur, mais tu deviens très prudent. Tu ne peux pas réellement faire autrement. C'est ça le terrorisme – ça te rend plus craintif », explique le Soldat Ward. Le Soldat Ward, comme bon nombre des soldats ici, est en Afghanistan depuis près de six mois et devrait rentrer au Canada dans les prochaines semaines.

Les attaques récentes n'ont fait que confirmer à quel point l'Afghanistan est un endroit insolite et dangereux. Selon le Soldat Ward, beaucoup de ses camarades veulent à tout prix rentrer à la maison. Ils commencent à dire : « C'est horrible. Sortez-moi d'ici. »

« Tout ce qui est canadien me manque. Ici, avant que la saison froide ne commence, il fait vraiment trop chaud. C'est poussiéreux, il n'y a aucune verdure, tout est brun et désertique, l'air est sale, tout est toujours sale. Je m'ennuie de l'air frais et pur, du vert de l'herbe, de la blancheur de la neige, des arbres. Aussi, personne n'essaie de te tuer au Canada. Je m'ennuie aussi de ça. »

« Quand je suis débarqué de l'avion et que j'ai découvert le paysage la première fois, la chanson Teenage Wasteland m'est revenue en tête, parce que ce pays est comme un immense terrain vague. On pense à un de ces vieux films inspirés de l'histoire biblique, dans lequel toutes les maisons sont en terre séchée et tous les gens sont en robe; je ne vois pas comment je pourrai décrire ça autrement », dit le Soldat Ward.

Le Soldat Ward a hâte de retrouver ses amis et sa famille à Barrie. La première chose qu'il souhaite faire à son retour, c'est aller au Boston Pizza avec sa famille et donner rendez-vous à ses copains dans ses bars préférés, le Locker Room et le Roosters.

« Mes amis ont peine à croire que je suis dans l'armée. Ils pensaient que je n'arriverais pas à y rester plus de dix minutes. Ils croyaient que j'allais me faire mettre à la porte ou quelque chose du genre. Maintenant que je suis ici, certains d'entre eux sont inquiets pour moi, mais la plupart d'entre eux trouvent ça vraiment cool. On va faire la fête à mon retour à Barrie, c'est certain », ajoute le Soldat Ward.

En poursuivant la patrouille dans l'atmosphère poussiéreuse de la vallée de Chahar Asiab, le Soldat Ward voudrait s'arrêter afin que nous puissions parler aux enfants du coin, mais à cause du resserrement des consignes de sécurité, les patrouilles canadiennes ne sont pas autorisées actuellement à quitter leurs véhicules blindés.

La patrouille croise souvent de petits groupes d'enfants, et le Soldat Ward se penche alors autant qu'il le peut hors de la trappe de son véhicule pour leur faire un beau grand sourire. Les enfants l'adorent; ils sourient et gambadent tout autour, en lui criant des trucs en dari, leur langue maternelle.

Le Caporal Jeremy Ian Blair est un autre membre de cette patrouille dans la vallée de Chahar Asiab, et il lui aussi sur le qui-vive. Il ne cesse d'épier les environs, en pointant son fusil d'assaut C7 dans la direction de son regard mobile, afin d'être prêt à tirer sur tout objectif potentiel.

Le Caporal Blair, 29 ans, est natif de Brampton et a obtenu son diplôme d'études secondaires à l'école Bramalea. Il est membre du Royal Canadian Regiment. Il s'est enrôlé dans les Forces canadiennes il y a plus de cinq ans et a déjà participé à deux missions. En 1999, il a passé six mois au Kosovo, cette province méridionale de l'ex-Yougoslavie ravagée par la guerre. En 2002, il s'est retrouvé à Alert sur l'île d'Ellesmere, l'établissement le plus au nord qui soit.

Cependant, aucun de ces deux endroits n'arrive à la hauteur de Kaboul en termes d'étrangeté – une ville en ruines, amalgame de boue et de ferraille, dont les habitants vivent parmi les carcasses d'avions de chasse russes, dans des rues en proie à l'anarchie, dont l'air dégage une odeur médiévale.

« Au Kosovo, on trouvait les commodités de base, et il semblait subsister une certaine structure sociale. La situation des Afghans est bien pire. Les enfants sont partout dans les rues, sans pantalons ni chaussures, obligés de manger des aliments avariés. Les gens boivent l'eau sale qui coule dans les caniveaux; ils vivent dans des masures sans porte ni chauffage – ils n'ont rien de toutes ces choses que nous tenons pour acquises chez nous. »

« Mais je crois tout de même que nous avons réussi à améliorer un peu leur vie », déclare le Caporal Blair. « Étant donné tout ce qui s'est passé, il serait facile de dire que ça n'en vaut pas la peine, mais nous devons assumer une certaine part de responsabilité – le Canada doit faire ce travail, aider ce pays à retrouver la paix, parce que c'est la chose à faire. »

Il y a toutefois des gens en Afghanistan qui ne veulent pas de cette paix canadienne, et ils font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher qu'une telle paix devienne réalité. L'attentat suicide de mardi dernier contre une patrouille canadienne, qui a causé la mort du Caporal Jamie Murphy et blessé trois autres militaires, n'était que l'illustration la plus récente de ce mouvement de résistance.

« Jamie était un bon ami à moi. Je n'arrive toujours pas à croire qu'il est réellement parti, quand tu penses que c'est quelqu'un avec qui tu as fait la fête, avec qui tu as passé du temps ... C'est facile de faire abstraction de ce qui se passe autour, mais quand c'est un ami ... on ne s'attend jamais à une telle chose, même quand on fait ce genre de boulot. »

L'attaque de la semaine dernière bouleverse les Canadiens ici, parce qu'elle représente l'émergence d'une menace contre laquelle il est difficile de se défendre.

« Quand on pense aux kamikazes, on ressent une grande colère. Impossible de savoir qui est qui. On ne voit rien venir, et on ne peut pas prendre les devants et empêcher de tels attentats de se produire. On ne peut pas s'assurer que personne d'autre ne sera atteint. C'est pourquoi on devient furieux et très frustré. Ce sont des lâches. »

Le camp Julien, la principale base de Kaboul, est comme une version miniature du Canada – la télé présente des émissions de la SRC, hamburgers et frites avec sauce brune sont servis à la cafétéria, on joue au hockey bottines, on boit de la bière Molson – mais malgré ces ressemblances, on ne peut pas s'y tromper : l'Afghanistan n'est certainement pas le Canada.

Le Caporal Blair, comme bon nombre des soldats ici, est en Afghanistan depuis près de six mois et devrait rentrer au Canada dans les prochaines semaines.

« Même si on est bien traité sur la base, je m'ennuie des arbres et des lacs, de la verdure et de l'air pur; il n'y a rien de tout ça ici. J'aimerais beaucoup mieux être à la maison, car on peut y marcher sur la pelouse sans se demander si un truc ne va pas nous exploser à la figure. Les gens ne se promènent pas dans les rues une arme à la main; personne n'est là pour essayer de te tuer. »





Un VBL en patrouille au sud de Kaboul, dans la vallée de Chahar-Asiab, en 2004.

Une fois de retour au Canada, le Caporal Blair a l'intention de rentrer à Brampton pour y passer du temps avec ses parents, son frère et sa sœur et tous ses vieux amis.

« Je vais sûrement aller au centre ville de Bramalea pour retrouver le rythme urbain – toutes les boutiques, les possibilités. C'est ce qui manque le plus; on peut faire ce qu'on veut au Canada. »

En poursuivant la patrouille dans la poussière de Chahar Asiab, le Caporal Blair explique qu'il aimerait bien s'arrêter pour parler aux enfants du coin, mais il ne peut pas pour des motifs de sécurité.

Pour le Caporal Blair et les autres Canadiens, les récentes attaques n'ont fait que confirmer la raison de leur présence en Afghanistan : faire de ce pays un endroit où les enfants ne sont pas contraints de grandir parmi les chars et les canons, et où les kamikazes ne sont plus les bienvenus.

Ces attentats compliquent toutefois leur travail – plutôt que de s'arrêter et de distribuer des friandises aux enfants pour les rassurer, comme ils le faisaient jusque là, les membres de la patrouille traversent d'un seul trait les villages de la vallée de Chahar Asiab, laissant derrière eux des enfants à la mine déçue.

Malgré tous les problèmes, cependant, le Caporal Blair affirme être très heureux d'avoir participé à la mission en Afghanistan, et même s'il est impatient de rentrer au Canada, il a aussi déjà hâte de prendre part à sa prochaine mission, peu importe où ce sera.



Soldat en arrière-garde de patrouille. Kaboul, en 2004.

CHAPITRE 3

LA COURSE CONTRE LE CHAOS :
SIGNES AVANT-COUREURS D'UNE INSURRECTION IMMINENTE

Lors d'une entrevue accordée récemment par un officier canadien ayant occupé un poste d'état-major important au sein de la ROTO 0, il est devenu évident que, même à cette époque, l'insurrection avait déjà débuté. Bien qu'on ait signalé des échanges de coups de feu avec l'ennemi durant la mission, sans toutefois confirmer que ce dernier ait atteint des Canadiens avec des tirs directs, il était également évident que les forces de résistance avaient commencé à se mobiliser contre l'OTAN.

Bien sûr, il aurait alors été difficile de prédire le maelström qui était sur le point d'entraîner l'OTAN et le Canada dans un conflit insurrectionnel aussi sanglant qu'interminable. Mais il y avait bien quelques signes ...

Le présent article a été publié dans le quotidien Turkish Daily News à la fin février 2004.

La course contre le chaos : le point sur l'opération de l'OTAN dans le cimetière impérial

La descente avant l'atterrissage à Kaboul donne au voyageur un avant-goût du monde guerrier sans foi ni loi qu'est devenu le pays tout entier. Le vieux Tupolev russe vire brusquement sur l'aile gauche et pique du nez afin d'éviter les cimes des montagnes formant un cirque autour de la ville. Animés de soubresauts, l'appareil se fraie un chemin à travers le couvert nuageux, manquant par un misérable mètre l'arête escarpée d'une montagne. Ses moteurs hurlent à déchirer les tympanes lorsqu'il rase à toute allure les toits de boue séchée des maisons pour éviter les projectiles des tireurs au sol. L'appareil se pose enfin à l'aéroport international de Kaboul.

Le violent atterrissage n'a rien pour rassurer le voyageur. La piste, bordée à perte de vue de matériel de guerre russe hors service – hélicoptères de combat Hind tordus jonchant le sol parmi les épaves des chars d'assaut, avions de transport et chasseurs MIG – lui fait penser à un mausolée de métal rouillé à la gloire d'une superpuissance dorénavant disparu.

Les Russes sont entrés en Afghanistan en 1979 pour y assurer la sécurité d'un gouvernement impopulaire qu'ils avaient aidé à porter au pouvoir. Cette velléité impérialiste prendra fin en 1989 après une pénible décennie de guérilla, puis l'Union soviétique disparaîtra peu après.

Près de l'aérogare sont alignés des avions à réaction et des hélicoptères de l'OTAN, la nouvelle puissance en place à Kaboul. Étrangement, ces aéronefs, Hind bulgares et MIG ukrainiens, sont pour la plupart identiques à ceux qui pourrissent dans le cimetière. Mais ils côtoient désormais des appareils allemands, canadiens et britanniques.

L'Afghanistan, il est important de le souligner, a l'habitude de repousser l'envahisseur. En plus des Soviétiques, les rebelles afghans ont défait par deux fois les Britanniques, de façon spectaculaire en 1842 et de façon moins grandiose en 1919. Il n'existe pas d'autre nation qui puisse se vanter d'avoir battu autant de superpuissances impérialistes.

Les soldats britanniques patrouillent à nouveau les rues de Kaboul dans le cadre de la mission de la Force internationale d'assistance à la sécurité de l'OTAN. Après deux ans seulement, l'OTAN a pu reprendre le contrôle de la ville, mais les autres agglomérations et provinces du pays demeurent dangereuses.

Des milliards de dollars provenant de fonds internationaux ont été injectés en Afghanistan, imités par les agences d'aide. Les rues fourmillent de Toyota Land Cruisers d'un blanc étincelant qui servent au transport du personnel d'organisations non gouvernementales issues de nombreux pays.

Pour sa part, l'Organisation des Nations Unies (ONU) éprouve de plus en plus de problèmes de sécurité. Au cours des quatre derniers mois, six de ses employés ont été tués et de nombreux blessés ont alourdi le bilan de l'organisation, forçant son retrait de la majeure partie du sud et de l'est du pays. Commentant la situation, le Secrétaire général Kofi Annan a reconnu que « nous pourrions perdre l'Afghanistan. »

L'insurrection au sud, en particulier autour de Kandahar, est de mieux en mieux organisée et fait chaque jour plus de morts : au cours des derniers mois, les insurgés ont tué 350 personnes.

Kaboul connaît-elle aussi son lot de violence. En janvier, des attentats-suicides à répétition contre les forces canadiennes et britanniques ont entraîné des dizaines de pertes, y compris la mort de Jonathan Kitulagoda, 23 ans, un soldat de l'armée territoriale appartenant à la compagnie E (Devon et Dorset) des Rifle Volunteers. Le Soldat Kitulagoda est mort le 28 janvier, lors d'une attaque survenue à environ un kilomètre et demi du camp Souter, la base britannique à Kaboul.

Pour riposter à de telles attaques, l'OTAN a intensifié ses missions d'action directe contre les insurgés et ce qui restait de l'armée talibane. Ces missions, bien que nécessaires pour protéger les soldats, ont en réalité estompé la ligne de démarcation entre les opérations de maintien de la paix et celles de combat. Pour le citoyen afghan de Kaboul, la vue de chars d'assaut filant à toute allure en pleine nuit, de soldats enfonçant les portes des maisons et d'occupants emmenés de force lui rappelle amèrement l'époque de l'occupation soviétique.

« Ces raids de nuit ressemblent à ceux des Russes. Une fois qu'ils ont commencé, tout a empiré », déplore Abdur Karmal, un traducteur à l'emploi de l'OTAN.

Pour que l'OTAN parvienne à ses fins en Afghanistan, il faut que toute une génération de chefs de guerre et de combattants cessent de tirer profit des conflits et apprennent à rapprocher des ethnies divisées depuis des siècles, à reconstruire ce pays où la plupart des gens habitent des chaumières de boue séchée abîmées et à convaincre toute une population habituée à la violence et à la coercition que notre modèle de société, fondé sur le capitalisme démocratique, est vraiment le meilleur choix qui puisse s'offrir à elle.

Tant que l'argent entre au pays et que le largage d'approvisionnements se poursuit, il sera probablement difficile pour les talibans de progresser dangereusement à l'intérieur de la zone d'opérations de l'OTAN. En revanche, plusieurs pays membres de l'OTAN se désintéressent peu à peu de l'Afghanistan pour se tourner vers l'Iraq. Si les ressources en troupes, en fonds et en approvisionnements venaient à se tarir, alors, comme s'en désolait un soldat canadien, « le pays possède une " culture de l'arme à feu " particulièrement violente; si les Afghans se mettent en tête de nous expulser, ça ne sera pas beau à voir. »



Un VBL soulève la poussière dans le Camp Julien. Kaboul, en 2004.

Toute la mission en Afghanistan se résume donc à une compétition entre la construction d'un pays et des ressources décroissantes, entre la capacité de l'OTAN à mettre en place un gouvernement central, soutenu par une armée et une force de sécurité suffisamment puissantes pour rétablir l'ordre national, et la baisse constante de l'intérêt manifesté par les gouvernements occidentaux responsables.

Dans les prochaines années, l'OTAN fera face à l'un des plus grands défis de son histoire alors qu'elle devra reconnaître qu'elle a gagné, ou au contraire, qu'elle a perdu. Peu importe l'issue de l'entreprise, cette organisation se dirige tout droit vers un désastre si elle laisse des militaires se battre dans des contrées lointaines sans appui intérieur véritable. Cela d'autant plus vrai en Afghanistan. En effet, si pour une raison ou une autre la population décide majoritairement de ne plus appuyer la présence de l'OTAN, la mission dégènera rapidement et les coûts grimperont en flèche.

Si l'on se fie à l'histoire, et elle ne ment jamais, la victoire en Afghanistan ne sera pas acquise par l'invasion ou l'occupation du territoire, mais en établissant clairement les paramètres d'un retrait orchestré en temps opportun.



Un VBL en patrouille au sud de Kaboul, dans la vallée de Chahar-Asiab, en 2004.



PARTIE 2

KANDAHAR 2006 : LANCER DES OPÉRATIONS DANS L'ENSEMBLE DU SPECTRE POUR MENER LA BATAILLE DU PANJWAI

Il faut avoir le cœur bien accroché pour voyager seul et parfois sans trop de moyens en Afghanistan.

En 2006, comme je voulais éviter l'expérience de la station de taxis chaotique à laquelle j'avais survécu en 2004, j'ai pris des dispositions avec deux hôtels différents et un service de transport pour m'assurer qu'un représentant m'attendrait à l'aéroport à mon arrivée.

Évidemment, personne ne m'attendait et j'ai dû m'arranger seul.

J'étais là debout, derrière la rangée de portes vitrées à l'aéroport international de Kaboul, à fouiller anxieusement du regard le hall d'entrée. Aucun conducteur sympathique ne m'attendait en exhibant un petit écriteau sur lequel j'aurais lu mon nom. J'ai regardé dehors. Contrairement au chaos tout de même pacifique de 2004, le devant de l'aéroport ressemblait désormais à la zone de guerre dans laquelle il était de fait situé. On pouvait voir des militaires de divers pays de l'OTAN près de leurs véhicules blindés, abris fortifiés gardés et mitrailleuses lourdes. Chacun d'entre eux, Allemands, Danois, Anglais, affichait cet air stressé et morose que la plupart des gens sensés adoptent quand ils savent qu'une bombe pourrait exploser près d'eux à tout moment.

Chose intéressante, c'était la présence d'un aussi grand nombre de soldats étrangers qui m'a fait la meilleure impression en 2006. Comme je l'écris dans le texte suivant, qui porte sur les opérations de coopération civilo-militaire (COCIM), la nature coalisée de l'entreprise semblait dénoter un certain progrès au plan historique.

« Mais il faut aussi voir le tableau d'ensemble, » peut-on lire dans cet article. « Si vous vous rendez dans n'importe quelle grande base de la Force internationale d'assistance à la sécurité (FIAS) en Afghanistan, vous croiserez des soldats de nombreux pays – Allemagne, Autriche, Estonie, Lettonie, Macédoine, Italie, Croatie et Tchécoslovaquie – et ils travaillent tous de concert, et souvent, ils combattent côte à côte, afin d'empêcher le retour d'une conception totalitaire du monde dont nous avons tous convenu qu'elle est l'ennemi, une philosophie qui n'a pas sa place en vue de l'avenir.

« S'il y a une chose que l'on peut affirmer au sujet de l'Afghanistan, c'est que le monde a beaucoup évolué depuis le début du XXe siècle. Il n'y a pas si longtemps, bon nombre des pays présents ici étaient engagés dans des guerres mondiales afin d'empêcher que le même genre de pensée totalitaire ne domine le monde. De nos jours, cette lutte est pour une bonne part terminée, et il ne reste pas tant de " méchants " que cela. Les quelques dangereux illuminés qui sévissent encore se terrent dans quelques recoins négligés de la planète, cachés dans des cavernes en terrain montagneux ou vivant déguisés parmi les villageois. C'est une lutte ardue. Il ne faut pas s'attendre à un dénouement rapide et la victoire n'est pas assurée, mais l'OTAN est en train de faire le ménage. Les Canadiens sont le fer de lance de cette lutte. »

Toutefois, après avoir dit cela, quand j'ai éventuellement quitté l'Afghanistan en 2006, je craignais fort que le Canada se soit profondément engagé dans un effort militaire que les Américains ne prenaient fondamentalement pas très au sérieux.



*L'école blanche en flammes sur l'objectif Rugby, le 3 septembre 2006.
(Photo : compagnie Charles.)*

CHAPITRE 4

OPÉRATION MÉDUSE : LA CHARGE DE LA COMPAGNIE CHARLES

Lorsque je suis arrivé à Masum Ghar, à la fin septembre 2006, l'opération Méduse était terminée depuis quelques semaines, mais c'était le sujet de toutes les conversations à la base d'opérations avancées (BOA). J'ai rencontré une foule de soldats qui m'ont raconté toutes sortes de choses à propos des combats, les épisodes héroïques comme les gaffes, et j'ai tout de suite écrit ceci dans mon calepin : « L'opération Méduse est une histoire qui vaut la peine d'être racontée. »

Après mon retour de Kandahar, j'ai produit divers textes inspirés de mon voyage, mais j'avais toujours l'intention de faire un reportage sur l'opération Méduse. À la fin février, le Chef d'état major de la Défense (CEMD) de l'époque, le Général Rick Hillier, a prononcé un discours qui portait sur l'opération Méduse, ce qui m'a donné une fois encore l'envie d'en faire un compte rendu. J'ai passé mes premiers coups de fil peu de temps après.

Le Général Hillier s'est exprimé ainsi :

« Laissez-moi vous raconter une histoire. Compagnie Charles, 1er Bataillon, The Royal Canadian Regiment, fin de semaine de la Fête du Travail. Major Matt Sprague, commandant de compagnie, Sergent-major Barnes, sergent-major de compagnie. Lors de cet horrible weekend, on a perdu au combat un commandant de compagnie, un sergent-major de compagnie, un des trois commandants de peloton, les trois adjudants de peloton, un blessé et deux morts, cinq commandants de section sur neuf et tous les caporaux-chefs qui occupaient les postes de commandant adjoint de section – en tout et pour tout, plus de 40 soldats blessés et cinq tués en 48 heures. D'autres militaires ont pris la relève. Un jeune sergent, promu au grade de sergent en juillet dernier, est devenu le sergent-major de compagnie. On a choisi parmi de jeunes caporaux-chefs un commandant de peloton et des commandants adjoints de peloton. De jeunes soldats sont devenus des commandants de section, et ils ont poursuivi l'opération et la lutte contre les talibans, ce qui a donné une formidable impulsion à l'OTAN dès le début de la mission. Il faut parler de véritable épopée canadienne en rappelant ces faits. Et je crois que c'est là une autre preuve de la très grande qualité des gens sur lesquels nous pouvons compter au sein d'organisations comme la compagnie Charles du 1er Bataillon, The Royal Canadian Regiment. »

Les articles suivants ont été publiés dans La revue Légion.

Opération Méduse : la charge de la compagnie Charles

Visible de l'école blanche tristement célèbre qui est à l'épicentre de la sédition dans la province de Kandahar, la force canadienne rassemblée hâtivement entre dans la zone létale. Une fusée de signalisation ennemie passe par dessus les éléments avant de la compagnie Charles, et il n'y a pas de façon polie de décrire ce qui se produit ensuite.

Rick Nolan est mort. Cet adjudant du 7e peloton, qui en est le cœur et l'âme, se trouve sur le siège du passager du G wagen au blindage léger quand une grenade propulsée par fusée passe à travers le pare-brise. Un infirmier et un interprète afghan, assis sur la banquette arrière, sont grièvement blessés tous les deux.

Le Caporal Sean Teal, hébété mais pas vraiment blessé, s'élançe dans une pluie de balles pour chercher des secours. Le G wagen ne bougera plus jamais.

Shane Stachnik est mort. Ce sergent du génie se tient dans l'écoutille du guetteur aérien, quand un obus de canon sans recul de 82 mm atteint le véhicule. La plupart des militaires à l'intérieur sont blessés ou inconscients, et la radio du véhicule sombre dans le silence. L'indicatif d'appel Écho 3 2 est hors de combat.

Le tir des ennemis cachés dans leurs tranchées et leurs édifices fortifiés vient de trois côtés. Une pluie de projectiles arrose les Canadiens. Les balles soulèvent la poussière comme au cinéma. Des fusées arrivent en hurlant. Chaque arme canadienne encore en état de marche tire vers les lieux de départ au loin.

Un véhicule blindé canadien, plein de blessés et de morts, quitte la zone létale en reculant à toute vitesse, mais il tombe dans un fossé où il est atteint par plusieurs grenades propulsées par fusée. L'indicatif d'appel 3 1 Bravo est immobilisé et hors de combat. Il ne quittera jamais le fossé.

Les radios sont pleines de cris, certains demandent un infirmier, d'autres appellent simplement au secours. Pendant que les coups de feu et les explosions continuent de se faire entendre, nombre de soldats se portent au secours de leurs amis blessés, se concentrant sur leur propre mission de sauvetage, leur propre guerre. Le temps est dérégulé. Il passe trop vite ou il passe trop lentement; les heures semblent être des minutes, et il y a des secondes qui n'en finissent pas. Des hommes blessés se traînent sur le sol à la recherche d'un abri. Des actes de courage inimaginable sont posés de tous les côtés.

D'autres soldats vont mourir. Le Soldat William Cushley, farceur légendaire et ami de tout le monde semble-t-il, est tué aux côtés de l'Adjudant Frank Mellish du 8e peloton, qui, ayant appris que son ami Nolan était en difficultés, s'était avancé pour l'aider.

Les heures passent. Un officier traverse le terrain à découvert en sprintant, armé de son pistolet seulement, à la recherche de son camarade. L'ennemi continue de tirer. Le sergent-major de compagnie tombe.

Ils continuent le combat malgré les calamités qui se succèdent. Et les blessés s'empilent. Certains sont touchés plusieurs fois. Certains autres ont subi des blessures insoutenables.

Pendant tout ce temps est diffusée dans le réseau la voix calme du Major Mathew Sprague, le commandant de la compagnie qui, bien que sous le feu de l'ennemi lui-même, dirige ses soldats à travers le chaos et demande des frappes aériennes et un bombardement de l'artillerie. Mais l'ennemi est trop bien enfoui et trop bien caché. Il lance un feu très nourri, bien que mal dirigé heureusement, sur la force canadienne prise au piège.

Quand une bombe de 1 000 livres égarée, larguée à côté de l'objectif par un aéronef de la coalition, rebondit en territoire canadien et s'arrête devant eux, il ne leur reste plus qu'à reculer.

Le Capitaine Derek Wessan appelle le Major Sprague à l'indicatif d'appel 3 9. « On doit quitter cette place maudite », dit-il. « Puis il faut tout faire sauter. »

Sur les 50 soldats canadiens qui sont entrés dans la zone létale ce jour-là, pas moins de dix ont été blessés, quatre ont été tués et au moins six sont devenus des victimes du stress.

Même avec un an de recul, il est difficile pour qui que ce soit de bien comprendre ce qui s'est passé ce jour-là.

Ce qu'on sait avec certitude, c'est que cinq soldats qui ont participé à cette bataille ont obtenu la plus haute décoration canadienne pour bravoure, la Médaille de la vaillance militaire, et un autre, le Caporal Sean Teal, a obtenu l'Étoile de la vaillance militaire, la deuxième plus importante distinction canadienne, juste sous la Croix de Victoria. Il y a aussi un soldat qui a été cité à l'ordre du jour.

L'embuscade à l'école blanche a eu lieu le 3 septembre 2006, le deuxième jour de l'opération Méduse, laquelle était la première opération de combat terrestre de l'OTAN et la plus grande opération de combat du Canada depuis la guerre de Corée.

Il est clair que c'était une immense bataille livrée avec héroïsme malgré les embûches. Mais ce qu'on sait moins, ce sont les circonstances sous-jacentes à cette bataille. C'était un combat où l'instinct stratégique d'un général, son intuition par rapport à la forme de la bataille, l'a mené à abandonner un plan minutieux et à contredire ses commandants tactiques sur le terrain en lançant la compagnie Charles dans une attaque épouvantable contre un ennemi supérieur en nombre dans une position défensive bien établie.

Nous allons raconter cette histoire en détails et d'autres encore, dans un rapport en trois parties sur la bataille du Panjwai dans La revue Légion, qui commence par une mise en contexte de l'opération Méduse et la controverse en coulisses qui a donné lieu à l'attaque meurtrière du 3 septembre.

L'opération Méduse était la plus grande opération à avoir lieu en Afghanistan depuis 2002, et elle avait pour but de disperser ou détruire des centaines, voir des milliers d'insurgés qui s'étaient rassemblés à environ 20 kilomètres au sud-ouest de la ville de Kandahar, dans le district de Panjwai.

En 2006, le Panjwai était au centre du territoire des rebelles. Pour toute une génération de militaires canadiens, la seule mention de Panjwai va sans doute rappeler le souvenir pénible de petits villages et d'un terrain défensif complexe, de violentes hostilités et d'innombrables bombes de circonstance.

Parmi les 66 Canadiens tués en Afghanistan depuis 2002 (dénombrement au 10 juillet 2007), presque la moitié sont morts au Panjwai.

Le Panjwai est le foyer spirituel et matériel du mouvement taliban. C'est le lieu de naissance de leur chef, le toujours introuvable mollah Mohammad Omar, ainsi que l'endroit où le mouvement a débuté, au milieu des années 1990.

La rivière Arghandab et la ville de Bazaar-e-Panjwai sont au centre du district. Le Panjwai, bordé au sud par un désert, est dominé par quelques montagnes massives singulières, dont Masum Ghar et Mar Ghar.

Depuis l'invasion de l'Afghanistan en 2001, ce sont les Américains qui avaient assumé la plus grande part de la responsabilité de la province de Kandahar. Quand le groupement tactique canadien s'est dirigé vers le sud, passant de Kaboul à Kandahar, au début de 2006, il a vite découvert que les activités des talibans étaient très nombreuses et qu'elles avaient pour centre le Panjwai.

Au cours des six premiers mois de la nouvelle mission, les soldats de la première rotation, en majorité des soldats du Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI), ont régulièrement combattu des insurgés au Panjwai et dans ses environs.

L'opération Méduse devait changer tout cela. Ce devait être la victoire décisive de la bataille du Panjwai.

Le Brigadier-général David Fraser contrôlait l'opération Méduse à partir de son quartier général, à l'aérodrome de Kandahar, la base de la coalition étalée aux abords de la ville de Kandahar. Le Brigadier-général Fraser était non seulement le Canadien le plus haut gradé sur les lieux, il était aussi le commandant de l'OTAN en Afghanistan du Sud.

Sur le terrain, c'est le Lieutenant-colonel Omer Lavoie qui commandait le groupement tactique, le coriace commandant du 1er Bataillon du Royal Canadian Regiment, un homme que plusieurs de ses subalternes décrivent comme l'incarnation même du soldat. L'élément canadien de sa force comprenait le 1er Bataillon, The Royal Canadian Regiment (1 RCR), un groupe du 2e Régiment du génie, le 2e Régiment, Royal Canadian Horse Artillery (2 RCHA), des infirmiers de la 2e Ambulance de campagne et plusieurs membres du personnel de soutien, ce qui faisait en tout quelque 1 050 Canadiens.

Les choses s'envenimaient depuis un certain temps au Panjwai, et lorsque le Lieutenant-colonel Lavoie et le groupement tactique du RCR sont arrivés à Kandahar au début du mois d'août 2006, au moment où l'OTAN remplaçait les Américains dans le sud, la situation était devenue critique. Alors qu'il s'attendait à mener une campagne contre insurrectionnelle en Afghanistan, le Lieutenant-colonel Lavoie fut étonné de découvrir que des centaines, peut-être même des milliers de combattants ennemis s'étaient rassemblés juste à l'extérieur de Kandahar.

« Nous avons pris les choses en main tout juste au moment du transfert à l'OTAN », dit le Lieutenant-colonel Lavoie. « Alors je pense que les talibans ont décidé de soit tester l'OTAN, soit démontrer qu'elle n'était pas résolue à mener des opérations de combat avec la même intensité que les États-Unis. »

Quelques heures après la cérémonie du 19 août, au cours de laquelle il prenait le commandement du groupement tactique canadien, le Lieutenant-colonel Lavoie a pu constater par lui-même la situation au Panjwai.

Quelques jours auparavant, le Lieutenant-colonel Lavoie avait ordonné à une force de la taille d'une petite compagnie d'aller camper sur les hauteurs de Masum Ghar et d'observer la région pour voir si l'ennemi s'y manifestait.

Trois heures après avoir pris le commandement, vers 19 h, le Lieutenant-colonel Lavoie recevait un message selon lequel de 300 à 500 insurgés étaient en train d'attaquer sa force à Masum Ghar. « Ce qui est arrivé, bien sûr, c'est que les talibans n'ont pas aimé voir nos véhicules sur la colline et ont par conséquent décidé de lancer une attaque importante », explique le Lieutenant-colonel Lavoie. « J'ai finalement atteint la position vers 4 h. Au bout du compte, nous avons tué quelques 100 talibans, sans qu'il n'y ait de victime dans notre camp. Nous commençons donc du bon pied.

« Il s'agissait toutefois avant tout d'un puissant message à notre intention et du même coup, que devait aussi entendre l'OTAN. Il nous fallait comprendre que s'ils avaient pu rassembler une telle force pour mener cette attaque, la proportion d'ennemis dans la région était bien supérieure à ce que nos prédécesseurs avaient indiqué. On peut dire que la bataille du 19 août au Panjwai avait mis la table pour l'opération Méduse. »

« J'ai été rappelé quasi immédiatement par le commandant de la brigade (Brigadier-général Fraser), qui m'a alors avisé qu'une importante opération de combat dans le Panjwai allait avoir lieu pour vaincre et repousser cet important élément ennemi. Ainsi, en ce qui me concerne, c'est à ce moment-là que l'opération Méduse a commencé. »

À Kandahar, le Brigadier-général Fraser aussi remarquait le revirement tactique des talibans.

« Nous nous sommes aussi rendus compte que les talibans avaient modifié leurs tactiques. Ils sont passés du petit groupe éclair qui frappait sans prévenir à un groupe conventionnel plus imposant à déloger. Leur intention était de prouver au monde et au gouvernement Karzaï qu'ils étaient assez forts pour avoir le dessus sur nous. C'était leur concept ultime en 2006; je n'appellerais même pas ça un plan de campagne. C'est comme ça qu'ils voulaient terminer les combats cette année-là, carrément mettre fin à la guerre. Ils pensaient pouvoir remporter la victoire à cette époque.

« Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que j'avais deviné leur plan, je connaissais leurs intentions », dit le Brigadier-général Fraser. « J'avais déterminé qu'ils voulaient que je les attaque directement, façon Première Guerre mondiale, en payant un prix énorme en soldats afghans et de la coalition. Mais ce n'était pas une façon acceptable d'opérer à mes yeux.

« Alors nous nous sommes adaptés et avons élaboré un plan qui allait dans le sens contraire à leurs intentions, conçu de façon à atténuer les dommages collatéraux aux Afghans ainsi qu'à leurs champs et à leurs chaumières, tout en diminuant les risques pour mes soldats, les soldats afghans comme ceux de la coalition.

« Nous, avons mis les wagons en cercle, pourrait-on dire, autour des talibans, et nous les avons obligés à lever la tête, afin de pouvoir la couper. »

Le plan de l'opération Méduse était un plan d'envergure qui semblait passablement solide. En tout, il y aurait presque 1 400 soldats de la coalition sur le terrain dans le groupement tactique et des milliers d'autres allaient les appuyer. Aux dires du Brigadier-général Fraser, il a passé une grande partie du mois d'août à établir ce plan.

« Il s'agissait d'un effort important, du point de vue de la brigade. J'ai fait venir au Panjwai des membres de toute ma brigade, laquelle comprenait des soldats de neuf pays répartis dans quatre provinces, car il n'était pas question que les talibans gagnent. Je me sentais très déterminé. Je me suis dit " Vous êtes tombés sur un os en voulant vous mesurer à Dave Fraser, parce que je vais vous battre. " »

Sur le terrain, il y avait plusieurs forces distinctes prêtes à se ruer sur l'ennemi. La force canadienne du Lieutenant-colonel Lavoie était composée de la compagnie Charles au

sud, qui passerait par Bazaar-e-Panjwai, et par la compagnie Bravo au nord, qui attaquerait vers le sud. La Force opérationnelle 31, qui comprenait des soldats de la coalition (surtout des membres des forces d'opérations spéciales américaines), et la Force opérationnelle Grizzly, une compagnie américaine, se trouvait sur un flanc. Avec une section danoise en position à l'ouest et une compagnie hollandaise patrouillant le périmètre au nord, l'ennemi était pour ainsi dire complètement encerclé.

L'opération Méduse a commencé à l'aube le 2 septembre par une attaque sur deux axes, dont l'effort principal a été investi au sud. Le Major Sprague et la compagnie Charles, en exerçant la poussée principale, devaient y prendre les hauteurs qui bordent le Panjwai (Masum Ghar et Mar Ghar) et isoler la ville de Panjwai en tant que telle. Ils devaient avancer jusqu'à la rive sud de la rivière Arghandab, mais sans la traverser.

« Nous avons pris notre départ à 5 h 30. Toute l'opération allait se dérouler selon mon heure H, que j'avais établie à 6 h, et qui était l'heure à laquelle j'avais l'intention de lancer mes forces pour prendre Masum Ghar », explique le Major Sprague. Et comme prévu, à 6 h très exactement, Masum Ghar était à nous. À 6 h 15, j'ai déclaré qu'il n'y avait aucun signe de vie de l'autre côté de la rivière, à Pashmul, sauf pour quelques groupes d'insurgés avec lesquels nous nous sommes mis à échanger des coups de feu. »

Selon le plan initial, après avoir capturé les hauteurs autour de Panjwai et au nord, il allait falloir plusieurs jours au groupement tactique pour frapper les talibans, qui avaient alors été cernés dans une zone passablement restreinte, quelque cinq kilomètres carrés, jusqu'à ce qu'ils capitulent.

Toutefois, ce plan, qui avait été soigneusement préparé, a subi des changements presque immédiatement.

« Dans les instructions initiales de la brigade, après que j'ai pu confirmer qu'il n'y avait pas de civils, une frappe aérienne utilisant des munitions à guidage de précision devait être lancée simultanément contre 10 ou 20 centres de commandement et de contrôle des insurgés », se rappelle le Major Sprague. « Pour une raison quelconque, cela n'a pas eu lieu, et la frappe a été annulée par la brigade. »

Quoi qu'il en soit, sur les deux sommets question, les Canadiens ont créé des lignes de feu avec leurs véhicules blindés et ont tiré toute la matinée et tout l'après-midi du 2 septembre sur les objectifs inopinés qui s'offraient à eux de l'autre côté de la rivière.

« L'objectif à ce moment-là, dit le Lieutenant-colonel Lavoie, une fois que la région aurait été prise et l'ennemi bloqué au nord et au sud, était de continuer d'engager le combat pendant les prochains trois jours, surtout grâce à l'appui aérien offensif mais aussi grâce à l'artillerie et aux tirs directs, ce qui, à mon avis, aurait permis de repérer l'ennemi avec précision, tout en minant sa capacité de combat avant de lancer notre force principale à l'attaque. »

Et c'était tout un morceau à attaquer, car si Kandahar est le centre stratégique de l'Afghanistan et le district de Panjwai, la clé de Kandahar, la région autour de la ville de Bazaar-e-Panjwai, qui comprend le petit village de Pashmul, occupe le cœur du tableau.

C'était, en gros, l'objectif Rugby, la zone de l'autre côté de la rivière Arghandab, au centre de laquelle se trouvait l'école blanche où quelques heures plus tard la compagnie Charles, après avoir traversé la rivière, allait tomber dans une embuscade.

Les Canadiens connaissaient bien l'objectif Rugby. Le 3 août 2006, le PPCLI avait participé à une bataille infernale sur le site de cette école blanche, où quatre soldats ont trouvé la mort (le Sergent Vaughn Ingram, le Caporal Christopher Jonathan Reid, le Caporal Bryce Jeffrey Keller et le Soldat Kevin Dallaire) et six autres ont été blessés. Lors du même combat, la première Étoile de la vaillance militaire canadienne a été décernée au Sergent Patrick Tower.

« C'est ce terrain que l'ennemi avait décidé de défendre », dit le Major Fraser qui, après avoir exercé le commandement le 3 août, juste un mois auparavant, comprenait très bien ce qui s'était passé ce jour-là. « C'est sur le site de l'objectif Rugby que, d'après notre évaluation, les talibans voulaient nous affronter. C'était leur principal champ de bataille. La structure de leur défense avait été conçue pour que nous arrivions en traversant la rivière Arghandab par le sud et que nous engagions le combat à l'objectif Rugby. Et l'école était au centre de grands champs prêts à accueillir le massacre à l'est et au nord. »



Le 3 septembre 2006, au petit jour, bombardement du secteur sur l'autre rive de l'Arghandab.

Compte tenu de l'histoire récente de l'objectif Rugby et de l'accumulation évidente des forces de l'ennemi dans la région, le groupement tactique désirait prendre son temps avant de pénétrer en territoire taliban. Selon le plan, on avait amplement le temps.

« On avait prévu une série de déceptions et de feintes durant ces trois jours pour faire réagir l'ennemi, dit le Lieutenant-colonel Lavoie, pour voir où il se trouvait et ainsi planifier l'attaque finale. »

Mais ce n'est pas ainsi que les choses allaient se dérouler. Le plan allait se transformer.

Vers 14 h, le 2 septembre, le Brigadier-général Fraser s'est rendu sur le Masum Ghar pour étudier la situation. À ce moment-là, les activités des insurgés avaient diminué.

En voyant cela, le Brigadier-général Fraser donna l'ordre de traverser l'Arghandab. Bien que sur le

terrain, de nombreux soldats craignaient de s'avancer ainsi en territoire ennemi après une préparation aussi sommaire, conformément aux ordres, le Major Sprague menait peu après le 7e peloton et un détachement de sapeurs à la rivière pour en planifier la traversée.

Ensuite, la consigne a été donnée au 7e peloton de camper près de la rivière pour la nuit. Le campement a été monté, et les membres du peloton ont commencé à s'installer pour la nuit. Toutefois, peu après, les chefs supérieurs réunis au Masum Ghar ont décidé que laisser le peloton seul à la limite territoire ennemi n'offrait aucun avantage tactique, et il fut retiré à la nuit tombante.

Vers minuit, le Brigadier-général Fraser a de nouveau ordonné au Lieutenant-colonel Lavoie de se lancer à l'attaque de l'autre côté de la rivière.

D'après les gars sur le terrain, c'était un ordre encore moins judicieux. Cependant, pour le Lieutenant-colonel Lavoie, réussir à faire retarder cet ordre était tout un exploit.



Les insurgés retranchés dans le sol.

(Photo : compagnie Charles.)

Selon plusieurs sources, la discussion sur l'opportunité de lancer une attaque à minuit et à brûle-pourpoint, contre ce qui était probablement les positions ennemies les mieux défendues en Afghanistan, a atteint une grande intensité.

Par la voie des ondes, le Lieutenant-colonel Lavoie a dit au Brigadier-général Fraser que traverser maintenant n'était pas une bonne idée. C'était trop risqué.

Ils ignoraient la force du courant comme la profondeur de la rivière, et aucun passage à gué n'était marqué. Ils ne disposaient de plus que d'un renseignement minimal sur les positions ennemies.

Bien que la position du Lieutenant-colonel Lavoie lui ait valu le plus grand respect de la part de ses soldats, ce ne fut pas chose facile.

« (Le Lieutenant-colonel Lavoie) et moi avons eu des échanges très sérieux, parce que nous parlions du combat certainement le plus difficile de notre carrière militaire », explique le Brigadier-général Fraser. « Ainsi, le fait que nous puissions avoir une discussion aussi franche montre bien la confiance et le souci de collaborer qui nous animaient; nous n'avions pas peur de dévoiler le fond de notre pensée. Et c'est vital, car à titre de commandants, la vie de soldats et d'Afghans est placée entre nos mains. Il fallait prendre la décision cruciale de traverser la rivière, au sens propre comme au sens figuré, pour aller en finir avec les talibans. »

Cette dispute n'a toutefois servi qu'à retarder l'attaque de minuit. Les ordres furent modifiés pour que l'attaque ait lieu à l'aube le 3 septembre, 48 heures avant ce qui était prévu dans le plan et sans le bombardement promis.

Les soldats qui ont dû obéir à ces ordres se posent encore des questions, qui peuvent être résumées ainsi : pourquoi abandonner le plan et lancer l'attaque plus tôt que prévu?

De fait, il est difficile de comprendre ce qui justifiait tant de hâte. Les talibans étaient piégés et cernés, et il ne restait qu'à les décapiter.

Comme le souligne le Brigadier-général Fraser lui-même, la stratégie talibane visait avant tout à les attirer dans un coûteux affrontement sur le terrain.

Comme le disait un des officiers du RCR, il ne s'agissait pas d'une force menaçant d'envahir Ottawa qu'il fallait neutraliser coûte que coûte. « Qu'y avait-il de si urgent? » demande un autre officier du RCR. « Nous savons où ils se trouvent, c'est une zone de feu à volonté. »

Et c'est vrai, il n'y avait pas d'urgence. Bien que le Brigadier-général Fraser convienne qu'une certaine pression était exercée aux échelons supérieurs dans le sens d'une évolution de la situation, il affirme que ça n'a pas vraiment joué dans sa décision.

« La pression venait de partout. J'ai dit à mes supérieurs que nous allions faire les choses comme nous en avons l'intention. Ce serait long, et il a fallu y mettre le temps. »

La décision d'avancer le moment de l'attaque a plutôt été prise en grande partie en fonction du sentiment du Brigadier-général Fraser, qui jugeait que l'ennemi avait été affaibli et qu'il fallait en profiter.

« Alors, selon le renseignement que je recevais ainsi que l'information que les autres commandants de la force opérationnelle engagés dans cette bataille m'envoyaient, pas seulement le Lieutenant-colonel Omer Lavoie, sans oublier ce que j'entendais des Afghans : nous étions prêts. Nous avons atteint un point où nous pouvions en finir. Ouais, on aurait pu suivre le plan, mais, je le répète, on commence à ignorer l'ennemi, ce qu'il fait, quels renseignements sont sur place.

« On combat l'ennemi en fonction d'un plan. On ne combat pas uniquement avec un plan. Quand on suit un plan à la lettre, et qu'on néglige l'ennemi, c'est l'échec. Les victimes s'accumulent, et c'est l'échec. Les plans ne servent qu'à faire réfléchir et à s'approcher de l'ennemi. Et l'ennemi influence le déroulement des événements. Alors, le (1er septembre) ou le (2 septembre), j'ai décidé que la situation avait évolué de sorte que nous pouvions attaquer. Le 2 septembre, j'ai donné l'ordre (au Lieutenant-colonel Lavoie) d'attaquer. C'était plus tôt que ce qui était prévu dans le plan. Eh bien, ça m'est égal le plan. »

Malgré le fait, manifeste le lendemain matin, que l'évaluation de la situation par le Brigadier-général Fraser avait été trop optimiste, l'essentiel pour le général, c'est qu'il croyait qu'il n'y avait rien à gagner en bombardant 48 heures supplémentaires.

« Eh bien, j'ai écouté ce qu'ils avaient à dire », dit-il à propos de ses prudents commandants tactiques.

« Je savais qu'il y avait beaucoup d'ennemis là bas. Mais, voyez-vous, combien peut-on en tuer en deux jours de bombardement supplémentaire. Comment le savoir? On ne peut que deviner.

« Qu'importe si on attaque le 2, le 3, le 4, le 5 ou le 6, vous savez quoi Mesdames et Messieurs? C'est difficile de traverser une rivière et d'entrer dans une zone défensive principale où attendent des talibans prêts à se battre. Quel que soit le jour choisi pour traverser la rivière, ça aurait été dévastateur. »

Le résultat aurait peut-être été de toute façon dévastateur, mais aux dires des soldats qui ont pris part à cette bataille, les choses auraient été bien différentes si on s'en était tenu au plan initial. Comme le fait remarquer le Major Sprague, le temps supplémentaire aurait donné aux Canadiens plusieurs avantages, en plus de détruire une partie des bâtiments, si ce n'est en totalité, qui allaient constituer de si bons abris et cachettes pour les talibans.

« Nous aurions pu profiter de ce temps additionnel pour faire des feintes, pour forcer les insurgés à réagir à nos manœuvres. Nous aurions pu manœuvrer pour les attirer dans des positions où notre puissance de feu aurait pu les décimer ou, tout au moins, nous aurions pu observer leurs réactions à nos mouvements.

« Comme le dit l'adage : " Le temps passé en reconnaissance est rarement du temps perdu. " Nous n'avons fait aucune reconnaissance. Ainsi donc, nous n'avions aucun plan tactique, parce que nous n'avons jamais eu l'occasion d'en produire un. »

Malgré les arguments de ses commandants tactiques, le Brigadier-général Fraser n'a pas changé d'avis.

« La décision a été " on va y aller. " Mes 26 années d'expérience acquise au cours de sept opérations différentes m'ont convaincu que c'était le moment d'y aller et d'en finir. »

En bout de piste, bien sûr, la seule chose qui a failli connaître sa fin, c'est la compagnie Charles.

Quant au Lieutenant-colonel Lavoie, il avait fait connaître son point de vue, mais les ordres sont les ordres et d'une façon ou d'une autre, l'attaque allait avoir lieu.

« C'est mon commandant », rappelle le Lieutenant-colonel Lavoie avec tact. « Et j'imagine que dans son esprit c'est ce qu'il fallait faire. »

Alors à l'aube, le lendemain matin, c'est-à-dire le 3 septembre, le Major Sprague a réuni ses chefs de peloton et les officiers de soutien pour leur donner rapidement ses ordres. Avec moins de 15 minutes pour établir un plan, on ne pouvait pas vraiment en dire plus que « nous allons traverser. Suivez-moi. » Ce serait un assaut façon Première Guerre mondiale, face aux armes à feu, bien que sur une plus petite échelle. C'était la charge de la compagnie Charles.

Alors, en ne disposant que d'une procédure de combat fragmentaire, voire inexistante, sans qu'ait été effectuée une reconnaissance préalable et en se fondant sur un renseignement soit parcellaire, soit carrément faux, le Major Sprague a fit descendre sa force sur la rive et dans la rivière. Il s'agissait de la première attaque interarmes mécanisée d'une force de la taille d'une compagnie contre une position fixe depuis la guerre de Corée, au cœur de la toute première bataille de l'OTAN, et elle n'avait rien à voir avec la manière dont on avait entraîné ces hommes. Tout cela était précipité et très risqué; on avait laissé tomber la doctrine.

Les sapeurs ont fait leurs brèches à travers la rivière et sur la rive d'en face, et les soldats de la compagnie Charles ont rampé jusqu'aux champs de l'autre côté.

La compagnie a pénétré dans le territoire ennemi, sans savoir ce qui l'attendait.

Tout était calme. Il ne se passait encore rien.





CHAPITRE 5

OPÉRATION MÉDUSE : LA MORT DANS UNE ZONE DE FEU À VOLONTÉ

Après avoir été projeté par le souffle d'une explosion, le Caporal Richard Furoy est étendu sur le dur sol afghan et saigne; il souffre énormément et est probablement en quasi état de choc. À ses côtés gît le corps de son ami, l'Adjudant Rick Nolan. Les balles de l'ennemi déchirent le sol et sifflent au-dessus de lui en allant frapper le G wagen en flammes d'où le Caporal Furoy vient tout juste de s'échapper.

Le Caporal Sean Teal, qui répondait frénétiquement aux tirs des ennemis qui surgissaient des champs de marijuana, en zigzaguant, là-bas, au loin, près de l'école blanche, et en faisant pleuvoir les balles sur les Canadiens, est le seul compatriote que le Caporal Furoy apercevait.

Le Caporal Furoy, de la 2e Ambulance de campagne, était l'infirmier du 7e peloton, qui avait été détaché auprès de la compagnie Charles. À son arrivée, l'Adjudant Nolan l'avait pris sous son aile et lui avait montré ce qu'il devait savoir. L'Adjudant Nolan était mort et le Caporal Furoy n'avait rien pu faire : la situation était tout ce qu'il y a d'horrible.



Le Caporal Richard Furoy (à droite) et le Soldat William Cushley juste avant l'opération Méduse, en 2006. (Photo : compagnie Charles.)

Sur le flanc droit des Canadiens, le Sergent Shane Stachnik était déjà mort, et l'opération était en train de rapidement se transformer en sauve-qui-peut général. Le Caporal Furoy continuait de penser à son ami. En plein milieu du combat, il s'est étiré vers Nolan pour lui serrer le bras en disant « désolé, mon frère, désolé. »

Les caporaux Teal et Furoy étaient seuls et n'avaient plus de moyens de transmission. Le Caporal Furoy perdait parfois conscience. Il se disait qu'il était peut-être arrivé au bout

de sa route. Ses pieds brûlaient affreusement, et son visage était couvert de sang. Il a alors perdu connaissance, mais le Caporal Teal n'allait pas le laisser sombrer; il lui fit reprendre conscience en le bousculant un peu avec la crosse de son fusil.

Le Caporal Teal mit le fusil C8 de l'Adjudant Nolan entre les mains du Caporal Furoy et lui dit : « L'ennemi est à 50 mètres droit devant, défends-toi. » Et c'est que le Caporal Furoy a fait.

Les secours sont arrivés sans prévenir. Dans le maelström, le Caporal Teal avait réussi à faire signe au véhicule blindé léger (VBL) le plus près, à l'indicatif d'appel 3 1 Charlie, pour lui indiquer qu'il avait besoin d'aide. Le Sergent Scott Fawcett a choisi deux de ses hommes, le Caporal Jason Funnel et le Soldat Michael Patrick O'Rourke, et ils sont partis en courant à travers les champs de marijuana.

Le Caporal Furoy, toujours étendu par terre, a levé les yeux vers le Caporal Funnel et a vu des balles traçantes siffler à côté de la tête de son ami, alors que les roquettes passaient juste au-dessus de lui. Il s'est dit que Funnel allait certainement se faire tuer d'un instant à l'autre.

Par la suite, le Caporal Funnel a raconté que la même pensée lui avait traversé l'esprit au sujet du Caporal Furoy, alors qu'il voyait les balles sillonner le sol tout autour de l'infirmier blessé.

Ils sont allés à la guerre, ces soldats canadiens, les vétérans du Panjwai, ils ont pénétré un univers qui n'a rien de normal. Ils ont vu leurs amis blessés étendus sur le sol; ils les ont vus mourir. Et ils ont vu leur propre mort : elle était juste là, dans les roquettes qui les frôlaient – on aurait dit la fin du monde. C'est un endroit où on ne se fait pas d'illusions; un endroit où la peur et le courage se valent : qu'on vive ou qu'on meure, on fait son devoir ou on ne le fait pas. C'est un endroit d'où on ne revient qu'à grand-peine.

Ne les prenez pas en pitié; ce n'est pas ce qu'ils veulent. Ce sont des guerriers professionnels et la première chose que les soldats de la compagnie Charles souhaitent vous dire à propos de la bataille pour l'objectif Rugby c'est qu'ils n'ont pas perdu. Ils n'ont pas perdu ce jour-là. Ils n'ont pas raté leur mission. L'attaque a échoué, et c'était un

indescriptible chaos. On ne peut le nier. Cela n'a toutefois pas empêché la force opérationnelle de donner toute une raclée aux talibans ce jour-là. Les ennemis étaient organisés et bien cachés. Ils étaient des centaines, qui tiraient de trois côtés à la fois. Et les Canadiens se sont avancés, malgré tout; ils se sont lancés à l'attaque face aux fusils, face aux roquettes.

La compagnie Charles du Royal Canadian Regiment est la compagnie la plus décorée, celle qui a versé le plus de sang parmi toutes les compagnies des Forces canadiennes. À la fin de cette histoire, l'unité aura été presque anéantie, mais même ça, ce n'est pas la fin. Sans exception, ces soldats protègent leurs souvenirs avec acharnement; ils ne racontent pas des histoires à la légère, mais ils veulent que vous sachiez ce qu'ils ont fait, à quoi ils se sont mesurés.

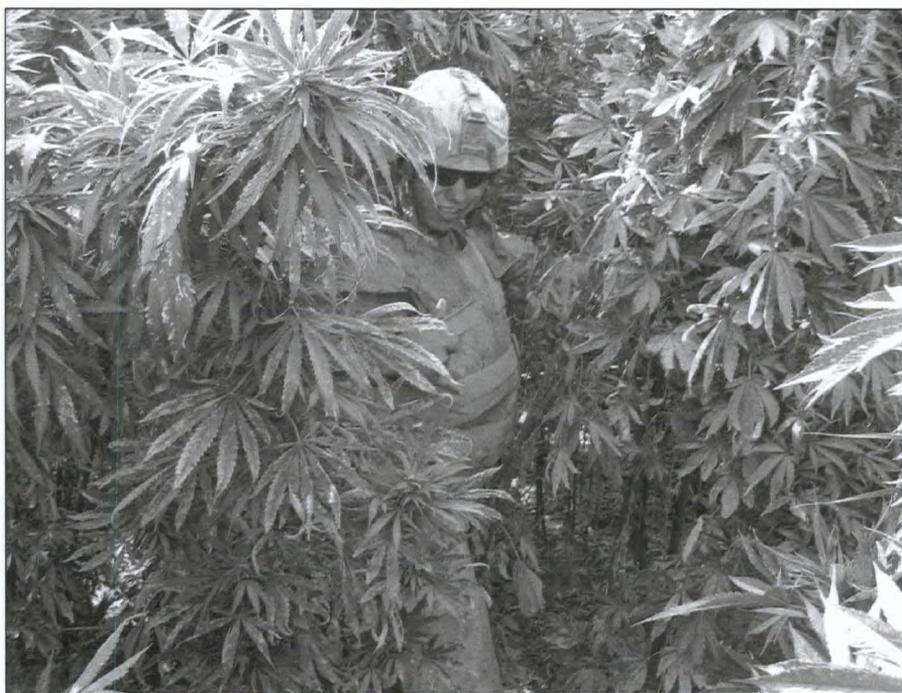
Voici comment ça s'est passé :

C'était le 3 septembre 2006, le deuxième jour de l'opération Méduse, et la compagnie Charles lançait une attaque précipitée en plein centre de l'objectif Rugby, un petit terrain fortement défendu au milieu du district de Panjwai, dans la province de Kandahar, en Afghanistan.

Bien que l'on veuille ici avant tout relater l'histoire de la compagnie Charles, telle qu'elle s'est déroulée les 3 et 4 septembre, il faut préciser que l'opération Méduse était une opération immense, le tout premier assaut terrestre de l'OTAN et la plus grande bataille menée par des Canadiens depuis plus d'un demi-siècle. D'après le plan de l'opération Méduse, la compagnie Charles, au sud, jouait le rôle du marteau et la compagnie Bravo du Major Geoff Abthorpe, au nord, celui de l'enclume. À l'est et à l'ouest, d'autres forces de la coalition, des Hollandais, des Danois et des Américains, essayaient de coincer les insurgés en bloquant les voies par où ils auraient pu s'échapper. Bien que les forces canadiennes étaient formées principalement du 1er Bataillon du Royal Canadian Régiment, de Petawawa, en Ontario, il y avait aussi des contingents non négligeables du 2e Régiment du Génie de combat, des Royal Canadian Dragoons, du Princess Patricia's Canadian Light Infantry, d'un escadron ISTAR (renseignement, surveillance, acquisition d'objectifs et reconnaissance) commandé par le Major Andrew Lussier et puis, bien entendu, il y avait les soldats sans nom, les forces d'opérations spéciales alliées et canadiennes, qui disparaissent parfois dans l'ombre.

L'opération Méduse avait pour objet de contrer la force ennemie assez importante qui s'était rassemblée au Panjwai, à quelques kilomètres à peine au sud-ouest de la ville de Kandahar. L'histoire de cette terre est celle d'étrangers qui ont essayé d'exercer de l'influence sur l'Afghanistan du Sud. Les Britanniques ont essuyé de lourdes pertes là-bas, tout comme, plus récemment, les Russes, qui n'ont pas réussi à contrôler le territoire durant la guerre qu'ils ont menée en Afghanistan dans les années 1980.

Il n'y a pas que ses habitants qui font que c'est difficile de conquérir ce district (c'est le berceau des talibans ainsi que des intransigeantes tribus pachtounes), il y a le terrain lui-même. Certains appellent techniquement la région de la rivière Arghandab une oasis, mais cette image ne reflète pas son étrange désolation. Le désert Rouge se trouve à quelques kilomètres au sud, cette fournaise géante dont l'air oppressant et sec extrait toute l'humidité de la terre. Ainsi, malgré la verdure luxuriante, la vie y est dure, les gens sont durs, même la terre est dure.



Champs de marijuana, dans le Panjwai. En 2006, la densité et la hauteur des moissons rendent les combats difficiles. (Photo : compagnie Charles.)

Le paysage autour de l'objectif Rugby est un paradis pour guérilleros, façonné par des générations d'insurgés pour en faire une parfaite redoute. Il y a des systèmes de fossés d'irrigation communicants qui ressemblent fort à un vaste réseau de tranchées. De plus, il y a de vrais systèmes d'enceintes fortifiées, de tunnels, de champs de maïs, de plants de marijuana qui poussent si densément et si haut qu'on ne voit que les antennes des véhicules canadiens lorsqu'ils se déplacent autour du champ de bataille, et où la limite des arbres dessine des lignes s'entrecroisant à l'infini.

Et l'objectif Rugby, dont l'école blanche est le noyau, était en plein milieu de toutes les activités des insurgés. C'était donc un problème difficile à résoudre, peut-être le plus difficile de tous.

Et tout le monde le savait. Il ne s'agit pas de sagesse rétrospective mais bien de prévoyance : plusieurs sources ont rapporté que les renseignements obtenus par les Canadiens aux échelons du groupement tactique et de la brigade indiquaient que la position défensive principale au Panjwai se trouvait à l'objectif Rugby. Au delà du renseignement, c'est dans du sang canadien que l'on a prouvé que l'objectif Rugby était une position ennemie. Cela s'était passé le 3 août, un mois plus tôt, quand le PPCLI avait perdu quatre soldats lors de sa tentative ratée de prendre l'école blanche.

Tôt le matin du 2 septembre, la compagnie Charles a pris Masum Ghar et Mar Ghar, deux sommets surplombant l'objectif Rugby et les environs de Pashmul. Alors que les VBL du RCR s'alignaient et se mettaient à tirer sur des objectifs des insurgés de l'autre côté de la rivière, la troupe des sapeurs, sous les ordres du Lieutenant Justin Behiels, ont entrepris d'ouvrir à la charrue de nouvelles routes à travers le lit de la rivière.

Du haut de Masum Ghar, vers le nord, on voit plusieurs caractéristiques clés de Rugby. Une petite route jonchée de bombes et de mines ennemies, surnommée la route Comox-Vancouver, encasse l'objectif à l'est et au nord. À l'ouest se trouve l'école blanche. Et au nord, à quelques centaines de mètres à peine, il y a le village de Pashmul lui-même, qu'il allait falloir nettoyer aussi.

Mais avant d'en arriver à cette étape, il y avait beaucoup de problèmes, un immense tas de problèmes, que le Major Matthew Sprague devait d'abord régler. Le premier point à

préciser : comment s'y prendre pour que ses hommes franchissent la rivière Arghandab et atteignent l'objectif.

Ce qu'on doit savoir à propos du Major Sprague, c'est que c'est un meneur de soldats. Il n'hésite pas. Quand il dit que quelque chose doit être fait, ça se fait. Il possède aussi une autre qualité indispensable pour un chef : il se soucie de ses troupes, quoi qu'il arrive, et ceux-ci savent qu'ils peuvent compter sur lui. Par conséquent, ses soldats ne le critiquent pas, pas même subtilement, et ils ne remettent pas ses décisions en question.

Pour comprendre la gravité de cette bataille – le malheur profond et le désastre infini – il faut s'imaginer le Major Sprague au centre du chaos, qui s'efforce de conjuguer deux choses en même temps : secourir ses soldats blessés et les évacuer, d'une part, et trouver une façon de contrer, en improvisant, l'immense force ennemie qui les a pris au piège, d'autre part.

Et l'autre chose qu'il faut garder à l'esprit, c'est l'atmosphère qu'il y avait là-bas, sur le terrain, quand des centaines de soldats ennemis tiraient un nombre incroyable de coups de feu de trois directions à la fois, ainsi que le nombre encore plus grand de coups de feu tirés par les Canadiens, y compris l'artillerie presque constante de la coalition, l'appui aérien rapproché et le feu répressif du 9e peloton de la compagnie Charles, dans les hauteurs de Masum Ghar.

Bien que la rivière Arghandab soit peu profonde à cette période de l'année, son lit est très large, plus ou moins 1 000 mètres par endroits. La force qui allait traverser était formée des 7e et 8e pelotons de la compagnie, d'un groupe de sapeurs, d'un petit convoi de soldats de l'armée nationale afghane avec leur équipe intégrée de mentors américains, une équipe américaine d'ouverture d'itinéraire et le quartier général tactique du Major Sprague, qui comprenait un contrôleur aérien avancé pour guider l'appui aérien de la coalition.

Bon nombre de soldats savaient que l'ennemi s'attendait à ce qu'ils traversent à cet endroit, mais la force d'attaque n'avait guère le choix. Le seul endroit où il y avait un feu de soutien ce matin-là, c'était exactement là, juste devant le Masum Ghar.

Et il fallait éviter la route Comox-Vancouver, alors ils subissaient une contrainte d'itinéraire dès le départ.

Les soldats ont franchi la rivière sans encombre, ils ont ouvert leurs brèches, puis ont avancé dans les champs plus loin. Le sol était jonché de tracts que l'OTAN avait largués pour avertir les gens du coin qu'une opération allait avoir lieu. Les gens avaient aussi été avertis à la radio, et tous les soldats afghans locaux connaissaient bien le plan. Il ne s'agissait pas d'une attaque surprise.

Avant de traverser, on avait dit aux soldats que l'ennemi avait abandonné ses positions à l'objectif Rugby. Malgré cette bonne nouvelle, beaucoup de soldats sentaient que quelque chose se tramait, leur sixième sens en éveil et fébrile. Mais, pour l'instant, pas un seul coup de feu n'avait été tiré et rien n'indiquait que la force ennemie était cachée à quelques centaines de mètres.

L'endroit de la tête de pont initiale avait à peu près les dimensions d'un terrain de football. Il était encaissé à l'ouest par la route Comox et au nord et à l'est par des replats, des fossés et des champs de marijuana de grande taille. Les choses se sont embrouillées un petit peu, au début, car le 7e peloton était parti au nord et il avait abouti à la route Comox. Après s'être aperçu de la méprise, le Major Sprague a ordonné par radio au peloton de changer de direction et de revenir tout de suite vers l'école. Le peloton a alors quitté le secteur de la compagnie pour prendre la tête de l'attaque de l'école.

Après que les sapeurs ont établi leur deuxième série de brèches, le commandant du 8e peloton, le Lieutenant Jeremy Hiltz se trouvait sur le replat qui jouxtait la position principale de la compagnie pour voir passer dans un fossé le G wagen où Nolan appuyait son visage contre la vitre du passager à la blague, comme s'il essayait de s'enfuir. Ensuite, le Lieutenant Hiltz a vu le Sergent Shane Stachnik traverser le fossé accroupi. Le Sergent Stachnik lui a alors lancé un drôle de regard, comme pour dire « c'est dingue, mais allons-y quand même. »

Le Capitaine Derek Wessan a rapidement donné ses ordres au 7e peloton, qui devait passer par la brèche ouverte par les sapeurs et former une ligne avec les quatre VBL, 3 1 Alpha, Bravo et Charlie, et la section du génie à bord d'Echo 3 2 Alpha, un peu en avant

du G wagen, indicatif d'appel 3 1 W, que les soldats qui y montaient appelaient 3 1 « woof » en rigolant, comme pour imiter le dernier son que l'on entend quand un véhicule s'enflamme. Ils devaient s'avancer vers l'école blanche et s'arrêter 30 mètres avant de l'atteindre pour observer la situation. Le Capitaine Wessan, un homme imposant, compétent et infatigable, aurait dû être dans son propre VBL, mais son véhicule se trouvant entre les mains des mécaniciens, se déplaçait à l'arrière de 3 1 Charlie.

Les quatre VBL se sont avancés lentement, à travers le canal d'irrigation, jusqu'aux champs de marijuana si denses que les chauffeurs et les tireurs n'y voyaient à peu près rien. Derrière eux, le G wagen franchissait la brèche, suivi du Major Sprague lui même, dans l'indicatif d'appel 3 9, qui s'était avancé pour augmenter la puissance de feu au cas où cela serait nécessaire.

Le Sergent Fawcett observait la situation par l'écoutille de la sentinelle arrière de 3 1 Charlie et, quand ils se sont approchés à une trentaine de mètres de l'école, il donna l'ordre à son chauffeur d'arrêter. Quelques secondes après, le Sergent Fawcett a vu deux choses arriver presque simultanément. À sa droite, la tourelle d'Echo 3 2 semblait sauter en morceaux. Il s'est baissé pour rapporter au Capitaine Wessan ce qu'il venait de voir. Ensuite, à sa gauche, le Caporal Teal lui faisait signe avec les mains et criait derrière le G wagen noirci et d'où sortait de la fumée.

Le Sergent Fawcett est rapidement passé de l'écoutille au ventre du VBL, où il a mis le Capitaine Wessan au courant de ce qui se passait et lui a dit qu'il allait se rendre au G wagen. « Suivez-moi », a-t-il crié au Soldat O'Rourke et au Caporal Funnel, puis il a dévalé la rampe arrière.

Durant leur course à travers les plants de marijuana en direction du G wagen, le bruit des armes à feu était assourdissant et le feu de l'ennemi déchiquetait les grandes plantes. Il pleuvait de la marijuana sur les soldats qui sprintaient.

Quelques instants plus tôt, sur la banquette arrière du G wagen, derrière le siège du passager, le Caporal Furoy se penchait vers l'avant pour mieux voir l'écran de son appareil photo numérique. Il venait de passer l'appareil à l'Adjudant Nolan pour qu'il prenne quelques photos, et il voulait voir s'il y en avait des bonnes.



*Les champs de marijuana qui entouraient l'objectif Rugby et qui occupaient tout le secteur présentaient des dangers du point de vue tactique.
(Photo : compagnie Charles)*

Tout a explosé soudainement. La première chose qui est passée par la tête du Caporal Furoy, c'est que son appareil avait explosé entre ses mains. Ce n'était pas le cas. C'était probablement une grenade propulsée par fusée qui avait explosé à travers le pare-brise, en plein dans le visage et la poitrine de l'Adjudant Nolan. Des fragments ont déchiré l'épaule du Caporal Furoy et ont grièvement blessé l'interprète afghan assis à sa gauche.

Pendant que le Soldat O'Rourke et le Caporal Funnel soignaient le Caporal Furoy et l'interprète, le Sergent Fawcett et le Caporal Teal ont dirigé leur attention vers l'ennemi, qu'il fallait tenir à distance. Peu de temps après, le Sergent Fawcett a ordonné à ses gars d'emporter les blessés à 3 1 Charlie, ce qu'ils ont fait sous le feu nourri de l'ennemi, faisant l'aller-retour deux fois : un acte de bravoure pour lequel on leur a décerné la Médaille de la vaillance militaire.

Faisant fi de ses propres blessures, une fois à l'intérieur du VBL, le Caporal Furoy a commencé à dispenser les premiers soins aux autres soldats blessés, ce qu'il a continué de faire sans répit jusqu'à son évacuation du champ de bataille plusieurs heures plus tard.

Le Sergent Fawcett et le Caporal Teal se sont donc retrouvés seuls avec le corps de Nolan à côté du G wagen. Le bruit combiné des coups tirés dans leur direction comme de ceux tirés par leur propre force – des centaines d'armes à feu tiraient en même temps – était assourdissant. Au G wagen, les balles arrivaient de trois côtés, et des projectiles passaient sous le véhicule. Étendu sur le sol, le Sergent Fawcett s'est alors dit : « Si les balles de l'ennemi passent sous le G wagen, pourquoi suis-je couché par terre? »

Il s'est donc relevé d'un bond et a crié au Caporal Teal de faire de même, puis ils se sont mis à l'abri à l'arrière du véhicule.

À quelques douzaines de mètres à leur gauche, le canon principal de 3 1 Bravo s'est enrayé après n'avoir tiré que quelques coups, le Caporal-chef Sean Niefer était assis à l'écoutille, exposé au feu ennemi, et dirigeait son propre tir de barrage avec la mitrailleuse montée sur la tourelle.

Dans l'esprit de ceux qui ont vu le Caporal-chef Niefer dans la tourelle, complètement exposé aux balles et aux roquettes tirées vers lui, cette image est devenue presque emblématique de l'ensemble de la bataille. La Médaille de la vaillance militaire lui a été décernée.

Sur le flanc droit, Echo 3 2, le VBL du Sergent Stachnik, avait l'air bien mal en point. Pendant quelques instants effrayants, tout le monde a cru que le véhicule avait été détruit. Non seulement sa tourelle avait-elle été mise en pièces, mais il ne bougeait plus et aucun message radio n'en sortait.

Une opération de sauvetage a été lancée sans délai pour remorquer Echo 3 2 et le sortir de la zone létale. Le conducteur d'Echo 3 2 a repris conscience au moment où un soldat allait y attacher un câble de remorquage, et il a eu la présence d'esprit de faire marche arrière et de rouler jusque derrière la ligne de combat, laissant le soldat, le câble à la main, au milieu du champ.

C'est au VBL du Major Sprague que s'est d'abord arrêté Echo 3 2, d'où le Caporal Derick Lewis et le Caporal-chef Jean Paul Somerset ont sauté pour soigner les blessés. Le Caporal Lewis est monté à bord du VBL et, après avoir constaté que le Sergent Stachnik était mort, il a commencé à soigner le chef d'équipage.

Quelques instants plus tôt, le Caporal Lewis avait vu quelque chose qu'on ne voit pas souvent, un combattant ennemi qui courait, à 75 mètres environ, à découvert. Il a épaulé son fusil et a tiré un coup. La première fois, il a raté l'objectif. Il a tiré de nouveau et puis encore une fois. Le combattant ennemi s'est affaissé, mort.

Certains des gars ont des souvenirs précis, pour d'autres, tout est flou. Dans le cas du Caporal Lewis, c'est une toute autre histoire. Il se souvient de ces événements dans le moindre détail, il s'en rappelle coup par coup, seconde par seconde, comme s'ils venaient de se dérouler.

À ce moment-là, toutefois, le Caporal Lewis avait mis son arme de côté pour pouvoir prodiguer les premiers soins. Un infirmier américain, intégré à l'armée nationale afghane, est sorti on ne sait d'où et a donné un coup de main pour soigner les blessés. Quand on a été certain que tous avaient reçu des soins, le Caporal Lewis s'est porté volontaire pour raccompagner l'Américain jusqu'en secteur ami. Ils se sont alors mis en route tous les deux, une course qui les obligeait à traverser à peu près tout le champ de bataille, environ 700 mètres, un trajet que le Caporal Lewis a dû refaire en sens inverse. Bien que les deux militaires aient été immobilisés à une reprise en se dirigeant vers la position américaine, et que le souffle d'une explosion ait jeté le Caporal Lewis par terre au retour, ils ont tous deux atteint leur objectif sans une égratignure.

À la radio, le Major Sprague a commencé à organiser le 7e peloton pour se replier hors de la zone létale et revenir dans le secteur de la compagnie.

Pour ce faire, 3 1 Bravo a roulé jusqu'au G wagen et a abaissé la rampe. Le Sergent Fawcett a commencé à tirer le corps de Nolan vers le véhicule. Le soldat qui est sorti le premier du VBL s'est arrêté net au bas de la rampe, et les soldats derrière ont buté les uns sur les autres.

Ils ont vite entré le corps de Nolan dans le véhicule, et alors qu'ils s'apprêtaient à démarrer, le Sergent Fawcett a vite constaté que ça ne marcherait pas. Le VBL était plein à craquer; il n'y restait plus de place. Le Sergent Fawcett a jeté un coup d'œil à son collègue commandant de section, le Sergent Brent Crellin et a pris une décision assez dure. « Sors d'ici », lui a-t-il crié dans le vacarme de la bataille. Le Caporal Teal et lui allaient rester, se battre, chercher une autre issue.

Le Sergent Crellin a actionné l'interrupteur pour relever la rampe du VBL, en criant « bonne chance » au Sergent Fawcett.

Le Caporal Teal et le Sergent Fawcett ont repris place derrière le G wagen en flammes et ont recommencé à tirer sur l'ennemi.

Bien que les passagers du VBL bénéficiaient maintenant d'une sécurité relative grâce au blindage du véhicule, 3 1 Bravo allait connaître un nouveau revers de fortune. Le Caporal Jason Ruffolo était le conducteur du VBL. Le Caporal Ruffolo, voyez-vous, c'est le genre de gars qu'on veut de son côté au combat. Il suffit de le regarder dans les yeux, de voir comment il se tient, et on sait qu'il sera là quand on aura besoin de lui. Faisant fi des balles qui frappaient le VBL, le Caporal Ruffolo est parti à toute allure à travers le champ de marijuana et, ratant la brèche, est brusquement tombé dans le fossé d'irrigation, qui devait avoir près de trois mètres de profondeur.

Tout de suite après que le véhicule soit tombé dans le fossé, tout ce que le Caporal Ruffolo pouvait entendre, c'était les cris des gens à l'interphone, et il a d'abord cru qu'il venait de tuer toute sa section.

Les choses s'étaient compliquées encore davantage. Non seulement le 7e peloton était soumis à un intense feu croisé, trois de ses six véhicules étaient partiellement ou entièrement hors combat.

Ce n'était toutefois pas la seule action en cours. Loin sur le flanc gauche, au delà de la zone létale où le 7e peloton était coincé, le 8e peloton livrait une bataille confuse pour prendre un groupe de bâtiments sur la rive de l'Arghandab. Les soldats du peloton étaient débarqués de leurs VBL, et ils se battaient d'enceinte en enceinte, défonçant les portes à coups de pied et nettoyant les salles en abattant les combattants ennemis à coups de feu.

À l'extrémité du flanc droit, les soldats de l'armée nationale afghane, qui avaient été lancés dans un champ de marijuana, se battaient vers le nord, vers la route Comox.

Bien qu'ils étaient indéniablement agressifs, les soldats de l'armée nationale afghane étaient tenus un peu à l'écart de la force principale, surtout sur le flanc nord, parce qu'on

doutait de leur maîtrise des armes à feu et qu'on jugeait par conséquent les risques d'être atteints par un tir ami trop élevés.

Pendant ce temps, au G wagen, le Caporal Teal et le Sergent Fawcett continuaient de livrer le plus important combat de leur vie. Au moins une demi-douzaine de grenades propulsées par fusée étaient passées en hurlant à leurs côtés, et leurs munitions s'épuisaient. Parce qu'ils n'avaient d'autre choix, le Sergent Fawcett et le Caporal Teal se sont élancés dans un sprint de 100 mètres vers l'arrière, pour rejoindre 3 1 Charlie. Malgré leurs chances plutôt minces, ils y sont arrivés sans se faire toucher. Le Caporal Teal a obtenu l'Étoile de la vaillance militaire et le Sergent Fawcett, la Médaille de la vaillance militaire.

Il n'y a pas qu'une seule sorte d'insurgés au Panjwai. D'abord, il y a ceux qui le sont à temps partiel. Ces gars-là sont surtout des fermiers ou de jeunes hommes qui n'ont rien d'autre à faire. Peut-être que les talibans les paient pour se battre, peut-être que les barons de la drogue les paient pour se battre, peut-être qu'ils se battent pour des raisons qui leur sont personnelles. En règle générale, ce sont des amateurs. Ils vont tirer au AK47 sur une colonne blindée, pour ensuite s'enfuir à la course à travers champs. Ce n'est pas bien difficile pour les tireurs des VBL de les descendre, alors ils font long feu.

En lançant l'opération Méduse, on croyait qu'environ la moitié des « méchants » du district étaient des gars à temps partiel. Cette conviction émanait en grande partie de la ribambelle de bévues et de scandales de corruption qui avait sali le gouvernement de la région et avait mis tout le monde en colère, à tel point que le Panjwai s'était presque soulevé ouvertement. Toutefois, à l'autre bout du spectre des catégories d'ennemis, il y a les professionnels. L'équipe des étoiles. Ces gars exercent le commandement et le contrôle. Ils utilisent des tactiques. Ils organisent des attaques coordonnées. Ils sont sournois et pas très faciles à abattre. De l'avis de tous, la force qui frappait alors la compagnie Charles était formée des tireurs sérieux, des professionnels.

Les comptes rendus de renseignement allaient confirmer par la suite que les Canadiens qui tiraient sur les lueurs de départ avaient tué des douzaines de ces combattants talibans, peut-être plus, dont un commandant réputé à un échelon intermédiaire.

Comme l'évacuation de la position avancée était en cours, c'était le moment de sortir 3 1 Bravo du fossé.

Dans le fossé, le Caporal Ruffolo entendait le son que faisaient les balles de petit calibre qui frappaient le VBL, et il a senti le véhicule bouger quand une grenade propulsée par fusée, puis une autre, en ont heurté la partie arrière près de l'écoutille.

Il s'agissait de remorquer le VBL au moyen d'un bouteur. Pour ce faire, deux soldats ont reçu l'ordre de sortir accrocher le câble de remorquage de 3 1 Bravo. Dans le tohu-bohu, toutefois, ils ne sont pas arrivés à trouver le câble qui avait été rangé à l'avant du véhicule. En voyant cela et parce qu'il ne voulait pas rester coincé dans la zone létale plus longtemps, le Caporal Ruffolo a quitté le siège du conducteur et est allé accrocher lui-même le câble, en s'exposant du même coup durant quelques minutes périlleuses. Le lourd véhicule a toutefois refusé de bouger. Il n'y avait rien à faire; le VBL restait immobile. Après avoir reçu l'ordre d'abandonner 3 1 Bravo, les hommes enfermés à l'arrière, dont plusieurs souffraient beaucoup à cause de l'accident, se sont mis à sortir lentement, par l'écoutille arrière, car la rampe était bloquée. Le Caporal Ruffolo est sorti de nouveau, cette fois-ci pour détacher le câble du VBL, afin de dégager le bouteur, qui a pu démarrer, en traînant le câble derrière lui.

À ce moment-là, le Caporal Ruffolo, désormais sans véhicule, a couru jusqu'à un autre VBL, mais on lui a dit qu'il n'y avait plus de place. Alors, comme il n'avait plus le choix, il a couru tout seul, à travers la brèche, jusqu'à la position de la compagnie.

À l'intérieur de 3 1 Charlie, qui était sur place pour récupérer les hommes, le Capitaine Wessan s'est tourné vers le Sergent Fawcett et lui a dit qu'il voulait vérifier si tout le monde était sorti de 3 1 Bravo. Le Sergent Fawcett jure que le Capitaine Wessan a franchi les 20 mètres qui les séparaient du fossé d'irrigation d'un seul bond.

Le corps de Nolan était toujours dans 3 1 Bravo, dans le fossé.

À ce moment-là, alors que le Major Sprague se préparait à contre-attaquer, il s'est produit deux choses quasi simultanément, qui de fait ont coûté la bataille pour l'objectif Rugby aux Canadiens.

À la principale position de la bataille, un point de rassemblement des blessés a été organisé à la hâte par le Caporal Lewis, à l'abri d'une grosse chargeuse frontale Zettlemeyer et

d'un tas de terre. Bien qu'il était toujours sous le feu ennemi, l'endroit semblait assez sécuritaire et personne ne s'attendait à ce qui allait arriver ensuite.

Une roquette – probablement lancée par un canon sans recul de 82 mm – a atteint le côté de la Zettlemeyer. La déflagration a tué le Soldat William Cushley à peu près sur le coup. Le Caporal Funnel a senti la chaleur de l'explosion et il s'est instantanément, semble-t-il, retrouvé par terre à une quinzaine de pieds de là. Le Caporal Lewis aussi a été projeté sur le sol par l'explosion, un bras et une jambe déchiquetés. Le sergent-major de compagnie John Barnes aussi a été grièvement blessé, complètement ébranlé par l'explosion. L'Adjudant Frank Mellish était là lui aussi. Il était arrivé à partir du flanc du 8e peloton pour voir s'il pouvait aider à sortir le corps de l'Adjudant Nolan. Tous s'accordaient à dire que l'Adjudant Mellish avait été le meilleur ami de l'Adjudant Nolan et qu'il n'allait certainement pas rester là à ne rien faire.

l'Adjudant Mellish a été soufflé loin du Zettlemeyer, grièvement blessé. Le Caporal Ruffolo venait d'arriver sur place et il s'est immédiatement mis à lui donner les premiers soins, à découvert et sans se préoccuper des balles qui sifflaient de tous les côtés. Il a essayé d'arrêter le sang de couler, il a eu beau se démener comme un diable dans l'eau bénite, au bout de quelques minutes, il a dû accepter que l'Adjudant Mellish était passé de vie à trépas.

À tout juste un mètre de là, le Caporal Funnel s'est relevé et a vu le Caporal Lewis qui rampait, de toute évidence grièvement blessé lui aussi, dans la mauvaise direction.

« Je suis touché. Je suis touché », a crié le Caporal Lewis.

Le Caporal Funnel lui a crié qu'il allait du mauvais côté, vers les balles plutôt que vers l'abri.

Au même moment, le Caporal Lewis a été atteint de nouveau à un bras, qui a cédé ensuite sous son poids. La première chose qui lui est venu à l'esprit était « Je viens de me faire tirer tab ... », et puis tout de suite après, quelqu'un le soulevait par la taille et l'emportait à l'abri. C'était le Caporal Funnel.

À peu près au moment où la roquette frappait le point de rassemblement des blessés, le Major Sprague entendait l'avertissement « bombes larguées », alors qu'un aéronef de la coalition passait au-dessus d'une position ennemie à proximité. Tout le monde savait que la bombe s'en venait, ils ne croyaient pas cependant que la bombe de mille livres guidée par laser allait leur tomber sur la tête. Mais c'est à peu près ce qui est arrivé. La bombe a touché le sol un peu au nord de la position principale et a rebondi vers les soldats de l'armée nationale afghane et les Canadiens, s'arrêtant à quelques mètres à peine du quartier général tactique de la compagnie.

Le Major Sprague l'a vue et il s'est tout de suite dit que c'en était fini pour beaucoup d'entre eux.

Dans le VBL des sapeurs, le conducteur a appelé le Lieutenant Behiels, le chef des sapeurs, à l'interphone.

« Euh, lieutenant, une bombe géante vient de tomber devant nous », dit-il.

« Nous sommes encore vivants », lui a alors répondu le Lieutenant Behiels. « Continue de tirer. »



Les éléments de tête de la compagnie Charles utilisent des munitions fumigènes pendant la bataille du 3 septembre. (Photo : compagnie Charles)

Personne n'a jamais pu expliquer ce qui s'est passé. C'était un de ces trucs bizarres comme il en arrive parfois.

Comme le flanc droit était maintenant bouclé par cette bombe de 1 000 livres et que le nombre de victimes ne cessait d'augmenter, il ne restait plus grand chose à faire hormis s'en aller et recommencer plus tard. Il restait cependant une chose à faire. Le Major Sprague n'allait pas encore perdre des hommes pour aller chercher le corps de l'Adjudant Nolan, mais il n'allait pas le laisser là-bas non plus.

Alors, comme il l'a ordonné, à peu près toute la force s'est tournée vers l'avant et a produit le tir de répression le plus nourri possible, ne laissant qu'un petit couloir pour qu'un VBL du 8e peloton puisse se faufiler jusqu'à 3 1 Bravo pour y récupérer le corps de l'Adjudant Nolan.

C'était la dernière chose que le Major Sprague pensait pouvoir faire, et cela fait, ses hommes et lui ont commencé à battre en retraite vers le milieu de l'Arghandab.

Un dernier coup du sort les attendait pendant que tous se préparaient à battre en retraite. Alors que le Lieutenant Hiltz vérifiait que les soldats du 8e peloton avaient tous été pris en compte, il s'est rendu compte qu'une section était toujours dans une enceinte, sur le flanc gauche. Pour une raison ou une autre, le commandant de la section était revenu seul au VBL, et il n'en tenait plus qu'au Lieutenant Hiltz d'aller chercher ses soldats.

Le Capitaine Wessan est soudainement apparu près du Lieutenant Hiltz, mais sans son fusil car il l'avait égaré dans le fouillis des derniers moments. Il lui suffit d'un regard pour faire comprendre au Lieutenant Hiltz qu'il était prêt à y aller lui aussi, et ils sont partis ensemble.

Le Capitaine Wessan est arrivé au replat le premier. Le Lieutenant Hiltz est parti en courant dans le champ derrière lui, pestant contre la lourde radio dans son sac à dos, qui le ralentissait.

Les deux officiers, deux commandants de peloton, se tenaient sur le replat sur la portion avancée de la position, pendant que les balles sifflaient autour d'eux.

Ils pouvaient entendre les soldats coincés crier au secours. Le Lieutenant Hiltz a levé son C8 et a tiré vers les lieux de départ. Le Capitaine Wessan a fait feu avec son pistolet Browning, tous deux espérant que ce tir de protection, aussi modeste soit-il, allait donner assez de courage aux membres de la section immobilisée pour qu'ils se lèvent et quittent l'enceinte. Ce qu'ils ont fait.

La compagnie Charles est repartie à travers l'Arghandab et est rentrée au Masum Ghar. Pendant la nuit, des coups de feu ont été échangés avec les insurgés. Et les membres de la compagnie ont pu voir des aéronefs de la coalition détruire les véhicules qu'ils avaient abandonnés sur le champ de bataille plus tôt ce jour-là.

Dans leur rapport officiel sur les événements de cette journée, rapport que La revue Légion a obtenu dans le cadre du programme canadien d'accès à l'information, les militaires qualifient d'embuscade ce qui est arrivé à l'objectif Rugby. Dans un certain sens, c'est vrai, mais dans son sens premier, ce n'est pas le mot juste. Le 3 août, des membres du PPCLI ont été victimes d'une embuscade à l'école. Dire que ce qui est arrivé le 3 septembre était une embuscade, c'est comme dire que ce qui est arrivé à Dieppe était une embuscade. Une petite force canadienne a été lancée à l'attaque d'un ennemi supérieur en nombre dans une position défensive bien établie.

Cela dit, rien n'est sûr. On ne peut pas savoir si la décision de lancer l'attaque sur l'objectif Rugby 48 heures plus tôt que prévu a coûté des vies ou en a sauvé. Toutefois, les militaires sont entraînés à composer avec les probabilités et bien qu'on ne puisse tirer aucune conclusion avec certitude, il est difficile de comprendre comment deux jours de frappes aériennes intensives, de tirs directs et de manœuvres tactiques n'auraient pas pu affaiblir l'ennemi.

En fin de compte, tout cela ne faisait aucun sens aux yeux des soldats. On commence par se reposer sur un plan élaboré depuis longtemps, fondé sur l'encercllement, une avance tactique résolue et une usure consciencieuse des forces ennemies dans une zone de feu à volonté bien établie, qui va à l'encontre d'un assaut frontal grossier qui dépend davantage de la surprise et de la faiblesse de l'ennemi que de la puissance canadienne. Bien qu'il soit possible que les deux tactiques aient pu réussir, ce n'était pas logique de les envisager en parallèle.

L'ennemi savait que les Canadiens allaient arriver parce que les tracts les en avaient avertis. Il n'y a pas eu de tentative de déception, parce que la déception ne faisait pas partie du plan. L'ennemi était cerné et isolé, et il possédait une puissance de feu très inférieure. Comme l'a dit un soldat, comme si de rien n'était, « nous avons la main gagnante, mais nous avons joué leur jeu. »

Parfois, on gagne, parfois, on perd.

Au bout du compte, la bataille, ce jour-là, sous un radieux soleil afghan, a duré environ quatre heures. La force avait amorcé son avance vers 6 h, et la retraite avait commencé vers 9 h 20, puisque c'est à cette heure-là que le Caporal Lewis a reçu une piqûre de morphine. L'heure est inscrite sur son couvre casque, qu'il a encore, mais qu'il a l'intention de donner à la filiale de la Légion de sa localité un jour.

Bien que la bataille ait coûté la vie à quatre soldats canadiens et que dix autres y aient été blessés, si vous voulez savoir quels ont été les coûts cachés de cette opération et de cette mission, parlez-en à ces anciens combattants, et ils vous apprendront quelque chose. D'abord, on entend souvent résonner l'horreur de cette expérience dans leur voix : elle se brise et tremble un peu quand ils font le récit de ces événements. Ensuite, et là on ne peut pas en douter, on le voit clairement dans leurs yeux : ils regardent tout autour, baissent les yeux, puis tourment le regard vers le plafond, souvent en tressaillant, comme si le simple fait de raconter leur histoire leur faisait mal. Bien entendu, ils rient encore et font des blagues au sujet de cette journée, mais ils la décrivent presque comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre. C'est une attitude qu'ils n'ont peut-être pas le choix d'adopter.

Quant aux autres, ceux qui s'en sont sortis sans blessure physique, même s'ils n'arbovent pas de galon de blessé sur leur l'uniforme, on sent que cet endroit est gravé dans l'esprit de nombre d'entre eux, qu'il leur ait entré dans la tête comme un éclat d'obus. Ces blessures ne sont pas visibles, mais elles n'en sont pas moins réelles. Et même si beaucoup d'entre eux préféreraient oublier, d'autres tiennent à se rappeler. Comme le Caporal Ruffolo qui, une fois rentré au pays, s'est fait faire un tatouage au cou pour se souvenir de son copain le Soldat Cushley. Il se fait constamment admonester par les autorités militaires à cause de son tatouage, mais ça ne le dérange pas. Il l'a fait pour son ami décédé : pour se souvenir.



*Des soldats à proximité de l'Arghandab, le 3 septembre 2006.
(Photo : compagnie Charles)*

L'opération Méduse avait mal commencé pour la compagnie Charles, et elle s'est empiré le lendemain matin.

En quelques secondes, le pilote d'un chasseur d'appui aérien rapproché, un A10 Thunderbolt américain, a commis une erreur qui a coûté une vie de plus, celle du Soldat Mark Anthony Graham, un ancien sprinteur olympique, et qui a infligé des blessures, dont certaines étaient graves, à plus de 30 autres personnes, dont le Major Sprague lui-même.

Dans la brume de l'aube, le pilote a pris un feu de déchets allumé par les Canadiens pour de la fumée s'élevant d'une position ennemie, et parce qu'il connaissait mal la situation, a fait feu avec sa mitrailleuse de 30 mm un lieu occupé par des membres de la coalition.

Quand l'avion a frappé, le Caporal Ruffolo se trouvait de l'autre côté d'une élévation avec le 7e peloton. L'avion a atteint le 8e Peloton et le quartier général tactique. Le Caporal Ruffolo est arrivé en courant par dessus la colline, et ce qu'il a vu lui a fait penser à une fosse commune : des hommes couchés partout, des flaques de sang. C'était un carnage incroyable. Il a d'abord cru que tous les soldats du peloton étaient morts.

Alors même que cet incident de tir ami se déroulait, le Major Sprague a eu l'impression de voir un immense feu d'artifices, alors même qu'il se faisait tabasser sans pitié. Ce dont il se souvient le mieux, c'est du choc de l'explosion, ou plutôt de la force du choc de l'explosion, un peu comme s'il avait reçu une centaine de très solides coups de poing sur le nez.

Le Major Sprague a souffert de graves blessures causées par les éclats d'obus qu'il a reçus à la tête et ailleurs, et il a été évacué en Allemagne, puis au Canada, avec plusieurs de ses soldats.

La compagnie Charles avait été anéantie. Elle avait perdu son commandant, une grande partie de ses chefs subalternes et presque 50 de ses soldats en tout et pour tout. Pendant un certain temps, l'unité a été inapte au combat et ce groupe qui avait été le marteau de l'opération Méduse avait pour la plus grande part disparu. Le flambeau a été passé à la compagnie Bravo, le nouveau marteau, qui devait frapper l'objectif Rugby par le nord.

Quant aux soldats de la compagnie Charles, ils n'étaient pas tous hors de combat. Le Capitaine Wessan allait rester sur place, et les membres de sa force rafistolée, contre toute attente, seraient parmi les premiers Canadiens sur le site de l'objectif Rugby, lorsque ce dernier allait tomber entre les mains du groupement tactique, dix jours plus tard.





*Lorsque la compagnie Charles décimée a finalement pris l'objectif Rugby, une croix a été érigée à l'endroit où L'Adjudant Rick Nolan a été tué.
(Photo : compagnie Charles)*

CHAPITRE 6

OPÉRATION MÉDUSE : LA CHUTE DE L'OBJECTIF RUGBY

Quand les soldats canadiens du nouveau contingent sont arrivés à Kandahar, en août 2006, ils ne s'attendaient pas du tout à ce sur quoi ils sont tombés.

Ils s'étaient entraînés à la guerre contre insurrectionnelle, mais ce à quoi ils devaient faire face ressemblait davantage à une guerre conventionnelle.

Ce qu'ils ont découvert, c'est la bataille du Panjwai. Il s'agissait d'une bataille de plein fouet contre un ennemi qui avait adopté une tactique de défense conventionnelle soviétique. Ce fut, durant 16 semaines, une hécatombe de batailles rangées et de bombardements aériens.

Ce ne sont pas les Canadiens qui ont choisi de participer à l'opération Méduse, en fait, pas exactement. Il serait plus juste de dire qu'ils n'ont pas eu le choix. Les troupes ennemies s'assemblaient; et elles menaçaient tout. Il fallait les arrêter.

Alors la bataille a eu lieu.

Du 3 août au 14 octobre 2006, entre le premier affrontement d'envergure à l'école blanche de Pashmul et la dernière attaque d'importance lors de la phase de reconstruction de l'opération Méduse, dix-neuf soldats canadiens sont morts à la bataille du Panjwai et plusieurs douzaines d'autres ont été blessés.

Il y a des statistiques qui donnent une très bonne idée de l'histoire : parmi les dix-neuf soldats tués au cours de cette période, onze l'ont été par le tir direct de l'ennemi. Depuis les six années que les Canadiens sont en Afghanistan, deux autres soldats seulement ont été tués par le tir direct de l'ennemi.

C'est dans le district de Panjwai, au sud-ouest de Kandahar, qu'est né le mouvement des talibans, à la petite mosquée d'un village appelé Sangisar. Le district lui-même est un peu plus étendu que le champ de bataille de l'opération Méduse, dans le cadre de laquelle on s'est concentré sur les positions défensives des talibans, dans la région du village de Pashmul, qu'on a surnommé l'objectif Rugby.

Cette enclave est bordée au nord par la route 1, une route très fréquentée entre Kandahar et Kaboul. Au sud et à l'est, la rivière Arghandab constitue une frontière géographique tenace, et à l'ouest se trouve un dédale de villages et de terres au relief accidenté qui s'étend jusqu'à la province voisine de Helmand.

Dans cette troisième et dernière partie de la série de La revue Légion sur l'opération Méduse, le groupement tactique canadien, affaibli par la perte de la compagnie Charles, se regroupe et met à exécution une attaque en plusieurs étapes, à partir du nord, avec en tête la compagnie Bravo du 1er Bataillon du RCR, sous le commandement du Major Geoff Abthorpe.

Pendant ce temps, au sud, l'escadron ISTAR (renseignement, surveillance, acquisition d'objectifs et reconnaissance) du Major Andrew Lussier, une unité qui atteignait presque la taille d'une compagnie et qui comprenait surtout des membres du Royal Canadian Dragoons, a intégré les derniers soldats de la compagnie Charles et a formé la force opérationnelle Grizzly, sous les ordres d'un Américain, le Colonel Steve Williams, indicatif d'appel Grizzly Six, qui avait alors pour tâche de tenir la ligne sud et de semer le désordre parmi les forces ennemies de l'autre côté de la rivière Arghandab.

La compagnie Alpha du 2e Bataillon du Princess Patricia's Canadian Light Infantry, commandée par le Major Charles Wright, appuyait les forces du RCR au nord. De plus, la Force opérationnelle 31, formée surtout de membres des forces d'opérations spéciales américaines, sillonnait la zone sud du champ de bataille, et la Force opérationnelle Mohawk, compagnie de soldats américains détachés en grande partie de la 10th Mountain Division de l'armée américaine, participait aussi au combat. Les puissants obusiers de 155 mm du 2e Régiment, Royal Canadian Horse Artillery (2 RCHA), commandé par le Major Greg Ivey, appuyaient l'ensemble de la brigade.

Le Lieutenant-colonel Omer Lavoie, commandant du bataillon du RCR, était aussi le commandant du groupement tactique canadien sur les lieux. À l'aérodrome de Kandahar, le Brigadier-général David Fraser était le commandant de la brigade, qui donnait des ordres au Lieutenant-colonel Lavoie, tout en commandant les opérations de l'OTAN dans le sud de l'Afghanistan. Au sens militaire classique, l'échec ne pouvait être envisagé.



*Une des très rares photos prises des résultats de la frappe d'un A10 sur la compagnie Charles, à Masum Ghar, le 4 septembre 2006.
(Photo : compagnie Charles)*



Bien que le camouflage du VBL avec des plantes de marijuana ne soit pas inscrit dans les manuels, les résultats étaient quand même bons.

(Photo : compagnie Charles)

Le Lieutenant-général Michel Gauthier, commandant du Commandement de la Force expéditionnaire du Canada, était au bon endroit pour observer la pression stratégique du commandement supérieur qui a obligé les Canadiens à agir.

« La FIAS de l'OTAN s'est rendue responsable des opérations dans le sud de l'Afghanistan au début du mois d'août », dit le Lieutenant-général Gauthier. « Ainsi, dans le sud de l'Afghanistan (et il s'agit ici de la perception des Afghans concernant la coalition – qui est là pour aider ou pas – et la perception des talibans et des insurgés concernant la coalition), il y a ce nouveau commandement qui est responsable du sud de l'Afghanistan.

« Vous êtes alors en présence d'une dynamique dans le cadre de laquelle les talibans montrent clairement leur intention de mettre la FIAS à l'épreuve. Il s'agit ici de la crédibilité de la FIAS au regard de l'Afghanistan et du gouvernement afghan et je dirais que toutes sortes de pressions étaient exercées sur la FIAS pour qu'elle démontre au peuple afghan son engagement ainsi que celle de l'OTAN à l'endroit du pays et de la protection des Afghans. Et ça, ce n'était pas de la propagande, c'était du vrai ... c'était la réalité, au niveau stratégique, dans le sud de l'Afghanistan.

« La pression était très réelle, et le danger posé par cette force talibane de type conventionnel au Panjwai était tout aussi réel; cette force qui avait clairement l'intention d'isoler Kandahar du reste du pays et de tronquer la route 1. Évidemment, tout cela n'aurait rien de bon pour l'avenir dans le sud de l'Afghanistan. Il fallait donc faire quelque chose pour que le peuple afghan se range de notre côté, en gagnant leur confiance et en se débarrassant des méchants pour éliminer la menace. »

L'opération Méduse devait supprimer la menace et apporter paix et stabilité au Panjwai. Ce serait le premier combat terrestre mécanisé à tous crins, mené par une brigade commandée par un Canadien, depuis la Seconde Guerre mondiale, et les choses s'apprêtaient à prendre un bien mauvais départ.

Le samedi 2 septembre, premier jour des opérations de combat, la compagnie Charles du Major Matthew Sprague venait de s'emparer de ses objectifs initiaux, Masum Ghar et Mar Ghar, sans rencontrer d'opposition, et avait commencé à pilonner les talibans de l'autre côté de l'Arghandab.

Au nord, la compagnie du Major Abthorpe, en position au sud de la route 1, commençait à échanger des coups de feu avec les forces ennemies qui se trouvaient là.

Cette opération n'avait rien d'étonnant. L'ennemi savait que les Canadiens allaient arriver. Tout le monde avait été averti, conformément au plan, pour que les civils puissent s'en aller et éviter la zone de combat.

Les majors Sprague et Abthorpe ayant saisi leurs premiers objectifs comme prévu, il y aurait une période d'observation et de collecte de renseignements, et on allait commencer un bombardement de 72 heures contre les forces ennemies qui se trouvaient dans l'enclave avant de lancer l'attaque terrestre.

Dans le but d'appuyer l'opération, les alliés de l'OTAN avaient réuni dans la région périphérique du Panjwai toutes sortes de moyens aériens : des chasseurs, des bombardiers, des hélicoptères d'attaque, des drones et même des avions espions.

Au sol, juste au sud du Masum Ghar, le Major Lussier et son escadron ISTAR allaient voir quelque chose d'horrible.

« Regardez Major! » a Crié un des hommes de Lussier, pendant que d'autres soldats regardaient le ciel d'un air incrédule.

Le major est sorti de son véhicule blindé léger (VBL), a dirigé son regard vers le ciel et a vu un gros avion espion britannique, un Nimrod MR2, enveloppé de flammes orange vif, qui dessinait un arc dans les airs en plongeant rapidement.

Le Major Lussier, ses hommes à ses côtés, regarda l'avion s'écraser et exploser à quelques kilomètres de là.

Tout le monde s'est mis à courir à toute vitesse vers le lieu de l'écrasement. Le Major Lussier avait envoyé son peloton de reconnaissance sans hésiter. Quelqu'un aurait pu avoir besoin de secours, et il fallait absolument empêcher le lieu de l'écrasement de tomber entre les mains de l'ennemi.

Mais il n'y a jamais rien de simple en Afghanistan, et il a été difficile de passer par les petites routes et les villages pour s'y rendre. Heureusement qu'un hélicoptère d'attaque américain Apache est apparu au-dessus de la force du Major Lussier pour lui indiquer le chemin à prendre.

Une fois sur place, il a fallu se rendre à l'évidence : il n'y avait pas de survivant.

Il y avait 14 hommes à bord du Nimrod. C'est cet incident qui a causé le plus de morts chez les militaires britanniques depuis la guerre des Malouines en 1982. On a attribué l'écrasement à un feu électrique.

Aussitôt après que les Canadiens ont sécurisé l'endroit, une équipe de sauvetage américain a atterri et, ensemble, ils ont entrepris leur sinistre besogne. L'avion ayant explosé à l'impact, les débris étaient éparpillés sur une grande surface. « Nous avons fouillé le site à la recherche de restes humains et de matériel à caractère confidentiel », dit le Major Lussier.

« C'était un carnage, et c'était un travail effroyable. Je pense que le plus gros reste humain était à peine plus gros qu'un ballon de soccer. Il y avait toutes sortes de cochonneries partout. C'était une jungle toxique.

« C'était là une affaire étrange, pleine d'ironie. L'opération Méduse n'avait pas vraiment débuté, on ne faisait que se mettre en position, et on était les premiers à voir du sang et de la merde. Alors, voyez-vous, mes gars ont eu tout un choc. »

Le Major Lussier et son escadron sont restés sur les lieux de l'écrasement toute la nuit et ont recommencé le travail le lendemain matin, le 3 septembre.

« Comme on peut s'en douter, le moral était bas, et les gars s'apitoyaient sur leur sort. Ensuite, la compagnie Charles a traversé la rivière, et elle s'est fait secouer, et on a appris que quatre de nos gars étaient morts, que d'autres étaient blessés, et tout ça.

« C'était toute une expérience. J'écoutais la bataille à la radio tout en marchant dans le champ recouvert de débris. On était assez prêt pour entendre les coups de feu, les explosions et tout le vacarme. On voyait les aéronefs qui allaient et venaient pour essayer de prêter main forte aux gars au sol. C'était épouvantable d'entendre toute l'affaire à la radio. Tout ce qu'on voulait faire, c'était d'aller les aider.

« Mes gars ont arrêté de s'apitoyer sur leur sort à ce moment-là. Ils se disaient maintenant : " Qu'est ce qu'on a à penser qu'on fait tellement pitié? " »

Ce que le Major Lussier entendait, c'était la compagnie Charles qui entrait brutalement en contact avec une force ennemie importante et aguerrie à l'objectif Rugby.

L'opération Méduse n'allait pas être neutralisée aussi aisément, mais au milieu de l'après-midi du 3 septembre, les augures n'étaient pas très optimistes. La première attaque terrestre avait échoué et 18 soldats de la coalition étaient morts. Et on n'était pas encore au bout de nos malchances.

À quelques kilomètres au nord de l'objectif Rugby, la compagnie du Major Abthorpe était déployée en une mince ligne au sud de l'autoroute.

Quand la compagnie Charles a franchi la rivière, la compagnie Bravo était déjà en position depuis quelques jours. « Notre tâche était simple », explique le Major Abthorpe. « On devait faire une feinte au sud de l'autoroute pour détourner l'attention de l'ennemi. Tout le monde savait que le groupement tactique allait se concentrer sur le sud, mais, en traversant la route à partir de la base de patrouille Wilson, on espérait pouvoir établir une garde, protéger la route et nos lignes de communication, ainsi que d'attirer l'attention des talibans vers le nord. »

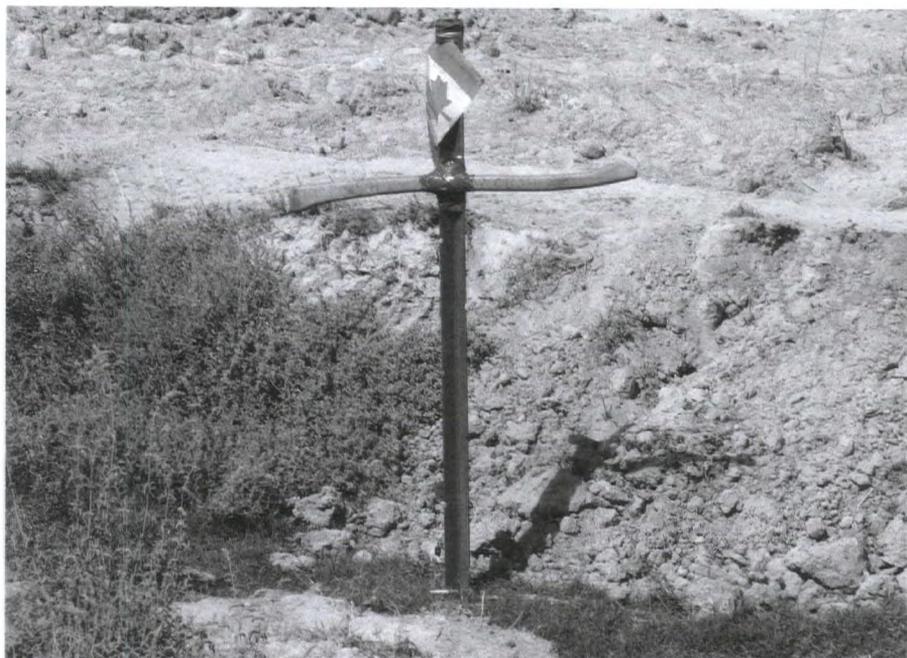
La compagnie Bravo s'est déployée le long de son premier objectif, surnommé Cracked Roof, lequel était un réseau de fossés très profonds et de routes qui passait par Pasab, un petit village au nord de Pashmul. Peu de temps après que la compagnie Bravo ait pris position, elle a été attaquée par deux insurgés très ambitieux qui s'imaginaient pouvoir prendre tout un peloton de VBL sans rien de plus que leur fusil d'assaut AK47.

« C'était complètement surréaliste », dit le Major Abthorpe. « Les deux talibans se sont levés à découvert sur un mur de boue et ont commencé à tirer sur les VBL avec leur AK47, c'est tout. »

Le 5e peloton, commandé par le Lieutenant Jeff Bell, a refusé de s'en laisser imposer et a lancé une attaque rapide contre l'enceinte d'où tiraient les hommes. Il a réclamé à l'artillerie un bombardement à éclatement aérien et a investi l'enceinte pour mettre fin à ce mouvement de résistance. Malgré des recherches approfondies, un seul corps a été retrouvé.

« Cette étape (de l'opération Méduse) », dit le Capitaine Piers Pappin, commandant du 4e peloton de la compagnie Charles, « je la compare presque à la drôle de guerre de l'époque de la Seconde Guerre mondiale, dans la mesure où on a effectué notre feinte et on est resté sur cette ligne pendant plusieurs jours sans que l'ennemi ne réagisse. On savait qu'il était là, mais il n'y avait pas de mouvement, rien. C'était une drôle de méduse ... »

Le matin du 3 septembre, la compagnie Bravo patrouillait encore le long de l'objectif



*Un gros plan d'un cairn improvisé près de l'objectif Rugby.
(Photo : compagnie Charles.)*

Cracked Roof, car le Major Abthorpe apprenait à accepter la nouvelle situation tactique dans le sillage de l'attaque surprise de la compagnie Charles. « C'est pourquoi l'ordre (d'attaquer) était aussi étonnant. Nos ordres, mes ordres, étaient de feinter vers le sud de la route 1. La compagnie Charles allait grimper le Masum Ghar et, nos deux compagnies, de chaque côté, devaient observer la situation durant au moins 24 heures, et puis nous devions commencer le bombardement de 72 heures. J'ai donné mes directives en fonction de ce plan de feux. Alors, tout semblait bien aller.

« On a avancé les 1er et 2 septembre, puis on est entré en contact avec les talibans. On constate que les talibans sont vraiment là, alors on peut se faire une meilleure idée. Et puis, pendant la nuit du 2 septembre, on m'appelle pour me dire de me tenir prêt, m'informer que la compagnie Charles est en train de traverser en territoire ennemi et de transmettre la consigne.

« Alors je me suis dit : " Voilà qui est intéressant.

« Ils traversent. On sait ce qui se passe. Ils se redéployent au sud, de l'autre côté de la rivière.

« Alors on se met en mode guerrier; ça y est. »

Compte tenu de la résistance qu'avait rencontrée la compagnie Charles à l'objectif Rugby, les soldats de la compagnie Bravo croyaient qu'ils allaient prendre part à un combat intense en traversant l'objectif Cracked Roof et en se lançant contre leur objectif, surnommé Templar, directement au nord de Pashmul.

Dans l'intervalle, le matin du 3 septembre, l'escadron du Major Lussier a dû se diriger vers le nord, jusqu'à la base de patrouille Wilson, près de l'endroit où la compagnie Bravo a été déployée, pour déposer un de ses soldats, le Caporal Kelly Dove, dont l'époux, l'Adjudant Rick Nolan, avait été tué ce jour-là.

Le Major Lussier a ensuite reçu l'ordre de rejoindre la compagnie Bravo qui se préparait à passer à l'attaque après avoir traversé l'objectif Cracked Roof, très tôt le lendemain. « Le lendemain, on était prêt, sur la ligne de départ dès les premières lueurs du jour. Je pense qu'il était 5 h 30, dit le Major Lussier, et on était tous alignés tout juste au sud de la route 1. »

Selon le plan, la compagnie Bravo et l'escadron ISTAR devaient charger à travers l'objectif Cracked Roof pour attirer l'attention de l'ennemi vers le nord. Les ordres en vue de cette attaque leur ayant été donnés rapidement, les soldats avaient déjà pris position et étaient prêts pour la bataille. « Et c'est à ce moment-là qu'on a appris la nouvelle : " Stop! stop! stop! La compagnie Charles vient de se faire arroser " », raconte le Major Lussier.

Le matin du 4 septembre, la compagnie Charles, qui avait reçu la consigne de se préparer et de traverser encore une fois la rivière Arghandab pour attaquer l'objectif Rugby de nouveau, était mitraillée par un avion A10 américain, et le Soldat Mark Graham était tué et plus de 30 autres personnes étaient blessées, y compris le commandant, le Major Sprague.

Tout s'est arrêté. Les opérations offensives furent presque entièrement interrompues en attendant que le commandement canadien décide ce qu'il fallait faire. L'escadron ISTAR

du Major Lussier est allé prendre une position temporaire dans le désert, pendant que la compagnie Bravo gardait la ligne de bataille au nord.

C'était le moment de réévaluer sérieusement le plan de bataille. Tout le monde est resté sur ses positions pendant que les supérieurs discutaient. « Eh bien, (le Lieutenant-colonel Lavoie) et moi avons beaucoup parlé après cet incident de tir ami », dit le Brigadier-général Fraser. « J'ai même appelé (le Lieutenant-colonel Lavoie) à mon poste de commandement pour discuter du moment le plus opportun pour franchir la rivière.

« On a modifié le plan parce qu'il y a eu un événement important ce jour-là, et je m'en suis servi pour faire croire aux talibans qu'on allait continuer de traverser l'Arghandab, comme ils pensaient qu'on le ferait. Et après, à la place, on a mis l'accent sur le nord, d'où on a braqué vers le sud, l'endroit d'où les talibans ne pensaient pas qu'on viendrait.

« C'est alors que la Force opérationnelle Grizzly est entrée en jeu. On a fourni des tireurs d'élite à ce qu'il restait de la compagnie Charles, on leur a donné des gens qui commanderaient le tir direct et l'appui aérien rapproché, et j'ai dit au Colonel Williams : " Faites en sorte qu'on vous prenne pour une organisation de mille hommes, faites croire aux talibans que vous êtes toujours le Lieutenant-colonel Omer Lavoie.

« Et c'est ce qu'on a fait pendant les trois, quatre jours suivants; on a continué d'encercler les talibans à partir de trois directions, à partir du nord pour notre part, du sud avec la Force opérationnelle Grizzly et du sud est avec la Force opérationnelle 31. Et c'est ce qu'on a fait jusqu'à ce qu'on atteigne l'objectif Rugby. »

Ainsi, l'opération étant alors axée carrément sur la compagnie Bravo, des choses ont commencé à se passer au nord. Lors d'une occasion mémorable, des soldats ont attrapé quelques meneurs talibans qui essayaient de « prendre la poudre d'escampette. »

« Une berline blanche s'est arrêtée, se souvient le Major Abthorpe, remplie de gens qui essaient de quitter notre bulle de sécurité. Alors on leur demande : " D'où venez-vous? Pourquoi partez-vous? " » Puis, pendant qu'on était en train de parler à ces trois hommes d'âge mûr, un cellulaire se met à sonner.

L'interprète (qui travaillait pour les Canadiens) a saisi l'appareil et a répondu. C'était un commandant supérieur taliban qui criait après ses trois gars, en leur demandant " pourquoi ils n'attaquaient pas les Canadiens; comme tout avait bien marché au sud, ils auraient dû attaquer au nord. " Ces trois hommes étaient en train de fuir. »

Le 5 septembre, la compagnie Bravo a connu ses premières pertes (quatre blessés), lorsqu'un groupe de combattants ennemis a essayé de prendre sa position sur un flanc et pris un de ses VBL comme objectif avec des grenades propulsées par fusée et des canons sans recul.

Malgré l'activité ennemie, les soldats de la compagnie Bravo patrouillaient le long de la tranchée profonde de l'objectif Cracked Roof pour bien connaître le terrain et obtenir des renseignements sur les positions ennemies.

La compagnie Bravo, toutes ses forces en place, a fini par ouvrir une brèche, a traversé la tranchée et s'est mise en marche vers le sud.

Pendant les quelques nuits qui ont suivi, le peloton de reconnaissance est allé explorer la zone dans l'obscurité, afin de reconnaître le chemin que les troupes allaient emprunter le lendemain. C'était une avancée classique, et la compagnie Bravo n'a rencontré qu'une faible résistance jusqu'à l'objectif Templar. « Les talibans, depuis qu'ils avaient décidé de se battre de manière conventionnelle, imitaient, presque à l'identique, les tactiques soviétiques du temps de la guerre froide auxquelles certains d'entre nous avaient été entraînés quand nous étions de jeunes officiers », explique le Major Abthorpe.

« Ils avaient des postes d'observation de deux hommes, une ligne défensive extérieure très mince, et quand on y entrait, des positions défensives très, très solides à l'objectif Rugby et (aux autres objectifs), très, très élaborée, très bien retranchées. Avec le recul, il est facile d'analyser et de dire " des tactiques comme dans le manuel, des tactiques conventionnelles exactement comme dans le manuel. " »

Pendant ce temps, au sud, à Masum Ghar et à Mar Ghar, le Major Lussier et la Force opérationnelle Grizzly infligeaient des dommages importants aux talibans piégés et cernés.

« Mes ordres étaient simples », dit le Major Lussier. « Semer le désordre chez l'ennemi.

« Les talibans nous ont rendu un fier service; ils avaient fait partir pratiquement tous les civils, alors il s'agissait vraiment d'un champ de bataille linéaire à ce moment-là. Il y avait mes lignes, il y avait la rivière Arghandab qui était essentiellement la zone neutre, et puis, de l'autre côté, tout le monde était taliban. Ça nous facilitait les choses. On a tiré sur ces gars et on les a bombardés pendant quatre, cinq jours, alors que le groupement tactique avançait, venant du nord. »

Le Major Lussier et son équipe de surveillance ont passé beaucoup de temps à l'écoute des talibans qui se parlaient à la radio.

« Comme nous, ils observaient certaines procédures radiotéléphoniques, et on savait qu'on ne les laissait pas dormir du tout : ils ne pouvaient pas se reposer. On les bombardait constamment. Et on s'est aperçu, au deuxième ou troisième jour, qu'il y avait beaucoup de disputes à la radio; on entendait beaucoup de noms, alors on a recueilli beaucoup de renseignements sur eux grâce à ce qu'ils disaient.

« Par exemple, Ahmed appelle Haji à la radio et dit : " Est-ce que tu rentres souper ? " Et l'autre répond, " Non. Le commandant m'a dit de ne pas quitter le pont blanc. "

« J'examine ensuite ma photo de surveillance aérienne et je le vois : " Le voilà, le pont blanc. " Alors, quand j'ordonne à l'artillerie de le bombarder, ce taliban revient à la radio et dit:

« On doit tous se réunir dans la grange derrière toi. " Alors, je matraque le pont blanc, et je matraque la grange. Et ensuite on entend : " On a beaucoup de victimes, envoie les camions. " Alors on attend et quand on voit les camions qui arrivent, on les pilonne aussi.

« Quatre-vingts gars ont été tués ce jour-là. On a vu. On a regardé. Alors il ne s'agit pas de conjectures. C'est comme ça : les gens font des erreurs quand ils sont épuisés et tendus. On a tué beaucoup de gens, voyez-vous; on a tué beaucoup de talibans. Et il ne s'ag-

it pas d'une organisation qui peut se permettre deux cents victimes. Ils ne sont pas prêts à les évacuer. Ils ne peuvent pas s'occuper d'un tel nombre de blessés. Alors ils s'effondrent. Ça faisait partie du travail de déstabilisation. »

Toutefois, au sud, les choses ne se passaient pas exactement comme prévu. Le Colonel Williams, le commandant américain de la Force opérationnelle Grizzly, avait une manière agressive bien à lui d'aborder le combat.

Le Colonel Williams, qu'on qualifiait soit de « gars avec des couilles » ou « de cowboy », était toujours en avant, en tête de l'avancée, mais il n'avait pas vraiment réussi à convaincre le Major Lussier et les autres officiers canadiens que son style d'attaque frénétique était réellement le meilleur.

La situation s'est fait pressante plusieurs fois, surtout durant la deuxième semaine du mois de septembre, après que le Colonel Williams a ordonné au Major Lussier et au reste de la compagnie Charles de traverser l'Arghandab et d'entrer dans le territoire ennemi presque sans préparation ni renseignement. « Ben, l'affaire, c'est que j'étais le Canadien supérieur qui lui avait été détaché, et il voulait juste foncer », se rappelle le Major Lussier. « Il a tout simplement dit, " Okay, on y va. On traverse la rivière tout de suite. " »

« Et je lui ai répondu " non. " Mais ce n'est pas chose facile pour un major de dire ça à un colonel, mais je l'ai fait tout de même. J'ai dit : " Écoutez, il y a des choses qu'on doit savoir avant de faire ça. " »

« Je voulais envoyer des gars en reconnaissance de nuit à l'avant pour voir à quoi ressemblait la rive de l'autre côté, pour m'assurer que les véhicules pourraient y grimper, parce que ça sert à quoi d'essayer de lancer un assaut à travers une rivière si on ne peut pas mettre un pied sur l'autre rive? »

« Et puis il a fini par me donner raison. J'ai dit " ben voyons, on ne va pas foncer à nu. On a déjà essayé, on s'est fait donner une raclée. " Alors je lui ai dit qu'on allait envoyer la patrouille de reconnaissance de l'autre côté. C'est ce qu'on a fait, et puis on a traversé le lendemain. »

« Je ne voulais pas mettre la compagnie Charles dans cette position à nouveau. En aucune façon. C'était complètement illogique. L'affaire, c'est qu'au bout du compte, le temps n'a pas d'importance là bas. Si ça ne marche pas aujourd'hui, on ira demain. Après tout, ils n'étaient pas en train de nous attaquer. Ils n'étaient pas en train d'attaquer Ottawa.

« Il m'a parlé en privé par la suite : " Écoutez, m'a-t-il dit, j'ai l'impression que vous hésitez un peu. " Et quand je lui ai expliqué exactement ce que je pensais, il a été d'accord avec moi. J'veux dire, il aurait pu me montrer la porte, juste là. »

En fin de compte, la compagnie Charles est bien retournée de l'autre côté de l'Arghandab. Cette fois-là, la traversée s'est faite à un autre endroit, plus vers l'est, près de Mar Ghar, et il n'y a guère eu de résistance.

Le Capitaine Derek Wessan, commandant du 7e peloton de la compagnie Charles détaché à la Force opérationnelle Grizzly, fut un des premiers soldats à l'objectif Rugby dans les jours suivants.

Le Capitaine Wessan se remémore une scène un peu moins désordonnée, où les unités avaient reçu la consigne d'avancer vers l'objectif Rugby rapidement et de chercher l'ennemi.

« Grizzly Six ne donnait que très peu de renseignements », dit le Capitaine Wessan. Il disait simplement " Euh, allez deux kilomètres par là. " Chaque fois qu'on arrivait au terme de notre manœuvre, on avait une consigne : " Avancez d'un autre kilomètre. " En fait, on marchait à l'ennemi, sans le dire exactement.

« On ne procédait pas de façon aussi délibérée que je l'aurais voulu.

« On continuait d'aller de l'avant. Et encore de l'avant. Et, tout à coup, on s'est retrouvé dans un champ. On ne s'était pas perdu dans le sens géographique du terme, on ne savait tout simplement pas où on se trouvait exactement; et où on était, c'est à l'endroit où Frank Mellish et Will Cushley s'étaient fait tuer le 3 septembre. »

Il faisait noir quand le Capitaine Wessan est arrivé à l'objectif Rugby. Il est descendu de son VBL et a vu les débris des véhicules qui avaient été abandonnés près de deux semaines auparavant et qui avaient été détruits par des frappes aériennes de la coalition. « On était les premiers soldats à être là depuis le 3 septembre », dit le Capitaine Wessan à voix basse.

Le lendemain matin, ils ont reçu l'ordre de se diriger vers le nord, jusqu'au labyrinthe d'enceintes et de terrain défensif difficile de Pashmul même. Cette fois-là encore, ils ont avancé sans vrai plan, ne faisant que suivre la consigne du Colonel William de s'activer. « C'est à ce moment-là que j'ai perdu mon calme, raconte le Capitaine Wessan, j'ai dit : " c'est pas comme ça qu'on fait. On va perdre quelqu'un. "

« Le peloton lui-même ne fonctionnait pas d'une manière imprudente, mais le schème de la manœuvre n'était pas ficelé comme que je l'aurais souhaité.

« L'affaire, c'est que si j'ai perdu mon calme, c'est parce que j'avais promis à mes gars que dorénavant on allait essayer de faire les choses aussi posément que possible, alors on n'allait pas faire rentrer qui que ce soit au pays plus tôt que prévu.

Heureusement qu'à ce moment-là, les forces talibanes avaient été décimées par presque 10 jours de frappes aériennes, d'artillerie et de tir direct des VBL, et puis, hormis quelques contacts mineurs, il n'y a pas eu de combats importants quand l'objectif Rugby est tombé. « On a établi une ligne juste au nord de l'école et, tout à coup, il y a des antennes de VBL qui sont apparus au nord, dit Wessan, c'était délirant, puis c'était fini : on a pris l'objectif Rugby, et tout allait comme sur des roulettes. »

En fin de compte, Grizzly Six est un homme que d'aucuns ont appelé un chef de combat courageux, qui avançait habituellement en faisant fi du feu ennemi. Toutefois, le fait qu'il risquait la vie des soldats sous son commandement d'une telle façon n'a pas été accepté aussi facilement.

Ce genre d'effort visant à trouver l'équilibre entre opérations dynamiques et opérations risquées est un thème récurrent de l'opération Méduse. Ce sont les renseignements sur le champ de bataille, ou la pénurie de ceux-ci, qui font osciller la balance. Si on ne dis-

pose pas d'un renseignement de qualité, la progression comporte des risques importants, voire catastrophiques. La compagnie Charles a certainement appris cette leçon à la dure le 3 septembre 2006.

Toutefois, comme le fait remarquer le Brigadier-général Fraser, les renseignements sur le champ de bataille ne sont jamais certains et même les meilleures évaluations de la situation ennemie risquent d'être erronées.

Selon le Brigadier-général Fraser, « les Canadiens devraient prendre conscience d'une autre chose : le renseignement n'est jamais sûr à 100 p. 100, d'accord? Quand mon renseignement a été fiable à 20 p. 100, la journée a été bonne. Vous pouvez vous conformer aux lignes directrices théoriques et suivre scrupuleusement toutes les étapes de ce que vous avez à faire, mais au bout du compte, vous combattez un ennemi et vous devez travailler dans un monde où il faut composer avec l'inconnu, et ça, c'est du sérieux. »

Quant aux commandants sur place, c'est certainement ce doute à propos des renseignements qui les pousse à compter sur les tactiques méthodiques et la progression réfléchie.

Bien que le service militaire ne soit certainement pas une démocratie, ce n'est pas non plus une dictature. L'armée de terre se dote d'une doctrine et de plans justement dans le but d'arriver à un consensus sur la manière dont les opérations devraient être menées. Mais on peut quand même laisser la doctrine de côté, et on peut quand même abandonner le plan : le commandant tactique doit décider lui même si l'on doit obéir à l'ordre ou pas.

Comme le souligne le Lieutenant-général Gauthier, « c'est une opération de combat, et c'est une opération tactique, alors il n'y a ni certitude ni solution parfaite aux problèmes auxquels on fait face pendant un combat. Ainsi, on peut dire que c'est une question de jugement à chaque étape, à savoir si telle décision, tel jour, était la bonne ou la mauvaise. »

Quant aux commandement et contrôle durant l'opération Méduse, le Lieutenant-général Gauthier dit qu'il n'avait pas de raison de s'opposer aux décisions prises à l'échelon de la brigade pendant l'opération, ou de les critiquer après coup. Malgré les objections soulevées par les commandants tactiques comme le Major Lussier, le Lieutenant-colonel Lavoie, le Major Sprague et le Capitaine Wessan, du point de vue

du Lieutenant-général Gauthier, l'important, c'est la nécessité militaire de se soumettre à l'autorité à l'intérieur de la chaîne de commandement.

« Si (le Lieutenant-colonel Lavoie) s'était opposé à ce qu'on lui demandait de faire au point où il aurait été convaincu que ce n'était pas la chose à faire, il ne l'aurait pas faite. Et on peut dire la même chose du Major Sprague. Ainsi, même s'ils ne pensaient probablement pas que c'était la meilleure façon de faire les choses, il y a bien des façons de faire les choses. »

De toute façon, comme la phase des combats de l'opération Méduse était en principe terminée, c'était le temps de passer à la phase de la reconstruction.

Les efforts de reconstruction du Panjwai et d'arrimage de son économie à celle de Kandahar étaient avant tout axés sur la construction d'une nouvelle route, baptisée route Summit, qui irait directement vers le nord à partir de la ville de Bazaar-e-Panjwai et ferait jonction avec la route 1 près de la base de patrouille Wilson.

Au cours du mois suivant et, de fait, durant plusieurs mois, le groupement tactique devait surtout s'occuper de la défense de la route Summit et de la garde du territoire qu'il venait de prendre.

Même si les principales opérations de combat étaient terminées le 14 septembre, les talibans ne semblaient pas vouloir accepter leur défaite. Et à dire vrai, cette période de reconstruction s'est avérée plus mortelle que l'opération elle-même, puisqu'une combinaison de bombes de circonstance, d'attentats suicides, de combats et de mines a tué dix autres soldats canadiens durant le mois qui a suivi la capture de l'objectif Rugby.

Pour les Canadiens qui devaient protéger le chantier de la route Summit, ce qui faisait problème, c'est que même s'ils pouvaient défendre correctement la nouvelle route, ils ne disposaient pas d'assez d'effectifs pour aller tuer l'ennemi à l'ouest, ni même le repousser.

« On n'avait pas assez de puissance de combat pour ce genre de nettoyage », dit le Major Lussier. « Il faudrait une brigade pour un tel boulot. Et l'autre chose dont les gens ne tien-

ment pas compte, c'est que nos congés ont commencé à ce moment-là. Alors un tiers de notre force était parti.

« Vous savez, même si on avait pu compter sur toute l'équipe de combat, voire le groupement tactique au complet, ici, honnêtement, je ne crois pas que notre puissance de combat aurait suffi. Je veux dire, même pour prendre Pashmul, il nous a fallu l'aide des Américains. Et on avait la priorité d'appui de tout ce qui volait au dessus du théâtre d'opérations, et qui, une fois le travail terminé, est parti. Je veux dire, on a toujours eu de l'appui quand on en avait besoin, mais jamais à l'échelle de l'aide obtenue à Pashmul. »

Le Brigadier-général Fraser connaissait très bien les difficultés qu'il y avait à mettre la main sur une puissance de combat suffisante. Cependant, on ne pouvait compter que sur un certain nombre de soldats. « L'OTAN était paralysée au point de vue politique et ne pouvait pas me donner plus d'effectifs que ceux que je pouvais réunir (à l'intérieur de ma brigade) », dit le Brigadier-général Fraser.

« Les autres pays de l'OTAN avaient des contraintes politiques par rapport à ce qu'ils pouvaient me fournir. Et ce n'est pas mon rôle de faire des commentaires là-dessus; les choses étaient ce qu'elles étaient, d'accord? C'est mon expression préférée : les choses sont ce qu'elles sont, et on fait ce qui peut-être fait. »

Dans les faits, il n'y avait pas assez de troupes, que ce soit au niveau de l'OTAN ou de l'armée nationale afghane, pour nettoyer et garder le terrain afin d'empêcher les talibans d'attaquer. D'après les effectifs, on ne peut pas dire que la mission afghane a beaucoup d'importance pour les alliés de l'OTAN. Les forces militaires combinées de l'OTAN se chiffrent à un tout petit peu plus de neuf millions de soldats; il n'y en a pourtant que 38 500 en Afghanistan – moins de 0,5 p. 100 de la force totale.

L'apport du Canada est tout autre, puisque les 2500 soldats qu'il a envoyés en Afghanistan représentent 2,6 p. 100 de l'ensemble des Forces canadiennes, militaires de la Force régulière et réservistes confondus. Si les pays de l'OTAN contribuaient à la hauteur du Canada, il y aurait 238 225 soldats en Afghanistan.

Il est difficile de ne pas voir dans les efforts de l'OTAN une tentative de remporter une guerre complexe et difficile en ne s'engageant qu'au strict minimum. Cela a pour résultat de faire que l'OTAN paraît trop fort pour perdre, mais également trop faible pour gagner.

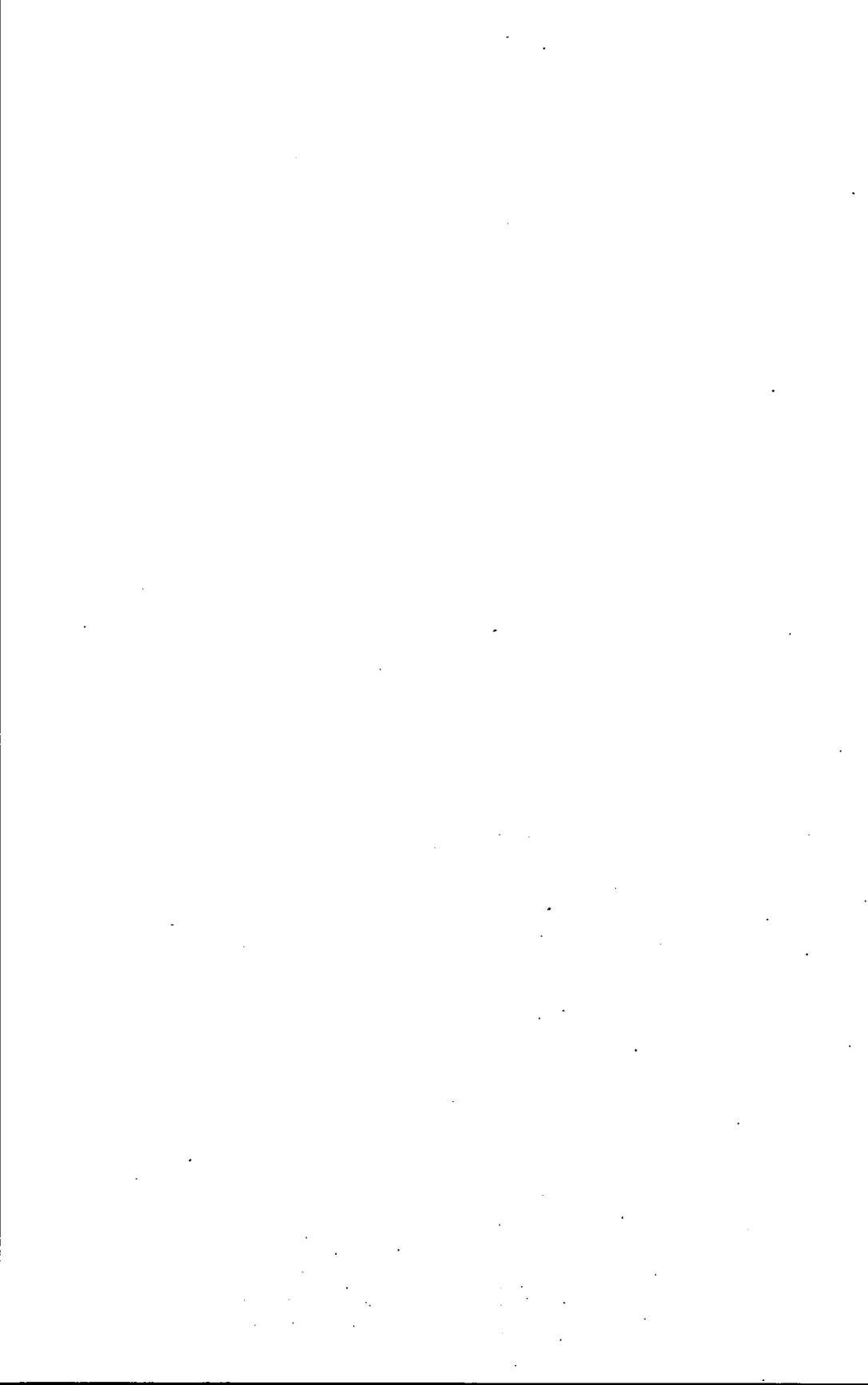
En bout de piste, on a jugé que l'opération Méduse est considérée comme une réussite tactique. L'opération a permis de nettoyer l'enclave du Panjwai et a mis fin à l'espoir qu'avaient les talibans de repousser l'OTAN hors de l'Afghanistan en un seul round de combats.

Toutefois, la bataille pour le Panjwai n'est pas terminée. Il y a encore des soldats canadiens qui y meurent.

Bien qu'il soit peut-être trop tôt pour savoir si l'OTAN arrivera jamais à rétablir la paix au Panjwai, ce qui est clair, c'est qu'entre le 3 août et le 14 octobre 2006, des Canadiens s'y sont battus pour nettoyer la région. Ils ont tué beaucoup d'hommes, mais ils en ont perdu beaucoup aussi. Ce fut une bataille historique.

Les militaires suivants ont trouvé la mort : le Caporal Chris Reid, le Sergent Vaughan Ingram, le Caporal Bryce Keller, le Soldat Kevin Dallaire, le Sergent Shane Stachnik, l'Adjudant Rick Nolan, l'Adjudant Frank Mellish, le Soldat Will Cushley, le Soldat Mark Graham, le Soldat Dave Byers, le Caporal Shane Keating, le Caporal Keith Morley, le Caporal Glen Arnold, le Soldat Josh Klukie, le Sergent Craig Gillam, le Caporal Robert Mitchell, le Cavalier Mark Wilson, le Sergent Darcy Tedford et le Soldat Blake Williamson.





CHAPITRE 7

UNE ENTREVUE AVEC LE BRIGADIER-GÉNÉRAL DAVID FRASER

Peu importe la forme que revêt une histoire de guerre, son auteur éprouve toujours de la difficulté à rendre compte de tous les points de vue des protagonistes. Bien que l'entrevue transcrite ici ne soit susceptible d'intéresser que les historiens, elle nous permet d'en apprendre beaucoup sur les coulisses de l'opération Méduse et de la bataille du Panjwai, qui continue de faire l'objet de controverses à ce jour. Cette entrevue téléphonique a eu lieu à l'été 2007.

DAY : Quand êtes-vous arrivé en Afghanistan, à quelle date avez-vous quitté ce pays et quel rôle y avez-vous joué durant votre séjour?

FRASER : Eh bien, mon rôle est resté le même. Je suis arrivé en février 2006 et suis parti au mois de novembre de la même année.

DAY : Vous dites que votre rôle n'a pas changé lorsque l'OTAN a pris le commandement à la suite de l'opération Enduring Freedom?

FRASER : En effet. On a cru qu'il avait changé, mais dans les faits, il est resté le même. Alors, quand j'ai pris le commandement en février 2006, j'ai promis aux gens qu'ils obtiendraient les mêmes effets avec la brigade multinationale placée sous mon commandement que ceux qu'ils ont obtenus sous le régime de la brigade menée par les Américains. Et cela était important d'un point de vue philosophique, étant donné que pour les Afghans, tout n'est qu'une question d'aide internationale et il n'y a que la perception qu'ils en ont qui compte, et ils ne tenaient pas à la voir changer.

Les effets sur le terrain n'ont pas changé. La rhétorique employée au niveau stratégique a changé, mais pas les effets sur le terrain puisque, en fin de compte, les talibans avaient leur mot à dire et les Afghans menaient la barque. Bien que dans les faits, j'ai probablement accompli 99 p. 100 du travail parce que je disposais des ressources nécessaires, le reste, le plus important, se faisait sous la direction d'un président et d'un gouverneur afghans, d'un commandant de corps d'armée et d'un chef de police dont le rôle consistait à me dire de me trouver là où ils avaient le plus besoin d'aide. Voilà qui nous amène d'une certaine façon au Panjwai.

DAY : Pouvez-vous décrire le Panjwai et son importance pour la province et la ville de Kandahar?

FRASER : D'abord, le Panjwai n'a rien de nouveau, et puis je dis à tous les journalistes que ce qui se passe en Afghanistan me rappelle le roman Guerre et paix. Quiconque essaie de broser un tableau de la situation en Afghanistan ou au Panjwai passe à côté du contexte, c'est-à-dire que le conflit au Panjwai dure depuis plus de

30 ans. [Il mentionne deux livres de Lester Grau portant sur l'expérience des Soviétiques qui ont combattu au Panjwai.] J'ai lu ces deux ouvrages avant de partir pour l'Afghanistan. L'auteur y parle du Panjwai, et des combats qui y font rage depuis que l'Afghanistan existe, parce que, selon un dicton afghan, ce qui se passe à Kandahar affecte tout le Sud. Et présentement, Kandahar est la ville la plus stratégique du pays. Alors, il y a un an, peut-être deux, les Américains étaient au Panjwai, et nous étions au Panjwai lorsque nous sommes arrivés au pays la première fois en mai et en juin. Nous avons participé à des affrontements majeurs et ce n'est qu'à ce moment que nous avons commencé à comprendre que des choses plus graves se passaient au Panjwai. Le 3 août, lorsque le groupement tactique du Lieutenant-colonel Ian Hope a été frappé assez durement à cet endroit, il est devenu évident que l'intention émanait des talibans. J'avais déjà vu ça auparavant, alors j'ai relu ces deux livres puis je suis allé au quartier général pour annoncer que les talibans avaient arraché une page du livre de tactique des moudjahiddines; voilà leur intention.

DAY : Et quelle était donc leur intention?

FRASER : Ils avaient l'intention d'exercer une pression sur la ville de Kandahar, le centre de gravité stratégique du Sud. Pas d'attaquer directement la ville, mais de faire pression sur elle dans le secteur qu'ils auraient choisi. Et sur la zone que vous avez vue. Êtes-vous allé à cet endroit?

DAY : Oui, j'y suis allé.

FRASER : Ça ressemble un peu à une guerre de tranchées, comme au temps de la Première Guerre mondiale. Et vous n'avez même pas à creuser les tranchées. Bien des gens ont dit : « Comment se fait-il que vous n'avez pas vu les talibans creuser des tranchées? » Je leur ai répondu : « Elles étaient déjà là. » Il s'agit du réseau de tranchées le plus élaboré qu'il m'ait été donné de voir. Vous savez, il y a des vignobles, des chenaux, etc. Il est impossible de repérer les talibans. Elles courent partout sous les arbres. Alors, en attaquant Kandahar indirectement, ils mettaient de la pression sur la ville, prouvant ainsi au gouvernement afghan qu'il est incapable de protéger la ville clé du Sud, et à la communauté internationale qu'elle est incapable d'appuyer Karzaï, de protéger les civils. Ils démontraient ainsi son inefficacité et obtenaient du même coup une victoire tactique, accompagnée d'effets stratégiques.

DAY : [Question à plusieurs volets sur le rôle joué au début de l'opération Méduse par le groupement tactique de la rotation précédente, la Force opérationnelle Orion.]

FRASER : Il était alors clair que l'intention des talibans visait le mois d'août, mais ce n'est qu'en juillet que nous avons commencé à faire des liens. Et au départ, nous nous sommes retrouvés au Panjwai parce que le gouverneur voulait que les raisins soient vendus au marché. Nous nous apprêtions en réalité à exécuter une opération de transport, pas des combats, mais bien à transporter des chargements de raisins au marché. C'est ainsi que nous avons découvert que les talibans étaient arrivés en force à cet endroit. C'est à ce moment que nous avons confirmé leur intention, puis nous avons aussi constaté qu'ils avaient modifié leurs tactiques. Ils ne formaient plus de petits groupes éclairs qui frappaient sans prévenir mais un groupe conventionnel plus imposant à déloger. Leur intention était de prouver au monde et au gouvernement Karzaï qu'ils pouvaient avoir le dessus sur nous. C'était leur concept ultime en 2006, et je ne saurais qualifier ce concept de plan de campagne. Voilà comment ils envisageaient de mettre fin aux combats cette année-là, de mettre un point final à la guerre. On peut expliquer cela comme suit : la doctrine ou la théorie de contre-insurrection nous apprend que les insurgés ont recours progressivement à des tactiques de plus en plus conventionnelles.

DAY : Vous faites référence à la troisième étape révolutionnaire selon Mao?

FRASER : Oui, en effet. Et les talibans sont passés à la troisième étape parce qu'ils croyaient pouvoir gagner à cette époque. Mais ils ne savaient pas que j'avais deviné leur plan, que je connaissais leurs intentions. Après avoir confirmé l'intention des talibans en août, nous avons rédigé un plan adapté pour contrer leur intention. Au départ, ce plan reposait sur la participation des principaux leaders. En parlant avec les Afghans, j'ai appris qu'il y avait trois districts majeurs : Arghandab, Zhari et Panjwai. Les autres étaient sans importance dans ce cas. Mon intention démontrait qu'il s'agissait d'un problème afghan et que la meilleure façon de régler un problème afghan – étant donné que les talibans occupaient réellement la place et expulsaient les gens de leur maison ou encore se servaient d'eux comme boucliers humains – reposait sur la mise à contribution des Afghans, puisque ces derniers sont plus nombreux que les talibans. Alors nous leur avons dit : « Nous allons vous aider, nous allons participer aux projets de

reconstruction et à ceux du gouvernement, et vous traiterez vous mêmes directement avec les talibans. Essayez de régler le problème sans échanger de coups de feu. » Nous avons donc consacré une énergie considérable à obtenir la participation des principaux leaders afghans et à démarrer la reconstruction afin d'essayer de résoudre le conflit sans tirer un seul coup de feu.

Voilà en quoi consistait la première phase de l'opération, bien avant le début des combats comme tels.

DAY : Bien. En ce qui a trait à la phase préliminaire de l'opération Méduse, pouvez-vous m'expliquer les tenants et aboutissants de la décision de larguer des tracts et me dire quand et pourquoi cette décision a été prise?

FRASER : Cette décision a été prise durant l'élaboration de ce plan. Nous avons passé la majeure partie du mois d'août à élaborer le plan et à approfondir cet aspect. Je le répète, les tracts avaient pour but de dire aux gens qu'ils n'étaient pas visés par notre combat. Nous nous sommes rangés du côté du gouvernement Karzaï et des dirigeants afghans de la région pour mettre sur pied une opération menée par les Afghans dans le but d'expulser les talibans du secteur. Les tracts expliquaient aux gens que nous n'étions pas là pour nous battre contre eux ni pour leur faire du mal, mais seulement pour les débarasser de la menace talibane. On leur demandait de ne pas se mettre en travers de notre chemin à notre vue, parce que nous ne cherchions qu'à atteindre les talibans, pas eux. Pour couper court au récit, je peux dire que les tracts ont été très efficaces. [Lorsque nous avons pénétré dans le secteur, nous avons vu que], à part les talibans et des maisons vides, le secteur sud de la route 1 et la rive nord de la rivière Arghandab étaient déserts. Les gens étaient partis, il n'y avait plus personne.

DAY : Je cherche encore à comprendre comment tant d'insurgés ont pu atteindre le district de Panjwai et s'y installer? Est-ce à cause du vide créé par l'opération Mountain Thrust qui les a poussés hors de la province de Helmand? Selon vous, comment ont-ils fait pour se masser en si grand nombre à cet endroit?

FRASER : Premièrement, nous nous sommes occupés de nombreux talibans lorsque nous étions dans la province de Helmand. Trois unités distinctes étaient stationnées dans cette

région du début juin jusqu'en juillet. Je disposais d'une force opérationnelle britannique et d'une autre composée d'Américains, toutes deux dépêchées par le commandement régional à l'est. En réalité, nous n'avons fait que forcer les talibans à se déplacer. Alors, lorsque nous avons quitté la province de Helmand pour revenir à Kandahar, c'est à peu près au même moment, soit fin juillet et début août, que les talibans ont véritablement commencé à se masser au Panjwai. Il n'y avait donc pas de vide et cela s'est produit bien avant que le Lieutenant-colonel Lavoie n'arrive sur le terrain. Il n'y avait pas de vide. Ce n'est pas une question de savoir qui a raison et qui se trompe, c'est simpliste. Des années ne suffiraient pas à faire le tour de la question. Les opérations de contre-insurrection ne donnent pas de résultats en un seul été. Ça prend des années, puis un beau matin, vous vous levez et le problème est réglé.

DAY : Si j'ai bien saisi, l'opération Méduse a débuté pour de bon le 2 septembre. L'opération comme telle a commencé à cette date. C'est exact?

FRASER : Selon moi, on devrait plutôt parler du mois d'août. Cette phase particulière de la bataille du Panjwai s'est intensifiée en septembre, mais elle a démarré pour de bon en août. Je dis en août parce que je pense que les opérations que nous menions au sud depuis notre arrivée en février préoccupaient les talibans. Les combats se sont intensifiés en août, lorsque les talibans ont cru qu'ils pouvaient effectivement passer à la troisième étape de la contre-insurrection et nous affronter, peut-être en partie parce qu'ils craignaient de ne pouvoir le faire s'ils attendaient davantage. Ils ont pris de l'assurance. Ils pensaient être capables de braver la communauté internationale. Grossière erreur de leur part. Nous avons commencé par nous gagner la participation des leaders et entreprendre la reconstruction. Encore une fois, peut-être avons-nous connu un succès si déterminant que les talibans ont été forcés de s'en aller et d'adopter une tactique axée sur les combats pour ensuite essayer de nous attaquer. Cela dit, alors que nous étions occupés à faire les préparatifs, à contrôler l'intention de l'ennemi et à démarrer la reconstruction, je suis allé chercher d'autres ressources en vue de la bataille. J'ai obtenu une partie des ressources nécessaires chez les Britanniques travaillant sous mes ordres, un escadron danois, j'ai également ramené les Hollandais stationnés au nord, j'ai fait appel aux Américains qui ont fourni des forces d'opérations spéciales et une compagnie provenant du commandement régional à l'est, en plus du groupement tactique du Lieutenant-colonel Lavoie.

Il s'agissait donc là d'un effort important, du point de vue de la brigade. J'ai fait venir au Panjwai des troupes prélevées à la grandeur de ma brigade, laquelle comprenait des soldats de neuf pays répartis dans quatre provinces, car il n'était pas question que les talibans gagnent. J'étais très déterminé. J'ai dit : « Vous êtes tombé sur un os en voulant vous mesurer à Dave Fraser, parce que je vais vous battre. » J'ai mis sur pied deux autres forces opérationnelles pour compléter celle du Lieutenant-colonel Lavoie. Une fois les forces en place, nous avons pour ainsi dire mis les wagons en cercle, multiplié les mouvements et ainsi forcé les talibans à sortir de leur trou pour les cueillir à la pointe du fusil.

Voilà une autre des subtilités de l'opération Méduse. Comprenant l'intention de l'ennemi, j'avais établi qu'il voulait que je l'attaque directement, comme au temps de la Première Guerre mondiale, en payant un prix énorme en soldats afghans et coalisés. Je ne pouvais accepter que les opérations se déroulent ainsi. Alors, quand j'ai dit que nous avons commencé par nous assurer la participation des principaux leaders, nous avons pour ainsi dire formé le cercle et la décision de n'engager l'adversaire qu'avec des munitions de précision, tout cela dans le but d'atténuer les dommages collatéraux aux Afghans, ainsi qu'à leurs champs et leurs chaumières. Nous voulions également alléger la menace pesant sur nos propres soldats, afghans et coalisés. Notre façon d'aborder cette bataille a limité nos pertes à quatre morts – exduant les tirs fratricides en septembre. Voilà le résultat de ces combats soutenus : quatre morts.

DAY : C'est bien peu quand on pense à ce qui aurait pu arriver.

FRASER : Nous avons essuyé quatre pertes et en avons probablement infligées plus de mille. Dans cette optique, très étroite à mon avis, l'opération a été un succès relatif. Mais ses effets, c'est-à-dire la participation des principaux dirigeants, la reconstruction en cours à l'heure actuelle, le retour de 30 000 personnes, l'emportent largement sur ceux des combats. Ces derniers ont été livrés avec toute la méticulosité et la finesse dont nous étions capables à ce moment.

DAY : D'accord. Passons maintenant au 3 septembre. Dans mon récit, la première partie portera presque essentiellement sur la bataille livrée cette journée là, celle associée à l'objectif Rugby. Le Lieutenant-colonel Lavoie le décrit comme « le problème le plus épineux » dans le secteur. Pouvez-vous décrire la zone autour de l'école et ce qui a rendu la tâche si ardue?

FRASER : Les talibans avaient choisi de défendre ce périmètre, à l'endroit même où les moudjahiddines avaient défait l'armée soviétique il y a 20 ou 30 ans, là où les talibans croyaient nous battre à leur tour. En passant, le Général Khan, le chef de l'armée afghane, dira par la suite que nous avons fait ce que personne n'avait osé jusque-là dans toute l'histoire du pays. Nous avons défait les talibans là où personne n'avait réussi à contrer l'insurrection. Le général était assis dans mon bureau alors que nous suivions le déroulement de la bataille sur la carte. Il a été pris d'un vertige soudain, m'a regardé droit dans les yeux et a dit : « Vous avez réussi là où tous les autres ont échoué. » Nous les avions battus. Sur ce terrain.

DAY : Cette école du village de Pashmul se trouve à proximité de la ville de Bazaar-e-Panjwai. Peut-on dire sans se tromper qu'elle se trouvait au centre de toute l'affaire?

FRASER : En effet, et laissez-moi vous expliquer comment ça c'est passé. L'objectif Rugby était l'endroit où nous avions prévu que les talibans voulaient que nous les combattions. C'était là leur principal champ de bataille, et toute leur défense était organisée de manière à nous faire franchir la rivière Arghandab et pénétrer dans le village par le sud-est pour nous battre dans le secteur Rugby. L'école est située à peu près au centre, et de grands champs prêts à accueillir le massacre se trouvaient à l'est et au nord de ce bâtiment. Ian Hope est arrivé à cet endroit le 3 août, ses troupes d'abord malmenées par des dispositifs explosifs de circonstance (IED) à l'est, puis l'autre peloton a été engagé en terrain découvert, juste derrière l'école. C'est à ce moment que nous avons compris que cet endroit constituait une zone de combat et d'abattage importante pour les talibans. Au début de septembre, nous nous sommes rendus à Rugby. L'incident malheureux qui s'y est produit – c'était le 3 septembre je crois — avait été le résultat d'un tir fratricide.

DAY : Le 4. C'était le 4.

FRASER : C'est exact, le 4. À dire vrai, cela s'est transformé en occasion parce que j'avais décidé le 3 septembre d'attaquer Rugby dès le lendemain. (Nota : les dates sont décalées d'une journée.) Pourquoi ai-je pris cette décision? Vous entendrez sûrement certains affirmer que cela ne faisait pas partie du plan.

DAY : En effet. Je me réserve quelques questions à ce sujet pour plus tard.

FRASER : Je vais répondre à certaines d'entre elles. Vous combattez l'ennemi en suivant un plan mais pas en le respectant scrupuleusement. Si vous le faites sans tenir compte de l'ennemi, vous échouerez. Vous essuierez de nombreuses pertes et vous échouerez. Un plan vous amène seulement à réfléchir et à entrer en contact avec l'ennemi. Et vous devez tenir compte des réactions de ce dernier. Alors, je pense qu'on était le premier du mois ou le lendemain, j'avais établi que la situation n'était plus la même et que nous pouvions attaquer.

DAY : Je crois que c'était le 2.

FRASER : J'ai ordonné le 2 [au Lieutenant-colonel Lavoie] d'attaquer. Je devançais ainsi la date prévue dans le plan. Je ne me souciais pas du plan. Je combattais l'ennemi, et nous étions rendus à l'étape où nous étions prêts à lancer l'offensive. Nous estimions que l'ennemi pouvait alors être attaqué et taillé en pièces. Le matin du 4, nous étions à 20 minutes de l'objectif – en fait, Lavoie était parvenu à l'objectif le 2 ou le 3. Il avait traversé la rivière. Il se trouvait sur l'objectif Rugby. Encore une fois, selon les renseignements obtenus ce jour-là, le fait que nous avons atteint l'objectif, les conditions étaient idéales pour mettre un terme à toute l'affaire.

DAY : D'après ce que je sais, vous vous trouviez à Masum Ghar le 2 lorsque vous avez donné l'ordre de devancer l'attaque de 48 heures, soit dans la nuit du 2 au 3, attaque qui s'est finalement déroulée le 3 au matin. [Certains chefs sur le terrain] m'ont dit que, d'après leurs renseignements, ils ne savaient pas très bien ce qu'ils allaient trouver sur place. Mais les renseignements provenant des commandements supérieurs faisaient état du départ tantôt partiel, tantôt généralisé des talibans. Quelle a donc été votre lecture de la situation au plan du renseignement, puisque vous avez dû détenir une foule de renseignements susceptibles de vous amener à prendre la décision de devancer l'attaque?

FRASER : Lorsque vous demandez à un soldat de vous décrire le monde, il fondera sa réponse sur les 600 mètres de terrain qui l'entourent. Demandez au Lieutenant-colonel Lavoie, il vous dira à quoi ressemble le monde, métaphoriquement parlant, dans le secteur qui l'entoure. Et si vous me posez la question, je vous dirai ce qu'il est dans une perspective plus large. Donc, les renseignements qu'on me fournissait et l'information que me communiquaient les commandants de mes autres forces opérationnelles engagées dans cette bataille – pas seulement Lavoie – et les conversations avec les

Afghans, indiquaient que nous étions prêts. Nous étions rendus au point où nous pouvions mettre le point final à tout ça. Il est certain que nous aurions pu nous en tenir au plan, mais quand votre attention s'éloigne de l'ennemi, de ce qu'il fait, des sources de renseignement sur le terrain... Parfois les gens n'aiment pas constater ou ne se rendent pas compte que le joueur le plus important à cette étape-ci, et bien il se trouve que c'est l'ennemi sur le terrain, ses actions, ce qu'il vous fait comprendre. J'ai bien tenté à maintes reprises de joindre par téléphone le commandant des talibans au Panjwai à l'époque, il semble bien qu'il ne rappelait pas. Je n'obtenais donc pas l'information la plus exacte possible. Vous savez, les talibans ne sont pas stupides; ils avaient posté bon nombre de leurs commandants les plus aguerris sur le terrain. Nous avions nous aussi de nombreux commandants à cet endroit, et un certain nombre de combattants étrangers, parce qu'il s'agissait là de leur principal effort depuis le début de 2006.

DAY : Comme je l'ai découvert, on a dit qu'il était imprudent de hâter l'exécution du plan. Certains avaient établi qu'une force ennemie considérable s'était massée sur l'autre rive de la rivière, et ils étaient d'avis qu'il serait prudent de bombarder ce secteur pendant 48 heures avant de traverser. Je comprends leur hésitation à traverser plus tôt que prévu. Comment avez-vous perçu une telle hésitation? À quoi pensiez-vous alors?

FRASER : Eh bien, je veux dire que je les ai écoutés. Je savais que l'ennemi s'était massé à cet endroit. Mais, vous comprenez, vous bombardez deux jours de plus et combien tuez-vous d'ennemis? Comment pouvez-vous le savoir? Vous devinez ce nombre. Nous les avons bombardés pendant un certain temps, seulement bombardés. Je vous pose encore la question : combattez-vous en fonction du plan ou en fonction de l'ennemi? Le moment était idéal à cause des renseignements qu'on détenait et des autres aspects de la situation que nous connaissions, y compris la présence de [Lavoie] sur l'objectif Rugby, après qu'il avait franchi la rivière, et la pression que nous exercions sur les talibans avec une force opérationnelle au sud. Peu importe qu'on soit le 2, le 3, le 4, le 5 ou le 6. Vous savez quoi, mesdames et messieurs? Ça n'a pas été une partie de plaisir de franchir une rivière et de pénétrer dans une zone défensive principale où les talibans nous attendaient, résolus à se battre. Ça aurait été très dur, peu importe la date choisie pour franchir la rivière.

DAY : D'accord. Alors je vais être franc avec vous. Au niveau du peloton, les gens ignorent pourquoi l'exécution du plan a été hâtée de 48 heures, mais on soupçonne que le com-

mandement de l'OTAN faisait pression en ce sens pour obtenir une victoire sur le plan des opérations d'information. Plus vite on verrait les Canadiens s'emparer de l'objectif Rugby, plus l'OTAN ferait bonne figure du point de vue des opérations d'information. Avez-vous constaté qu'un commandement supérieur exerçait sur vous une pression quelconque afin d'accélérer les choses?

FRASER : La pression venait de tous les quartiers généraux. Mais en fait, j'ai dit à mes supérieurs que nous allions exécuter le plan comme prévu. Il faudrait du temps pour ça, et ça a effectivement pris beaucoup de temps. Selon l'opération d'information, l'objectif était de laisser les Canadiens prendre l'objectif Rugby. Mais les Canadiens n'étaient pas seuls. Bien sûr, ils avaient eu droit à la part du lion des combats, mais les autres forces opérationnelles ont beaucoup donné, tout comme les autres membres de l'organisation qui ont combattu à cet endroit. Mais les brigades ne sont pas dirigées par des caporaux et des sergents. Ce rôle incombe aux commandants de brigade. Les caporaux et les soldats ne savent pas ce qui se passe à chaque heure de la journée au niveau de la brigade. Si vous voulez que ce soit eux qui dirigent les brigades, alors confiez-leur cette tâche. Mais le commandant de la brigade, c'était moi. J'ai décidé de lancer l'offensive. Mes 26 années d'expérience et les sept opérations différentes auxquelles j'ai pris part m'avaient convaincu qu'il était temps de pénétrer dans le secteur et d'en finir.

DAY : Soit. En fin de compte, vous dites que prolonger les bombardements 48 heures n'aurait pas facilité votre entrée dans le secteur de l'objectif Rugby?

FRASER : Pas selon mon estimation, non. [Le Lieutenant-colonel Lavoie] avait connu un premier succès. Il me prouvait ainsi que c'était le bon moment, tout comme mes sources de renseignement et la situation générale qui prévalait dans les environs de ce secteur, à l'ouest, au nord. Tout me disait d'y aller.

DAY : Je ne souhaite pas vous mettre dans l'embarras, mais j'ai eu vent de plusieurs rapports indiquant que [Lavoie] allait être relevé sous peu de son commandement à ce moment? Est-ce vrai?

FRASER : Non.

DAY : Donc, il n'y a eu aucune discussion en ce sens?

FRASER : Non.

DAY : D'accord. Vous savez qu'on entendait beaucoup de monde crier sur le réseau radio et que personne n'a pu dire ce qui s'était passé exactement. Alors?

FRASER : Quitter sa position et aller se battre contre quelqu'un ne fait pas partie de la routine. Vous savez, la guerre n'a rien de facile. [Lavoie] et moi-même avons eu de sérieuses discussions à maintes reprises. Nous avons parlé de la bataille la plus difficile de notre carrière militaire et de ses répercussions au plan stratégique, elles aussi assez significatives, merci. Alors, vous comprenez, de telles discussions à la fois franches et ouvertes démontrent bien toute la confiance et l'esprit de collaboration qui nous animaient, et nous disions sans hésiter ce que nous pensions. Il doit en être ainsi, parce qu'à titre de commandants, vous tenez la vie de soldats et d'Afghans entre vos mains. Y a-t-il eu d'âpres discussions? Bien évidemment. Il fallait prendre la décision cruciale de traverser la rivière, au sens propre comme au sens figuré, pour aller en finir avec les talibans.

DAY : Bon. Mais ces rumeurs courent en ce moment et il serait bon de tirer ça au clair. Le lendemain du 3 survient l'incident du tir fratricide qui change l'axe d'attaque du sud au nord.

FRASER : Eh bien tout d'abord, Lavoie et moi-même avons beaucoup parlé de ce tir fratricide. De fait, j'ai fait venir Lavoie en avion à mon quartier général pour que nous décidions ensemble du moment de franchir la rivière. Nous avons modifié le plan parce que ce tir fratricide constituait un événement important cette journée-là. Je m'en suis servi pour faire croire aux talibans que nous allions quand même franchir la rivière Arghandab comme ils l'avaient supposé. Nous avons déplacé les effectifs de Lavoie au nord pour les amener vers le sud dans un secteur d'où les talibans ne croyaient pas que nous arriverions. C'est là que la Force opérationnelle Grizzly est entrée en jeu. Elle a récupéré les troupes restantes de la compagnie Charles, leur a fourni quelques tireurs d'élite, quelques contrôleurs de tir direct et de l'appui aérien rapproché, et j'ai dit à Steve Williams : « Je veux que vous leur donniez l'impression que

votre brigade compte mille soldats comme si vous étiez Omer Lavoie. » Tout cela pendant que le Lieutenant-colonel Lavoie s'emparait des objectifs par le nord, exerçant ainsi une pression plus forte sur les talibans. Voilà ce que nous avons fait les trois ou quatre jours suivants. Et nous avons mis la pression sur les talibans depuis trois directions différentes.

Vous savez, tout le monde voulait se conformer au plan de bataille, mais à la fin de la journée, nous n'avions perdu que quatre soldats. Alors, autant on s'opposait à notre décision de devancer l'attaque, autant les résultats étaient éloquents.

DAY : Certes, mais si je me fie à la description détaillée de la bataille livrée le 3 – jusqu'à présent, j'ai interviewé huit personnes qui étaient là – ça été assez horrible pour eux. Les soldats ont littéralement été écrasés par l'ennemi qui les a surpris dans une embuscade en forme de fer à cheval. Sur le terrain, les choses ont été passablement chaotiques pendant un moment. Et ils se sont posés la question : « Bon Dieu, mais qu'est ce qu'on fout là? On aurait dû les pilonner depuis l'autre rive encore un temps. »

FRASER : C'est certain, mais dites-vous bien que si on avait continué de les bombarder deux jours durant, ils auraient continué à se terrer dans leurs trous. Ça n'aurait fait aucune différence. Vous pouvez avancer ce que vous dites, mais à mon avis nos soldats devraient se sentir davantage satisfaits d'avoir franchi la rivière! Ils étaient en mesure de réussir, et ils ont réussi. Alors les talibans n'allaient pas attendre sagement qu'ils viennent les cueillir. On en était à la bataille défensive principale que les talibans souhaitaient, et le fait que les effectifs de Lavoie aient traversé indique que la victoire nous était acquise. Les renseignements provenant des autres secteurs confirmaient que nous avions suffisamment sapé le moral des talibans pour agir sans plus attendre. Autre chose : si nous nous étions arrêtés pendant trois ou quatre jours pour pilonner les talibans un peu plus durement, ils auraient probablement repris du poil de la bête en pensant avoir repoussé une attaque. Ils auraient également profité de ces quelques jours pour refaire leurs forces avant que nous nous jetions encore une fois sur eux, étant donné qu'on les arrosait de bombes depuis déjà quelque temps avant le 3.

[Discussion prolongée sur la mise sur pied de forces opérationnelles, sur l'évolution de la situation générale en Afghanistan, etc.]

DAY : D'accord. Merci beaucoup.

FRASER : Pas de quoi. Au fait, une question me revient à l'esprit.

DAY : Allez-y.

FRASER : D'où proviennent ces rumeurs au sujet de Lavoie?

DAY : Eh bien, ce dont je parle provient en grande partie de ce que des centaines de personnes ont entendu à la radio. Je pense que c'est un peu comme ça que les rumeurs naissent. Mais il s'agit essentiellement de discussions particulièrement enflammées vous réunissant tous les deux.

FRASER : Eh bien je vous dirai simplement que c'est du sérieux tout ça. On peut bien vous expliquer toute la théorie, mais quoi? Lire sur la contre-insurrection, sur l'exploitation du terrain, sur le franchissement d'assaut de coupures humide? C'est facile de lire mais bien plus difficile d'agir. Lavoie a bien agi. Il avait un boulot difficile à faire, tout comme chacun de ses soldats. Alors quoi? Il est toujours là. L'important, ce sont les résultats qu'il a obtenus et ceux que nous avons obtenus. Et les résultats concrets obtenus sur le terrain parlent d'eux-mêmes. Il a réussi au Panjwai. Nous avons battu les talibans. Et il est toujours là, alors que Dieu bénisse Omer Lavoie.

DAY : Une partie de la controverse vient du fait qu'on a cherché à savoir pourquoi le plan avait été abandonné au profit du lancement d'une telle attaque improvisée.

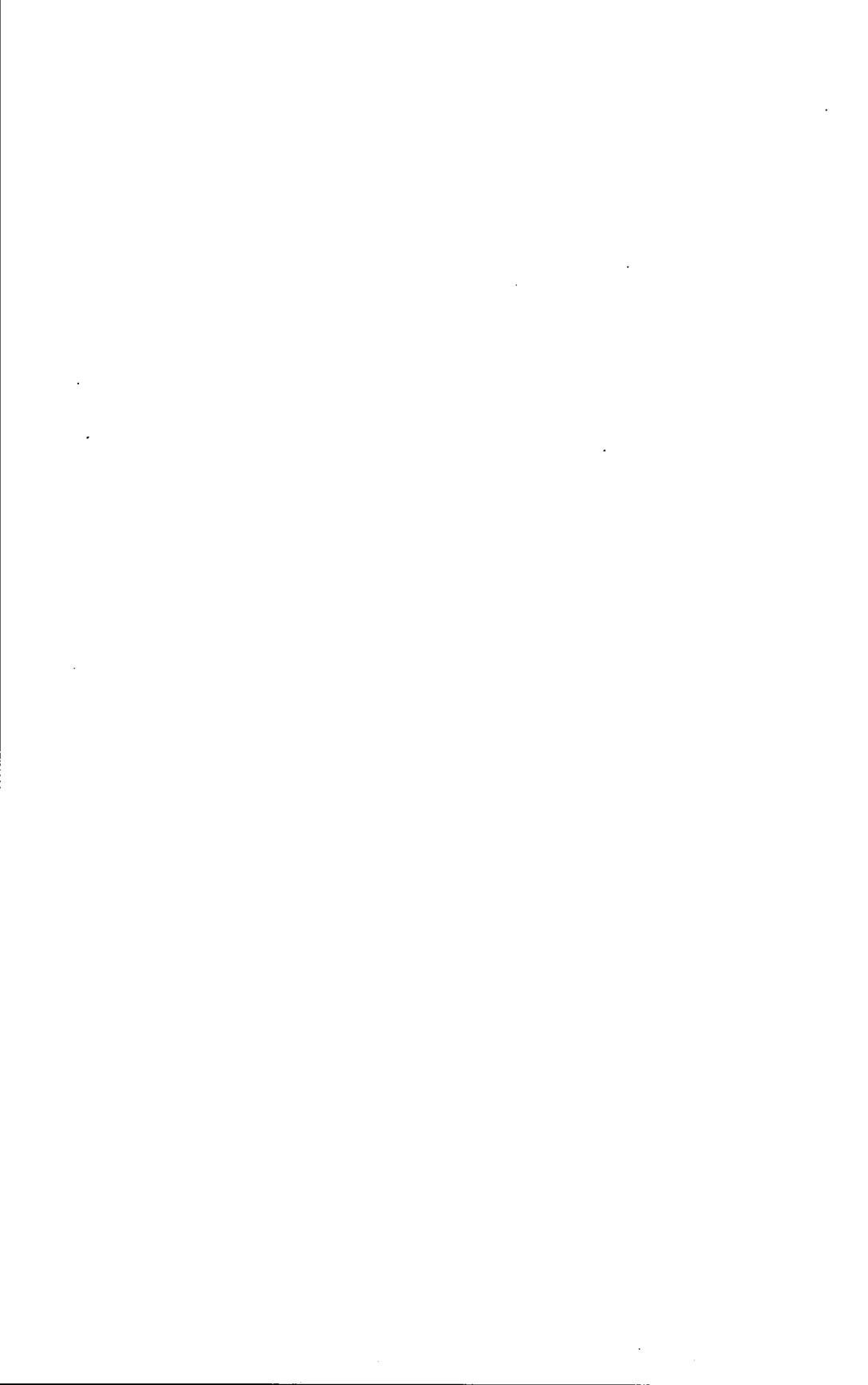
FRASER : Les Canadiens devraient prendre conscience d'une autre chose : le renseignement n'est jamais sûr à 100 p. 100, d'accord? Quand mon renseignement a été fiable à 20 p. 100, la journée a été bonne. Vous pouvez vous conformer aux lignes directrices théoriques et suivre scrupuleusement toutes les étapes de ce que vous avez à faire, mais au bout du compte, vous combattez un ennemi et vous devez travailler dans un monde où il faut composer avec l'inconnu, et ça, c'est du sérieux. Personne n'a annoncé que nous allions être attaqués le matin du 4 par un aéronef américain. Le pilote n'en avait aucunement l'intention. Mais devinez quoi les amis? C'est ça qui est ça. Vous vous faites une raison et reprenez le travail. Encore une fois, je comprends leur perception du monde qui les

entoure, mais en bout de piste, les résultats sur le terrain, les faits, tout confirme ce que nous avons dit qu'il fallait faire et ce que nous avons fait. Les Canadiens devraient arrêter de s'admirer le nombril et commencer à regarder ce que nous avons accompli en réalité, et ce n'est pas rien.

C'était l'opération la plus importante de l'histoire de l'OTAN. Il n'est pas question ici d'un groupement tactique canadien mais bien d'une brigade commandée par des Canadiens. Je suis Canadien. À ce titre, concentrez-vous sur [Lavoie] et [Hope]. Oui, ils sont importants. Mais écoutez-moi bien, le Canada assumait là-bas le rôle de leader, sous les yeux attentifs de tous les membres de la communauté internationale. Ce n'était pas le choix de Dave Fraser mais celui des Affaires étrangères, celui de l'ACDI (Agence canadienne de développement international). C'est le Canada qui a dirigé cette opération, qui a dirigé l'attaque de la brigade. C'était une brigade canadienne qui était là-bas.

DAY : Bien dit, j'en ferai certainement mention.

FRASER : Tout le monde devrait prendre à cœur ce que le Canada a pu accomplir.



CHAPITRE 8

LES MUNITIONS NE PEUVENT NOUS DONNER LA VICTOIRE À ELLES SEULES : LES OPÉRATIONS DE COCIM À BAZAAR-E-PANJWAI

Aux premiers temps des opérations de contre insurrection canadiennes dans la province de Kandahar, les efforts de l'équipe provinciale de reconstruction (EPR) étaient suivis de près dans les médias. Même si ce sont l'opération Méduse et le conflit de relativement haute intensité dans le district de Panjwai qui ont d'abord retenu l'attention, l'EPR avait alors déjà amorcé ses activités. Il n'a pas été facile de connaître le fond de l'histoire au sujet de l'EPR. À l'époque, il semblait plus risqué de s'intéresser à l'EPR que de s'intégrer au groupement tactique. Et même si le reportage qui en a résulté portait davantage sur la politique que sur l'action sur le terrain, il a été intéressant de jeter un coup d'œil en coulisses sur la lutte menée pour s'attirer la sympathie des Afghans et leur présenter des arguments convaincants. ¹

¹ Le présent reportage a d'abord été publié dans La revue Légion.

Les soldats canadiens font la guerre en Afghanistan.

À Spin Boldak, complètement à l'est de la province de Kandahar, les soldats observent la frontière avec le Pakistan. À la base d'opérations avancées Martello, au nord de la ville de Kandahar, ils patrouillent les montagnes. Partout à Panjwai, au sud-ouest de la ville de Kandahar, ils reconstruisent après avoir participé à l'opération Méduse, la plus grande bataille de l'infanterie canadienne depuis la guerre de Corée.

Chaque matin, les soldats se réveillent pour faire la guerre. Pas toujours en participant au genre d'affrontements funestes dont on parle au téléjournal, mais ils esquivent tous les jours les kamikazes et les roquettes, ils travaillent afin que les démunis obtiennent de l'aide, et ils essaient d'obtenir la confiance de gens excessivement méfiants. Ils font preuve d'un courage extraordinaire, et ils sont les acteurs d'une bataille très difficile.

La ville de Bazaar-e-Panjwai en septembre 2006.



Dans le village de Bazaar-e-Panjwai, l'Adjudant Dean Henley et le Sergent Chris Augustine mènent une lutte tranquille dans leur coin. Malgré la dimension assurément dramatique et violente de cette guerre, il se pourrait fort bien que le vrai combat soit le leur. Ils dirigent un détachement de COCIM, et c'est leur travail de mettre les villageois en confiance et d'obtenir leur soutien en faisant de bonnes œuvres. Leurs ennemis ne sont pas seulement les insurgés, ce sont aussi la corruption et la mauvaise gouvernance.

La Force opérationnelle Afghanistan a été envoyée ici par le Canada dans le cadre de la FIAS de l'OTAN, laquelle comprend plus de 31 000 soldats issus de 37 pays. Le contingent canadien en compte 2 000. Les membres du principal groupement tactique stationné à l'aérodrome de Kandahar proviennent en majeure partie du 2e Groupe brigade mécanisé, basé à Petawawa, en Ontario, alors que l'EPR, stationnée au camp Nathan Smith, à Kandahar, comprend 220 soldats appartenant à diverses unités des Forces canadiennes ainsi que des représentants de l'ACDI, du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international et de la Gendarmerie royale du Canada (GRC).





L'itinéraire d'entrée dans Panjwai était marqué de ces petits panneaux de signalisation.

L'Afghanistan est un des endroits les plus dangereux au monde et en novembre 2006, 42 soldats et un diplomate canadiens y avaient perdu la vie. De fait, c'est un pays dont les habitants ont souvent repoussé les soldats de forces étrangères. Les Britanniques ont fait trois guerres de colonisation pour essayer de se rendre maîtres de ce pays d'Asie centrale coupé de la mer. La première guerre, de 1839 à 1842, s'est terminée de façon désastreuse, la deuxième, celle de 1878 à 1880, a elle aussi connu une fin malheureuse, et la troisième et dernière tentative des Britanniques, en 1919, a abouti à l'indépendance pure et simple de l'Afghanistan par rapport à l'Angleterre. Durant les 60 années qui ont suivi, l'Afghanistan est resté en grande partie stable et indépendant et est même devenu une destination des touristes occidentaux pendant les années 1960, du moins, jusqu'à l'invasion soviétique en 1979.

Bien qu'il leur ait fallu une décennie de durs combats de guérilla, avec l'appui de l'Occident, les patriotes afghans ont fini par expulser l'Armée rouge en 1989. L'Union soviétique s'est effondrée peu de temps après, mais l'Afghanistan aussi s'est effondré. Les deux groupes ethniques principaux, les Tadjiks, au nord, et les Pachtounes, au sud, incapables de s'entendre au sujet du partage du pouvoir, sont entrés en guerre civile et se sont battus les uns contre les autres, voire entre eux, durant une bonne partie de la décennie suivante.

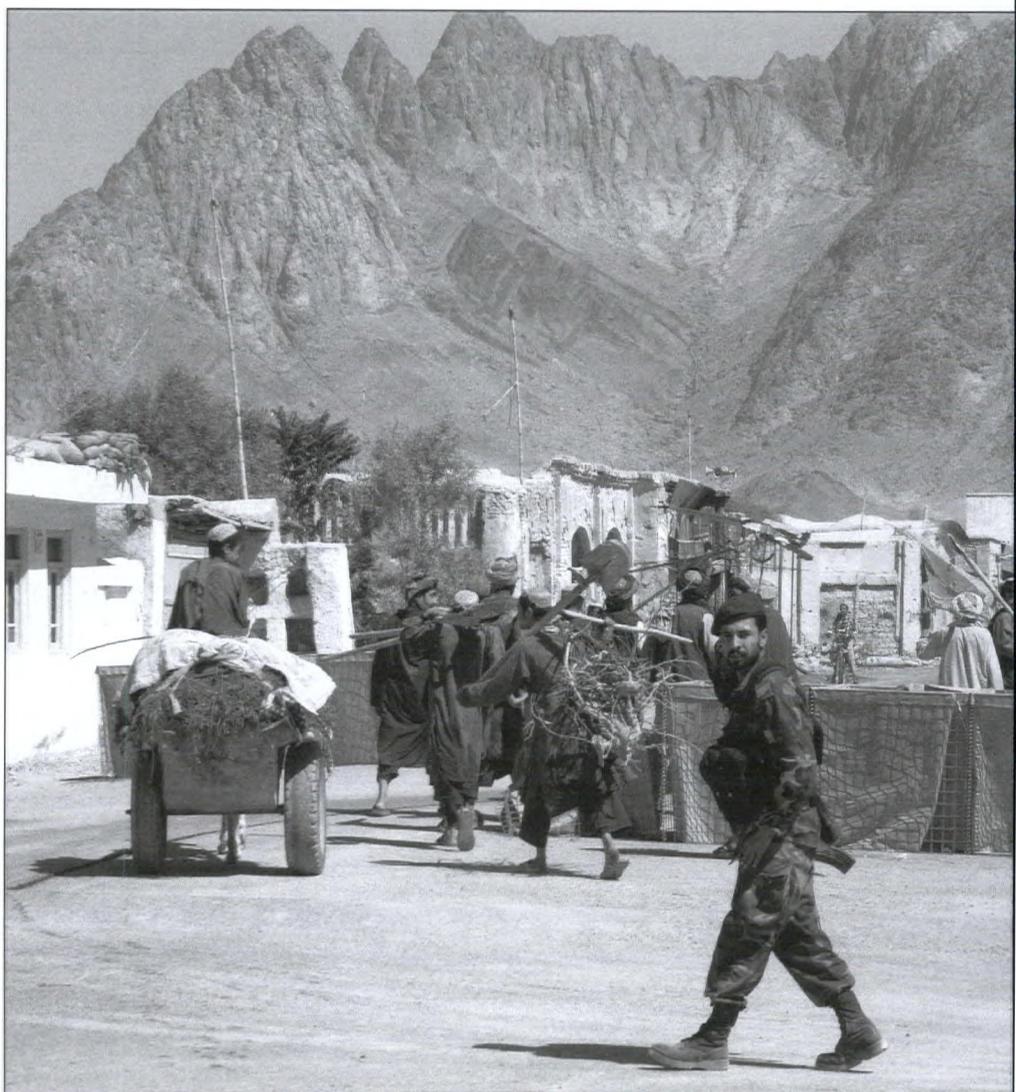
Au milieu des années 1990, toutefois, un groupe d'étudiants religieux pachtounes appelés talibans, ce qui signifie « chercheurs de savoir », a commencé à prendre le pouvoir dans la région de Kandahar. Les talibans sont rapidement devenus plus forts et plus populaires, car ils ont serré la vis aux bandits et créé un sentiment de sécurité générale, une chose que le peuple afghan n'avait pas vue depuis bien longtemps.

Malheureusement, les talibans sont aussi des intégristes musulmans qui tentaient d'exercer un contrôle absolu sur la vie personnelle, économique et politique des Afghans. Ils étaient de plus parfaitement intolérants, enfreignaient régulièrement et sauvagement les droits de la personne et n'avaient aucun respect pour la primauté du droit international.

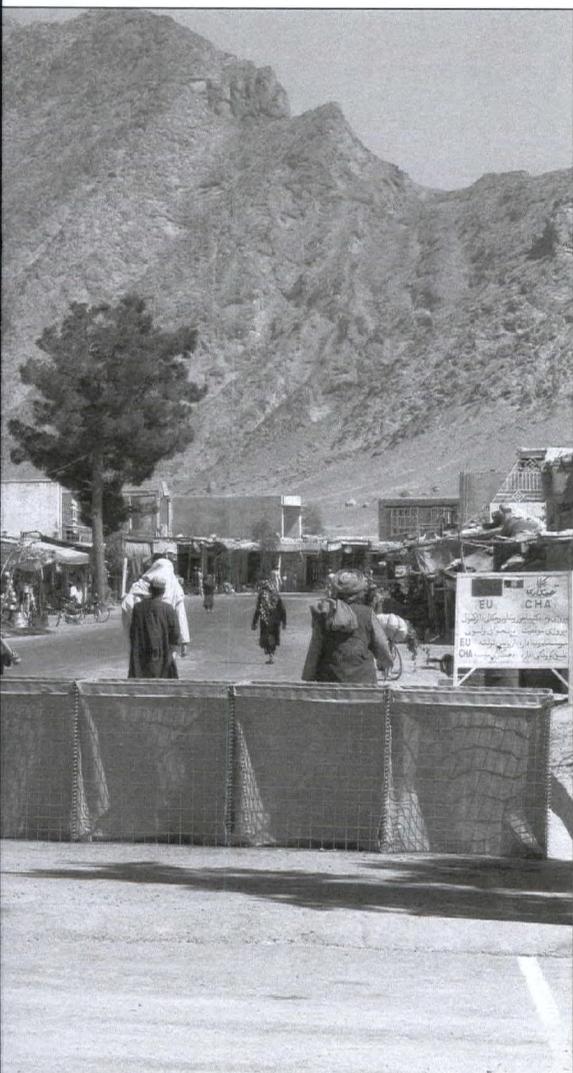
Lorsque les attentats du 11 septembre 2001 sont survenus, les talibans contrôlaient tout le pays, sauf un petit groupe, l'Alliance du Nord, composé surtout de Tadjiks, et qui arrivait à se maintenir dans une région située au nord de Kaboul, la capitale du pays.

Les Forces canadiennes sont actuellement en Afghanistan, non seulement parce que les talibans donnaient asile à Oussama ben Laden et permettaient à son organisation terroriste Al Qaïda de se servir du pays comme base d'entraînement, mais aussi parce qu'ils ont refusé d'arrêter de le faire, même après les attentats du 11 septembre 2001. Maintenant que les talibans ont été dispersés, le but de la lutte est désormais d'offrir stabilité et sécurité à la nation afghane, afin que l'Afghanistan cesse de constituer une menace pour la sécurité internationale.

« C'est un pays qui a permis à des terroristes extrémistes de venir s'installer et de lancer des attaques contre les pays occidentaux », dit le Colonel Fred Lewis, le commandant adjoint de la mission. « Heureusement qu'il n'y a pas eu un grand nombre de Canadiens tués (lors des attentats du 11 septembre 2001), mais plus de trente l'ont tout de même été. C'est donc là le premier point : la sécurité du Canada est un enjeu. Le second point, c'est que nous venons d'un pays qui a toujours exporté ses valeurs. Je ne parle pas d'imposer sa culture contre le gré de qui que ce soit, mais bien d'exporter ses valeurs correctement, que ce soit par le maintien de la paix ou le travail de développement dans le tiers monde, que ce soit lors de la Première Guerre mondiale ou la Deuxième Guerre mondiale. C'est la même chose. »



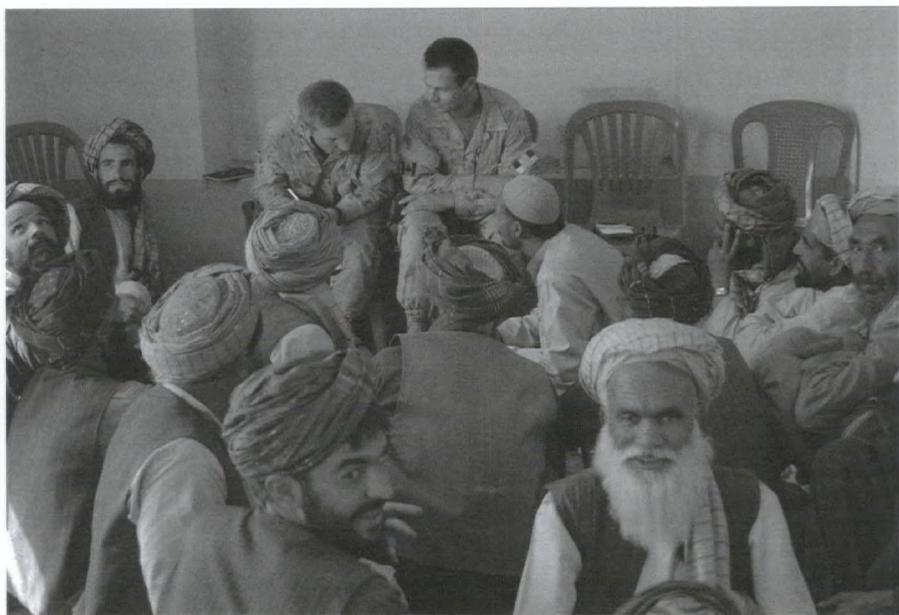
L'effort déployé ici est loin d'être limité. C'est une première historique pour l'OTAN que de rassembler les pays de l'alliance pour une opération d'une telle ampleur dans un endroit aussi éloigné de l'Atlantique Nord. Au Canada, il est normal que les médias fassent converger leur attention sur la participation canadienne, mais sur place à Kaboul ou simplement sur le site de l'aérodrome de Kandahar, il est stupéfiant de constater à quel point les soldats présents sont issus d'un grand nombre de pays. Commandos français, parachutistes hollandais, bérets verts américains, artilleurs danois, fantassins turcs et fantassins de marine britanniques se côtoient, mais on retrouve aussi des



Un soldat Afghan au centre-ville de Bazaar-e-Panjwai, en septembre 2006.

Lituanais, des Irlandais, des Islandais, des Belges, des Bulgares, des Australiens, des Suisses, des Suédois, des Norvégiens, des Néo-Zélandais et bien d'autres encore.

Dans la plupart des régions afghanes, la mission de l'OTAN va très bien. Durant les quelques dernières années, Kaboul s'est développée de manière remarquable. L'économie est en plein essor et les rues sont pleines de vendeurs, d'entrepreneurs et d'écoliers en uniforme. Dans le nord, la situation est en règle générale stable, les taux d'emploi sont élevés et il n'y a guère de violence. L'ouest du pays ne va pas mal non plus. Mais dans le sud, eh bien, c'est une toute autre histoire.



L'Adjudant Dean Henley et le Sergent Chris Augustine lors d'une rencontre avec les anciens de l'endroit, à Bazaar-e-Panjwaj, en octobre 2006.

Les combats actuels dans le sud pourraient être vus, en un sens, comme la suite de la guerre civile commencée dans les années 1990 et qui ne s'est jamais vraiment terminée.

L'ennemi se compose de talibans, de chefs de guerre, de narcotrafiquants, de bandits et, à un moindre degré, de militants islamistes venus du Moyen Orient et de l'Afrique du Nord.

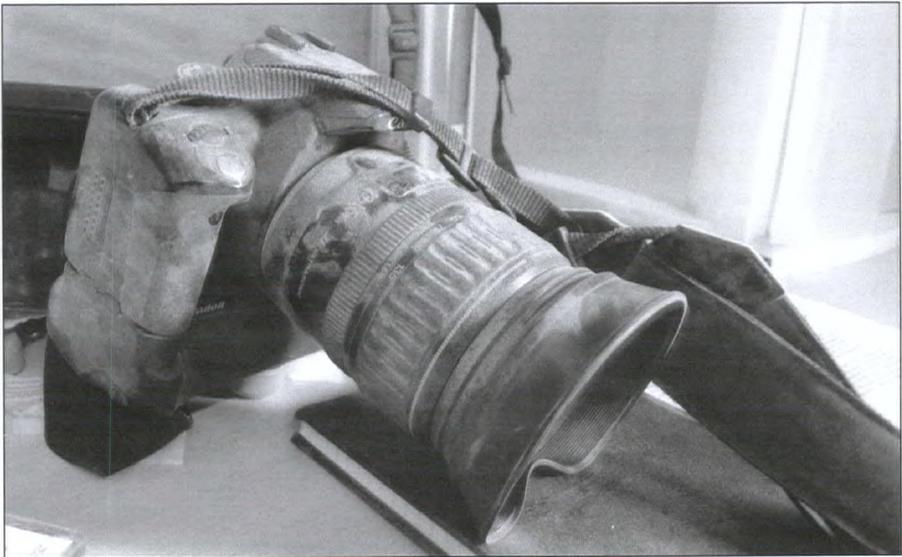
« Il y a les talibans intransigeants, qui sont des extrémistes, presque autant que les gars d'Al Qaïda », dit le Colonel Lewis. « Ensuite, il y a ce que nous appelons les " journaliers combattants ", des gars que les talibans recrutent et paient pour qu'ils se battent pour leur compte. Fondamentalement, l'ennemi, c'est tous ceux pour qui un gouvernement afghan fonctionnel constituerait un inconvénient. »

Dans une guerre conventionnelle, l'objectif militaire est habituellement clair : employer une puissance de feu écrasante pour détruire les forces ennemies et s'emparer d'un territoire ou le conserver. Ce n'est toutefois pas ce qui se passe dans la province de Kandahar, où la réussite dépend, plus ou moins comme dans une démo-

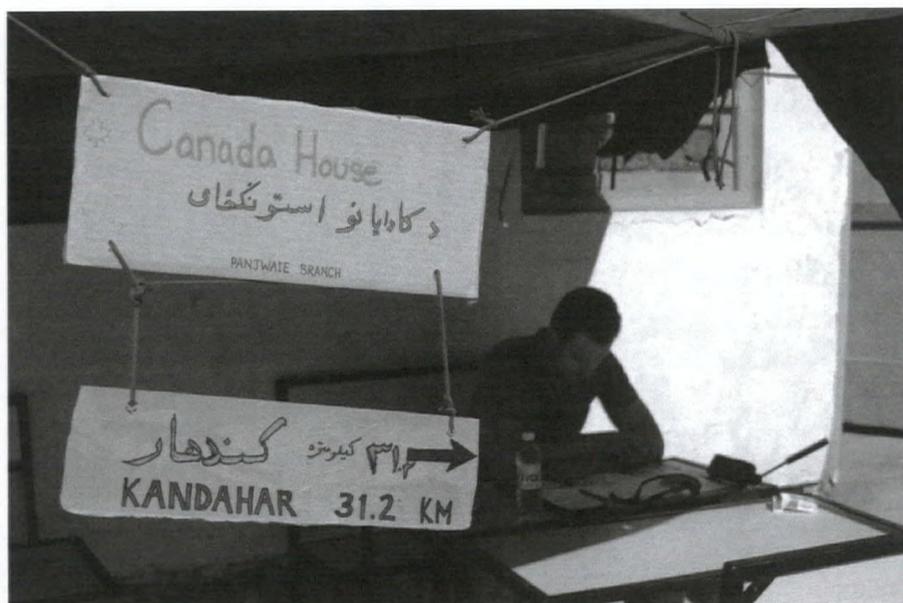
cratie, de la volonté du peuple. Si trop d'Afghans se mettent à croire que leurs intérêts sont mieux servis par les talibans, aucune force ne sera assez grande pour les faire changer d'avis.

C'est pourquoi l'objectif militaire des deux camps en Afghanistan consiste à amener la population à adhérer à sa cause. La puissance de feu, même la puissance militaire, n'a qu'une utilité restreinte. Dans cette bataille pour le peuple, les talibans jouissent d'un avantage énorme, du simple fait qu'ils sont des enfants du pays : ils parlent la même langue que les villageois, ils ont la même histoire, ils sont souvent parents. À l'automne 2006, cette lutte pour l'appui du peuple était la véritable bataille dans la province de Kandahar.

l'Adjudant Henley et le Sergent Augustine sont au front de cette bataille. Un réserviste des Gray and Simcoe Foresters, de Barrie, en Ontario, l'Adjudant Henley occupe, en Afghanistan, le poste de commandant de détachement d'une des équipes de COCIM rattachées à l'EPR, au camp Nathan Smith, à Kandahar. Le Sergent Augustine, un réserviste du Princess of Wales Own Regiment de Kingston, en Ontario, est commandant en second du détachement de COCIM, dont l'effectif compte bien moins de vingt hommes.



Le métier de reporter de guerre n'est pas de tout repos. En campagne, il peut être difficile de garder l'équipement en état de fonctionnement.



l'Adjudant Dean Henley et son quartier général, dans Panjwai, en octobre 2006.

Leur travail consiste à aller dans les villages pour y voir ce que les Canadiens peuvent faire pour venir en aide aux villageois. « Il ne suffit pas de tuer les insurgés pour mettre fin à l'insurrection », affirme l'Adjudant Henley. « On ne peut pas tuer l'insurrection, il faut lui retirer sa base. Il n'y a pas moyen de faire autrement. »

En septembre et octobre 2006, l'Adjudant Henley et son équipe étaient installés à Bazaar-e-Panjwai, au sud de Kandahar. Cette petite ville marchande n'est qu'à quelques kilomètres de la région de Pashmul, où l'opération Méduse a eu lieu. Ce n'est pas un endroit sûr, loin de là.

L'équipe vit dans l'enceinte d'une école secondaire, dans une salle de classe vide. Les conditions sont difficiles, surtout les installations sanitaires, qui sont constituées d'une chaise en acier percée sur laquelle un siège de toilette a été fixé. Pour faire ses besoins, on emporte la chaise dans les champs, mais attention aux mines terrestres. « Les gens reconnaissent maintenant que la présence du détachement de COCIM est positive pour leur village. Nous engageons beaucoup de gens comme journaliers », explique l'Adjudant Henley. « On constate la différence; ils ne m'aiment pas nécessairement, mais ils aiment ce que je fais. Pourvu qu'ils arrivent à comprendre que je suis ici pour les aider. Je pense qu'il faut juste laisser le temps au temps. »

Le jeudi 5 octobre 2006, l'Adjudant Henley et le Sergent Augustine convoquent une grande séance municipale de l'autre côté de la rue où se trouve l'école qui leur sert de base. Plus de 45 anciens, mollahs et chefs locaux se présentent pour discuter et écouter. La salle est vite comble, et la température y devient rapidement torride. La force de sécurité de la COCIM monte la garde autour du périmètre.

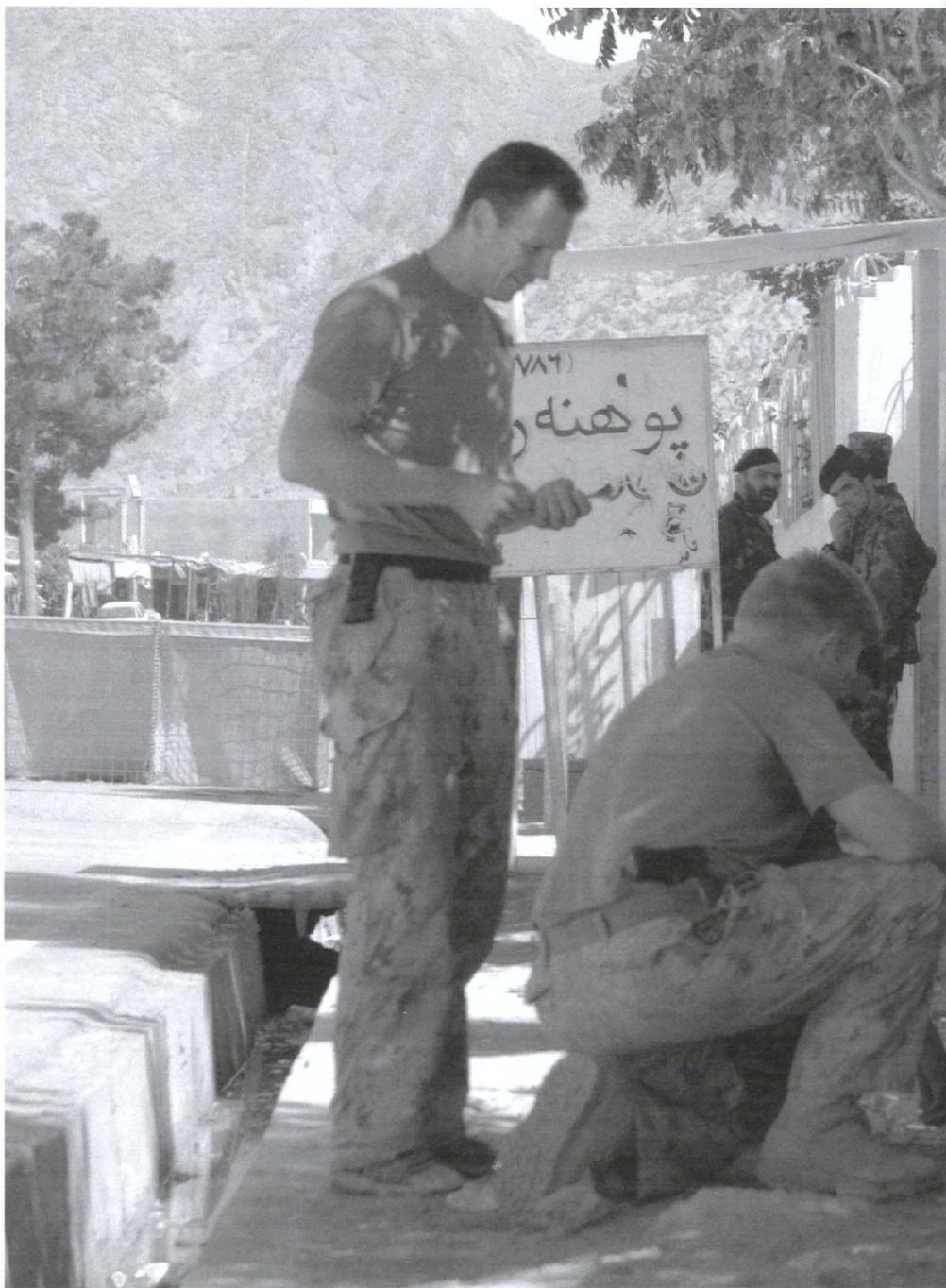
l'Adjudant Henley et le Sergent Augustine ne sont pas autorisés à faire des promesses ou à distribuer de l'argent à cette occasion, mais ils vont écouter les villageois leur parler de leurs problèmes, et ils vont prendre des notes, beaucoup de notes. Ils commencent par parler au groupe. « Nous ne pouvons pas vous promettre que nous réglerons tous les problèmes de Panjwai », leur dit le Sergent Augustine. « Nous allons faire de notre mieux, mais c'est à chacun d'entre vous de réaliser le véritable changement. »

« Et nous ne pouvons rien faire sans sécurité », ajoute l'Adjudant Henley. « Quand des gens essaient de nous tuer et de nous faire exploser, nous ne pouvons pas vous aider. »

Un homme parmi les plus vieux, un grand vieillard arborant une longue barbe blanche, se lève pour assurer à l'Adjudant Henley que tant qu'ils seront là pour les aider, ils seront en sécurité. C'est un bon départ.

Pendant l'heure qui suit, les villageois, à tour de rôle, dressent la liste des choses dont ils aimeraient que les Canadiens s'occupent. Il s'agit dans la majorité des cas de réparations, d'ajouts ou de rénovations à apporter aux mosquées, y compris une demande de terminer la construction d'une mosquée locale, amorcée par les talibans, mais qui n'a été construite qu'à moitié. Cette dernière demande donne lieu à un rapide échange de regards entre le Sergent Augustine et l'Adjudant Henley.

Après avoir recueilli les requêtes des villageois, les deux militaires commencent une période de questions qui tombe vite dans le chaos quand Augustine demande à la foule si tout le monde est satisfait de la distribution des vivres provenant de l'aide humanitaire. Le désordre s'installe lorsque trois ou quatre personnes se mettent à parler en même temps, jusqu'à devenir une séance de hurlements et de cris ininterrompus d'une quinzaine de minutes. Après quelques minutes, l'interprète lui même n'essaie plus de suivre les échanges.



L'Adjutant Dean Henley et le Sergent Chris Augustine distribuent la paye à des travailleurs afghans locaux, à Bazaar-e-Panjwai, en octobre 2006.



Les gens fulminent. Le problème, c'est que les villageois affamés ne reçoivent pas la nourriture. Un homme se lève : il jure que 99 p. 100 des vivres sont volés et revendus. Le reste des hommes acquiescent de la tête.

Il s'avère que quelqu'un, dans l'administration, détourne la nourriture à son profit. Un autre homme se lève : « Le gouvernement et les organismes doivent changer la manière dont ça se fait, ou bien ils doivent arrêter de donner cette aide. »

Un autre homme se lève pour donner un avertissement : « Nous sommes pris entre deux feux. Nous ne sommes ni du côté des talibans, ni du côté du gouvernement. Si vous nous aidez, nous serons avec vous. Sinon ... »

Durant une heure, les villageois discutent point par point d'un nouveau plan pour contourner les fonctionnaires corrompus, et ce, en distribuant la nourriture par l'entremise des mosquées de la région, qui sont au nombre d'environ soixant-cinq. Tous sont d'accord : tout le monde fait confiance aux religieux qui dirigent les mosquées; ils seront justes.

l'Adjudant Henley et le Sergent Augustine n'adhèrent pas tout de suite au plan des villageois, mais ils finissent par convenir que c'est un bon plan, et ils promettent de faire de leur mieux.

Une fois le tumulte apaisé, un autre vieil homme se lève : « La solution à chaque problème dans cette région se trouve ici », et il pointe en direction de la salle et de la foule qui y est amassée, « il faut écouter les gens. Si vous voulez vraiment la paix et la sécurité, écoutez simplement les gens, parce que les dirigeants ne font qu'une chose : voler. »

Après la réunion, l'Adjudant Henley et le Sergent Augustine retournent à leur enceinte, de l'autre côté de la rue, où ils commencent à établir un plan. Une des premières choses à faire, c'est de faire un rapport au quartier général de l'EPR pour rendre compte de ce qu'ils ont appris. La conversation avec l'officier des opérations ne se passe pas très bien. « Les gens sont très contrariés à propos de la distribution de nourriture. C'est un facteur déterminant. Si nous faisons parvenir les vivres à leurs destinataires, ils vont nous aimer, sinon, nous mettons beaucoup de gens en colère », explique l'Adjudant Henley au téléphone satellite.

D'une certaine façon, tout l'effort de reconstruction de l'Afghanistan se résume à cela. Les membres du groupement tactique et du personnel de l'EPR sont ici pour donner l'occasion à ces deux réservistes de se lier avec les Afghans, d'apporter des changements positifs dans leur vie et d'ainsi gagner leur confiance. Il y a néanmoins un problème. L'Adjudant Henley insiste encore plus. « Le système est en train d'échouer », dit-il à l'officier des opérations. « Nous sommes en train de mettre 10 000 personnes en colère, des gens vont ensuite se retourner contre nous. »

Malgré la franchise brutale de sa mise en garde, il a de la difficulté à faire passer son message. Le système en place est peut-être corrompu, mais les mécanismes sont déjà bien établis. On explique à l'Adjudant Henley que contourner ces mécanismes risque de miner la confiance envers le gouvernement. C'est difficile à saisir, car c'est justement le manque de confiance envers le gouvernement qui est à l'origine du problème.

Toutefois, comme le commandant de l'EPR, le Lieutenant-colonel Simon Hetherington, l'a par la suite fait remarquer, il y a d'autres facteurs en jeu. « Je me suis fait avoir plusieurs fois par des groupes qui prétendaient représenter les habitants de la région, pour ensuite me rendre compte que ce n'était pas le cas », dit le Lieutenant-colonel Hetherington. « Je n'ai qu'une option : appuyer le gouvernement légitime de l'Afghanistan. »

Le Lieutenant-colonel Hetherington confirme ce que l'Adjudant Henley a découvert. On ne peut pas distribuer la nourriture par l'entremise des mosquées.

Alors, malgré ce revers, l'Adjudant Henley et le Sergent Augustine commencent à planifier les réparations à la mosquée, déjà en quête de nouvelles façons de prouver aux villageois que les Canadiens sont vraiment là pour les aider. Et ils n'ont pas renoncé à faire parvenir la nourriture aux gens qui ont faim. « Je pense que ce que nous allons essayer de faire, c'est de travailler avec cette approche gouvernementale, mais si nous arrivons à démontrer qu'il y a des gens qui ont faim et à qui les vivres ne parviennent pas, nous allons essayer d'améliorer ce système. Espérons que cela ne minera pas les efforts du gouvernement. Nous ne voulons par ailleurs pas mécontenter des populations déjà vulnérables dans la région où nous travaillons », ajoute le Sergent Augustine. « Nous verrons à quel point nous nous montrerons persuasifs », dit-il avec un large sourire.

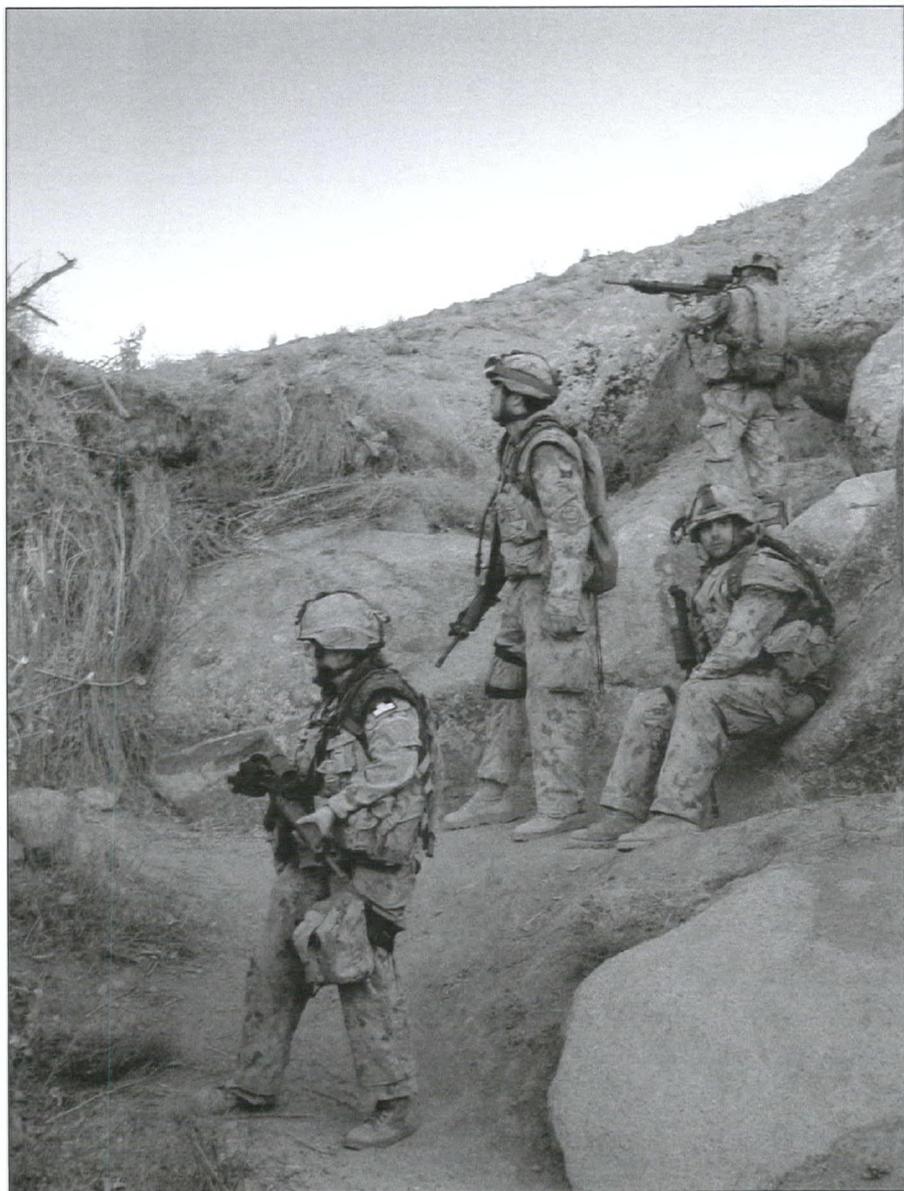
Quand on est au Panjwai, on ne peut guère faire autrement que de ressentir le poids de l'histoire. L'ennemi ne reculera pas, et il ne s'en ira pas. Peu importe comment, il va falloir le vaincre. Mais comme le dit le Colonel Lewis, ce n'est pas parce que c'est difficile, que ce n'est pas ce qu'il faut faire. « Il y a des gens vraiment méchants en ce monde. Je pense parfois que les Canadiens sont très naïfs, à cause du pays dans lequel nous vivons. Je pense parfois que les Canadiens ... n'ont pas une assez grande expérience du monde. Ils disent « non, non ... laissez simplement les Afghans régler leurs propres problèmes. Eh bien, voyez-vous? Ils ne peuvent pas, parce qu'il y a des gens méchants qui ne le leur permettent pas. »

Ils sont nombreux les signes, quand on les cherche, qui démontrent quasi tous les jours que la situation dans une partie ou une autre de l'Afghanistan empire : les morts violentes ont augmenté chaque année depuis 2001, ainsi que la production de drogues, pour ne mentionner que ces deux éléments. On peut cependant voir les choses sous un autre jour. De la renaissance de Kaboul à l'établissement d'un gouvernement démocratique, en passant par les petites victoires que les Canadiens remportent presque chaque jour contre les forces ennemies, il y a de nombreuses manifestations de réussite également.

En fin de compte, l'Afghanistan est assez grand et sauvage pour qu'à peu près toutes les opinions se valent. Il se peut que la situation afghane s'améliore et s'aggrave tout à la fois. Si tel est le cas, c'est certainement parce qu'en ce moment, on est en plein milieu de la bagarre. Ce n'est pas le début et ce n'est assurément pas la fin, mais cette étape centrale où rien n'est certain.

Il faut aussi toutefois voir le tableau dans son ensemble. Si vous passez du temps dans n'importe quelle grande base de la FIAS en Afghanistan, vous verrez des soldats de nombreux pays : des Allemands, des Autrichiens, des Estoniens, des Lettons, des Macédoniens, des Italiens, des Croates et des Tchèques, et ils travaillent de concert, se battent souvent côte à côte, afin d'empêcher le retour d'une pensée totalitaire qui, nous en convenons tous, constitue le véritable ennemi, une façon de voir qui n'a pas sa place dans une perspective d'avenir.

Si une chose est claire en Afghanistan, c'est que le monde a bien changé depuis le début du XXe siècle. Il n'y a pas si longtemps, bon nombre des pays dont les soldats sont présents ici ont combattu pendant deux guerres mondiales pour empêcher cette pensée totalitaire de prendre le haut du pavé. Ce combat est désormais en grande partie terminé, et il ne reste plus beaucoup de « méchants. » La poignée de barbares encore actifs est retranchée dans les coins les plus obscurs du monde; ces irréductibles insurgés se cachent dans des cavernes au cœur des montagnes ou se dissimulent sous des déguisements parmi les villageois. C'est une dure bataille, qui sera longue, et la victoire n'est pas garantie, mais l'OTAN est en train de faire un grand ménage. Les Canadiens mènent la lutte.



Dans le village d'El-Bak, tout juste à côté de la BOA Martello.

CHAPITRE 9

DES SPECTRES DANS LES COLLINES : LES PREMIÈRES OPÉRATIONS DE CONTRE-INSURRECTION DANS LE DISTRICT DE SHAH WALI KOT

Au début de la deuxième rotation dans la province de Kandahar, les responsables canadiens n'avaient pas encore réussi à cerner l'ampleur de la menace avec précision et le niveau de difficulté de la tâche qui leur avait été attribuée. Même si bien plus tard, il est devenu évident que nous n'avions pas assez de troupes sur le terrain pour produire l'impact voulu dans la province de Kandahar, à ce moment là, au début de la mission, on ne voyait vraiment pas la nécessité d'augmenter les effectifs pour faire le travail. ²

² Le présent reportage a d'abord été publié dans La revue Légion

Dans les montagnes autour de BOA Martello, les ennemis sont comme des fantômes; ils se cachent parmi les villageois et ne se démarquent que pour combattre, quand et où ils le décident. La plupart du temps, ils demeurent cachés et tirent leurs mortiers et roquettes de loin. Il leur arrive toutefois d'attaquer en nombre.

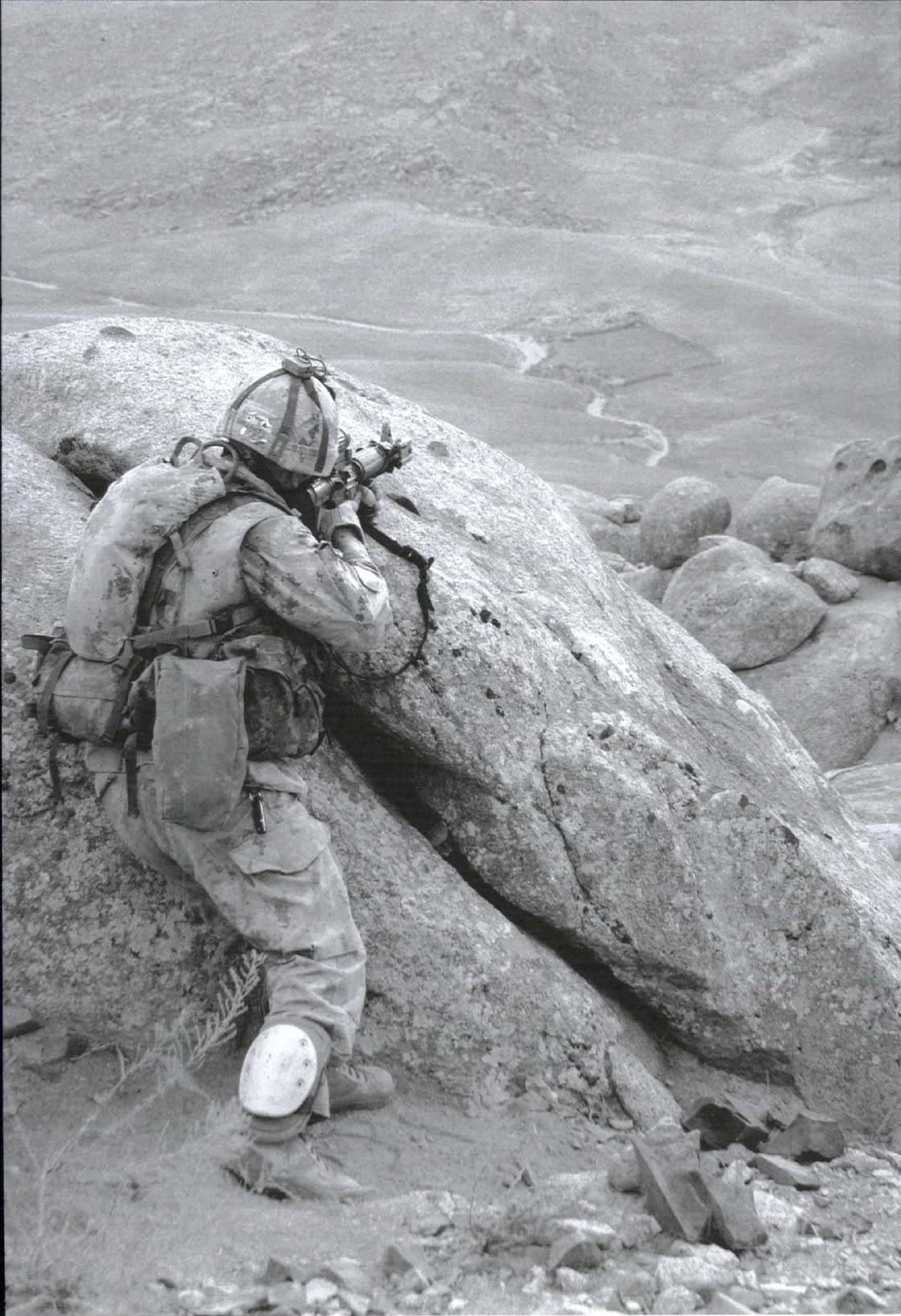
Le 4 septembre 2006, peu après le crépuscule, environ 80 d'entre eux sont descendus des montagnes et ont attaqué la BOA Martello, une base canadienne située loin au nord de Kandahar, en Afghanistan. Des hauteurs environnantes, ils ont fait feu avec leurs mortiers, leurs roquettes et leurs mitrailleuses lourdes à partir de trois directions. Durant la première heure, environ, les choses étaient loin d'être roses. Tout le monde était cloué sur place, et l'ennemi approchait. Une attaque d'une telle ampleur et aussi bien coordonnée avait de quoi étonner; l'ennemi essayait de prendre la base.

Lors de l'attaque, la BOA Martello était occupée par un petit groupe de soldats canadiens et une imposante force d'infanterie hollandaise entraînée à l'assaut aérien. Les Hollandais étaient venus remplacer la force opérationnelle canadienne qui avait été envoyée dans le district Panjwai pour participer à l'opération Méduse, une importante offensive menée dans la région située au sud de la ville de Kandahar.

Vers la fin du mois de septembre, l'opération Méduse était toutefois terminée. Les Canadiens étaient revenus à la BOA Martello avec l'intention de reprendre le contrôle d'une région désormais insoumise. Ce qui suit est l'histoire des quatre premiers jours qui ont suivi leur retour à la base.

La BOA Martello se trouve sur un plateau qui surplombe le village d'El Bak, le long d'une petite route qui relie Kandahar à la ville de Tarin Kot, dans la province d'Uruzgan. C'est le point le plus septentrional de la zone d'opérations des militaires canadiens. La base est entourée de monceaux de rochers hauts comme des montagnes et de crêtes au relief torturé. Tout est recouvert d'une épaisse couche de la plus fine poussière qu'on puisse imaginer. Pour faire image, l'endroit ressemble à un chantier de construction sur la Lune.

Un soldat de la compagnie Bravo repère un homme qui pourrait être un insurgé dans les collines qui surplombent la BOA Martello.



Quant à El Bak, on dirait plutôt un village du VII^e siècle. C'est un assemblage de bâtiments en terre séchée, de fossés d'irrigation, de sentiers et d'ânes irrités. Les quelques centaines d'habitants d'El Bak ne sont pas exactement accueillants, mais ils ne sont pas ouvertement hostiles non plus.

Comme le veut la vieille tradition afghane, ils évitent de se commettre en attendant de voir quel camp va remporter la mise.

Le vendredi 29 septembre, quelques heures à peine après le retour de la force canadienne à la BOA Martello, un sergent-major de bataille hollandais prénommé Frank (nom de famille non divulgué) a présenté un compte rendu détaillé des événements des dernières semaines. Debout au point le plus élevé de la base, Frank montrait au groupe de soldats canadiens où l'ennemi avait placé ses armes et leur expliquait le déroulement de l'attaque du 4 septembre.

Vers 18 h 45, les insurgés ont commencé à faire feu à partir de trois crêtes montagneuses qui surplombent le camp. Ils ont attaqué les entrées de la base à l'avant et à l'arrière, ils ont tiré sur le poste de commandement (PC) et les tentes d'hébergement, puis ils ont pris pour cible les réservoirs souples et les postes d'observation (PO).

Au début de l'attaque, la situation était chaotique dans le camp. Les positions des mortiers hollandais étaient soumises à un feu nourri, ce qui rendait toute riposte impossible. Comme la plupart des positions des insurgés étaient au delà de la portée des armes légères, ce sont les deux ou trois mitrailleurs le long du mur et quelques véhicules blindés hollandais qui ont dû repousser l'attaque. À un moment donné, les insurgés se sont avancés jusque sous le PO situé au nord du camp, à quelques centaines de mètres de l'enceinte du camp.

Les combats ont fini par tourner en faveur des Hollandais quand un des canons de leurs véhicules a réussi à détruire la position de tir principale des insurgés, une arme lourde russe de 12,7 mm située à un endroit surnommé Joshua Tree (yucca arborescent), lequel se trouve à environ 1 200 mètres au-dessus du camp.

Le Caporal Al Hennessy, de la compagnie Bravo du RCR, est un des Canadiens qui se trouvaient à la BOA Martello durant l'attaque. « Je venais de commencer à souper

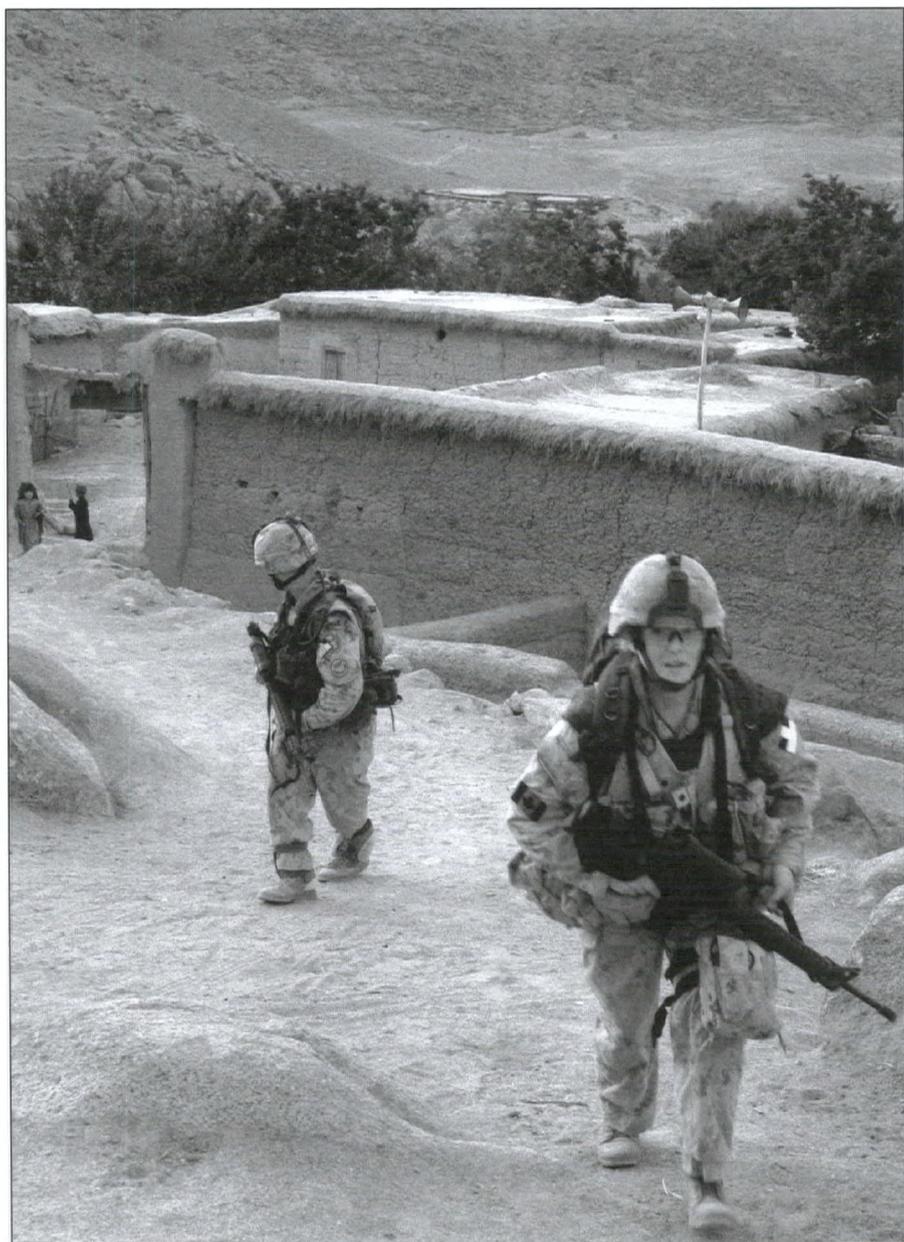
quand le ciel nous est tombé sur la tête. Les projectiles nous arrivaient par derrière et tout autour. J'ai immédiatement ramassé mon équipement. Je n'aime pas employer un mot comme " figer " et d'autres termes du même genre, parce que c'était un choc. J'ai rassemblé tout le monde, trois Canadiens et un Hollandais. On a pris nos affaires et on est sorti par l'arrière de la tente. Les balles fusaiient de partout. J'ai vu deux combattants ennemis se lever et tirer des grenades propulsées par fusée près du PO nord. Une grenade a fait sauter un camion dans le stationnement. »

En tout et pour tout, la bataille a duré presque six heures. Les assaillants se sont finalement dispersés quand des hélicoptères de combat hollandais se sont mis de la partie. Chose étonnante, il n'y a pas eu une seule victime alliée. D'après des sources hollandaises, dix combattants talibans ont été tués. « Quelqu'un qui, s'étant trouvé ici, dirait qu'il n'a pas eu peur est un menteur, déclare le Caporal Hennessy, alors que les projectiles frappent partout autour de toi et que tu ne sais pas de quel côté aller, parce ce que tu ignores d'où ils sont tirés. Tant qu'on ne l'a pas vécu soi-même ... on entend les balles ricocher et siffler. C'est une sensation affreuse de savoir qu'on te tire dessus, que tu pourrais être touché. »

Le samedi matin, les Hollandais ont commencé à partir, laissant derrière eux les Canadiens, qui allaient devoir se défendre seuls. Le commandant de la compagnie Bravo, le Major Geoff Abthorpe, doit partir lui aussi. Ce n'est pas qu'il veuille s'en aller, mais la compagnie Bravo a perdu son premier soldat vendredi, quand le Soldat Josh Klushie a été tué en marchant sur une mine dans le district de Panjwai. Le Major Abthorpe va accompagner sa dépouille à Kandahar pour lui faire ses adieux.

« Le lendemain et dans les jours qui suivent, nous serons particulièrement vulnérables », souligne le Major Abthorpe, en portant son regard vers les collines. « Ils nous observent en ce moment, et ils voient ce grand convoi quitter la base, des hélicoptères prendre des hommes à leur bord. S'ils veulent nous attaquer, nous tester, ça va se passer demain ou après demain. »

Une fois les Hollandais partis, le camp semble vide. La force qui reste sur la base, formée pour la plus grande partie de la compagnie Bravo du RCR et d'éléments du 2 RCHA et du 2e Régiment du génie de combat, suffit à peine à combler toutes les positions défensives le long de l'enceinte. Un sergent canadien propose à la blague d'installer des épouvantails de paille autour du camp.



Le Caporal Janice Comeau, en tête d'une rude patrouille à pied en montagne.

Le manque d'effectifs est indéniable. Par exemple, dans les derniers temps de leur mission à la BOA Martello, les soldats hollandais ne patrouillaient à l'extérieur des barbelés qu'en groupe d'au moins 20 hommes. Les Canadiens vont effectuer leurs patrouilles avec un nombre de soldats nettement inférieur. « À dire vrai, nous ne sommes pas assez nombreux pour patrouiller les collines, estime le Major Abthorpe, mais nous n'avons pas vraiment le choix. Sinon, on leur laisse une trop grande liberté de mouvement. Il faut affirmer notre présence dans les collines pour espérer les repousser. »

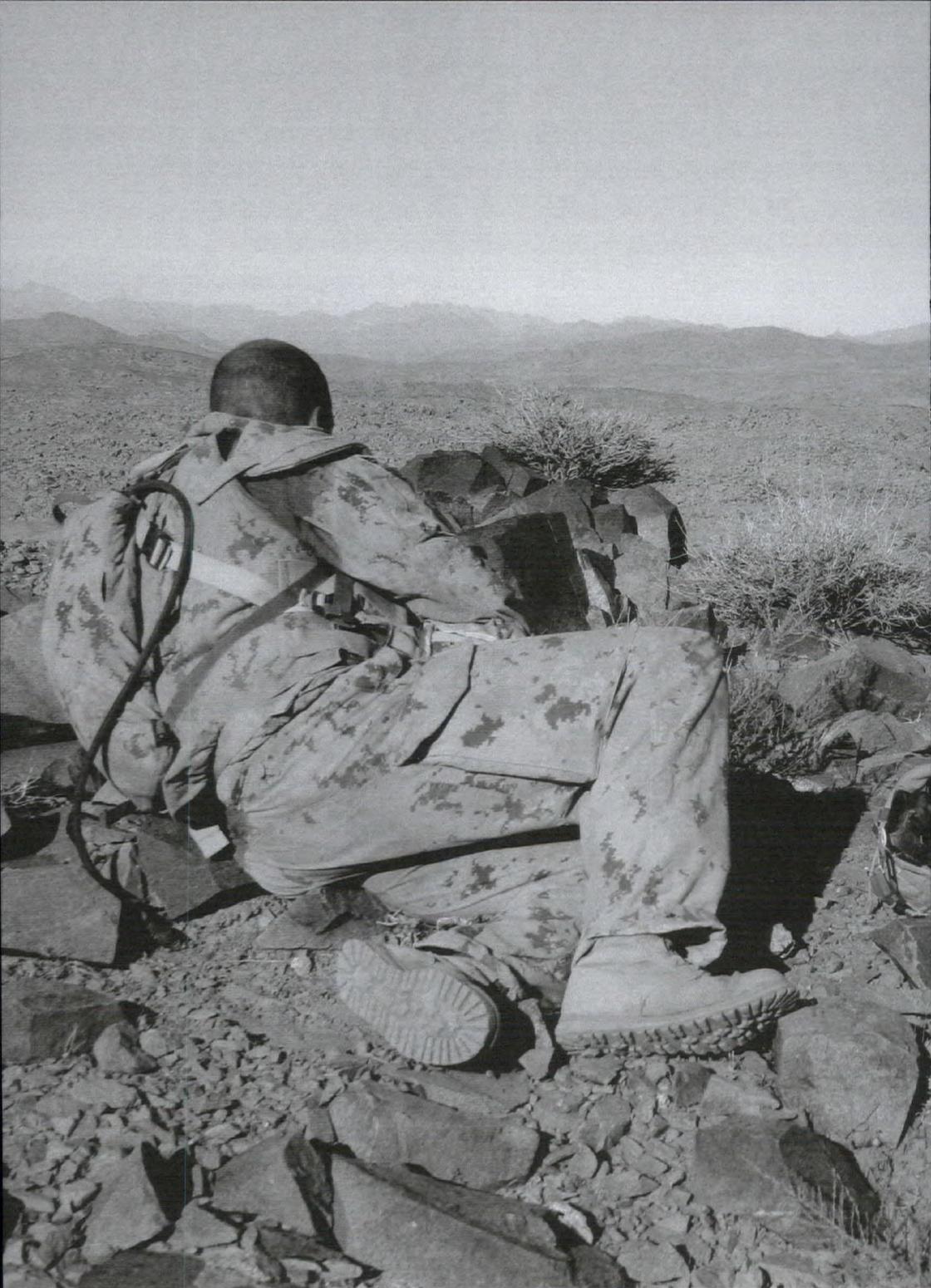
Samedi après-midi, la première patrouille traverse les barbelés. Elle a pour mission de grimper sur une des montagnes avoisinantes, surnommée Big Rock, pour y repérer toutes les indications d'activité de l'ennemi.

L'Adjudant Jim Murnaghan et le Sergent Mark Gallant commandent la patrouille. Ce sont deux vieux copains, qui arrivent à faire des blagues dans les situations les plus improbables. Ce sens de l'humour développé n'en fait pas des chefs moins coriaces, car quand l'Adjudant Murnaghan donne un ordre, ses hommes obéissent au doigt et à l'oeil.

Trois fantassins de la compagnie Bravo sont aussi du nombre, les caporaux Joey Chow et Brad Kilcup et le Caporal-chef Billy Cornish, ainsi que deux membres du régiment du génie, le Sapeur Matt Cloutier et le Caporal Glen Warner, sans oublier une toute petite infirmière canadienne d'origine écossaise, rattachée à la 2e Ambulance de campagne, le Caporal Janice Comeau, qui portera près de 70 kilos de matériel à flanc de montagne.

Au moment où la patrouille prend le départ, de gros obusiers M 777 commencent à marteler le sommet des collines autour de la base pour une hargneuse démonstration de force. Après avoir grimpé une heure environ pour atteindre le sommet de Big Rock, la patrouille trouve des tas de douilles, probablement des restes de l'attaque du 4 septembre.

Du haut de la montagne, un des gars aperçoit un homme qui descend vers la vallée à toute allure, en s'éloignant de la patrouille. Cela semble suspect. Les membres de la patrouille se dispersent et se cachent qui derrière un rocher, qui derrière autre chose. « Est-ce qu'on peut descendre de ce côté? » crie l'Adjudant Murnaghan d'une autre crête. « Joey, faut qu'on descende vite par là; on va essayer de l'attraper. »



L'Adjudant Jim Murnaghan (à gauche) observe dans la vallée suivante pour y repérer des talibans. Octobre 2006.



Tout le monde se met à chercher un moyen de descendre de la montagne. « Eh Jim! Il vient de passer derrière cette montagne, là-bas », crie le Sergent Gallant. « Il y a une colline juste ici par où passe la route. S'il sort par là, il ne nous verra pas arriver et on pourra le capturer de l'autre côté. »

« Ouais, mais il faut d'abord descendre de ce rocher », répond l'Adjudant Murnaghan.

« Ouais », dit le Sergent Gallant.

Comme l'homme se dérobe rapidement, la patrouille dévale le versant à pic de la montagne, se précipitant en bas de rochers de trois mètres et sautant par dessus d'impressionnantes crevasses. Quand les soldats arrivent en bas, l'homme avait disparu.

L'Adjudant Murnaghan regarde autour de lui. « Il est déjà parti », dit-il, puis il beugle ses ordres. « Bon, on se met en position de défense le temps de prendre une gorgée d'eau, et puis on s'en retourne. »

La patrouille s'éparpille sur le petit plateau. Sous les rayons du soleil couchant, le paysage baigne dans une sorte de lueur orange. Les cris des gamins qui jouent entre les murs des hameaux se répercutent dans la vallée. Tout le monde s'assoit et regarde le village, attendant de voir ce qui va se passer.

Le Sergent Gallant met un genou à terre et fixe El Bak du regard. « Les talibans bombardent constamment la base, et ces gens doivent savoir ce qu'il en est », dit-il. « Mais ce ne sont que des fermiers, voyez-vous; ils veulent simplement s'occuper de leur ferme et qu'on les laisse tranquilles. Si des gens les menacent de leur fusil, ils leur diront ce qu'ils veulent savoir. Nous tentons bien de leur expliquer que nous sommes ici pour les aider, pour freiner les talibans, mais ça ne les convainc pas; ils préfèrent ne pas s'en mêler. »

À ce moment-là, un autre Afghan émerge de derrière la montagne à quelques centaines de mètres. « Un homme s'approche, tout en noir. C'est peut-être un Jedi », crie le Sergent Gallant aux autres membres du groupe.

« Faites attention à son sabre laser », lui rétorque l'Adjudant Murnaghan.

Le Caporal Chow est choisi pour aller intercepter l'homme et le fouiller. « On va lui demander de s'arrêter, lui soulever la chemise et puis le faire tourner sur lui-même », ordonne l'Adjudant Murnaghan au Caporal Chow.

Le Caporal Chow s'avance sans mot dire. l'Adjudant Murnaghan et l'interprète le rejoignent.

l'Adjudant Murnaghan veut savoir si le villageois a vu des talibans. L'homme lui dit que non, il n'y a pas de talibans dans les environs.

« Oui il y en a. On les voit, on leur tire dessus et on les tue », lui répond l'Adjudant Murnaghan par l'entremise de son interprète, en pensant à l'attaque du 4 septembre.

« Ils étaient de l'autre côté, près du PO, ils grimpaient sur la montagne. Vous me dites que personne au village ne les a vus arriver par l'oued (lit de rivière asséchée) et grimper sur la colline? Personne n'a rien vu? »

L'homme répond qu'ils ne les ont pas vus parce qu'ils étaient tous dans leur maison. « Dites lui que s'il voit des talibans et qu'il vient me le dire, je lui donnerai de l'argent. » Cette offre ne semble pas intéresser l'homme, et celui-ci poursuit sa route. La patrouille fait de même.

De retour à la BOA Martello, tout le monde ouvre des rations pour souper. Heureusement qu'il y a des repas américains et hollandais, ce qui change agréablement des lourds repas canadiens.

La vie n'est pas si mal pour les militaires de la base. Bien que la plupart des tentes présentent des trous de balles, il y a une couple de téléviseurs et quelques vieux DVD à regarder.

Ce n'est pourtant pas parce que la guerre n'offre pas suffisamment de distractions. Ainsi, la nuit, on peut par exemple voir des fusées éclairantes illuminer les montagnes ou écouter les avions de chasse qui sillonnent le ciel, voire se taper une peur bleue quand le tir soudain des gros obusiers résonne dans son crâne. Ce n'est pas la joie, mais ce n'est pas si mal.



Des suspects étaient régulièrement fouillés; aucun insurgé n'est détenu. BOA Martello.

Dimanche matin, le lendemain de la reprise de la direction de la BOA Martello, un groupe mixte de fantassins, de sapeurs et d'artilleurs part en patrouille en passant par El Bak et jusqu'au Joshua Tree, l'arbre isolé qui se dresse sur une haute crête rocheuse qui surplombe le camp. On se sent un peu étrange quand on sort du camp à pied en compagnie de dix soldats, quand on sait qu'il y a quelque chose comme 80 combattants ennemis dans la région prêts à mener une action militaire coordonnée. Le spectre d'une embuscade hante tout le monde.

Après être passée à côté d'El Bak, la patrouille traverse une série de champs de cannabis, grimpe une pente abrupte et pénètre dans une large vallée déserte. « Trois gars se dirigent rapidement dans notre direction du haut de la montagne », hurle le Caporal-chef Cornish.

« Les sapeurs, montez par là. Kilcup, les gars, de ce côté-ci », aboie l'Adjudant Murnaghan. Les membres de la patrouille se dispersent, prêts à tout.

Il s'agit de trois jeunes hommes affublés de longues barbes, et on peut se demander ce qu'ils font là, dans ce coin perdu et sauvage. Le Caporal Chow s'avance vers eux pour les fouiller.

Après la fouille, l'Adjudant Murnaghan le rejoint. Il leur pose des questions lapidaires en rafale par le truchement de l'interprète. Que faites-vous ici? Où habitez-vous? Où travaillez-vous? Depuis quand? Quel village avez-vous dit? Avez-vous vu des talibans?

Le premier homme dit qu'il n'a pas vu de talibans depuis des mois.

Le deuxième homme s'avance. C'est lui qui, en premier, pose une question à l'Adjudant Murnaghan : « Pourquoi m'avez-vous demandé de soulever ma chemise? Pourquoi m'avoir fouillé? »

« Dites-lui que nous devons nous assurer qu'il ne dissimulait pas d'armes ou d'explosifs sur lui », lui répond l'Adjudant Murnaghan.

Et les questions recommencent à fuser : Où allez-vous? Où habitez-vous? Où travaillez-vous? Que cultivez-vous? Avez-vous vu des talibans? En avez-vous vus à El Bak? Toutes leurs réponses semblent justifiées, et ils n'ont toujours pas vu de talibans. « Même quand le camp a été attaqué, il n'a vu personne? », demande l'Adjudant Murnaghan sans espérer en apprendre davantage. « Non? Il n'a probablement entendu personne non plus, n'est ce pas? »

« Il y a deux autres Afghans sur la colline là-bas », dit le Caporal Comeau avec son accent écossais. Elle s'accroupit derrière un rocher et se met en position de tir. « Ils nous ont vus et sont repartis », crie-t-elle.

« Ah ouais? » dit le Sergent Gallant d'une voix forte. « La colline la plus éloignée ou la plus proche? »

« La plus proche », lui répond le Caporal Comeau. Le Sergent Gallant commence à s'avancer. Quand il atteint la position du Caporal Comeau, il s'accroupit et lève son fusil pour regarder à travers la lunette de visée.

« Vous voyez ces rochers droit devant? À gauche là », dit le Caporal Comeau.

Pendant que le Caporal Comeau et le Sergent Gallant observent les montagnes, l'Adjudant Murnaghan met fin à son interrogatoire des trois hommes qu'ils ont interceptés et les laisse repartir.

« Sergent Gallant, on décampe », crie-t-il.

« Avez-vous vu les deux gars qui se sont défilés derrière la colline là-bas quand ils nous ont vus? », demande le Sergent Gallant.



Une patrouille dégage la BOA Martello.

« Ouais, et ils sont probablement déjà loin. Ne t'imagines pas que nous allons nous lancer à leur poursuite et les rattraper », lui rétorque l'Adjudant Murnaghan.

Le Sergent Gallant hausse les épaules et regarde le Caporal Comeau. « Mon cœur bat comme celui d'un lapin », dit-il.

Elle rit doucement et la patrouille monte vers la crête suivante, en direction des hommes qui ont disparu. Quelques centaines de mètres plus loin, le long du sentier, la patrouille trouve une audiocassette. « C'est de la musique destinée aux gens religieux », dit l'interprète.

« Ça a l'air religieux; il y a des chars et des missiles », remarque l'Adjudant Murnaghan, en examinant le boîtier de la cassette, sur lequel on voit en effet des chars et des missiles.

« Ce doit être un truc taliban. Ce sont en majorité des chants guerriers », dit l'interprète.

« Des chansons pour se donner du cœur au ventre? », dit l'Adjudant Murnaghan en secouant la tête. Tout le monde soupçonne les trois gars qu'ils viennent de laisser partir d'avoir jeté la cassette en voyant leur patrouille.

Quelques centaines de mètres plus loin, la patrouille atteint enfin la crête qui mène à Joshua Tree et s'arrête pour faire une pause.

Alors qu'ils sont assis, une vieille femme et deux enfants font soudain irruption à un mètre. Ils l'interrogent aussi. Elle dit n'avoir jamais vu de talibans elle non plus.

« Donc, pas de talibans en Afghanistan, n'est ce pas? » grommèle l'Adjudant Murnaghan.
« Bon, souhaitez lui une bonne balade. »

« Il n'y a pas de talibans en Afghanistan, au cas où vous vous le demandiez », relaie l'Adjudant Murnaghan aux membres de sa patrouille. « Je ne sais pas pourquoi je suis venu jusqu'ici, parce qu'il n'y a aucun insurgé dans le coin, ce qui est bizarre, parce qu'à mes yeux, tout le monde ressemble aux talibans, même cette vieille femme. »

« Quelqu'un d'autre grimpe le sentier », signale le Caporal Comeau.

« Une personne monte le sentier », confirme le Sergent Gallant.

Il y a un point au loin, au fond de la vallée. Ce doit être l'homme que le Caporal Comeau a vu. « Je pense qu'il va simplement passer », dit le Sergent Gallant en regardant dans sa lunette.

En effet, l'homme voit la patrouille, s'arrête et marche le long de la vallée plutôt que de monter jusqu'à la crête.

Ça ne semble pas déranger l'Adjudant Murnaghan qui, couché dans la poussière, observe la vallée, un endroit qu'il dit être un important centre pour les talibans. « Je crois qu'il faudra avant tout faire beaucoup d'éducation pour se débarrasser des talibans », dit-il, tout en gardant l'œil de temps à autre sur des objectifs lointains à travers sa lunette. « Les fermiers ignorent les options qui s'offrent à eux, voyez-vous. Les villageois non plus, ils ne savent pas qu'ils ont d'autres choix. Nous ne sommes qu'un autre groupe armé, comme les talibans. Il faut qu'on leur prouve que leur vie pourrait s'améliorer sans les talibans. Il faut les convaincre qu'il existe une autre façon de faire.

« C'est quand même difficile, parce que quand nous nous retirons, les talibans se glissent chez eux pendant la nuit et les forcent à leur donner de la nourriture et tout et tout. De plus, les talibans se qualifient de moudjahiddines, pour ainsi donner l'impression qu'ils combattent des envahisseurs. Mais nous n'occupons pas ce territoire, nous ne prenons rien de ce pays; tout ce que nous rapportons, ce sont des housses mortuaires. »

Après avoir nettoyé la zone autour de Joshua Tree, la patrouille reprend le chemin de la BOA Martello en passant par le centre d'El Bak. Le village est très calme. On ne voit pas d'enfants. Les villageois jettent un œil en catimini, puis disparaissent rapidement. Cela rend tout le monde nerveux. « Les gens sont vraiment amicaux ici, dit ironiquement un des soldats, ils ne nous tirent pas dessus à vue; ils ont au moins la décence de (tramer) notre mort dans l'intimité de leur foyer. »

Le Caporal Janice Comeau, très haut au-dessus de la BOA Martello.



Au delà du ton sarcastique, on sait bien que c'est ainsi que cet ennemi fantomatique opère : quand on questionne les gens, ils prétendent être d'innocents villageois, mais quand on ne les voit plus, ils poursuivent leur violente campagne.

De retour à la base, un des jeunes leaders de la compagnie Bravo, le Lieutenant Jeff Bell, nous explique le problème fondamental des soldats à la BOA Martello. « Imaginez que vous êtes l'un de ces villageois et que quelqu'un vous raconte toutes sortes d'horreurs au sujet des étrangers, que nous sommes ici pour leur voler leurs terres et leurs récoltes. Maintenant, imaginez-vous rencontrer ces étrangers. Ils ne vous ressemblent pas, ils ne parlent pas la même langue, ils croient en un autre Dieu, ils utilisent des équipements bizarres. Il faut aussi dire qu'il y a des décennies que les choses se passent ainsi : des étrangers viennent leur taper dessus et leur dire ce qu'ils doivent penser. Vous ne sauriez pas vous non plus à qui faire confiance. C'est pour cela que nous devons essentiellement leur enseigner comment apprendre. Afin qu'ils puissent se faire leur opinion et ainsi décider librement ce qu'ils veulent voir leur pays devenir. »

« Nous ne sommes pas des " méchants " dans le sens classique du terme. Ne croyez pas que je sois amer, pas du tout, c'est simplement que pour les talibans, nous sommes l'ennemi. Je suis sûr que la plupart d'entre eux croient vraiment qu'ils sont les bons, que ce qu'ils font, c'est pour le bien de leur pays, et que nous sommes les méchants occupants qui essaient d'imposer leurs vues au peuple contre son gré. Mais ce n'est pas le cas. Nous ne sommes tout de même pas ici pour prendre ce bout de terrain à flanc de montagne, nous essayons simplement de les aider. »

Tout juste avant le dîner du lundi, une forte déflagration résonne au loin, et son grondement se répercute dans la vallée. Dans un tel lieu, il n'y a rien d'inhabituel à entendre des explosions résonner dans le lointain, et personne ne s'en soucie vraiment.

Quelques instants plus tard, deux gars sont en train de se servir un café. « C'était les sapeurs ça? », demande l'un d'eux. « Non, quelqu'un a dit que ça venait de derrière Joshua Tree. On voit de la fumée là-bas », lui répond l'autre.

En effet, on voit bien un panache de fumée s'élever derrière l'arbre. C'est mystérieux. Qu'est ce que ça peut bien être? Un vieux mortier? Un obus perdu? Autre chose?

Quand on y repense, la réponse est évidente : on était en train d'attaquer la base.

Pendant que les soldats observent l'arbre, intrigués, une deuxième roquette siffle au-dessus de leur tête et s'enfonce dans le sol meuble à vingt mètres du poste de commandement.

C'est une roquette de 107 mm à explosif brisant, qui pèse près de 20 kilos et qui se déplace à quelques centaines de kilomètres à l'heure. Elle fend l'air avec un bruit rageur et horriblement tangible.

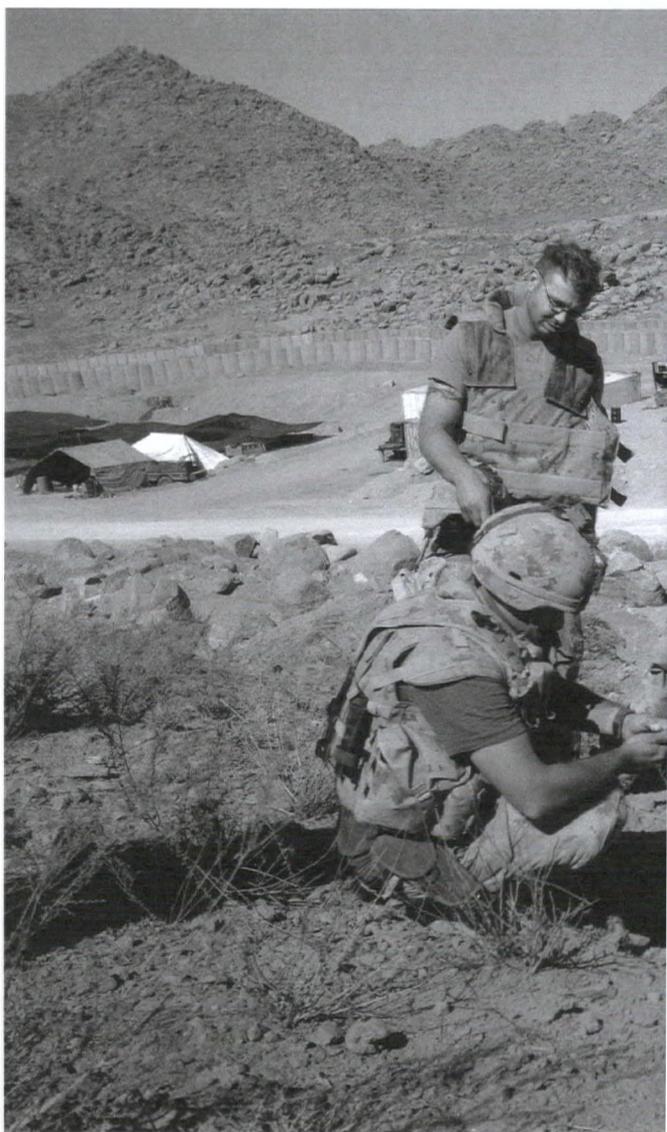
En moins d'un battement de cœur, semble-t-il, avant même que la terre et les pierres aient fini de retomber, c'est un fouillis total. Les mitrailleuses canadiennes commencent à arroser la zone autour de Joshua Tree, pendant que les soldats courent dans tous les sens, dans la direction opposée de l'explosion, vers leurs fusils et les abris.

Le Lieutenant Bell passe en courant, déjà revêtu de son attirail de combat. « Au sol, au sol », crie-t-il. Mais c'est difficile de trouver un abri digne de ce nom. Les fortifications ne sont qu'à moitié terminées. Pour vraiment se mettre à l'abri, il faut faire un sprint de 200 mètres à découvert. D'autres roquettes sont peut-être à quelques secondes de nous atteindre, et ce n'est pas un très bon endroit. À ce moment-là, le Sapeur Cloutier crie dans le véhicule blindé Nyala où il se trouve. « Venez ici, venez, venez », hurle-t-il à travers le trou de la glace de trois pouces du côté passager. On court à toutes jambes et on se bouscule pour entrer par la porte arrière et se réfugier dans la relative sécurité du Nyala, où le Sapeur Cloutier et un groupe de sapeurs se sont mis à l'abri. Ces membres du génie travaillaient à quelques mètres de la trajectoire de la roquette; elle les a survolés et a atterri tout près d'eux. Ils bavardent tous fiévreusement, sous l'effet de l'adrénaline qui coule dans leurs veines après avoir été ratés de peu par l'engin meurtrier.

« Ça s'en venait directement sur nous de la crête », dit l'un d'eux en jurant. « C'était proche. C'était proche. C'était proche », psalmodie un autre.

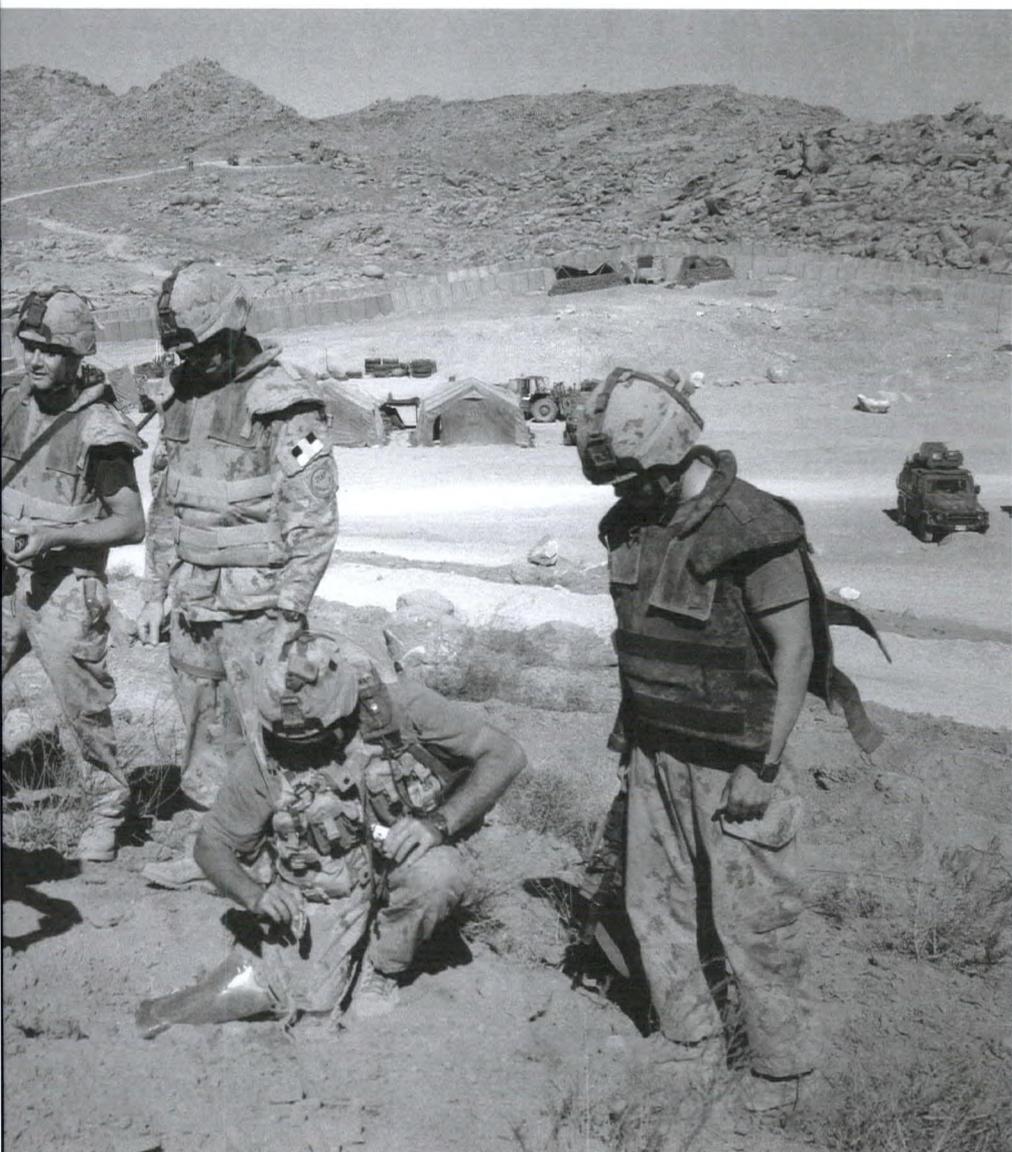
Le Caporal Warner, posté derrière le système du canon automatique, balaie la crête à la recherche de l'ennemi. « Regarde et respire, regarde et respire », dit un autre sapeur. « Là où il y en a, il y en a un autre. »

*Les soldats se rassemblent
autour d'un cratère d'ex-
plosion après une attaque
à la roquette sur Martello.
Octobre 2006.*



Boum! Une autre roquette explose à 100 mètres environ. Des pierres crépitent contre le blindage épais du Nyala.

Pan, pan, pan! C'est le feu des mortiers de 81 mm, qui répondent de leurs quatre tubes. Les flammes et la fumée recouvre la crête autour de Joshua Tree sous l'impact brutal et fulgurant des projectiles. Le Sapeur Cloutier marmonne des jurons pendant que les obus frappent les uns après les autres.



Durant quelques minutes, c'est l'accalmie. Le Nyala fait directement face à la crête et tout le monde a les yeux rivés sur Joshua Tree, pour voir si une autre roquette sera lancée sur nous à partir de là. On a le sentiment d'être plutôt en sécurité dans le Nyala, mais s'il était atteint directement, ce serait dur pour tout le monde.

Le Lieutenant Bell apparaît à la porte arrière du Nyala. Depuis le début de l'attaque, il court d'un bout à l'autre de la base pour vérifier les positions.

« Ils sont probablement partis ou morts, mais attendons que les gars de l'appui aérien viennent faire leur travail. On pourra ensuite mettre fin à l'état d'alerte. »

Deux heures s'écoulaient. Un chasseur hollandais arrive enfin et survole par trois les crêtes aux alentours en larguant des fusées éclairantes. « Est-ce que cet avion arrive de Hollande? », plaisante un des soldats.

On finit par comprendre que la première explosion mystérieuse à Joshua Tree avait été causée par la première roquette de l'ennemi, lancée à partir de la crête suivante derrière, et qui était tombée à court. Les deux suivantes avaient touché la base, alors que la quatrième était tombée plus loin. Quelques minutes après la fin de l'alerte, l'Adjudant Murnaghan commence à rassembler des soldats pour grimper jusqu'à Joshua Tree voir ce qui s'y passe et chercher l'ennemi. L'escalade se fait d'un pas résolu et rapide. Tout le monde semble très décidé, voire en colère. Quand la patrouille est à deux crêtes de la BOA Martello, de gros canons tirent sur une montagne au loin. Tout le monde sursaute, mais ce n'est qu'une autre démonstration de force.

Un circuit rapide autour de Joshua Tree permet de voir qu'il n'y a rien d'autre que de nombreux nouveaux trous d'obus. Quiconque a lancé ces roquettes semble s'être échappé sans inconvénient. La patrouille se dépêche de revenir à la base avant qu'il ne fasse nuit.

Une fois de plus, une patrouille rentre bredouille au camp. Et encore une fois, tous les villageois assurent n'avoir rien vu. Malgré leur manque de coopération, l'Adjudant Murnaghan ne reproche pas leur silence aux villageois. Leur situation est délicate, et ce serait injuste de les blâmer de penser d'abord à leur sécurité.

« Est-ce que les Hollandais auraient envoyé 80 gars grimper ces crêtes pour s'attaquer eux-mêmes? Je ne pense pas », dit l'Adjudant Murnaghan. « Non, je ne crois pas ce qu'ils (les villageois) me disent; ils essaient à tout prix de se protéger. Je ne crois pas qu'ils me fassent confiance non plus. Je pense que ce pays est détraqué depuis si longtemps, que la confiance telle que nous la concevons est un concept insensé ici. »

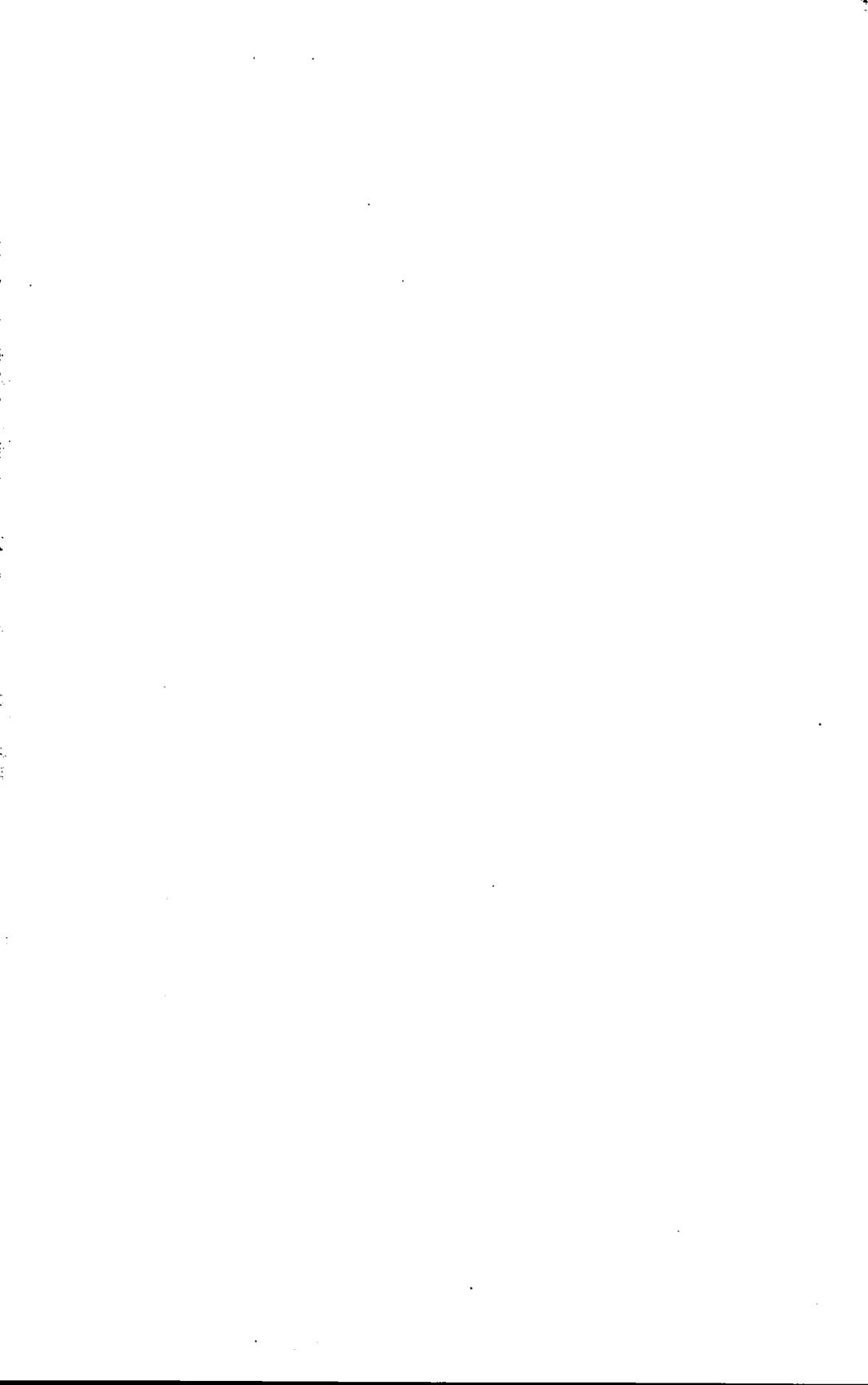
C'est un cercle tout ce qu'il y a de vicieux : on ne pourra améliorer la sécurité autour de la BOA Martello tant que les gens refuseront de renseigner l'Adjudant Murnaghan au

sujet des insurgés, mais les gens ne feront pas confiance à l'Adjudant Murnaghan tant qu'ils craindront les représailles de l'ennemi, ce à quoi on ne pourra mettre fin avant que l'Adjudant Murnaghan n'obtienne les renseignements dont il a besoin. D'ici là, les insurgés auront tout le temps d'amadouer de nouvelles recrues et de préparer leurs attaques.

Bien que nombre de soldats à la BOA Martello croient que la manière de sortir de cette impasse passe par l'éducation, c'est-à-dire, fondamentalement, démontrer aux villageois que la vie peut-être tout autre, personne ne s'est vu confier la tâche d'éduquer les villageois d'El Bak. « On aura de la difficulté à aller de l'avant tant qu'on ne pourra pas fournir un environnement sécuritaire », dit le Lieutenant Bell. « Nous, soldats, ne sommes pas des éducateurs, nous sommes ici pour créer un environnement sécuritaire, pour qu'on puisse construire des écoles et un nouveau pays. »

Il semble qu'il n'y ait pas d'éducation possible sans sécurité, mais la sécurité ne peut-être établie sans éducation. Ce ne sera pas facile de gagner cette guerre.

Lundi soir. La nuit vient de tomber, et la lune brille et éclabousse les montagnes de sa lumière. l'Adjudant Murnaghan et le Sergent Gallant se tiennent dans une tranchée près de l'entrée principale de la base, en se racontant des histoires et en riant des infortunes de la guerre. Le temps est frais et tout est calme, et pour un instant, on pourrait s'imaginer que la paix règne ici. Ce n'est toutefois pas le cas. L'ennemi est là, dehors, à nous observer. Tout le monde en est désormais certain, parce que les spectres dans les collines ont de nouveau confirmé de façon ostentatoire leur présence, aujourd'hui. « Nous sommes ici et nous allons nous battre », nous signifiaient les roquettes.



CHAPITRE 10

QUELQUES REMARQUES SUR LA RÉDACTION DE L'OPÉRATION MÉDUSE ET SUR L'ÉTHIQUE DU REPORTAGE DE GUERRE

Les trois articles traitant de l'opération Méduse dans la présente section – et tout particulièrement le premier – ont quelque peu semé la controverse à leur parution.

Dans les médias et Internet, le débat a semblé circonscrit à ce que savait le Brigadier-général David Fraser et aux raisons qui l'ont incité à devancer l'attaque de 48 heures.

Bien que mes premiers articles m'aient surtout servi à expliquer ce que j'avais découvert, j'en ai appris un peu plus depuis.

Peu après la parution du premier article, j'ai reçu par courrier électronique une lettre que m'a adressée un officier des FC et dans laquelle il m'exposait un point de vue intéressant quant à toute l'affaire et exprimait par la même occasion des réserves sur une partie du contenu de l'article. Il écrivait :

« Votre article est excellent, et je suis bien content que la vérité éclate enfin au grand jour. Cependant, vous y affirmez que " Ne disposant que d'une procédure de combat fragmentaire, voire inexistante, sans qu'ait été effectuée une reconnaissance préalable et en se fondant sur un renseignement soit parcellaire, soit carrément faux, le Major Sprague a fait descendre sa force de la rive et dans la rivière. "

« Vous faites erreur. Le service de renseignement était absolument clair, et le général disposait de renseignements on ne peut plus exacts. Et c'est en toute connaissance de cause qu'il a choisi de ne pas en tenir compte!

« La tâche du service du renseignement se limite à conseiller le commandant. C'est ce qui est arrivé : il a été conseillé et a ensuite pris sa décision.

« J'apprécierais beaucoup que vous taisiez mon nom ... »

Même si l'auteur du courriel a demandé que son anonymat soit préservé, on peut affirmer que cet officier était alors en mesure de comprendre les efforts du service du renseignement à Kandahar.

Dans l'intervalle, les articles parus ont semblé troubler certaines personnes parce qu'ils révélaient un aspect de la guerre qu'il valait mieux ne pas exposer sur la place publique. Du linge sale, comme on disait alors.

D'un autre point de vue, on peut toutefois soutenir que les soldats respectent (pour la plupart) sans poser de question le principe de l'action jusqu'à en sacrifier leur vie, mais qu'il appartient aux médias de poser les vraies questions.

Voilà qui soulève la question de l'éthique dans le milieu du reportage de guerre. Si les questions et les reportages des journalistes n'apportent parfois rien d'utile dans le cadre général de la campagne, quel doit être le rôle de ces derniers? Et comment les FC doivent-elles se conduire?

La discussion dont fait l'objet ici l'éthique du reportage de guerre est tirée d'un discours livré au Collège militaire royal à Kingston, en Ontario, dans le cadre d'un congrès sur l'éthique du leadership, organisé par l'Institut de leadership des Forces canadiennes. Bien que le contenu de la discussion soit parfois d'une franchise brutale, il fait indéniablement allusion aux problèmes plus épineux de la désignation des responsables de la gestion et du tri de l'information provenant de l'Afghanistan.

Le présent article traite des médias et de l'éthique dans un environnement de sécurité complexe. Plus particulièrement, j'y fais le récit de certains événements survenus lors de

mon séjour en Afghanistan de septembre à octobre 2006. J'explique comment ces événements ont soulevé des questions à l'égard du modus operandi et du moment que les Forces canadiennes choisissent lorsqu'elles tentent de contrôler l'information sortant de ce théâtre d'opérations.

Je vise donc trois objectifs précis. Je souhaite tout d'abord établir l'importance du rôle joué par les médias dans le conflit afghan et poser le problème de l'éthique dans ses grandes lignes, tel que je le perçois. Je veux ensuite donner un exemple de muselage de plus en plus fréquent de la presse à Kandahar. Enfin, je désire tirer certaines conclusions très générales et communiquer quelques opinions personnelles par la même occasion.

À titre de mise en garde et pour ne pas émousser l'intérêt du lecteur, le présent article ne traite ni de près ni de loin de la sécurité des opérations et du personnel militaire. Je tiens également à préciser que je ne parle ici qu'en mon nom personnel, même si je rapporte dans ces lignes ce que d'autres journalistes ont pu dire ou écrire.

Il me sera donc facile d'atteindre mon premier objectif, c'est-à-dire établir l'importance des médias pour la Force opérationnelle Afghanistan. En effet, le Colonel Fred Lewis, qui assume les fonctions de commandant adjoint là-bas, m'a lui-même confié à quel point il considérait les médias importants. Un document fort intéressant est épinglé au mur de son bureau à l'aérodrome de Kandahar. Il s'agit sensiblement du plan de campagne du Canada, une sorte de tableau synoptique des événements qui doivent précéder la mise en place d'un État afghan fonctionnel. Chose intéressante, on comprend à la lecture de ce plan que la population canadienne en constitue l'élément clé. Voici ce que le Colonel Lewis a déclaré :

« L'appui de la population canadienne est notre centre de gravité et constitue, par définition, notre force. Si notre force périclité, nous perdons. »

J'étais bouche bée. Une fois ressaisi, j'ai demandé au Colonel Lewis : « Comment une force militaire s'y prend-elle alors pour favoriser et maintenir cet appui?

« Eh bien, tout est là. Ce n'est pas facile à réaliser, mais je pense avant tout à notre programme d'intégration des représentants des médias. Les journalistes sur place sont là

pour dire la vérité. C'est vraiment tout ce que nous leur demandons : dire la vérité. »

Voici donc comment se présentent les choses : d'une part, des unités des FC déployées de l'autre côté de la planète, où elles livrent une campagne de contre-insurrection plutôt classique, et, d'autre part, les commandants supérieurs qui comprennent fort bien que la guerre est perdue d'avance si la population cesse de l'appuyer.

Fait encore plus intéressant, le Colonel Lewis croit comme d'autres que l'ennemi est bien conscient de cette situation. Par exemple, il m'a dit qu'à son avis, la bataille semi conventionnelle livrée en septembre dans le district du Panjwai constituait en réalité une opération d'information de l'ennemi. Celui-ci ne cherchait pas à défaire les forces de l'OTAN au plan militaire mais plutôt à miner la confiance de la population à l'intérieur des frontières des pays membres.

Si le Colonel Lewis a vu juste, et je crois bien qu'il pourrait avoir raison, ce qui se passe en Afghanistan constitue un bon exemple de guerre de quatrième génération, telle que la définit le Colonel de la Marine, Thomas Hammes, dans son livre intitulé *The Sling and the Stone*. Selon lui, il s'agit d'une forme de guerre qui « ... exploite tous les réseaux disponibles—politiques, économiques, sociaux et militaires—pour convaincre les preneurs de décisions chez l'ennemi que leurs objectifs stratégiques sont soit irréalisables soit trop onéreux par rapport aux avantages escomptés. ... Contrairement à celles des générations précédentes, la guerre de quatrième génération n'a pas comme objectif la défaite des forces militaires de l'adversaire, mais l'effondrement de la volonté politique de l'ennemi par le truchement d'attaques directes contre l'esprit des preneurs de décisions à partir des réseaux disponibles. »

Pour les FC, ce sont les Canadiennes et les Canadiens qui prennent les décisions. Chose intéressante, les médias canadiens servent presque à coup sûr de canal de transmission de l'information entre la population canadienne et l'ennemi.

Cela dit, lorsqu'un kamikaze se jette contre un convoi canadien, les leaders ennemis qui l'ont envoyé se faire sauter n'ont pas agi de la sorte dans l'espoir que ce suicide mène à la défaite militaire de la coalition de l'OTAN, mais bien qu'il contribue à rendre la mission impopulaire au pays.

Je me souviens avoir lu quelque part un ancien postulat qui illustre fort bien la chose : tout acte terroriste est une opération d'information travestie en action militaire.

Voilà qui enferme les journalistes et les leaders militaires dans un dilemme éthique aux conséquences particulièrement perverses. Si l'ennemi se sert des médias comme canal de transmission, alors ces derniers aident en réalité le premier à atteindre ses objectifs militaires. Si tel est le cas, on pourrait croire qu'il suffit de contrecarrer les plans de l'ennemi en l'empêchant de communiquer de l'information à la population canadienne ou encore de manipuler l'information qui lui est destinée.

Ce n'est malheureusement pas si simple, puisqu'en fin de compte tout notre système démocratique repose sur le gouvernement par le peuple. Si le peuple n'est pas informé ou s'il reçoit une information déformée – autrement dit, si la liberté de presse est restreinte – alors nous court-circuitons le système et mettons effectivement les preneurs de décisions à l'écart, ce qui pourrait avoir des conséquences désastreuses.

Considérez la définition suivante du terrorisme, formulée par l'historien américain Tony Judt : « Les terroristes du chaos mesurent leur succès à l'aune de notre réaction. Après tout, leur " stratégie " a toujours consisté à tuer, à mutiler et à terrifier pour contraindre les démocraties à abandonner leurs valeurs, à " dévoiler " leur visage répressif et à éclater en communautés antagonistes. Dénués d'aspirations rationnelles, ils visent à semer la discorde et à nous obliger à aller à contresens de nos valeurs et de nos aspirations. »

Un exemple concret aidera le lecteur à mieux comprendre. Le 29 septembre, un vendredi, le Soldat Josh Klukie, de la compagnie Bravo du RCR, a marché sur une mine terrestre au Panjwai. J'étais parti en reportage lorsque l'accident s'est produit, mais j'ai pu revenir à temps pour assister aux derniers moments d'une empoignade verbale musclée entre des responsables des FC et certains reporters du programme d'intégration des médias.

Il ressort que le journaliste du Globe and Mail, Graeme Smith, avait rédigé un papier si détaillé sur l'événement qu'il avait provoqué une certaine grogne au pays, probablement au Quartier général de la Défense nationale (QGDN), à moins que ce ne soit ailleurs, je ne sais trop. (Bien des rumeurs courent à ce sujet.) Je retranscris ici la partie de l'article à l'origine de l'altercation :

« L'explosion a projeté le Soldat Klukie à plus de 50 mètres de la route », raconte le Caporal Blois. « Il a atterri dans le vignoble. Je crois bien qu'il a heurté l'un des murets. Il était couché sur le dos lorsque l'infirmier américain et moi-même l'avons retrouvé. »

Il poursuit : « Nous nous sommes immédiatement mis au travail sans échanger une seule parole. (L'infirmier) a garroté sa jambe droite, enfin, le peu qu'il en restait. J'ai moi-même garroté son bras et son autre jambe.

« Il respirait. On sentait son pouls, et ses yeux suivaient les mouvements. Puis il m'a regardé droit dans les yeux. C'était bizarre. Il ne pouvait pas parler », ajoute le caporal Blois.

« Cette scène dramatique et silencieuse a peut-être duré trois minutes. Après avoir posé le dernier garrot, j'ai pris le Soldat Klukie par l'épaule et lui ai dit quelque chose comme : " Y a rien là, Josh, y a rien là. " Il a levé les yeux vers moi, m'a souri et puis c'est tout. Il est mort comme ça. »

À la suite de la parution de cet article et de celui moins étoffé d'un reporter de La Presse canadienne (PC), quelqu'un a décidé quelque part que l'entente d'intégration devrait être modifiée de manière à interdire dorénavant aux journalistes de décrire les circonstances entourant la mort d'un militaire ou de fournir des détails à ce sujet. Les médias ont été informés de cette intention par le Colonel Lewis, qui l'a communiquée à tous les journalistes à un bien mauvais moment, soit juste après avoir donné devant la caméra un briefing sur la mort du Cavalier Mark Andrew Wilson.

Quoi qu'il en soit, une dispute a rapidement éclaté. Imaginez la scène : ils étaient environ une dizaine de représentants des médias à encercler le Colonel Lewis, tirant à tour de rôle à boulets rouges contre la position qu'il tentait de défendre, alors que, derrière dans la pénombre, trois ou quatre officiers des affaires publiques écoutaient, impassibles. Le principal argument avancé par le Colonel Lewis était que l'article était profondément injuste pour la famille du Soldat Klukie et heurtait cruellement la sensibilité de ses membres. C'était là un argument valable.

Je ne savais trop quel parti prendre, surtout parce que je m'étais rendu au Panjwai la

veille, où j'avais eu vent de l'affaire de la bouche d'un autre journaliste. Par la suite, j'en avais quelque peu discuté avec un adjudant et un sergent. Il m'était difficile de donner raison au journaliste du *Globe and Mail* d'avoir rédigé un article si détaillé, mais, par principe, je tenais quand même à défendre son papier. Je me sentais un peu pris entre deux feux.

Puis, alors que j'assistais à l'échange entre le Colonel Lewis et les journalistes, un officier des affaires publiques s'est exclamé derrière moi : « C'est un programme volontaire; vous êtes libres de partir s'il ne vous plaît pas. » Il avait de toute évidence raison : le programme d'intégration des médias est bel et bien volontaire. Mais une remarque semblable n'a pas sa place dans une discussion. On ne se fait pas d'alliés en lançant de tels ultimatums lorsqu'on se trouve en situation de pouvoir.

Il se faisait tard, et on était encore là à discuter avec le Colonel Lewis. Le reporter de *La Presse canadienne* livrait une chaude lutte, revenant continuellement sur la même question qu'il reformulait sans cesse : « Chaque fois qu'il se produit quelque chose qui ne vous plaît pas, vous brandissez une nouvelle règle. Ça ne peut plus durer. »

Le reporter est revenu à la charge, soutenant que les soldats canadiens ne flottent pas doucement vers l'au-delà, ils ne se volatilisent pas tout simplement dans l'atmosphère. En filigrane, il fallait comprendre que, selon lui, il est évident que les FC ne souhaitent pas qu'une telle information parvienne aux médias, peut-être pour plusieurs raisons. Mais comment peuvent-elles décider de ce que la population canadienne est en droit de savoir ou non? Ne doit-elle pas être mise au courant de tout ce qui se passe ici?

Il est clair que certains renseignements doivent être filtrés. En revanche, l'imposition de nouvelles restrictions, sur un terrain où elles n'ont pas nécessairement prise, procède d'une autre logique qui s'apparente davantage à la censure.

(J'estime important d'avertir le lecteur que j'ignore toujours si l'entente d'intégration a été modifiée ou non à cette étape-ci. Quoi qu'il en soit, il s'agit ici d'une question de principe.)

Les FC semblent contrôler l'information en misant sur trois lignes directrices officielles. Voici ce qu'en dit le Capitaine de vaisseau Chris Henderson dans l'édition estivale de 2006 de *La Revue militaire canadienne* : « On maintient la sécurité opérationnelle au moyen

d'une combinaison judicieuse de directives fixées par entente mutuelle, que le journaliste doit respecter sous peine d'être retiré du programme, d'intégrité professionnelle de la part des journalistes et de sécurité à la source, selon laquelle les soldats sont priés d'être discrets en parlant aux journalistes et de " rester dans leur voie. " »

Je vais maintenant essayer d'expliquer pourquoi, à mon avis, l'application des directives d'intégration, faisant des médias une sorte de point de passage obligé de l'information, s'avère peu pratique et peut-être même contraire à l'éthique.

Comme l'aspect pratique est le plus facile à traiter, je commencerai par lui. À la fin de la discussion animée avec le Colonel Lewis, les journalistes ont regagné leurs tentes et, à dire vrai, tout le monde était un peu révolté. Quelques-uns et moi-même sommes restés sur place pour échanger des histoires sur des choses que nous avons vues mais que nous avons omises ou choisi de taire dans nos articles. Voici la mienne :

Le jeudi 5 octobre 2006, je pars pour le district de Panjwai à bord d'un de trois véhicules G wagen formant convoi. Les comptes rendus de renseignement remis aux soldats avant le départ faisaient état d'une douzaine de kamikazes attendant le passage d'une cible canadienne. Me trouvant près d'eux, j'ai entendu le compte rendu, même si, officiellement, je n'étais pas censé l'entendre.

Le trajet, qui a pris vingt minutes jusque-là, se déroule dans un silence presque complet. La tension est palpable. À ce moment-là, nous circulons sur la route 1, dans un secteur très achalandé à la limite de la ville. Nous roulons à vive allure au centre de la route, à 60 ou 70 km/h et en formation très serrée. Le véhicule du milieu, à bord duquel je me trouve, talonne dangereusement le G wagen de tête. Soudain, j'aperçois devant moi le mitrailleur de la tourelle agripper subitement son fusil C7. Tout va alors très vite. Les occupants de ma jeep voient le mitrailleur se mettre en position de tir. Je ne sais pas si notre conducteur a déporté volontairement le véhicule sur la gauche pour mieux voir ce que le mitrailleur visait avec son arme ou si le véhicule de tête s'est déporté vers la droite pour éviter quelque chose, mais nous nous retrouvons tout à coup à circuler parallèlement au véhicule de tête, au moment même où une vieille Toyota Corolla toute cabossée change de trajectoire pour foncer droit sur nous. Elle doit faire au moins du 60 à l'heure elle aussi. Encore une seconde et l'auto nous heurtera de plein fouet, mais le mitrailleur se décide

enfin à tirer. Je vois le pare-brise de la Toyota s'étoiler puis la voiture faire une embardée vers le fossé. Nous passons devant à toute vitesse. Tout s'est déroulé en quelques secondes.

Nul ne peut dire ce qui se serait produit si le mitrailleur n'avait pas ouvert le feu, si nous avions réellement été la cible d'un kamikaze ou je ne sais quoi encore. Mais je suis soulagé qu'il ait quand même tiré, parce que la situation m'avait paru bizarre du début à la fin et avait fortement secoué tout le monde, surtout les jeunes réservistes. Nous nous retrouvons par la suite dans la cour d'une école afghane qui servait de base aux militaires, où nous tentons d'évacuer le stress.

On commence par se raconter quelques blagues pour ensuite taquiner le mitrailleur qui n'a encore rien dit depuis l'incident. Comme personne n'avait réussi à voir distinctement les occupants de la voiture ou retenu un détail quelconque à leur sujet, la conversation est empreinte d'ironie. Je reproduis ici une partie des remarques des militaires.

« Et alors, c'est ça ta définition d'un coup de semonce, faire un trou dans la tête de la fille du gars? »

« Ben oui, c'est quoi cet avertissement? Gare à toi ou je fais aussi sauter la cervelle de ton fils? »

Un autre me prend en aparté : « Vous comprenez, il croit que FIAS veut dire " Fusiller des innocents afghans souvent. " »

De toute évidence, les soldats font des blagues pour détendre l'atmosphère. Il n'y a pas une once de méchanceté dans leurs propos. Ils essaient simplement de reconforter leur ami, de composer avec la situation. J'estime pour ma part que le mitrailleur a pris la bonne décision. Il n'a eu ni le temps de réfléchir ni d'autre choix que de tirer. Si le conducteur afghan était bel et bien un kamikaze, alors le coup tiré à travers le pare-brise avait tout d'une parade héroïque de la dernière chance. Mais quelles auraient été les conséquences s'ils avaient tenu de tels propos devant un reporter insensible à ce genre d'humour?

D'un autre côté, je ne saurais dire combien de rédacteurs en chef ou de lecteurs auraient blâmé le journaliste d'avoir rapporté fidèlement la conversation. C'est peut-être

important de le savoir. Cela révèle peut-être quelque chose de la mission. Pour ma part, je ne le crois pas, mais c'est là un jugement éthique qui m'est propre, et que tous ne partagent pas nécessairement.

De toutes les histoires racontées par les représentants des médias, la mienne était probablement la moins sujette à controverse. Au fond, il se produit tellement d'événements qu'on ne parviendra jamais à contrôler l'information en multipliant les contraintes imposées aux journalistes intégrés, surtout s'ils s'y opposent farouchement, ce qui ne manque pas de se produire lorsqu'ils estiment avoir été manipulés ou trompés.

Je crois que la sécurité à la source constitue la meilleure voie à suivre. Je ne reproche à ces jeunes réservistes qu'une seule erreur : ils n'ont tenu compte ni de la présence du journaliste qui les écoutait parler ni des conséquences de leur humour libérateur.

Mais ce genre de situation n'est facile pour personne.

L'histoire pourrait-elle être bonne conseillère? Il est certain que les reportages de guerre sont depuis longtemps soumis à la censure. Ainsi, au cours de la guerre des Malouines, les journalistes britanniques intégrés devaient faire approuver leurs reportages par un censeur militaire qui supprimait systématiquement tout contenu susceptible de semer la controverse. C'est pourquoi, je tiens à le préciser, une telle censure ne semble pas avoir trop ébranlé leurs valeurs.

La censure n'était certainement pas chose rare pendant la Deuxième Guerre mondiale non plus, ce que la presse de l'époque reconnaissait presque à l'unanimité. Par contre, ce conflit a donné lieu à de nombreux articles formidables. Par exemple, le correspondant américain Ernie Pyle, lui-même tombé sous les balles peu avant la fin du conflit, a écrit l'article « The Death of Captain Waskow » (La Mort du Capitaine Waskow), qui constitue selon moi l'une des meilleures correspondances de guerre à ce jour. J'en reproduis ici un long extrait parce qu'il est important.

La Mort du Capitaine Waskow, par Ernie Pyle.

[Traduction]

EN PROVENANCE DU FRONT ITALIEN, 10 janvier 1944 – Au cours de cette guerre, un grand nombre d'officiers ont été aimés et respectés des soldats sous leurs ordres, mais

jamais comme le fut le Capitaine Henry T. Waskow, originaire de Belton, au Texas.

Je me trouvais au pied d'un sentier muletier la nuit où ils ont redescendu le corps sans vie du Capitaine Waskow. C'était presque la pleine lune, et nous pouvions voir la piste accrochée à flanc de montagne, qui se perdait dans les hauteurs. Une lumière blafarde baignait pratiquement toute la vallée en contrebas. Les soldats marchaient, accompagnés de leur ombre se découpant sur le sol.

Depuis le début de la soirée, des mulets ramenaient des hauteurs des cadavres attachés sur leur dos avec des cordes. Chaque corps avait été placé à plat ventre en travers d'un bât de bois, la tête dodelinant mollement contre le flanc gauche de la bête. Les jambes, raidies par la mort, formaient un angle bizarre avec l'autre flanc, battant lugubrement la cadence à chaque pas de l'animal.

Les muletiers italiens redoutant de marcher aux côtés des cadavres ainsi transportés, les Américains avaient dû conduire eux-mêmes les bêtes dans la vallée. Une fois en bas, ces derniers se montraient réticents à libérer les corps de leurs liens et à les allonger par terre, si bien qu'un officier avait été obligé de le faire lui-même et de demander à ses pairs de l'aider.

On avait ramené tôt le matin le premier soldat tué. Après l'avoir glissé au bas de l'animal, les hommes chargés de la triste besogne l'avaient maintenu debout sur ses jambes un court instant, le temps d'assurer leur prise. Dans la mi-obscurité, il aurait passé aisément pour un malade cherchant appui sur les autres. Puis, ils l'ont couché sur le sol plongé dans l'ombre du muret de pierre bordant la route.

Je ne sais pas qui était ce premier mort. Un sentiment de petitesse et d'insignifiance vous envahit en présence de la mort, comme s'il était honteux d'être encore vivant. Et puis, ce n'était guère le temps de poser des questions ineptes. Délestés de leur triste fardeau, les mulets ont été ramenés à leur champ d'oliviers. Les hommes restaient là, comme s'ils ne se décidaient pas à partir. Un à un, ils se sont rapprochés lentement du cadavre du Capitaine Waskow. Je ne crois pas que c'était la curiosité qui les poussait vers lui, non, ils ressentaient plutôt le besoin de lui adresser un ultime au revoir et de se recueillir auprès de sa dépouille. Me trouvant tout près, je pouvais les entendre.

« Un soldat s'est approché, a baissé les yeux sur le capitaine et s'est exclamé : « Que le diable l'emporte! », puis s'en est allé. Puis il en est venu un autre, qui a surenchéri : « Oui, et en enfer, par-dessus le marché! ». Il contemplait la dépouille quelques instants, pivoté sur lui-même et est parti. »

Voilà. Pour illustrer les effets de la règle interdisant de donner des détails sur la mort, Ernie Pyle aurait probablement été expulsé de l'aérodrome de Kandahar pour avoir rédigé un tel article. Par conséquent, puisqu'il a été bien avisé de signer l'entente d'intégration, il se serait abstenu de l'écrire, et ç'aurait été une honte.

Les FC ont besoin de contrôler l'information pour plusieurs raisons évidentes. En revanche, je ne crois pas qu'on devrait ainsi brimer la liberté de presse sans avoir démontré soigneusement et explicitement qu'un tel contrôle se situe dans des limites raisonnables.

D'après ce que je retiens d'un entretien avec un juge-avocat général (JAG) à la retraite, il est nécessaire d'établir la légitimité du contrôle dans une perspective de sécurité nationale. Tout est là : que doit-on faire pour servir au mieux les intérêts du Canada à cet égard? Faut-il réussir en Afghanistan à n'importe quel prix, ou continuer de souscrire à des valeurs abstraites, comme la liberté de presse?

Je ne saurais situer le juste équilibre entre ces deux impératifs, mais une chose est sûre : la liberté de presse est protégée par la Charte des droits et libertés qui garantit les droits et libertés qui y sont énoncés. Ces droits et libertés ne peuvent être restreints que par une règle de droit, dans des limites qui soient raisonnables et dont la justification puisse se démontrer dans le cadre d'une société libre et démocratique. Si la presse en vient à perdre l'une de ces libertés, soit dans le cas présent, la publication de reportages sur le décès des soldats, il m'apparaîtrait sage de démontrer hors de tout doute la légitimité et la moralité d'une telle restriction. En ce sens, je ne crois pas qu'on ait placé la barre assez haute.

D'un autre côté, il serait également préférable d'empêcher les insurgés de miner à leur gré la volonté de la population canadienne. Selon moi, la sécurité à la source constitue la réponse à une telle menace. Forcer les journalistes à trimer dur pour dénicher une histoire ne pose pas de problème, mais le bât blesse quand on les menace de leur interdire l'accès aux sites s'ils racontent la vérité.

Je n'ai peut-être pas rendu entière justice à cette problématique dans le présent article, puisqu'elle dissimule un vaste débat portant en particulier sur l'équilibre entre les besoins de sécurité nationale et les valeurs canadiennes de liberté et d'ouverture. J'estime toutefois que nous ne nous facilitons pas les choses en court-circuitant le système démocratique qui, on le sait, repose sur la liberté de presse. Je pense que la société canadienne s'attend à ce qu'on lui dise toute la vérité. Le problème est fort complexe, mais si l'on commet une erreur en essayant de le résoudre, il serait quant à moi plus prudent de se tromper en accordant une trop grande liberté de presse plutôt qu'en la restreignant davantage.



Le Major Mark Campbell (à droite) donne un briefing aux équipes de liaison et de mentorat opérationnel avant le début de l'opération Ateesh Bazi. Avril 2008.

PARTIE 3

KANDAHAR, 2008 : UN DOCTORAT EN CONTRE-INSURRECTION

En 2008, la mission en Afghanistan semblait avoir acquis un caractère inévitable, un élan qui lui était propre, une vie indépendante. Si on a déjà cru en la possibilité d'une réussite facile ou d'une victoire définitive, c'est une illusion qui avait certainement été perdue.

En 2008, la situation s'était aggravée pour les FC dans la province de Kandahar. Chaque fois qu'un convoi sortait du camp, tout le monde craignait l'explosion. Personne ne doutait de ce qui les guettait et personne n'en parlait vraiment.

Pour le meilleur ou le pire, pour de bonnes ou mauvaises raisons, après ce séjour, j'ai quitté Kandahar en ayant l'impression que de nombreux soldats se contentaient désormais de « pointer. » L'empressement qu'ils mettaient à établir des relations avec la population dont j'avais été témoin par le passé était devenu, eh bien, une chose du passé. L'agressivité était certainement présente, mais cela frisait maintenant l'hostilité.

Si on omet l'appétit normal de combattre du soldat, on sentait qu'il y avait autre chose. Que ce soit la nonchalance avec laquelle ils transmettaient leur savoir aux membres de l'armée afghane en matière de maniement et d'entretien des armes ou leur indifférence aux points de détail des ordres émanant du quartier général (QG), les soldats que j'ai croisés sur le terrain n'étaient plus du tout habités du même enthousiasme impétueux.

Même si de nombreux facteurs pouvaient expliquer cette désaffectation, c'est d'abord et avant tout l'effet corrosif des IED ou tout le syndrome de l'IED. Il y avait non seulement la possibilité pour ces soldats d'être tués à tout moment, mais également le fait que la complicité des civils avec les poseurs d'IED était désormais un fait établi parmi les fantassins, ce qui avait une foule de ramifications subtiles.

En 2004 et 2006, seuls les soldats les plus récemment arrivés et les plus naïfs donnaient quelque crédit à ce que leur disaient les Afghans, qu'ils furent des militaires, des policiers ou des civils. Cependant, en 2008, plus aucun membre de la coalition ne leur faisait confiance. Compte tenu de la prolifération des IED, il était devenu une fois pour toutes incontestable qu'une proportion élevée (mais silencieuse et sournoise) des habitants du Panjwai n'étaient pas dans notre camp.

CHAPITRE 11

LA MANIÈRE AFGHANE DE FAIRE LA GUERRE : PARTICIPER AUX OPÉRATIONS D'UNE ÉQUIPE DE LIAISON ET DE MENTORAT OPÉRATIONNEL

À mon avis, la tâche la plus difficile qui peut-être attribuée à un soldat canadien en Afghanistan est une affectation à une équipe de liaison et de mentorat opérationnel (ELMO) dans une BOA reculée ou avant poste. Ce sont des soldats qui-vivent à la dure, et ils font la guerre à la manière afghane, ce qui signifie souvent prendre plus de risques que ce que les responsables des Forces canadiennes jugeraient tout juste acceptable en temps normal. ³

³ Le présent reportage a d'abord été publié dans La revue Légion.



En début d'après-midi, le deuxième jour de l'opération Ateesh Bazi, alors que notre patrouille chancelait, rendue qu'elle en était à sa dixième heure et à son troisième bastion d'insurgés, la chaleur était plus accablante et envahissante qu'il ne devrait être permis.

Les statistiques à elles seules ne peuvent rendre compte des effets du soleil de midi dans le désert afghan sur les cerveaux et les corps de Canadiens élevés dans le froid. On a l'impression d'être en train de cuire sous notre gilet de protection balistique, comme si des plaques chauffantes étaient fixées sur notre poitrine, notre dos et notre tête, et on est à peine conscient que notre organisme est sur le point de flancher. Il fait si chaud que le mot lui-même ne peut pas traduire une telle chaleur. On aspire l'air comme un noyé. C'est comme s'il fallait s'agripper à quelque chose.

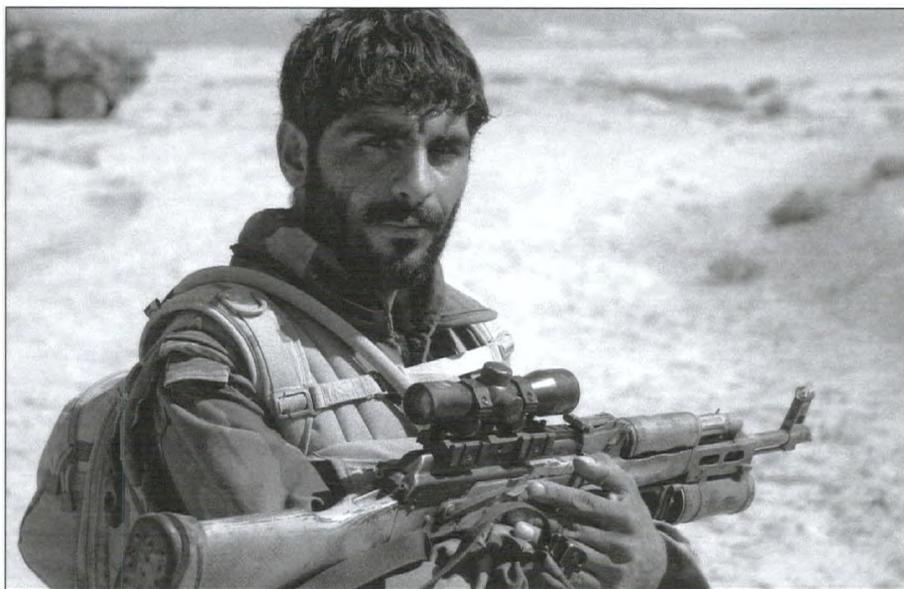
Le Capitaine Matt Aggus discute tactiques avec le Lieutenant " Shumps " Matiullah. Avril 2008.



Mais nous poursuivons notre marche. Quelqu'un dit qu'il fait 42 °C. Un autre affirme qu'il fait 44 °C à l'ombre. Dans ce paysage où se succèdent villages et murs de terre séchée, champs de pavots et dunes de sable, les lignes finissent par perdre tout contraste et les couleurs deviennent fades, tout semble surexposé et flou.

Au début, nous bavardions sur toutes sortes de sujets pour atténuer le malaise. Puis, on a commencé à voir des mirages. Quand notre vision est devenue trouble, on s'est contenté de rêver de mirages.

L'opération va de l'avant. On nous avertit que des hommes en âge de combattre se déplacent de façon inquiétante devant nous. Les soldats canadiens halètent – il n'y a pas d'autre mot. Les gouttes de sueur glissent jusqu'au bas de leurs épais pantalons. Après un moment, ils ont tellement sué, qu'ils arrêtent de suer. C'est alors qu'ils se mettent à cuire.



Un soldat de l'Armée nationale afghane et son imprécis AK47 à cadence de tir élevée.

Le babillage s'est arrêté. La patrouille avance de 50 mètres et fait une pause de 40 minutes. La patrouille fait 50 mètres de plus et fait une pause de 40 minutes. Ce sont de courtes distances. Tout le monde s'affale dans le moindre ombrage.

Se rendre jusqu'ici, au village de Khenjakak, loin à l'intérieur du Panjwai dans la province de Kandahar, n'a certainement pas été une sinécure. Et maintenant que les Canadiens et tous les soldats afghans qu'ils ont pu réunir sont enfin arrivés, la seule chose qui leur importe, c'est d'essayer de faire durer leur ration d'eau jusqu'à la fin du jour pour ne pas s'écrouler.

Tout contact avec l'ennemi, à n'importe quel moment de l'après-midi, aurait été absolument inopportun et à dire vrai catastrophique. Imaginez un cataclysme au ralenti; une course de 20 secondes aurait brûlé l'homme le plus en forme qui soit.

Heureusement pour nous, ça ne s'est pas produit, et ce, même si tout le monde s'y attendait. Plutôt que des talibans, les Canadiens ont trouvé des villages quasi déserts, comme si tout le monde était parti en vacances, probablement à un endroit plus frais. Les talibans, si tant est qu'il y ait eu des talibans, ont apparemment vu le grand nombre de soldats afghans et un nombre non dévoilé de blindés canadiens

converger vers eux à travers la province, sans oublier les hélicoptères de combat Kiowa qu'ils ont dû voir passer au dessus d'eux, et ont décidé que le moment n'était pas très indiqué pour lancer une attaque.

Malgré la chaleur, les talibans ont probablement pris une décision judicieuse ... aucun soldat n'était d'humeur à se battre.

Dans le cadre de cette opération, une des unités d'Afghans est menée par un homme que les Canadiens ont surnommé Al Qaïda.

On a affublé le Lieutenant Walid de ce surnom à cause de sa barbichette, de sa dévotion et de sa propension à répondre « Inch Allah » (traduction : l'issue dépend de la volonté de Dieu) chaque fois que l'on s'adresse à lui. Il se met toutefois à rigoler chaque fois que quelqu'un l'appelle Al Qaïda.

Le Lieutenant Walid commande la 1^{re} Compagnie, 1^{er} Bataillon, 1^{er} Kandak, 205^e Corps de l'armée nationale afghane (ANA), une unité stationnée à la BOA Sperwan Ghar – une base dirigée par les Canadiens dans le district de Panjwai, lui-même dans la province de Kandahar.

L'autre surnom du Lieutenant Walid est Shumps. De fait, personne ne l'appelle Walid; on l'appelle toujours Shumps, et personne ne m'a jamais dit pourquoi.

Sous bien des angles, Shumps est le soldat afghan typique : il est fier et brave, habituellement jovial tout en demeurant passablement impénétrable. Peu importe le degré d'attention avec lequel on l'observe, on ne sait jamais vraiment à quoi il pense ou comment il se sent. Il sourit souvent quand il est contrarié, et c'est quand il raconte des blagues qu'il a l'air le plus fâché.

Quatre Canadiens attachés à sa compagnie de soldats afghans y agissent comme conseillers.

Ces Canadiens font partie de l'équipe ELMO, qui est formée de petits groupes de soldats canadiens affectés aux unités afghanes, souvent des unités de l'infanterie mais parfois aussi de la police et d'autres.



Durant deux jours à la fin du mois d'avril 2008, Shumps et ses mentors canadiens se sont joints à une autre compagnie afghane et à une imposante force canadienne lors de l'opération Ateesh Bazi, une manœuvre complexe d'une durée de deux jours dans une région du Panjwai qui était qualifiée de bastion d'insurgés, un chapelet de villages où l'OTAN n'avait été que peu présente depuis neuf mois. Bien que les villages ciblés par l'opération Ateesh Bazi, Adamzai, Khenjakak et Salavat, ne se trouvent qu'à quelques kilomètres au sud d'un axe de ravitaillement canadien important, l'OTAN ne s'était tout simplement guère soucié de cette région auparavant.

Au cœur de ces villages se trouve un endroit appelé Nakhonay qui, au début du printemps 2008, était souvent le sujet de conversation des soldats canadiens dispersés dans le Panjwai. Nakhonay était un endroit dont les gens parlaient à mots couverts dans la nuit. La rumeur voulait que des centaines de talibans s'y étaient rassemblés et opéraient ouvertement dans les rues. Ils y auraient instauré un gouvernement parallèle, avaient leur propre monnaie et leurs propres tribunaux. C'était si farfelu, tout le monde était d'accord,



Des membres de l'ANA et des Canadiens doivent s'orienter pour se déplacer dans la poussière.

qu'il fallait pratiquement que ce soit vrai.

Quoi qu'il en soit, Shumps n'était pas inquiet. Ou l'était-il? Difficile à dire. Parfois, il semblait impatient, mais peut-être s'ennuyait il simplement. La barrière des langues m'empêchait de le savoir, et même là, pour ce qui était de l'anglais, Shumps était difficile à saisir.

Sa maîtrise de l'anglais laissait perplexe même le Capitaine Matt Aggus, le mentor de l'ELMO affecté à Shumps depuis quelques mois, qu'il suivait comme son ombre dans le cadre de cette opération.

Le Capitaine Aggus est un officier cérébral, presque contemplatif, appartenant au PPCLI, et il croit que l'officier afghan comprend bien mieux l'anglais que ce qu'il laisse entendre, mais qu'il ne réagit que lorsque c'est vraiment important ou qu'il veut réellement savoir quelque chose. Par exemple, plus tard au cours de l'opération, quand un des soldats de

Shumps s'est mis à critiquer ouvertement l'aptitude d'Aggus à lire une carte, Shumps s'est mis à très bien comprendre la situation tout à coup, sans l'aide d'un interprète.

C'est une chose qui ne faisait pas sourciller le Capitaine Aggus, cet homme qui paraît tenir une forme qui lui permettrait de courir trois marathons d'affilée. L'étrange bilinguisme à deux vitesses de Shumps n'était qu'un petit aléa de la vie pour le Capitaine Aggus, un simple sujet de réflexion pendant qu'il scrutait l'horizon.

Diplômé de l'Université Queen, à Kingston en Ontario, le Capitaine Aggus voulait à l'origine devenir médecin mais, comme il le dit en riant, il a décidé de briser les gens plutôt que de les réparer. Il ne le pense pas, bien sûr, c'est de l'humour noir, mais c'est une blague qu'il aime faire.

Son rôle en tant qu'officier de l'ELMO n'est pas facile du tout. Il ne commande pas le Lieutenant Shumps. Et il n'est pas non plus chargé de l'entraîner et de l'encadrer. Il est simplement là pour le conseiller, peut-être arriver à prêcher par l'exemple et peut-être, surtout, pour assurer la liaison avec les autres forces de l'OTAN et l'appui aérien pendant les opérations comme Ateesh Bazi.

Dans le schème de manœuvre général de l'opération Ateesh Bazi, il était prévu que le Major Mark Campbell et le Capitaine Aggus, de l'ELMO, conduisent la force principalement afghane de la BOA Sperwan Ghar, à travers un village soupçonné d'être aux mains des insurgés, et de rejoindre la force canadienne de chars et de blindés en provenance de la BOA Masum Ghar. Après s'être rejoints, les deux groupes devaient mener un exercice de tir réel en fin d'après-midi, avant de camper pour la nuit quelque part dans le désert, puis de prendre la route de Nakhonay à l'aube.

Le matin du 24 avril 2008, le premier jour de l'opération Ateesh Bazi, alors que la compagnie afghane de Shumps sortait de la BOA Sperwan Ghar pour prendre part à ce qui devait être la plus grosse opération à laquelle elle n'avait jamais participé, le Capitaine Aggus montait à bord d'un RG 31 Nyala avec les autres membres de l'ELMO, un infirmier et un conducteur-tireur qui était aussi son commandant en second, l'Adjudant John McNabb, pour aller faire la guerre.

McNabb, un ancien soldat du régiment aéroporté qui en est à sa troisième mission en Afghanistan, semble avoir découvert comment on s'y prend pour traverser n'importe quelle calamité ou coup du sort en gardant son sens de l'humour.

De plus, surtout dans le cas d'une opération comme celle-ci, on a l'impression en se tenant à ses côtés qu'il sait ce qu'il fait et, par conséquent, je ne le quitterai pas d'une semelle durant les deux prochains jours.

Bien entendu, se lancer à la poursuite de combattants, comme le font le Lieutenant Shumps, le Capitaine Aggus et l'Adjudant McNabb en ont l'intention, n'a rien de facile, surtout en Afghanistan, où on peut-être certain que les choses ne vont pas se passer comme prévu, et comme si cela ne suffisait pas, la manière particulière dont les choses dérapent est toujours étonnante, pour ne pas dire tordue.

Le premier arrêt prévu dans le plan de l'opération est au village de Regay, qu'il faut nettoyer et qu'on a évalué comme pouvant être associé aux « méchants » qui, croit-on, se trouvent dans la région de Nakhonay. Lorsque le convoi prend le départ, l'Adjudant McNabb claque l'unique portière du Nyala et semble à peine surpris de voir la poignée



L'ANA se prépare à se rendre dans des villages.

de la longue portière d'acier lui rester dans la main. Le loquet s'est brisé et il tient quelques kilos d'un acier essentiel mais désormais inutile.

L'Adjudant McNabb secoue la tête et regarde autour de lui, comme s'il se demandait si quelqu'un était en train de lui jouer un tour. « Oh ben, tab ... », dit l'infirmier, assis en face de lui, qui regarde la portière brinquebalante. « C'est pas possible. »

En peu de temps, l'adjudant trouve une façon d'étirer la jambe pour coincer son pied contre un petit verrou et ainsi garder la portière fermée, mais c'est probablement très inconfortable, dans la mesure où il est attaché fermement à son siège par un harnais à cinq branches. Il ne dit pas un mot. Il ne fait que secouer la tête, et il semble attendre le prochain pépin.

Il n'a pas eu à attendre longtemps. D'abord, les radios ne fonctionnent pas, ensuite, quelques véhicules de l'ANA se sont embourbés dans un oued, et puis des communications préliminaires indiquent que l'importante force canadienne que nous devons rencontrer près de Regay avait déjà accumulé beaucoup de retard à cause de problèmes d'orientation à quelques kilomètres à l'est de notre position, et elle envoie actuellement des véhicules à chenilles défoncer des murs de boue séchée pour trouver une issue. À la radio, on demande le déploiement des spécialistes canadiens chargés d'indemniser les fermiers afghans dont les propriétés sont endommagées par l'OTAN.

Pendant ce temps, la portière du Nyala ne cesse de s'ouvrir pendant que notre véhicule tangue violemment sur les routes poussérisseuses creusées de profondes ornières.

L'Adjudant McNabb ne peut que secouer la tête d'un air morose.

« Un soldat m'a enseigné un adage l'autre jour », lui dis-je.

Il me regarde et soulève son menton d'un millimètre à peine. Je vois bien que j'ai toute son attention.

C'est une maxime qui n'a rien de mignon; le genre de choses que disent les soldats quand

il s'agit de décrire le caractère toujours implacable de la guerre.

« La merde est infinie », lui dis-je.

Il sourit en coin, de toute évidence très amusé. Il réfléchit un instant. « Les Afghans disent quelque chose de semblable », dit-il calmement. « C'est " Inch Allah. " »

Il ne faut pas oublier que tout cela se passe durant la première demi-heure de l'opération, alors que la BOA Sperwan Ghar que nous venons de quitter est encore bien visible. Friction.

C'est ce mot qu'emploient les spécialistes de la planification pour qualifier ce phénomène. Toutes ces petites choses qui, pendant des activités aussi complexes que celles de l'opération Ateesh Bazi, vont inmanquablement aller mal. Il faut donc échafauder un plan robuste, en mesure de se dérouler malgré toutes ces anicroches sans s'écrouler. Les planificateurs qui ont vu à la présente opération devaient être compétents, car malgré une friction importante, le plan n'a pas déraillé.

Après quelques heures de retard et de réaménagement logistique, la force afghane formée de deux compagnies s'est rendue à la périphérie de Regay, où les soldats sont débarqués de leurs véhicules et se préparent à entrer à pied dans le village. Avant que les patrouilles ne prennent leur départ, les soldats, assis, discutent des événements à venir, se demandant ce que les prochains jours allaient leur apporter, à savoir si les talibans allaient se battre ou rester cachés. La plupart d'entre eux pensent qu'ils vont rester tapis, mais personne n'en est vraiment sûr. « C'est la première fois qu'on va voir ce qui se passe au sud-ouest de Nakhonay », dit le Major Campbell. « On veut d'abord préciser la situation, ou du moins essayer de le faire.

« Si on s'avance avec une puissance de combat écrasante, ils vont refuser le combat. Ils ne sont pas stupides », dit-il, une pointe d'interrogation dans la voix.

Cela dit, l'opération est officiellement lancée. Les soldats afghans, en compagnie de leurs mentors canadiens, se mettent en marche vers Regay en trois longues colonnes, alors que le soleil déjà haut tape sur les montagnes rocailleuses qui se dressent non loin de là.

Quant à Regay, comme dans une description qu'on peut lire dans un récit se déroulant dans une contrée étrangère, c'est un lieu situé « à la lisière du désert. » À dire vrai, Regay est plus qu'à la lisière du désert.

On est ici dans le désert du Registan, qu'on appelle parfois le « désert rouge » en raison de sa couleur ocre foncée, et de fait, le village de Regay est sur le point de se fondre dans cette étendue désertique.

La périphérie de Regay est une succession de dunes d'où émergent des murs en ruine. On ne voit aucun adulte, mais des enfants courent librement parmi les dunes; probablement jouent-ils.

Dans le village en tant que tel, des dunes plus petites encombrant les ruelles entre les enceintes et bon nombre des bâtiments ravagés semblent arborer des motifs complexes gravés par quelque force étrange venue d'une autre planète, pour ensuite avoir été bombardés par une force d'un autre genre. L'impression générale est celle de se retrouver à un endroit tout de suite après la fin du monde, à moins que ce ne soit tout juste avant ... peu importe.

Le Capitaine Aggus et le Lieutenant Shumps guident ensemble les soldats afghans dans la bonne direction. Le Lieutenant Shumps, bien qu'il semble attentif, ne s'intéresse guère à la carte du Capitaine Aggus, pas plus qu'aux plans tactiques dont il parle, ni aux conseils de navigation qu'il lui donne. Il semble préférer se laisser porter par les événements, quels qu'ils soient.

La patrouille s'avance jusqu'au cœur du village et s'installe sur une dune, à découvert. On voit l'autre compagnie afghane au loin. Elle fait le tour du village et vient vers nous.

« 7 1 Alpha », dit le Capitaine Aggus à la radio. « La 1re Compagnie a dépassé l'objectif Little Mountain et s'est établie au point 31256. À vous. »

Le Capitaine Aggus se laisse tomber sur le sol, soucieux de préserver son énergie dans cette chaleur accablante. « C'est insupportable », dit-il. « Dans trois heures, ce sera le moment le plus chaud de la journée; ça va être une cr... de fournaise. »

Le Lieutenant Shumps n'est pas convaincu que ce soit une bonne idée d'établir sa patrouille ici. Et comme sa compagnie est dispersée en petits groupes à des centaines de mètres dans toutes les directions, sa brève hésitation est source de confusion, car nombre d'entre eux ont continué de marcher, ignorant apparemment que nous avons atteint l'objectif que nous nous étions fixé.

L'interprète dit au Capitaine Aggus que le Lieutenant Shumps veut conduire la compagnie à la limite des arbres, à 500 mètres de là, où des soldats afghans attendent déjà, et il semble déjà demander aux soldats de sa compagnie de se préparer à s'y rendre.

« Je sais qu'ils attendent, réplique immédiatement le Capitaine Aggus, mais on ne peut pas y aller. On ne peut pas y aller avant d'avoir communiqué avec le commandant de kandak et qu'il nous ait dit ce qu'il veut qu'on fasse. »

L'interprète traduit au bénéfice du Lieutenant Shumps, qui semble y réfléchir un instant avant de porter son regard à la limite des arbres avec indifférence. Il trouve probablement le besoin constant des Canadiens de tracer et contrôler les positions et de vérifier tous les mouvements avec les supérieurs plutôt ennuyeux.

La proximité des arbres constitue sans nul doute une meilleure position que de rester assis à découvert, comme nous le sommes, alors il lui a probablement semblé étrange que les Canadiens veuillent tenir cette position simplement parce que c'est la position choisie sur une carte quelques jours auparavant.

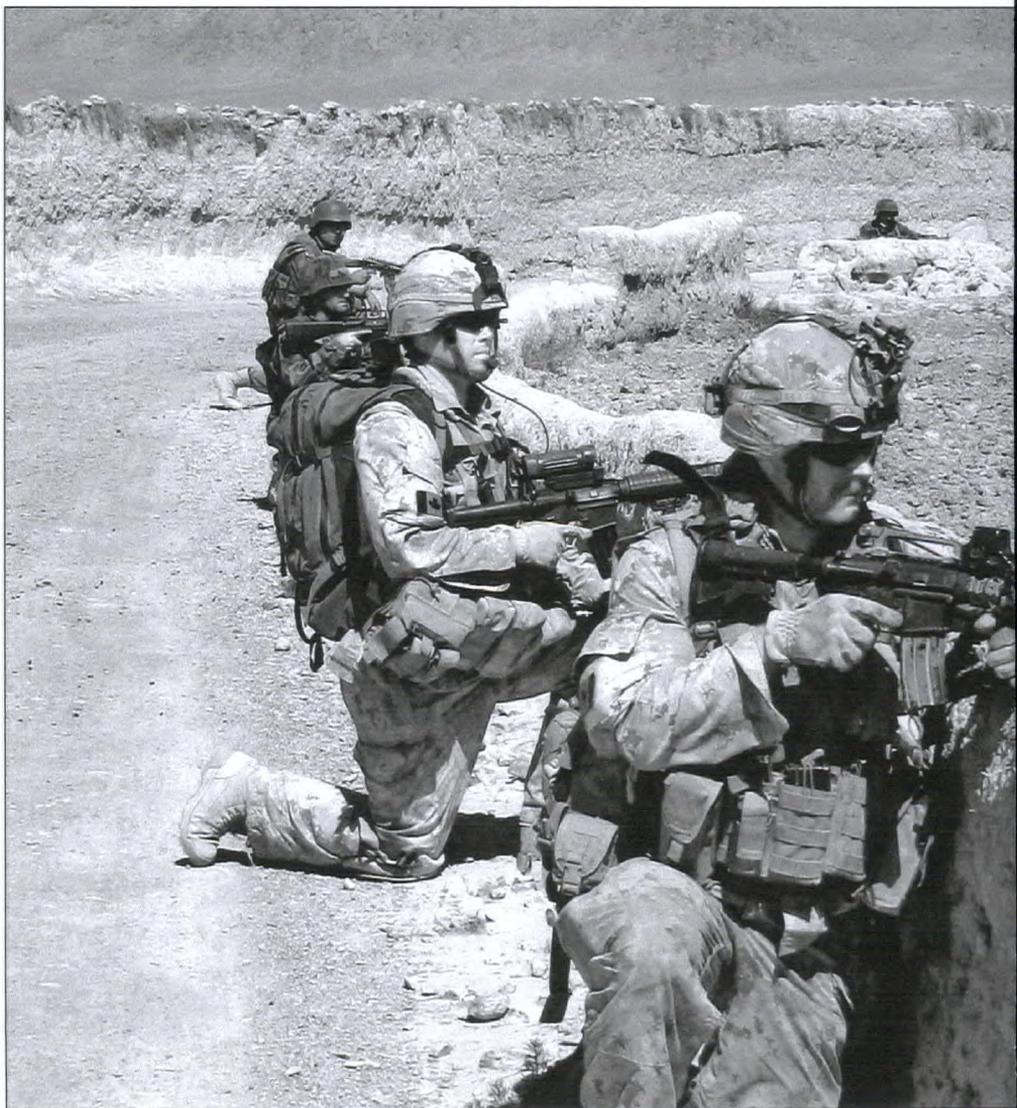
L'interprète, un jeune Afghane du nord du pays, ne parle probablement pas l'anglais beaucoup mieux que le Lieutenant Shumps. Malgré cela, il prend de grands risques en nous accompagnant, car les interprètes, au contraire des soldats de l'ANÀ, subissent les insultes de beaucoup d'Afghans.

Quelques instants auparavant, l'interprète se vantait que même sa propre mère ne sait pas comment il gagne sa vie.

Le Lieutenant Shumps et l'interprète parlent quelques secondes, puis ce dernier dit au Capitaine Aggus que la radio du commandant de Kandak est en panne, et que le lieutenant afghan n'arrive pas à le joindre.

Le Capitaine Aggus soupire et appelle lui-même, connaissant déjà la réponse qui l'attend. « L'indicatif d'appel ici a l'intention d'avancer jusqu'à un bosquet près de l'objectif Big Mountain, dit-il au Major Campbell par radio, et je voudrais savoir si le commandant de Kandak est d'accord, parce que l'indicatif d'appel ici ne peut pas communiquer avec lui. À vous. »

Le crépitement de la réponse se fait entendre sans délai. Le Capitaine Aggus transmet le message au Lieutenant Shumps par le truchement de l'interprète.



« Alors on va rester ici jusqu'à ce que l'autre compagnie soit dans le village, et on pourra ensuite se rendre à la limite des arbres. »

Dans le but de tirer une leçon de cette petite conversation, il ajoute : « Si la 2e Compagnie vous dit d'aller la rejoindre dans le village, vous devriez lui dire que ça ne fait pas partie du plan, qu'elle n'a pas le droit de vous dire ça, et que vous allez obéir aux ordres de votre commandant d'unité. »



L'adjudant McNabb réussit à observer dans le village d'Adamzai..

Le Lieutenant Shumps regarde le sol, puis le ciel, presque comme un petit garçon que son père aurait corrigé : il écoute peut-être, mais il n'est pas très content.

Quoi qu'il en soit, au bout du compte, le Lieutenant Shumps obtient ce qu'il voulait, et la patrouille au grand complet s'avance jusqu'aux arbres, où tout le monde s'assoit pour prendre une longue pause.

Pendant qu'ils se détendent sur le sable, le Capitaine Aggus et l'Adjudant McNabb écoutent les soldats de l'arme blindée du Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians), le LdSH(RC), rouspéter au sujet de leurs chars Leopard coincés, qu'ils essaient de dépêtrer pour repartir dans la bonne direction. Les deux hommes ne peuvent s'empêcher de rire à l'occasion de leurs ennuis.

Entre temps, à peu près la seule friction à Regay est bénigne, presque drôle. Elle se produit quand la patrouille s'arrête à un endroit ombragé, en attendant qu'on vienne la chercher.

« Est-ce j'ai le temps de manger? », demande l'Adjudant McNabb au Capitaine Aggus.

« Probablement », lui répond le Capitaine Aggus.

Cependant, et pouvait-il en être autrement, dès que l'Adjudant McNabb a glissé sa ration de pain de viande avec sauce dans le sac de cuisson, les véhicules attendus se pointent à l'horizon à toute allure.

« Ça fait chier », grommèle l'Adjudant McNabb avec une hargne moqueuse. « Vous avez dit qu'on avait le temps. »

« Ben, c'est la guerre; il y a des risques », répondit le Capitaine Aggus en gloussant sous cap, en regardant l'Adjudant McNabb ranger son sac à ration encore fumant dans son sac à dos.

Toutefois, il n'a pas fallu longtemps pour qu'une réelle malchance rattrape l'Adjudant McNabb, car à mi-chemin vers le point de jonction avec les blindés du LdSH(RC), notre

Nyala subit une sorte de crise épileptique sur le sable brûlant du désert.

Quoique puisse faire le conducteur, le Nyala refuse obstinément d'avancer. Tout l'équipage descend et de l'extérieur, il semble que les freins sont grippés. Chaque fois que le conducteur appuie sur l'accélérateur, le Nyala tressaute de bas en haut sur le sable, tout en crachant une fumée noire, comme un animal de l'âge du pétrole à l'agonie.

Le Capitaine Aggus et l'Adjudant McNabb passent une grande partie de l'après-midi à regarder leur Nyala d'un air abattu, appelant à l'aide de temps à autre, une aide qui finit par arriver sous la forme d'un véhicule de dépannage du LdSH(RC), d'où sort en trombe un mécanicien de l'arme blindée à l'air soucieux, qui, après avoir écouté la description des symptômes de la panne du Nyala, admet tout de suite qu'il ne peut ni réparer le véhicule ni nous remorquer.

McNabb secoue simplement la tête.

Le mécanicien de chars demande quand même au Capitaine Aggus de démarrer le Nyala, juste pour voir le problème de ses yeux.

Comme cela arrive trop souvent quand on arrive au garage, le Nyala démarre et se met à rouler presque comme s'il n'avait jamais été endommagé.

McNabb secoue simplement la tête.

On s'entend pour dire que le problème à sans doute été causé par la chaleur, et tout le monde a hâte de rejoindre les autres en vue de l'exercice de tir réel qui viendra clore cette journée. Comme le dit le Major Campbell : « Il est toujours bon de savoir que ses canons fonctionnent. »

Durant l'exercice de tir, les armes lourdes de la compagnie du Lieutenant Shumps, des mitrailleuses de 12,7 mm et de 14,5 mm montées à l'arrière de camionnettes Ford Ranger, ont des ratés et bloquent au point où parmi les quatre armes apportées, il n'y en a qu'une qui fait feu, et, on ne sait trop pourquoi, les projectiles qui en sortent ratent complètement la montagne visée et se dirigent plutôt vers le Pakistan.

Les chars canadiens, quant à eux, lancent des obus qui explosent sur la montagne dans un spectacle impressionnant, faisant sauter d'énormes blocs de pierre avec une telle force et dans un tel fracas que personne ne peut ignorer la chose à des kilomètres à la ronde.

Une fois l'exercice de tir terminé, le convoi au complet, long de plusieurs kilomètres et plus large que jamais, s'élançe en grondant autour de la montagne, en direction d'un emplacement près de Nakhonay pour y camper.

La question fondamentale qu'on se pose, bien sûr, c'est pourquoi les forces de la coalition ont été aussi peu présentes à Nakhonay et ses environs durant aussi longtemps.

Il est difficile de comprendre comment on a pu laisser un bastion d'insurgés prendre racine à seulement dix kilomètres à vol d'oiseau d'une importante base canadienne sans penser que cela pourrait nuire à la stabilité dans la province de Kandahar. « Nous ne sommes pas encore allés nettoyer l'endroit et en prendre et en garder le contrôle, nous sommes donc en train d'y voir », dit le Brigadier-général Guy Laroche, de retour à l'aérodrome de Kandahar, peu de temps après l'opération Ateesh Bazi.

Bien que certains officiers canadiens se plaisent à dire que le fait que l'ennemi ne combatte plus de front, qu'il ne s'engage plus dans des tactiques conventionnelles, démontre l'efficacité de l'OTAN, on se demande ce qui produirait si un convoi canadien se rendait directement à Nakhonay. Il est fort probable qu'une bataille conventionnelle d'envergure en résulterait, mais ce n'est pas une certitude non plus.

« Nous sommes allés là-bas pour voir si l'ennemi y était », dit le Brigadier-général Laroche. « Nous ne savons pas si les " méchants " étaient nombreux dans la région, et il n'y a pas eu d'engagement direct. »

En fin de compte, le facteur crucial, c'est le personnel. Il n'a pas été facile de mettre sur pied une force en vue de l'opération Ateesh Bazi; il a fallu la planifier pendant presque un mois. Pour atteindre les objectifs de base de la stratégie contre-insurrectionnelle dans le seul district de Panjwai (neutraliser les insurgés dans la région, l'occuper, puis consolider notre position), nous allions de toute évidence avoir besoin de plus de troupes.

Même si les troupes sont toujours trop peu nombreuses, au moins, durant quelques semaines en avril, on a eu des raisons d'espérer, parce qu'à l'aérodrome de Kandahar, les marines américains étaient arrivés en nombre, armés jusqu'aux dents et prêts à se battre.

La 24th Marine Expeditionary Unit est une force de combat autonome de presque 3 000 hommes, et elle était accompagnée d'autant d'armes lourdes qu'il lui avait été possible d'apporter. C'est presque de la pitié pour les talibans que l'on ressent quand on voyait les blindés, avions de chasse et hélicoptères d'assaut des marines ainsi alignés en apparence à l'infini.

De fait, rien ne se compare à l'aura que dégage un tel regroupement de jeunes marines américains endurcis qui se promènent en petits groupes un peu partout dans un aérodrome, rongés par l'ennui, en attendant que les commandants s'occupent de la paperasse et les lancent au combat. (Cependant, alors que vous lisez ceci, ils ont déjà pris part aux combats, puisqu'ils ont été déployés à l'ouest pour prêter main forte aux Britanniques dans la province de Helmand.)

Ces marines sont les seules personnes que j'ai jamais rencontrées pour qui, à mon avis, mourir au combat serait une partie de plaisir, ou du moins, pour qui ce serait plus amusant que de poireauter deux mois à l'aérodrome de Kandahar, ce qu'ils ont fait jusqu'à maintenant.

Il faut le reconnaître, l'aérodrome de Kandahar n'est pas un endroit où il fait bon vivre. On y trouve tout le nécessaire, mais ce n'est pas la joie. On y est assez près de chez soi pour que tout nous rappelle comme la maison nous manque, mais tout de même trop loin pour y être heureux.

Évidemment, le comptoir à espresso à volonté fait figure d'oasis, mais encore là, il faut faire preuve de patience, car il faut appuyer sur le bouton à plusieurs reprises pour remplir sa tasse, sans parler d'une volonté de fer pour supporter les regards hostiles des soldats européens toujours en manque de caféine qui attendent leur tour.

De plus, les hostilités arrivent à faire intrusion dans le malaise climatisé de l'aérodrome de Kandahar. Même là, et on ne peut le dire avec plus de tact, on peut exploser à tout

moment, car les roquettes tombent régulièrement du ciel.

Quand on sait qu'une roquette peut foncer sur soi à tout instant, la vie devient tout autre. C'est un changement subtil, un petit déclic au fond du cerveau.

On passe, tout doucement, de la vie normale au simple espoir de survivre. Pour évoluer dans ce nouveau climat oppressant, on doit s'abandonner un peu, s'abandonner au sort ou au destin, se dire « Inch Allah » ou tout autre terme qui vous plaira. Même la crème glacée à volonté n'aide pas beaucoup à endurer une telle réalité, surtout après sept, huit ou neuf mois de service, comme c'est le cas de bien des membres du personnel du quartier général canadien.

On ne court néanmoins pas un grand risque de mourir d'une roquette à la tête, dit-on aux soldats canadiens pour les rassurer à leur arrivée, ce qui est le plus dangereux, c'est plutôt l'hémorragie artérielle qui survient quand on se fait arracher les jambes, par exemple.

La plupart des soldats sont par conséquent passés maîtres dans l'art d'appliquer un garrot militaire sophistiqué, qui permet de comprimer tout le tour d'un membre. Bien que le garrot arrête en règle générale l'hémorragie, la probabilité de sauver le membre est loin d'être excellente.

Parfois, le garrot ne suffit pas. Il faut alors essayer la solution de dernier recours : le pansement Quick Clot. Il s'agit d'un produit chimique, qui ressemble à de la litière pour chats, qu'on saupoudre sur la blessure, et qui cautérise le tout si fort qu'il arrive régulièrement que la personne qui applique l'agent coagulant souffre elle-même de brûlures, alors imaginez la victime sur qui il est appliqué. Ce produit est si puissant qu'on ne peut l'utiliser que sur les membres, car on sait qu'il rongerait les organes internes jusqu'au centre.

Et tout ça, ce n'est que le contenu de la séance d'information donnée aux soldats à leur arrivée.

Pendant ce temps-là, près de Nakhonay, le deuxième jour de l'opération Ateesh Bazi, peu après 5 h, le soleil commence à poindre à l'horizon, et tout le monde se lève, personne n'ayant succombé durant la nuit aux vipères, aux scorpions, aux araignées ou aux talibans.



Le Major Mark Campbell et le Capitaine Matt Aggus discutent du chemin du retour.

Selon le plan, on prévoit rouler jusqu'à une position à peu près centrale par rapport à l'ensemble des villages de la région et y disposer les chars et les véhicules canadiens de façon à ce qu'ils assurent l'appui-feu pendant que les Afghans et l'ELMO nettoient les villages une enceinte à la fois.

Une fois tout le convoi arrivé à la position de combat centrale, il faut en réaménager tous les éléments. Pendant un certain temps, donc, les habitants des villages avoisinants peuvent observer cet effrayant déploiement de puissance de feu littéralement tourner en rond dans leurs champs. « Après ça, ils ne vont certainement pas vouloir nous affronter », dit l'Adjudant McNabb. « Ils doivent se dire qu'on est tous cinglés. »

« Si on n'a pas de plan, c'est sûr que l'ennemi ne peut pas deviner ce qu'on va faire », ajoute un autre soldat sur un ton amusé.

« Planifiera bien qui planifiera le dernier », dit un autre.

On finit éventuellement par tout mettre en place, et tous les membres de l'ELMO se réunissent pour leur dernier briefing.

« Bon, s'il n'y a pas d'autres questions, je vous souhaite à tous une tab... de bonne journée », dit le Major Campbell aux membres de l'ELMO rassemblés. « Allez-y lentement mais sûrement, c'est pas un cr... de sprint, c'est un marathon. Aujourd'hui, on n'aura pas avancé de plus de six ou sept kilomètres si on atteint tous les maudits objectifs. Et pour ceux qui n'ont pas encore vécu de combats, rappelez-vous que c'est pour vrai ici, alors vous n'aurez pas de seconde chance. Manquez pas votre coup ost... Bon, allons-y. »

À la périphérie du premier village, le Capitaine Aggus arrête la patrouille pour dire au Lieutenant Shumps qu'il vient d'entendre un rapport à la radio selon lequel des insurgés sont en train de dissimuler des dispositifs explosifs improvisés (IED) dans le village devant nous. Des hélicoptères vrombissent au-dessus de nos têtes.

Le Lieutenant Shumps ne réagit pas. Il demande à un villageois qui passe par là avec un âne s'il y a des " méchants " dans le village. Le villageois aurait dit que non. Le Lieutenant Shumps continue de se comporter comme s'il allait au dépanneur. Il continue de jeter des coups d'œil aux alentours comme s'il surveillait l'arrivée de l'autobus. Son attitude est un peu déroutante.

Le Capitaine Aggus profite de cette courte pause pour essayer de convaincre le Lieutenant Shumps qu'il doit suffisamment prendre les devants pour pouvoir influencer la direction que les premiers éléments de la patrouille vont prendre dans le village.

Même si le Lieutenant Shumps firit par faire comme le Capitaine Aggus le lui a conseillé, il appert que ce n'est pas vraiment suffisant. Le schème de manœuvre des patrouilles dans les villages, bien qu'il ne fut pas sorcier, est assez compliqué pour causer des problèmes.

Les deux compagnies de l'ANA devaient avancer en parallèle et en quinconce, une compagnie commençant par s'avancer pour rester en position en attendant que l'autre la dépasse et prenne position elle aussi. De cette manière, elles auraient progressé par bonds successifs à travers les trois villages.

Mais lorsque les deux compagnies de l'ANA sont entrées dans le premier village, Adamzai, elles commencent à se chevaucher, ce qui fait qu'elles essaient pratiquement

partout dans le village. Sur le terrain, quand on voyait les soldats de l'ANA aller dans tous les sens en même temps, on savait bien que si l'ennemi se mettait à tirer, on n'aurait pu faire mieux que de se jeter par terre et essayer de tenir le coup, parce que les balles auraient certainement sifflé dans toutes les directions.

Il n'a pas fallu longtemps au Major Campbell pour rejoindre le Capitaine Aggus et le Lieutenant Shumps. « La géométrie de tir est complètement défaite », dit le Major Campbell, et il indique qu'une compagnie doit avancer pendant que l'autre restera sur place.

L'opération se dénoue lentement, et les difficultés d'orientation qui ont causé le problème sont extrêmement difficiles à régler.

Alors que les premiers éléments de la compagnie du Lieutenant Shumps ne sont qu'à 50 mètres devant le groupe de commandement qui porte les cartes, dans le labyrinthe de ruelles et de petites routes qui traversent les villages et les relie entre eux, la distance est suffisante pour causer sans cesse de la confusion.

À un moment donné, le Lieutenant Shumps se fatigue de l'attente et de l'encombrement, et il décide de mener la patrouille lui-même. Le Capitaine Aggus le retient calmement et immédiatement.

Au fur et à mesure que l'opération va de l'avant, tout le monde souffre des incessants problèmes d'orientation.

Un jeune soldat afghan, qui a passé la journée avec l'élément de tête, rejoint le Capitaine Aggus après un autre renversement de direction et fait semblant de lui prendre la carte, comme pour se moquer de lui. « Vous devriez parler à ce gars », dit l'Adjudant McNabb au Lieutenant Shumps en rougissant.

« Il n'a pas d'éducation », lui répond le Lieutenant Shumps, son anglais se révélant tout à coup étonnamment fluide. « C'est un soldat fou. Tous les soldats sont fous. »

McNabb secoue simplement la tête.

Selon lui, la patience est une qualité importante qu'il a assimilée en travaillant avec l'ANA.

« Ils m'ont certainement appris à être patient », dit-il. « C'est une chose que j'aurais dû apprendre il y a une dizaine d'années. »

Et l'Adjudant McNabb surveille patiemment tout le monde, surtout le Capitaine Aggus, s'assurant que ce dernier s'hydrate suffisamment et mange ses rations. Mais il le fait aussi pour le Lieutenant Shumps qui, vers la fin de la journée, devient de plus en plus faible à cause de la chaleur, bien qu'il refuse constamment de se faire soigner.

Bien que la chaleur soit certainement l'ennemi le plus cruel de la force coalisée durant l'opération Ateesh Bazi, il y a aussi d'autres difficultés militaires de base dont il faut tenir compte quand on tente de concilier les deux cultures des combattants.

Les soldats afghans ne semblent pas s'intéresser à notre manière de faire la guerre, à nos cartes, plans et tactiques. Ils ont leur propre système, beaucoup plus décontracté, qui semble reposer sur l'instinct autant que sur la raison. Mais comme tout le monde le constate, la culture afghane est enracinée dans la guerre, et les Afghans sont des d'extraordinaires guerriers, alors il est difficile de dire si leur façon de combattre est mauvaise ou incorrecte.

Cependant, il est évident que le calme fatalisme qu'exprime le Lieutenant Shumps par ses « Inch Allah » répétitifs peut aussi constituer un inconvénient.

Par exemple, un des soldats de la compagnie du Lieutenant Shumps a un fusil AK47 orné de superbes ajouts comme un lance-grenade, un capiton de crosse et même une belle lunette, ce que l'on ne voit pas souvent sur un AK47, une arme dont le manque de précision est notoire à la distance où une lunette devient nécessaire. De toute façon, comme le dit un des Canadiens, ce n'est pas une lunette conçue pour ce type d'arme, et le capiton est bancal, alors c'est une installation de fortune qui semble remarquable, mais le tireur « manquerait son coup à bout portant. »

Quoi qu'il en soit, aux yeux de l'Afghan qui utilise une telle arme, atteindre la cible ou

non dépend probablement plus de la volonté de Dieu que de quelque aspect technique comme la précision de la lunette.

Malgré cela, ce n'est pas la compétence tactique afghane qui inquiète le plus le Capitaine Aggus. De fait, comme il le dit lui-même, la chose la plus importante sur laquelle il tient à travailler avec le Lieutenant Shumps et la compagnie, ce n'est pas le combat mais le maintien en puissance et la logistique.

Il n'en demeure pas moins que le penchant qu'ont les soldats afghans de laisser les choses même les plus élémentaires au hasard leur nuit. Ainsi, le Lieutenant Shumps et sa compagnie savaient que leur génératrice était sur le point de tomber en panne, mais ils n'ont pas transmis la paperasse remise au quartier général de leur bataillon pour qu'elle soit réparée ou remplacée, et ce, malgré les exhortations répétées de leurs mentors canadiens. Elle est donc tombée en panne, et ils ont passé une semaine sans électricité, en se plaignant sans cesse de la chose aux Canadiens.

Selon l'Adjudant McNabb, ils apprennent à dure école. Et même si c'est une façon pénible d'apprendre, comme il le fait remarquer, le processus est le même peu importe ce qu'ils font, et cela comprend l'entretien des armes, ce qui soulève bien sûr des inquiétudes; il n'y a qu'à repenser à la piètre performance de la veille des armes lourdes de l'ANA.

« On leur dit de nettoyer les armes. On prêche par l'exemple », dit l'Adjudant McNabb. « Je ne vais certainement pas nettoyer leurs cr... d'armes pour eux. »

C'est une école qui risque d'être vraiment très dure. De toute façon, après une longue journée de patrouille sans avoir aperçu l'ennemi, le convoi se prépare à repartir et l'Adjudant McNabb donne l'ordre suivant au Lieutenant Shumps : « Quand nous avançons, vous nous suivez. »

« Inch Allah », répond le Lieutenant Shumps – si Dieu le veut.

l'Adjudant McNabb secoue la tête, un sourire résigné aux lèvres. « J'adore ça », dit-il. « C'est comme quand je dis à ma fille de 16 ans de faire quelque chose et qu'elle me répond " comme tu veux ironique. " »

Quoi qu'il en soit, après un certain temps, tout le monde est prêt à partir, mais lorsque le convoi quitte Nakhonay vers le nord, le souffle d'une explosion secoue l'atmosphère dans le secteur des blindés canadiens.

Un véhicule canadien juste devant vient de sauter. C'est un autre véhicule blindé léger et ce qui est étrange, c'est le quatrième véhicule de la file, derrière deux chars équipés de rouleaux de déminage et un char doté d'une lame qui racle la route.

Personne ne peut expliquer comment cet IED a pu résister au passage des démineurs, mais la plupart des soldats s'accordent à dire que c'est sans doute un taliban caché à proximité qui a déclenché l'explosion.

Il y a des blessés, mais rien de très grave. L'opération de récupération est toutefois si longue à exécuter, que la nuit tombe et que le convoi doit maintenant rentrer au camp en empruntant un chemin difficile, plongé dans l'obscurité, en se servant de son équipement de vision nocturne.

La friction ne se fait pas attendre. Les heures passent pendant que le convoi vire dans la nuit noire d'un côté, puis de l'autre, en essayant de rester loin de la route et des IED, mais il s'enlise sans cesse davantage.

Ça n'en finit plus dans le noir. Quatre, cinq, six heures. Nous n'arrivons pas à nous frayer un chemin, et nous tournons en rond. On observe des mouvements ennemis au loin. Je ne pouvais pas le voir, mais je savais que l'Adjudant McNabb était là, dans le noir, en train de secouer la tête.

Il est sûr qu'une mission de l'ELMO n'a rien de facile. Ce sont des gens qui s'occupent de dispenser une instruction élémentaire dans une zone de tir réel et, de plus, sans avoir l'autorité de diriger l'instruction. Malgré cela, le Capitaine Aggus croit fermement en la pertinence du système d'ELMO et est convaincu qu'il va finir par porter fruit. De fait, on considère

que l'opération Ateesh Bazi est une réussite. C'est une opération que l'on savait complexe et difficile dès le départ, mais son but, l'obtention de renseignements sur la possibilité



La bataille commence à la plage Haji; des chasseurs français bombardent l'autre rive de la rivière.

d'une présence ennemie à Nakhonay, a été atteint.

Chose certaine, personne ne peut mettre en doute le courage de soldats comme le Capitaine Aggus, l'Adjudant McNabb et le Major Campbell, qui, quelque part au-delà des lignes du front, risquent tout pour aider l'armée de terre afghane à s'améliorer.

Notre VBL repart, et nous entendons un drôle de compte rendu. « Je ne pense pas que le système d'armes fonctionne », dit le commandant du VBL à l'interphone.

« Pourquoi? », demande le guetteur aérien à l'arrière du VBL.



« Parce qu'il indique qu'on s'en va vers le sud-ouest. »

« C'est bien vers le sud-ouest qu'on va », répond le soldat.

Problème. Le sud-ouest, c'est la direction d'où nous venions.

La consigne à laquelle il fallait s'attendre nous parvient alors à la radio : si on n'arrive pas à sortir d'ici au prochain essai, il va falloir former un périmètre défensif pour la nuit ici même.

Un grognement généralisé se fait entendre, sauf de la part des gars du quartier général, qui passent le plus clair de leur temps à l'aérodrome, et que la perspective de passer une nuit dans le territoire des « méchants » est une aventure qui semble les réjouir.

Ensuite, quelqu'un dit à la radio qu'il vaudrait mieux abandonner le système de vision nocturne. C'est logique, puisqu'on pouvait nous entendre et voir l'ANA qui, n'ayant pas de système de vision noc-



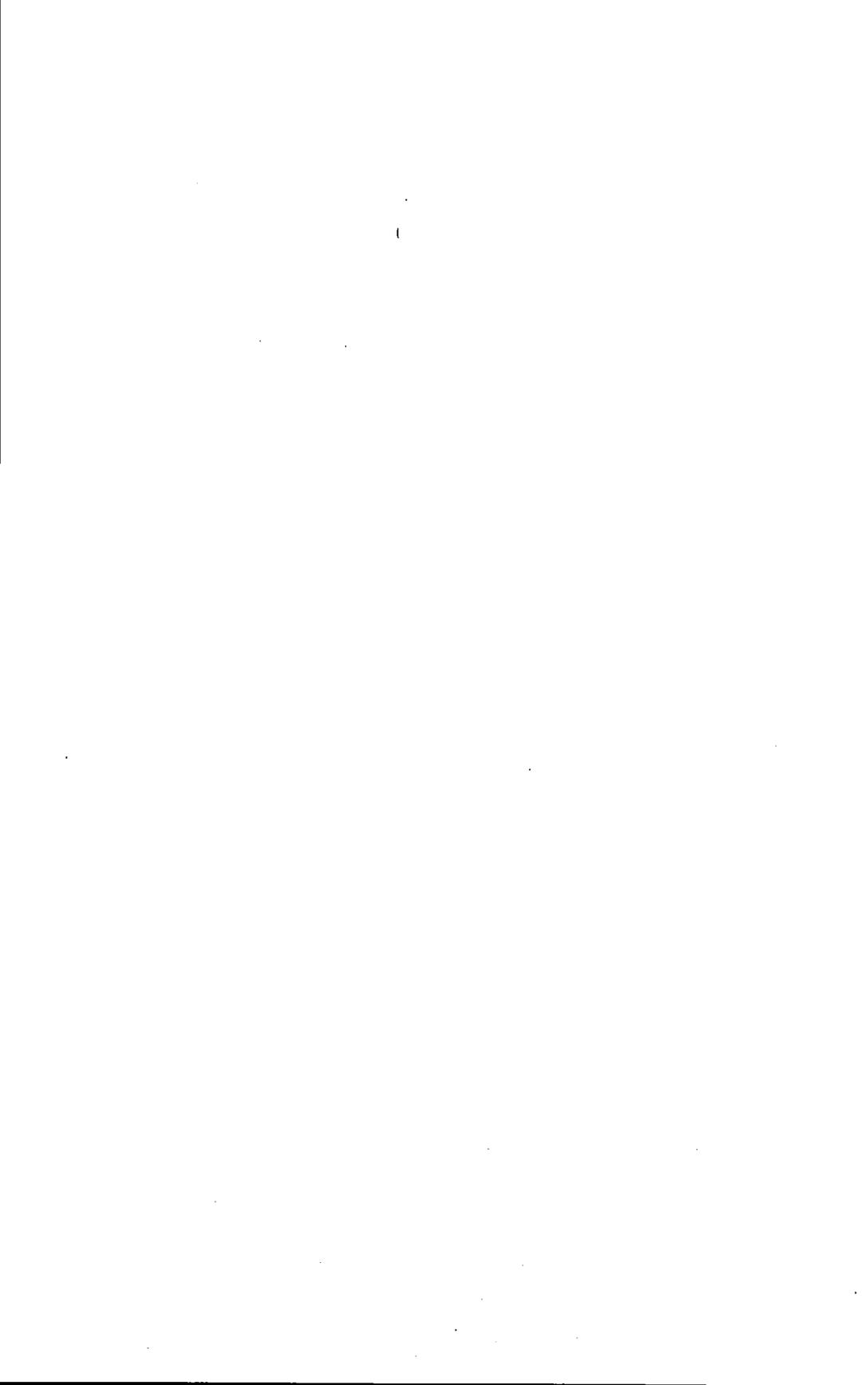
Le Caporal-chef Travis Good près de Haji.

tume, allume les phares de ses véhicules et est visible à 10 km à la ronde. Alors l'ordre est donné, et le convoi se met à projeter la lumière blanche de ses phares.

Quelques secondes plus tard, on entend le rire discret et embarrassé du guetteur arrière : « C'est un tab... d'embouteillage géant. »

Tout le monde était devenu complètement désorienté dans l'obscurité et une fois les phares allumés, le guetteur avait découvert un tableau étonnant : tous les véhicules du convoi étaient sortis de la file et étaient dans le plus grand désordre. Les phares projetaient leurs faisceaux de tous les côtés. On aurait pu jurer que pas deux véhicules pointaient leur lumière dans la même direction.

Chacun semblait avoir sa propre idée quant à la façon de nous tirer de ce mauvais pas.

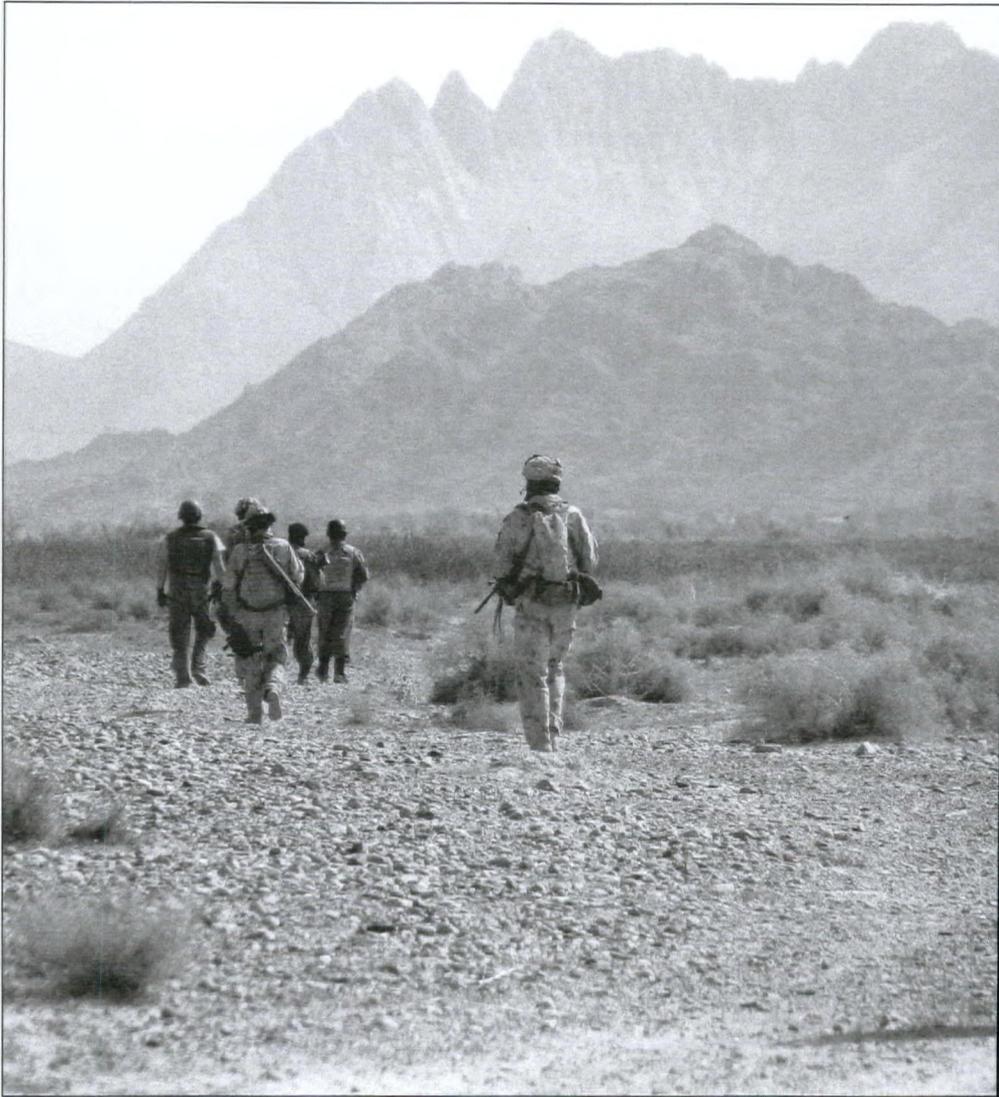


CHAPITRE 12

LOIN DES POLITESSES DE LA CIVILISATION : UNE SEMAINE DANS UN MODESTE AVANT-POSTE CANADIEN ASSIÉGÉ

Le récit suivant relate de brefs moments de l'existence menée en avril 2008 par les soldats canadiens dans un petit avant-poste en Afghanistan, baptisé la plage Haji. Il rend compte des routes fermées à la circulation ou en construction, des embuscades ennemies; il fait aussi état de la confusion et des frustrations qu'éprouvent quotidiennement ces militaires aux prises avec une guerre dont ils ne comprennent pas clairement les tenants et aboutissants, malgré qu'ils en occupent les premières loges. ⁴

⁴ Le présent reportage a d'abord été publié dans La revue Légion.



En raison de la présence d'IED, il était souvent plus sécuritaire de se déplacer à pied qu'en véhicule. Avril 2008.

L'ennemi est bien là

Nous sommes au début du printemps dernier, dans un vignoble comme on en trouve un peu partout dans le district afghan de Panjwai. Deux militaires canadiens en patrouille font la pause après avoir opéré leur jonction, pendant que la guerre fait rage autour d'eux.



À un kilomètre environ au nord-ouest de leur position, une force ennemie vient d'attaquer une base coalisée dans le village de Kolk. À l'est, une autre base est frappée à Pashmul. Au sud, c'est Masum Ghar qui essuie des tirs. Trois attaques au sol en un quart d'heure.

La petite force canadienne, isolée dans le vignoble, jette des regards furtifs autour d'elle alors qu'éclatent les affrontements. On aurait dit que l'ennemi suivait un plan. Elle attend la suite, mais les choses ne se déroulent pas comme prévu. L'ennemi aurait dû se camoufler et non lancer des attaques coordonnées au sol dans l'un des districts les plus patrouillés de la province de Kandahar.

Avec précaution, la force canadienne quitte sa position et reprend sa longue marche. Leur patrouille commencée depuis longtemps, les Canadiens pestent sans arrêt contre le soleil et maugréent à l'idée de ne pouvoir rejoindre leur base qu'avant plusieurs heures. L'écho des salves des mitrailleuses faiblit au loin, mais les pensées des deux militaires demeurent obsédées par l'ennemi.

Première leçon de contre-insurrection : sécuriser les routes et les populations

L'écriteau de carton suspendu au mur pare-souffle annonce : « Les gars abandonnés du poste de police secondaire : plage Haji. » Il en dit long sur la façon dont les soldats canadiens goûtent ici la guerre, confinés pendant des semaines dans cette minuscule enceinte aux murs marqués par les combats, à la limite ouest du district de Panjwai.

Le poste de police secondaire (PPS) de Haji abrite une série de tentes, de casemates et de fortifications disposées pêle-mêle. On l'a installé dans une maison afghane abandonnée,

en plein cœur de ce qui fut autrefois le village de Haji, juste au sud de la rivière Arghandab. Il fera de nouveau bon y vivre un jour, si les Canadiens obtiennent gain de cause.

Mais en avril 2008, Haji n'est rien de plus qu'un village fantôme qu'il sera difficile de remettre en état. Pour commencer, l'unique grande voie de circulation du secteur, que les Canadiens nomment la route Fosters, demeure fermée en raison de la présence d'une quantité incroyable d'explosifs tout au long de celle-ci. Malgré tous les efforts des Canadiens, on ne réussit toujours pas à la maintenir dégagée. Les patrouilles à toute heure du jour et de la nuit n'y changent rien. Les bombes sautent toujours et des Canadiens meurent encore.

Bien qu'il n'y ait rien de terriblement sorcier à sécuriser une si petite route, le secteur demeurera instable et prendra du temps à se développer si on ne réussit pas à ouvrir la route et à y rétablir une circulation normale. C'est pourquoi sa construction et sa sécurité se retrouvent à bien des égards au cœur même de la stratégie du Canada au Panjwai.

Cette stratégie repose sur diverses tactiques, dont la mise en place de quatre postes de police secondaires disposés en enfilade le long de la route Fosters : Haji, Zangabad, Taloqan and Mushan.



Les victimes les plus fréquentes des explosions d'IED étaient des membres de la population locale, souvent des enfants.

Ils représentent la voie que le Canada a récemment choisie d'emprunter dans sa stratégie visant à assurer la sécurité dans le sud de l'Afghanistan, comme l'explique le Lieutenant-colonel Dave Corbould, commandant du groupement tactique. « Les postes de police secondaires ont vraiment été disposés comme des points tracés à l'encre sur une carte. Nous avons parlé du principe de la tache d'encre. Les postes ne sont quasiment que des marques de la carte car ils ne comptent qu'une section de la police nationale afghane, composée de dix hommes, ainsi qu'une équipe de liaison et de mentorat opérationnel (ELMO) de la police militaire et quelques soldats appartenant aux armes de combat. Leur capacité à influencer le secteur environnant est donc limitée. De plus, ces postes secondaires tenaient lieu au départ de véritables postes de police où devaient – théoriquement du moins – se présenter les policiers nationaux. Mais leur sphère d'influence n'a guère pu s'étendre au-delà des barbelés, puisqu'ils ne disposaient tout simplement pas des effectifs nécessaires.

À notre arrivée, le plan consistait à étendre la sphère d'influence de ces postes de police secondaires. Pour ce faire, nous avons amené des troupes de la FIAS en masse dans le district de Panjwai pour y accroître la capacité d'influence des postes. Leurs sphères d'influence respectives ont donc dépassé la taille de simples piqûres d'épingle sur la carte, mais à l'instar des taches d'encre, elles s'étendent désormais à plus de trois, quatre et même cinq kilomètres à la ronde, chaque poste prenant un peu les allures de forces policières ou de patrouilles régionales, telles que nous les concevons au Canada.

Une autre raison explique pourquoi les Canadiens ont commencé à envoyer des pelotons vers ces petits forts. C'était une question de « surviabilité » des forces afghanes, comme l'a poliment qualifiée un officier supérieur canadien. En clair, les premières tentatives d'établir des postes de police régionaux se sont finalement soldées par la mort de nombreux policiers afghans.

Sur papier, et souvent sur le terrain, de tels rôles sont assumés par des gars, barbus et timides devant les caméras, appartenant à des forces d'opérations spéciales triées sur le volet et formées en vue de la mission. Comme ils sont peu nombreux, les soldats affectés présentement à ces forts proviennent de la Force régulière du Canada et, quoi qu'ils aient certainement reçu l'instruction nécessaire pour patrouiller à pied, recueillir des renseignements et gagner la confiance des Afghans, ils s'estiment davantage rompus aux opérations mécanisées et aux tactiques d'infanterie conventionnelles.

Une « bande de colons » envahit un coin de paradis militaire

En règle générale, plus vous vous éloignez de la base principale de l'OTAN à l'aérodrome de Kandahar, plus la vie devient difficile. Il n'y a plus ni restaurants Pizza Hut ni douches chaudes. À la plage Haji, vous vous soulagez dans un sac, et les rations elles-mêmes sont rationnées.

On a baptisé ainsi l'endroit parce que non loin de là devrait se trouver, en théorie du moins, une rive sablonneuse de l'Arghandab où il ferait bon se baigner. En réalité, il n'en est rien. Lorsque quelques soldats de la compagnie B du 2e Bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry 2 PPCLI, ont voulu aller s'y rafraîchir peu après leur arrivée à Haji, des talibans ont immédiatement tiré sur eux. La « bande de colons de l'autre côté de la rivière », comme les décriront les « vacanciers » malchanceux.

Bien que personne n'ait été blessé, cette attaque sans conséquences malheureuses forcé l'Adjudant Jeremy Abrams du 6e Peloton à interdire toute forme d'activité aquatique à la rivière. « Haji, c'est comme une carte postale à laquelle on aurait ajouté une touche militaire », fait remarquer le Caporal-chef Travis Good. « Selon la direction dans laquelle vous pointez votre appareil-photo, le décor change du tout au tout. Vous pouvez rester là à prendre quelques photos de gars en train de se faire bronzer, d'autres qui soulèvent des haltères, et peut-être de moi à l'arrière-plan devant le barbecue, et vous vous dites sans doute : " Eh bien, ce n'est pas si mal que ça ici. " Puis vous faites quelques pas sur la droite, et à travers l'objectif, vous voyez des trous béants, des décombres, des barbelés, un gros tas de débris en feu, la rivière à moins de cent mètres, inaccessible à cause des mines, et d'autres horreurs du même genre un peu partout. Alors en effet, ça ressemble bien à la carte postale d'un paradis balnéaire ... version militaire. »

Tout ça n'est pas bien grave, mais les postes de police secondaires sont tout de même très éloignés des secteurs sûrs. De par leur nature, on les retrouve d'une certaine manière au-delà des lignes amies. Quand vous êtes à la plage Haji, ceinturée comme elle l'est d'édifices en ruines au milieu d'un terrain complexe et sans véritables dispositifs de défense à l'entrée principale – de gros rouleaux de barbelés et une barrière pivotante – vous imaginez facilement les multiples façons dont l'ennemi, même en petit nombre, pourrait vous infliger de graves dommages.



Patrouille sur la plage Haji.

Entre deux patrouilles, les soldats se retrouvent souvent ensemble dans la minuscule cuisine de la plage Haji, où ils se moquent gentiment de leur victime du moment. Vraiment, l'humour noir est à l'honneur ici, et tous les coups sont permis quand on a envie de se payer une pinte de bon sang.

Par exemple, les soldats ont reçu la directive de ne pas faire de plaisanteries en comparant la vie « à l'intérieur des barbelés » à l'aérodrome de Kandahar à celle « à l'extérieur des barbelés » dans des endroits comme la plage Haji. Même si tout le monde reconnaît que les soldats triment dur et prennent eux aussi des risques à Kandahar, cela n'empêche pas les gars de Haji d'affirmer que l'ordre est tombé à cause de toutes leurs plaisanteries qui faisaient brailler les copains de Kandahar, et parce que « leurs larmes salées rendaient infect le goût du cappuccino. »

Autre plaisanterie prisée des soldats : trouver des répliques savoureuses à lancer à l'ennemi lorsqu'il tourne au ridicule leurs règles d'engagement contraignantes. Par exemple, qu'ils sont réduits à affronter les tirs ennemis en criant au porte-voix : « Bonjour. Nous sommes de la FIAS et, bien que nous respectons votre droit d'essayer de nous descendre, sa politique en matière d'engagement nous interdit de riposter avant 45 minutes environ. Veuillez patienter, s'il vous plaît. »

En attendant, il y a de bonnes nouvelles...

Le secteur est du Panjwai est en quelque sorte le joyau de l'effort du Canada en Afghanistan. En 2006, les environs du village de Bazaar-e-Panjwai grouillaient d'insurgés, un coin rêvé pour les maraudeurs armés de grenades propulsées par fusée dont les attaques-éclair ont pratiquement effacé toute trace de la vie quotidienne, comme les marchés, les écoles, les fermes. Les choses ont toutefois changé depuis, si l'on veut.

La principale base d'opérations avancées des Canadiens est installée à Masum Ghar, une région dénudée et exposée au soleil cuisant à proximité du village Baazar-e-Panjwai. Le village s'est transformé, grâce aux efforts constants du personnel, obligeant mais surmené, des équipes provinciales de reconstruction (EPR) dirigées par les Canadiens.



Une patrouille quitte le poste de police secondaire de Haji, en avril 2008.

De nouveaux projets démarrent un peu partout, les écoles sont ouvertes et accueillent de nombreux élèves, les routes qui mènent aux villages environnants sont sûres et les marchés sont animés.

Mais les « méchants » rôdent toujours dans les environs, où ils tuent encore, puisqu'à la fin du printemps 2008, le Caporal Michael Starker est mort dans un échange de coups de feu survenu à portée de vue des sentinelles postées à Masum Ghar. Le vrai problème se situe toutefois au-delà de ce territoire. Bon nombre d'insurgés, qui se considéraient ici comme chez eux, ont quitté les lieux et se sont dirigés soit vers le sud, pour s'installer autour de Nakhonay, soit vers le secteur ouest du Panjwai. On les a même aperçus plus à l'ouest dans le district voisin du Maiwand et aussi loin que dans la province de Helmand. C'est là qu'ils ont choisi d'affronter les forces britanniques et, depuis peu, les marines américains.

Cette guerre est l'affaire des Afghans

À l'aube du 17 avril, l'équipe de la plage Haji se prépare et sort patrouiller à pied dans les villages avoisinants. Elle doit essentiellement interpellier les villageois qu'elle rencontre afin de recueillir de l'information sur la situation dans le secteur.

Derrière la patrouille se trouve le Sergent Ole Frederiksen, l'opérateur tactique d'une équipe provinciale de reconstruction fondée sur la coopération civilo-militaire, dont les groupes sont aux premières lignes de l'entreprise de séduction du peuple afghan et dont la mission vise à relancer l'économie locale par la mise en œuvre de petits projets. « Nous allons voir les gens et démarrons des projets. Au fond, nous tentons d'aider la population locale », reconnaît le Sergent Frederiksen. « Ici (à la plage Haji), nous cherchons simplement à impliquer les gens. Ce qu'on m'a appris (au Canada) et ce que je fais concrètement sur le terrain sont deux choses différentes. J'évolue dans un milieu qui ne pardonne aucune erreur. Si je réussis à embaucher des gens du coin pour qu'ils donnent un coup de main dans certains projets aux alentours du poste de police secondaire, à les ramener au bercail pour ainsi dire, si je peux les payer et leur faire comprendre que nous sommes de leur côté, alors avec un peu de chance, ils prendront part aux projets. Et je suis convaincu que nous en tirerons des renseignements. C'est ce qui se passe dans le secteur oriental du Panjwai. Je veux dire, l'endroit n'est pas plus sûr qu'ailleurs, les talibans s'y trouvent encore.

Mais dans une large mesure, la population locale se rend bien compte des avantages que notre présence leur procure. On trouve là-bas une école secondaire qui accueille des élèves. Nous sommes en train d'y construire une clinique de santé. D'autres projets vont également bon train dans cette région. Les gens peuvent de nouveau y vivre normalement. Mais ce n'est pas encore le cas ici.

« Les habitants ne nous font pas vraiment confiance. Après tout, pourquoi le devraient-ils? La dernière fois que des soldats canadiens ont traversé leur village, ils tiraient un peu partout et faisaient exploser des trucs. C'est vrai. Et il en a fallu du temps pour que la situation au Panjwai oriental s'améliore à ce point, et il en faudra autant ici. Il faut que les Afghans nous voient et nous parlent tous les jours. Pour l'instant, ils n'ont aucune raison de nous accorder leur confiance. Et le moulin à rumeurs tourne à plein régime, pas vrai? L'autre jour, alors que nous étions en patrouille, la rumeur circulait que la FIAS bombardait des fermiers innocents. Les insurgés sont ravis quand de telles rumeurs courent. Il n'y avait rien de vrai là-dedans, mais ils prennent n'importe quel événement et déforment la réalité. Une partie de notre travail consiste à nous assurer que la population locale comprend que nous lui venons en aide, que nous ne sommes pas une force d'occupation. Il faut qu'on dise aux gens que nous n'allons pas leur tirer dessus. »

Durant la patrouille, le Sergent Frederiksen fait de son mieux pour échanger avec les gens. Il parle aux fermiers, aux femmes et aux enfants, et chaque fois, c'est la même rengaine : les talibans viennent ici la nuit; ils n'aiment pas que vous nous aidiez; ils incendient les écoles; ils viennent enterrer des bombes et regagnent à toute vitesse le nord de la rivière. « De vrais voleurs », dira un homme.

À PPS Haji, les Canadiens font équipe avec des policiers de la police nationale afghane pour l'ordre civil (PNAOC), des agents théoriquement bien entraînés venant de l'extérieur de la province de Kandahar. Bien que le niveau de collaboration s'améliore entre les deux groupes, ils demeurent méfiants, sinon carrément hostiles. Plusieurs soldats canadiens croient ouvertement que de nombreux Afghans, policiers et militaires, se sont entendus avec les combattants ennemis de la région pour ne pas s'attaquer les uns les autres. Les rumeurs cèdent parfois la place à des problèmes réels. Ainsi, à la plage Haji, un incident banal a failli tourner au vinaigre parce qu'un soldat de la compagnie Bravo a lancé une plaisanterie « en bas de la ceinture » au dépens de la PNAOC, qu'un policier afghan en a pris ombrage et a posé la main sur son arme. Pendant un court moment, la tension était si palpable qu'elle aurait pu facilement donner lieu à un échange de coups de feu.



Dans la tente de la cuisine à Haji.

La frustration monte : l'ennemi revient sans qu'on puisse l'engager

Patrouiller dans le Panjwai, c'est comme faire du jogging sur un parcours à obstacles dément dans la pire chaleur que vous puissiez imaginer, des chasseurs ennemis sans cesse à vos trousses, et la crainte constante de mourir brutalement en sautant sur un IED. Personne ne sait d'où viendra la prochaine menace. Le Sergent Jason Boyes, une légende de la compagnie Bravo, a été fauché par une bombe cachée dans un mur non loin de la route Fosters. Le climat est tendu. Certains soldats ne transportent qu'une seule balle sur eux. Un peu par superstition.

« Les insurgés ne respectent aucune règle d'engagement », déplore le Caporal-chef Good. « Ils n'ont pas de gouvernement qui leur dicte comment procéder. Ils n'ont que faire de l'opinion publique. Ils n'ont pas à demander la permission de tirer sur quoi ou qui que ce soit, ou de poser certains gestes. Ils font ce qu'ils veulent pour arriver à leurs fins. » Au cours des quelques semaines passées à Haji, le Caporal-chef Good a constaté une amélioration de la situation. « Plus nous sommes présents, plus les gens reviennent. J'en conclus qu'ils sont contents que nous soyons là. À mon avis, l'opinion de la population locale à notre endroit s'améliore nettement. »

Les adultes demeurent certainement sur leurs gardes, mais la confiance des enfants semble souvent plus facile à gagner. Ces derniers se montrent parfois craintifs, mais une friandise ou quelques sourires sincères les rassurent. On peut difficilement évaluer la portée de ces gestes anodins dans le conflit actuel. Depuis deux ans, ces jeunes, endurcis par la guerre au Panjwai, reçoivent bonbons et autres gentillesse de la part des soldats canadiens. Il y en a au moins quelques-uns qui se montrent reconnaissants.

Le travail de la patrouille ne se limite pas à la distribution de gâteries aux enfants. L'une de ses tâches principales consiste à recueillir des renseignements sur les forces ennemies et sur leurs allées et venues. Pour ce faire, elle a recours au service d'un interprète pour interroger sans brusquerie la plupart des villageois et des fermiers qu'elle croise sur sa route. Malgré tout, les patrouilleurs n'en tirent que peu d'information et rares sont les personnes interrogées qui admettent avoir vu des talibans.

À une occasion, la patrouille s'est arrêtée à la sortie d'un petit village à quelques kilomètres de la base de Haji et, alors qu'ils s'adressaient à quelques hommes réparant un chenal, deux jeunes hommes à l'allure soignée sont apparus au bout de la route sur leur motocyclette. L'interprète est devenu tout à coup méfiant. « Nous devons leur parler », a-t-il dit au Sergent Frederiksen et au Capitaine Bob Barker. « Ce sont des talibans. »

Le Sergent Frederiksen, un militaire imprégné du sens du devoir et toujours à l'affût de nouveaux renseignements, demande alors à l'interprète d'expliquer aux patrouilleurs comment procéder pour soutirer de l'information à ces suspects. « Vous devez vous montrer très durs avec eux », dit-il. « Faites comme _____ (un allié de l'OTAN en opération en Afghanistan). Quand j'étais avec eux, on les battait, on les torturait, on torturait tout le monde. »

Un ange passe pendant que le Capitaine Barker et le Sergent Frederiksen essaient de comprendre ce qu'ils viennent d'entendre. « On verra ça plus tard » réplique sèchement le Sergent Frederiksen.

Un autre silence, et le Capitaine Barker rétorque, sur un ton nettement facétieux : « Ça nous simplifierait tellement la vie, mais ... En fait, ce n'est pas tout à fait exact, ça nous simplifierait momentanément la vie, puis quelqu'un irait raconter tout ça (il jette un



Le Caporal-chef Travis Good donne des friandises à un petit Afghan.

regard à la caméra vidéo de La revue Légion en train de tourner), et on se retrouverait dans la merde. »

Quelques instants plus tard, les Canadiens arrivent sur les lieux, et bien qu'ils aient interrogé les suspects en employant un langage nettement plus agressif que celui des derniers jours, ils ne réussissent pas à tirer grand-chose de ces adversaires potentiels, puis ils disent à ces derniers de poursuivre leur chemin.

À n'en pas douter, cette situation était frustrante pour les soldats. Ils savaient que ces hommes avaient un comportement bizarre, qu'ils détonnaient dans le décor, mais ils ne pouvaient rien faire. On ne s'attend pas à ce qu'un officier des Forces canadiennes plaisante au sujet de la torture, mais ici, en plein conflit, de telles plaisanteries, même si elles sont inexcusables, n'ont peut-être rien de surprenant.

Un autre incident illustre bien la tension extrême qui prévaut dans la région. Une patrouille, partie du poste de police secondaire de Haji, se dirige tout droit sans le savoir dans une embuscade en préparation. En effet, on peut voir devant eux des rangées d'Afghans attendant à la limite des arbres. Au moment crucial, quand les chefs de patrouille se rendent enfin compte de ce qui se passe, une vive discussion s'engage entre eux au sujet de la conduite à adopter. Le Sergent Frederiksen veut avancer et aller voir de quoi il en retourne, et au besoin engager l'ennemi. Le Capitaine Barker veut plutôt rebrousser chemin. Les deux ont leurs raisons.

Le Sergent Frederiksen, tout comme une bonne partie de la patrouille, estime qu'ils sont là exactement pour ça : avancer pour voir de plus près la situation et peut-être même engager les forces ennemies. Comme leur sergent l'a dit : « On ne peut pas faire volte-face et filer chaque fois qu'on nous défie. »

Le capitaine refuse quant à lui de se laisser persuader, même si le ton monte entre lui et le sergent. Il veut rentrer. « J'avais deux raisons. D'abord, nous n'étions jamais venus dans ce secteur, alors nous craignons de nous y aventurer. D'autre part, nous ne formons pas une très grosse patrouille, puisque notre mission consistait seulement à recueillir de l'information, pas à se battre.

« Je m'inquiétais surtout de la présence de deux groupes dont les mouvements suggéraient que leur coordination était contrôlée. Je ne crois pas qu'il s'agissait simplement de deux groupes rencontrés au hasard. Alors si nous devons nous retrouver dans une situation où il fallait se battre, je ne tenais pas à être mal préparé. Voilà ce qui me préoccupait le plus à ce moment là. Je comprenais très bien le Sergent Frederiksen, mais j'estimais que la patrouille ne devait pas se mesurer à des forces ennemies coordonnées sans une préparation préalable et sur un terrain dont elle ignorait tout. D'autant plus que, étant trop loin et trop petit, le poste de police secondaire ne pouvait ni fournir l'appui feu nécessaire ni dépêcher une véritable force en renfort. »

Finalement, la patrouille est revenue à la base sans qu'un seul coup de feu n'ait été tiré.

Des fissures dans le blindage

L'image aseptisée que les FC veulent présenter d'elles-mêmes, c'est-à-dire des professionnels accomplissant stoïquement leur devoir dans les pires endroits, est à la fois fidèle et déformée. Ces militaires sont de vraies personnes aux prises avec tous les problèmes qu'éprouvent de vraies personnes. Pour tuer le temps à la base de la plage Haji, ils parlent de ce qu'ils feront une fois de retour chez eux ou des soirées mémorables de leur dernier séjour au pays. Ils pestent contre la « foutue armée » et surtout contre les interminables exercices qu'ils ont dû subir. « Je pourrais écrire un livre plein de " J'te l'avais bien dit " », déplore l'un d'eux.

Mais ils parlent aussi d'autres choses, comme les retransmissions des débats du Parlement canadien à la télé, et ils rient des politiciens, de les voir se conspuer avec tant de conviction. « Arrêtez de niaiser, vous dirigez le pays ma bande d'ost...! », se moque un autre.

Mais surtout, les conversations les plus intéressantes et souvent désopilantes portent sur les échanges entendus à la radio du campement, qui les diffuse suffisamment fort pour que tous entendent. En voici un exemple, entendu une certaine nuit :

« Nous sommes partis du poste (de police secondaire) de Zangabad. La PNAOC peut-elle tenir la place elle-même? », demande quelqu'un au quartier général.

« Non », répond-on à Zangabad.

« Au meilleur de vos connaissances, qu'est-ce qui pourrait leur arriver? »

« Ils mourront. »

La radio tonitruie parfois un message adressé aux gars de Haji, à leur grand dam. Une nuit, ils apprennent ainsi qu'un commandement supérieur exige un plan d'opérations détaillé des patrouilles et des activités militaires générales que sont appelés à effectuer les hommes cantonnés à Haji. On veut également que le plan d'opérations définisse les activités des quatre prochains jours.

L'équipe du poste de Haji se réunit dans la salle des repas pour discuter des nouveaux ordres. « S'ils veulent quatre jours de sortie, ils peuvent aller chi... », proteste l'un des soldats présents. Tous partagent son avis.

Un autre rigole : « On pourrait installer un répondeur pour traiter les ordres entrants? »

Quelqu'un reprend l'idée : « C'est ça : " Vous avez bien obtenu la plage Haji. Nous ne pouvons prendre votre appel pour le moment, mais appuyez sur le 10 pour laisser un message! " »

Un autre : « Oh et puis merde! Je vais prendre un coup. »

Dans la chaleur écrasante d'un après-midi déceuvré, le Capitaine Leifso prend le micro pour parler au Sergent Barker afin de lui remonter un peu le moral et préciser certains points d'une mission. On le sait, le poste de Haji est minuscule. Tous interrompent ce qu'ils faisaient pour écouter l'échange. « L'intention est de patrouiller le plus de territoire possible et de repousser les talibans hors du secteur, afin que nous puissions passer aux choses sérieuses. Voilà l'intention. À vous! », fait la voix grésillante du Capitaine Leifso diffusée à la radio.

« Où se trouve l'ennemi? Se déplace-t-il la nuit ou le jour? Où entrepose-t-il ses armes? »

« Par sécurité, sortez et ramenez des infos sur les méchants. Nous allons ensuite planifier une opération, nous mettre à leur recherche et les abattre. C'est aussi simple que ça. »

« Je crois comprendre que l'eau et les rations posent un problème. Nous les livrerons. »

« En ce qui a trait au problème des effectifs, bien compris, la PNAOC ne sortira pas la nuit, nous le ferons. »

« Niner-niner (le quartier général de la brigade) veut savoir pour quelles raisons une patrouille qui doit sortir six heures revient après deux? Et si quinze militaires sont sortis, que font les quinze autres? »

Après quoi, le Capitaine Leifso conclut en disant : « Pour faire des progrès, on doit dominer le terrain. »



Une bombe de 500 livres explose sur une position ennemie sur la rive de l'Arghandab opposée à Haji.

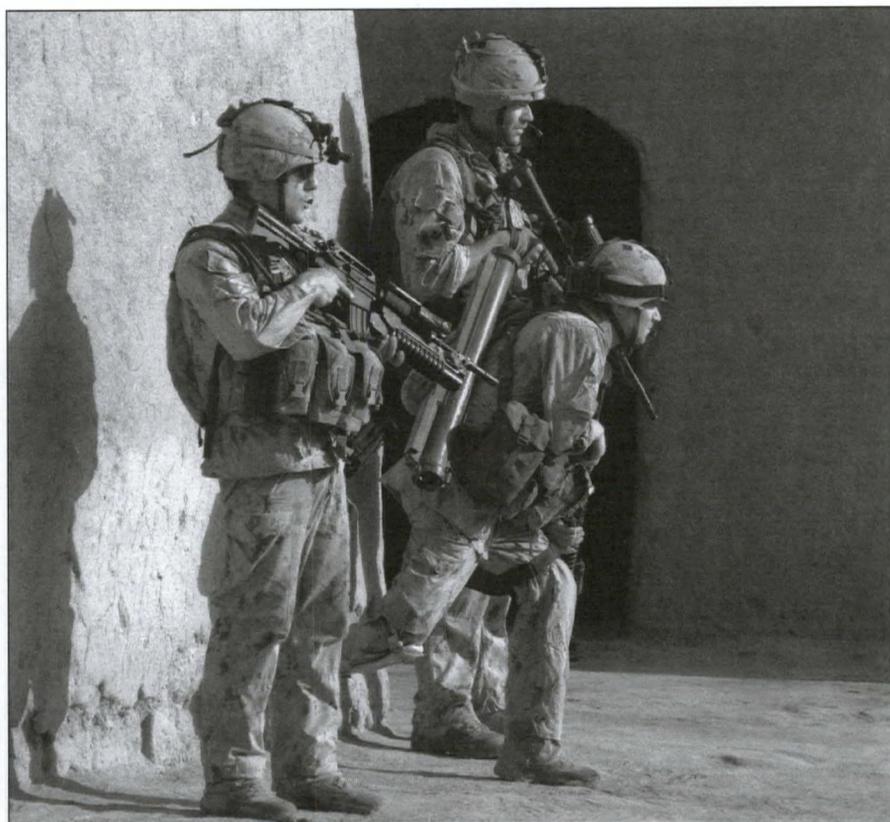
Tout le monde pousse un profond soupir de résignation alors que la radio se tait enfin. Même si chacun sait que le capitaine a raison, c'est un irritant de plus à ajouter à la liste. Les gars appellent ça faire du radio-jacking : la radio est accaparée par le commandement qui dicte des ordres aux militaires impuissants.

Peu de temps après, un autre ordre venant d'en haut exige d'augmenter la cadence à trois patrouilles par jour. Un premier soldat émet l'idée qu'ils pourraient s'approcher subrepticement de la rivière Arghandab en se servant de brindilles comme camouflage. Dans la même veine, l'Adjudant Abrams suggère qu'il pourrait se déguiser en IED et se cacher sur le bord de la route Fosters. « C'est notre nouvelle opération : on se trouve une bouteille de plastique et on se planque dedans.

« Si quelqu'un vous ramasse, ne bougez pas et observez où l'on vous emporte », poursuit l'infirmier. »

« Même s'ils nous attrapent, ils vont nous relâcher », affirme l'un des sergents de la compagnie Bravo.

« Ces gars-là sont trop vieux. Je crois qu'ils ne pensent qu'à mourir. »



À ce moment-là de la guerre, les Canadiens pénétraient encore dans les enceintes pour y chercher des insurgés.

Il semble bien que les ordres émanant des échelons supérieurs n'ont pas toujours un rapport évident avec la réalité observée par les soldats sur le terrain.

Plus les jours avancent, plus les requêtes s'avèrent exigeantes. On veut des patrouilles de huit heures, de douze heures, de vingt-quatre heures.

Assis autour de la table de la plage Haji, les militaires éclatent d'un grand rire. Tout le monde sait qu'on ne peut transporter assez d'eau sur soi pour effectuer de telles patrouilles. « Ils sauraient ça eux aussi, s'ils descendaient de leur tour d'ivoire de temps à autre », ironise un soldat.

« Moi, je ferais bien une patrouille de vingt-quatre heures. J'en profiterais pour aller à

Sperwhan Ghar et foutre une raclée au commandant de compagnie », grommelle un autre soldat particulièrement mécontent.

« On n'est pas réapprovisionnés, se plaint un autre, nous ne sommes pas assez haut dans l'échelle des priorités pour oser demander l'appui de l'alliance, mais ils veulent quand même qu'on se crève le cul, ce qu'on fait avec joie si c'est pour une bonne raison. Mais faire sortir mes gars juste pour les faire sortir, je trouve ça vraiment idiot. »

« Pour moi, une patrouille de vingt-quatre heures pose davantage qu'un simple problème d'eau. Le moral des troupes serait lui aussi affecté », renchérit un autre.

« Vaut mieux en rire qu'en pleurer dans ces cas-là », assure un troisième.

« J'aimerais te voir rire plus souvent », répond un autre, imperturbable.

Une lueur d'espoir

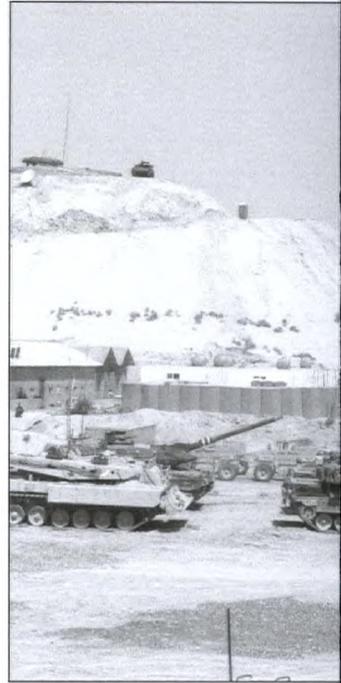
L'initiative de construction et de pavage de la route Fosters représente le dernier grand projet à ce jour. Près de 350 Afghans s'y affairant avec des brouettes et des outils à main. Le rythme général est lent, mais il n'en reste pas moins que certains soldats canadiens sur place y voient indéniablement de l'espoir.

Parmi les troupes, en particulier au sein du génie, des histoires circulent sur la résilience du peuple afghan et son désir de travailler malgré la menace talibane et, à l'occasion, les blessures par balle.

Le Sergent Terry Vandenbroek, du 1er Régiment du génie de combat, raconte celle d'un travailleur afghan qui se rend au chantier routier. « Des talibans l'arrêtent et lui demandent où il se rend. " Je m'en vais travailler à la construction de la route ", répond il. Les talibans lui disent qu'il ne peut pas y aller. Il leur rétorque : " J'irai de toute façon. " L'un des talibans met alors une cartouche dans la chambre de son AK 47 et dit au travailleur sans arme : " Tu ne peux pas y aller. " L'Afghan lui répond : " J'irai. " Alors le taliban le met en joue et tire. »

« Plus tard, le travailleur ensanglanté traverse les lignes canadiennes en boitant et, après avoir reçu les soins nécessaires à l'hôpital des Canadiens, il prend congé plus tôt que prévu, en fait juste à temps pour toucher son prochain chèque de paie. »

On peut interpréter cette histoire de deux façons. Elle pourrait témoigner fidèlement de la situation sur le terrain où les travailleurs locaux, peut-être attirés par un chèque de paie, risquent gros pour aider à la reconstruction de leur pays. Elle pourrait également n'être qu'une simple anecdote qui n'est pas représentative du conflit. Quoi qu'il en soit, elle traduit à tout le moins une chose : les soldats canadiens gardent bon espoir de voir la situation s'améliorer, du moins dans certains secteurs.



La guerre pointe son nez à la plage Haji

Tout ne va pas parfaitement bien à la plage Haji. Les soldats sont de plus en plus méfiants, et le commandement, de plus en plus mécontent. Les officiers supérieurs ont l'impression que leurs ordres ne sont pas exécutés à la lettre. Comme une autre opération d'envergure est prévue pour bientôt, le commandement décide de retirer plusieurs unités du terrain, y compris le personnel de la plage Haji, afin de leur accorder un court répit et de remonter le moral des troupes. Pour ce faire, une immense colonne de blindés canadiens et de fantassins afghans partirait de la base de Sperwan Ghar et remonterait le lit de la rivière Arghandab pour ensuite se rassembler à la plage Haji.

Tous les occupants du camp Haji se lèvent tôt le matin du convoi, impatients de profiter d'une jolie balade qui les ramènerait à la base Sperwan Ghar aux frais de la princesse. Une énorme explosion, dont l'onde de choc traverse leur base, est le premier signe que les choses tournent mal. Le convoi vient d'être frappé par un IED près de Haji, à plusieurs centaines de mètres en amont de la rivière. Tout le monde se rue au sommet de la tour de guet pour voir une gigantesque colonne de fumée s'élever dans le ciel. Les radios crépitent. Un des véhicules du génie avait sauté, sa remorque mise en pièces. Le conducteur est ébranlé, mais il est sauf.



Hélicoptères au-dessus de la base de patrouille de Sperwan Ghar. Avril 2008.

Le convoi fait halte au milieu du lit de la rivière. Les opérations de récupération ont commencé depuis quelques minutes lorsque le sol autour d'un char Leopard 2 stationnaire se soulève dans un nuage de poussière, sous la force d'une vive explosion dont la déflagration résonne avec fracas sur la plage Haji. On croit d'abord que le char a tiré, mais c'est en réalité une grenade propulsée par fusée de l'ennemi qui a frappé le blindé ou qui est tombée près de lui. « Contact! Contact! Contact! », hurle le Capitaine Leifso à la radio. On entendait les tirs d'AK 47 en provenance du village sur la rive nord de la rivière. Les Canadiens ripostent. Des mitrailleuses lourdes font siffler leurs projectiles en rafale au-dessus des têtes. Les gars du poste se précipitent pour prendre leur fusil et enfiler leur veste de combat.

À coup d'ordres brefs, le Capitaine Leifso ordonne aux Afghans et à leurs mentors canadiens d'attaquer le village à pied. Il est trop risqué d'envoyer les Leopard ou les VBL, et les IED présentent une menace trop importante. Alors que les forces au sol s'approchent du village, des hélicoptères d'assaut américains commencent à le pilonner à la roquette. À chaque passage, les hélicoptères piquent vers le sol, tirant des dizaines de roquettes sur les arbres et les chaumières. L'ennemi continue de tirer. Les forces au sol, maintenant

tout près du village, sont prises à leur tour au milieu des tirs. Elles se fraient un chemin jusqu'aux limites du premier village, sans pouvoir aller plus loin, puis elles se replient. Il faudrait une grande puissance de feu pour extirper les « méchants » des villages. C'est dans ces conditions que débute l'interminable et détestable recherche d'un avion militaire en mesure de larguer des bombes sur les positions ennemies. Deux chasseurs bombardiers arrivent sur les lieux, mais, compte tenu de la situation, aucun ne peut larguer ses bombes, soumis aux restrictions nationales. Finalement, un chasseur français se présente dans le secteur. Le pilote s'exprime difficilement en anglais, mais on comprend qu'il larguera ses bombes si quelqu'un est en danger immédiat.

Les troupes avancées n'hésitent pas une seconde. « Nous sommes en danger immédiat », dit un soldat canadien. Le pilote du chasseur français largue trois bombes de 500 livres sur le village depuis une telle altitude que, même si on peut entendre le bruit de ses moteurs, il est impossible de le voir.

Les insurgés refusent de mourir. En effet, alors qu'on croit le combat terminé et que les hélicoptères américains changent de cap pour rentrer faire le plein de carburant, quelques nuages épais remplissent le ciel de leurs volutes au-dessus du convoi canadien, suivis de trois déflagrations. Des explosions aériennes – causées par des roquettes tirées intentionnellement en hauteur pour qu'elles explosent à leur portée maximale – font pleuvoir des shrapnels sur les Canadiens. « Écoutez fermées! Écoutez fermées! », crie le Capitaine Leifso à la radio. D'autres canons entrent en action. La bataille aura duré des heures au cours desquelles les hélicoptères sont revenus tirer d'autres roquettes, beaucoup de roquettes. À la fin des hostilités, on évalue que les forces ennemies ne comptaient que quatre à huit combattants. Ces derniers ont pourtant réussi à maintenir l'engagement avec une force canadienne composée de plusieurs véhicules et d'environ 200 soldats alliés et à la clouer sur place presque au grand complet près de huit heures d'affilée. Le feu de l'ennemi n'a blessé aucun Canadien. Les pilotes des hélicoptères américains ont signalé plusieurs morts dans le camp ennemi, sans que personne ne puisse confirmer le nombre avancé. Il n'y a pas eu de morts chez les civils.



Sous des tirs ennemis, la remorque détruite par un IED d'un véhicule canadien de dégagement des routes.

Une grosse armée pour une guerre de petite envergure

À bien des égards, il semble bien que l'Armée de terre canadienne se retrouve coincée entre deux stratégies en Afghanistan. D'une part, on observe un déplacement évident vers une stratégie de contre-insurrection conventionnelle qui prévoit la mise en place de postes de polices secondaires et de petits centres de résistance. Cette stratégie repose sur le principe de la « tache d'encre », une tactique dont on espère qu'elle favorisera l'expansion de petites zones de sécurité et de stabilité dans la région. D'autre part, on ne peut contester le fait que le groupement tactique canadien devrait être capable de mener à bien des opérations conventionnelles d'envergure, quand et là où les insurgés se manifestent en grand nombre.

« L'approche contre-insurrectionnelle nous donne du fil à retordre », déplore le Lieutenant-colonel Dave Corbould. « On a beaucoup discuté du problème. Mais nous ne sommes pas nécessairement équipés pour mener des opérations de cette nature, et, à l'échelle de l'OTAN, nous ne parvenons pas à mettre en œuvre une véritable doctrine de guerre axée en ce sens. Nous appliquons la méthode sur place, là où il est pertinent de le faire. Mais, pendant ce temps, des cerveaux soi-disant brillants tentent d'appliquer les principes des opérations de contre-insurrection au niveau tactique.

Dans les faits, la méthode contre-insurrectionnelle est diluée par un ensemble de plans d'action déjà en place. Il est donc très difficile de l'appliquer à la lettre, et j'estime qu'il est irréaliste de croire qu'un tel idéal puisse être un jour atteint. »

On peut difficilement savoir si une stratégie fonctionne vraiment. On observe à la fois des signes de progrès et de recul. Les tactiques prônées semblent donner des résultats à certains endroits, alors qu'ailleurs, les efforts paraissent vains. Les généraux et les officiers d'état-major demeurent optimistes, mais politique oblige, on ne s'attend pas à ce qu'un général se montre pessimiste.

En ce qui concerne les gars sur le terrain, ils sont résolument prêts à se battre agressivement, à la façon particulière des Canadiens. Il peut leur venir à l'esprit que les officiers du quartier général ont perdu la boule, que la bureaucratie est trop contraignante dans cette guerre de coalition, que tout est organisé de travers. Mais ils demeurent prêts à obéir aux ordres, et c'est peut-être tout ce qu'on peut leur demander.

Quoi qu'il en soit, après des semaines de patrouilles épuisantes à la plage Haji et une journée entière à se battre pour regagner leur base à Sperwan Ghar, les soldats sont à tour de rôle remis à leur place par le sergent-major de la compagnie Bravo, qui se montre parfois ronchon avec eux, qui pour un pantalon enfilé de façon non réglementaire, qui pour une barbe trop longue. Ils ne s'en font pas trop avec ça, ils haussent les épaules, rient et accusent le coup. Ainsi va la vie à la plage Haji pour nos guerriers en Afghanistan.

CHAPITRE 13

LA FORCE OPÉRATIONNELLE DE LUTTE CONTRE LES IED : SUR LES LIGNES DE FRONT (ABSTRAITES) D'UNE BATAILLE ASYMÉTRIQUE

Il est parfois très frustrant de rendre compte des activités des FC à titre de journaliste. Lorsque j'ai écrit l'article suivant, d'abord publié dans La revue Légion sous le titre « Left of the Boom », il était évident que c'était une histoire très favorable aux FC, le genre de récit qui saurait retenir l'attention des Canadiens et leur démontrer que leurs militaires sont en train de s'adapter à la lutte contre un nouveau type de menace et à une guerre d'un nouveau genre. Cependant, malgré la remarquable coopération du commandant de l'unité, le Colonel Omer Lavoie, je ne suis pas arrivé à obtenir tous les détails de l'histoire de la force opérationnelle chargée de lutter contre les dispositifs explosifs de circonstance. C'était une information trop délicate. Même si j'avais officiellement récolté assez de renseignements pour tracer les grandes lignes de mon reportage, je savais, en raison de tout ce que j'avais appris dans le cadre de plusieurs conversations « officieuses », qu'il y avait tellement plus à dire.

Les survivants disent avoir eu l'impression de tomber dans le vide ... de planer aussi. D'abord, un éclair de lumière, suivi d'une intolérable obscurité, puis les quelques moments en apesanteur d'une terreur indicible et absolue, alors que la déflagration vous propulse au delà de la gravité. Après le boum, ce n'est que décombres tordus, poussière, douleur et hurlements – pour ceux qui s'en sortent vivants du moins.

Tout le blindage du monde n'y changera rien. Les véhicules sont de mieux en mieux blindés, mais les explosions sont de plus en plus puissantes. Il n'y a simplement pas moyen de correctement protéger les soldats canadiens une fois qu'ils sont pris dans l'engrenage des bombes de circonstance, des attentats suicides, des anciens obus russes superposés, des Toyota Corolla blanches bourrées de dynamite bon marché – il n'y a tout simplement pas moyen de les protéger une fois qu'ils sont touchés par l'une ou l'autre de ces horreurs appelées IED.

Une des difficultés qu'il y a à neutraliser les IED, c'est la diversité de leurs formes. Ce peut-être de petites charges simples placées dans des contenants de plastique, qui sont enterrés dans l'accotement. Ce peut-être des grenades encastrées dans les murs, de vieux obus d'artillerie enfouis sous le bitume, à moins que l'on ait affaire à des centaines de kilos d'explosifs apportés à la brouette dans des conduits souterrains. Les IED peuvent être transportés en voiture, en taxi, à vélo, à dos d'âne et bien sûr, par des gens.

Même si on ne dispose d'aucunes données statistiques sur la proportion exacte de convois canadiens touchés par des IED de la fin de l'année 2008 au début de l'année 2009, on sait que le nombre en est élevé. Si on se fie à une enquête-maison réalisée au printemps 2008, plus ou moins une sortie sur sept à l'extérieur de l'enceinte de l'aérodrome de Kandahar comportait un incident comprenant un IED.

En ce début 2009, plus de 45 soldats canadiens sont morts dans l'explosion d'un IED posé par un terroriste insurgé. C'est une façon de mourir si peu glorieuse pour un soldat, et c'est une tactique diaboliquement ardue à contrer pour n'importe quel militaire.

Le blindage à lui seul ne suffit pas. Depuis 2004, les Forces canadiennes sont engagées dans un interminable processus d'achat de véhicules de plus en plus robustes, dans l'espoir d'assurer la sécurité de ses soldats. En 2004, on a remplacé la jeep Iltis à toit ouvert

par le G wagen de Mercedes, un véhicule un peu plus résistant, sur lequel un surblindage n'a pas tardé à être installé, mais qui n'a pas tenu la route, c'est le cas de le dire, bien au-delà de 2006, avant d'être confiné à l'enceinte des bases, après que de nombreux soldats ont perdu un ou des membres, voire leur vie, à bord de celui-ci. On a ensuite adopté le RG 31 Nyala, que l'on considérait passablement sûr, jusqu'à ce que les insurgés relèvent le nouveau défi que leur posait ce véhicule et recommencent leur cruel jeu de massacre, comme ce fut le cas lors de l'attentat de juillet 2007, dans lequel six Canadiens ont laissé la vie.

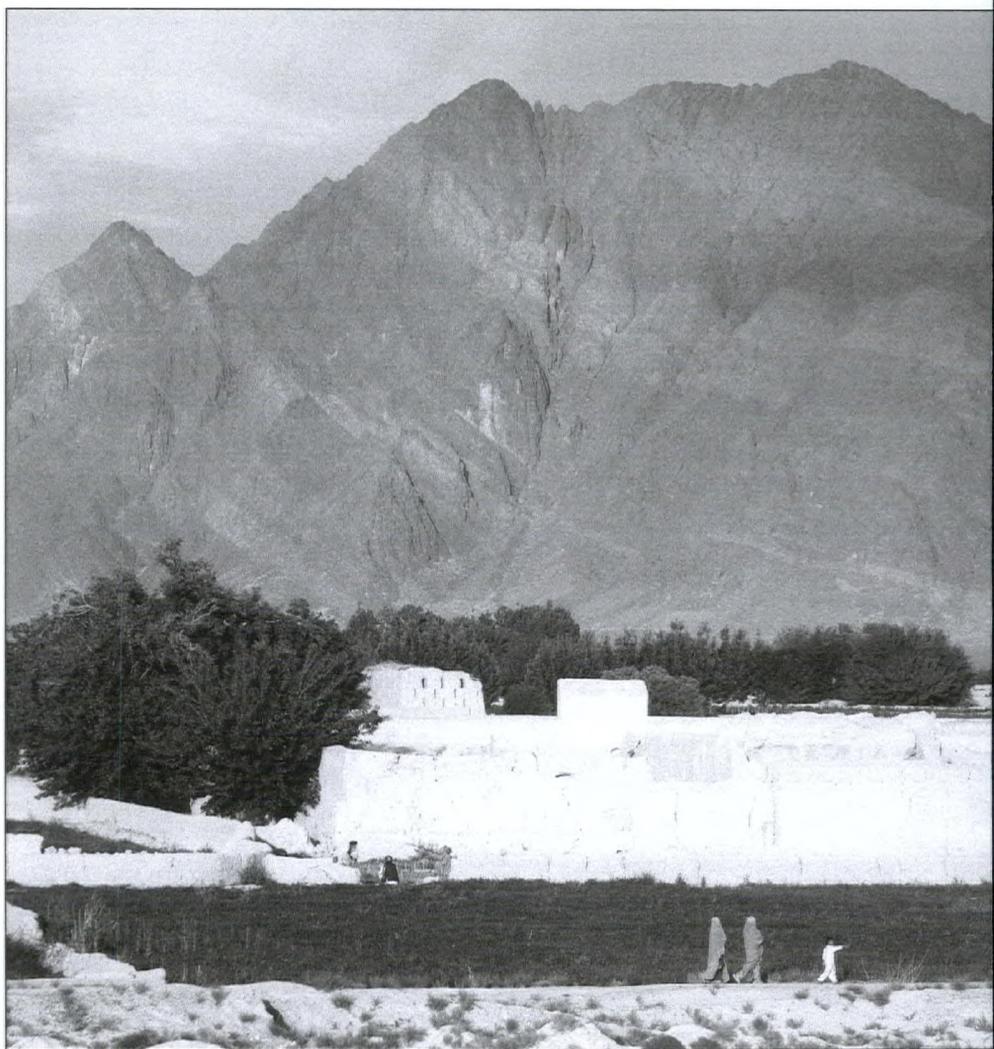
Même si de nouveaux véhicules sont constamment mis au point, il n'existe pas de panacée. Les insurgés afghans ont récemment réussi à détruire un MRAP (véhicule renforcé contre les mines), un véhicule blindé à protection contre les mines du Corps des Marines des États-Unis, que la plupart des gens jugent être le véhicule de patrouille le plus robuste jamais fabriqué.

Il y a quelques années, les militaires américains ont effectué une évaluation de toutes les options, sans exception, qui s'offraient à eux pour neutraliser la menace des IED en Iraq. Leur conclusion : construire dans le pays un réseau routier réservé aux véhicules américains; une suggestion tellement irréaliste qu'elle n'était ni plus ni moins qu'un aveu d'impuissance.

En tant que système d'armes, les IED sont extrêmement ingénieux. Non seulement est-il difficile de freiner les poseurs de bombes, mais les bombes ont une incidence stratégique et tactique profonde.

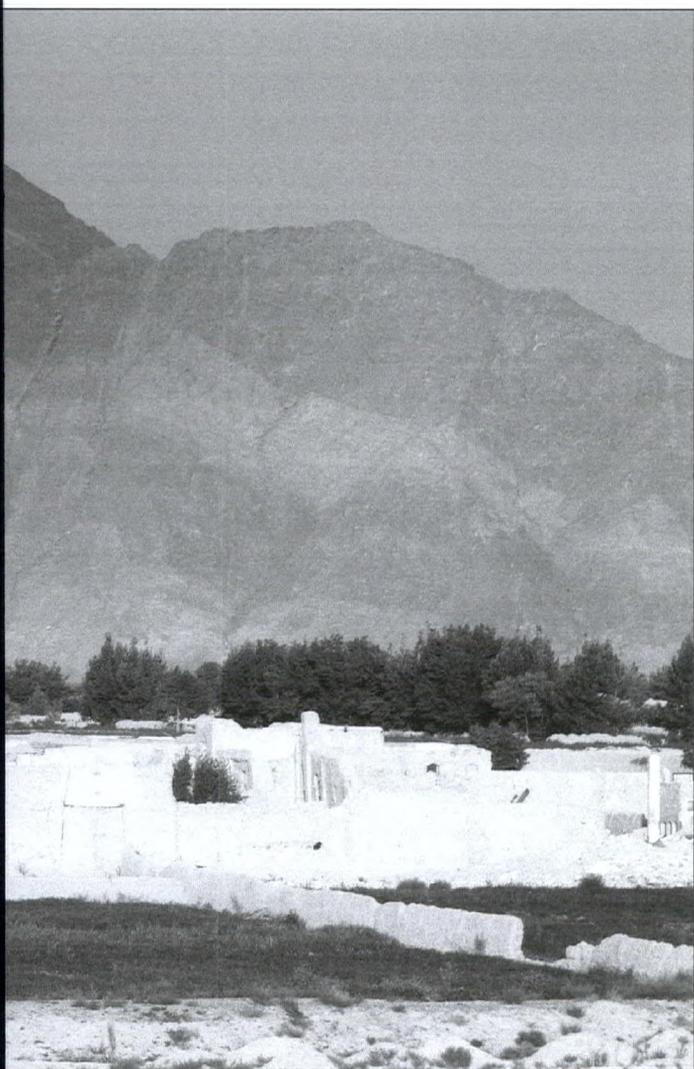
L'incidence stratégique est manifeste. Chaque Canadien tué donne lieu à des manchettes désastreuses et à d'autres funérailles, portant un autre coup à la perception de la mission au sein de la population canadienne. Au-delà du traumatisme de l'explosion, cette incidence stratégique est la répercussion la plus dangereuse de ce phénomène. C'est littéralement une mort à feu lent.

Outre les convois touchés et les soldats qui sautent sur les bombes, les IED ont une incidence de nature plus tactique. La menace posée par les IED limite et module à peu près chaque aspect de chaque opération que le groupement tactique canadien à Kandahar veut mener, dans la mesure où les IED restreignent énormément la liberté de mouvement partout dans la contrée afghane. Dès que l'on veut quitter les quelques grandes routes



du pays, il faut procéder à une opération de déminage des routes longue et laborieuse et/ou carrément quitter la route et se lancer à travers les champs des fermiers. Dans l'un et l'autre cas, la formule laisse nettement à désirer.

En limitant les possibilités de déplacement, les IED ont des conséquences qui débordent de la sphère militaire. Dans les cas les plus graves, les bombes obligent à fermer des routes, ce qui transforme des bourgades entières en villages quasi-fantômes, mais même quand les routes demeurent ouvertes, ces engins affectent l'écoulement normal de la cir-



Sperwan Ghar en avril 2008.

culation, qui doit se maintenir pour que les marchés restent en activité, pour que les fermiers puissent transporter leurs récoltes dans les villes et pour qu'un développement normal puisse avoir lieu.

Il est difficile de neutraliser la menace des EED, entre autres choses, parce que les militaires des forces régulières n'ont pas vraiment les capacités requises pour ce faire. Les fantassins sont capables de bien défendre le terrain, mais leur nombre ne leur permet pas de pouvoir freiner efficacement les activités des cellules de poseurs d'IED.



Haji 2008.

Cela ne signifie toutefois pas qu'ils ne font que sillonner le territoire de Kandahar sans rien faire, en attendant qu'on les fasse sauter, mais le gros des forces n'est pas réellement en mesure de mener le genre de recherche du renseignement et de combat d'investigation nécessaires pour désorganiser les insurgés.

En 2008, on créait une entité à peu près entièrement nouvelle au sein du système de guerre canadien. C'est la force opérationnelle de lutte contre les IED (FO C-IED), et sa mission est d'arrêter les poseurs de bombes.

La FO C-IED a été officiellement formée quand l'ancien Chef d'état major de la Défense, le Général Rick Hillier, a signé une directive par laquelle était créée la nouvelle organisation qui, sans être secrète, ne recherche assurément pas la publicité.

Le Colonel Omer Lavoie a été nommé à titre de premier commandant de cette unité de C-IED. Le Colonel Lavoie était un choix judicieux à ce poste, puisqu'il aurait été difficile de trouver un autre officier supérieur des FC à s'être frotté d'aussi près aux nombreux avatars de l'insurrection afghane, comme ce fut le cas du Colonel Lavoie pendant son affectation là-bas à la tête du groupement tactique canadien en 2006-2007.

Affecté en temps normal au Quartier général de la Défense nationale, à Ottawa, le Colonel Lavoie est chargé de s'attaquer au noyau même de l'insurrection dans la province de Kandahar, rien de moins.

Le nœud de la mission de C-IED est facile à comprendre : il existe un vaste réseau de gens derrière ces bombes. Il y a les bailleurs de fonds. Il y a les gars qui fournissent le matériel et fabriquent les bombes, qui les transportent, les posent et les font détoner. La FO C-IED doit tenter de démanteler ce réseau.

À bien des égards, l'offensive lancée contre le réseau d'IED pourrait faire figure de front central de cette guerre non conventionnelle. Si la lutte C-IED est couronnée de succès, la mission le sera tout autant, parce que le « réseau » au fondement des bombes correspond à peu près à la structure de l'insurrection elle-même. « On a déjà fait un bon boulot pour ce qui est de neutraliser les IED mis au jour ou de circonscrire la déflagration des IED qui explosent, mais nous voulions cesser de mettre autant l'accent sur les dispositifs et nous soucier davantage des réseaux responsables de l'existence même des IED », explique le Colonel Lavoie. « Nous axons de plus en plus nos efforts sur les réseaux et sur la prévention et la détection des IED longtemps avant qu'ils ne soient en place. Bref, la lutte doit être déplacée " en amont du boum. " »

Le Colonel Lavoie et son équipe s'attaquent à la stratégie de l'ennemi, en opposant des forces non conventionnelles à une attaque non conventionnelle. « Nous nous en prenons au réseau. Cela signifie que nous faisons tout ce qui est nécessaire pour déloger tant les objectifs de très, très haut niveau dans les réseaux d'IED, ce qui comprend autant les financiers et les fournisseurs, que les exécutants au niveau local, c'est à dire le gars qui tient le détonateur comme celui qui creuse le trou dans l'accotement. »

Il est primordial de recueillir des renseignements pour démanteler le réseau. Par conséquent, la FO C-IED fourmille de membres d'organismes confidentiels, comme le Centre de la sécurité des télécommunications (CST), chargé de l'espionnage électronique au Canada, le Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS), où travaillent des espions conventionnels, la Force opérationnelle interarmées 2 (FOI 2) et le Régiment d'opérations spéciales du Canada (ROSC) et d'autres. « Nous détectons et essayons de prévoir où ces engins sont installés et surtout fabriqués, d'où les fonds proviennent et comment

leur transport est assuré, de façon à ce que nous puissions les intercepter à cette étape, en mettant à contribution tant les forces conventionnelles que les forces d'opérations spéciales », expose le Colonel Lavoie.

Les choses se déroulent en principe comme suit : la FO C-IED rassemble les renseignements, puis attaque les « méchants », tuant ou capturant les insurgés qui ont fabriqué les IED.

Bien qu'on ne puisse, en raison du sceau du secret, dévoiler grand chose sur les activités de la FO C-IED à Kandahar, il est tout de même possible de présenter les grandes lignes du travail de sape des réseaux qu'accomplit ce groupe sur le terrain. La première étape est un travail de sensibilisation aux IED. Les troupes fraîchement débarquées dans le théâtre d'opérations reçoivent de l'information de la part de l'équipe de C-IED. On leur explique que si quelqu'un parmi eux découvre un IED, il faut alerter l'équipe de C-IED et maintenir l'observation sur l'IED jusqu'à l'arrivée de l'équipe.

Cela fait, l'équipe de techniciens en neutralisation des explosifs et munitions (NEM) désamorce la bombe, puis, que ce soit sur place ou plus tard au laboratoire, l'examine pour y déceler tout indice pouvant trahir son origine.

Ensuite, en conjuguant les techniques d'enquête sur les lieux d'un crime employées par les policiers aux méthodes de renseignement qu'utilisent les militaires, l'unité dresse un portrait du fabricant de la bombe et de celui qui l'a payé, établit l'origine des matériaux qui ont servi à la fabrication de la bombe, de l'argent qui a permis de financer l'opération et de l'organisateur probable du réseau dans son ensemble. Ils brosent ce tableau en recourant à tous les moyens possibles : des sources de renseignement humain aux interrogatoires de détenus en passant par les documents financiers et l'interception des signaux électroniques émis par les satellites-espions en orbite.

L'étape suivante est axée sur la désorganisation du réseau. S'ils découvrent où sont fabriquées les bombes, les membres des forces spéciales passent à l'attaque. Quand ils localisent un bailleur de fonds, ils le tuent ou le capturent. S'ils trouvent d'où proviennent les matériaux utilisés pour produire des bombes, ils coupent l'approvisionnement.

Parce qu'il est très difficile d'empêcher les bombes d'exploser une fois qu'elles sont entre les mains des insurgés locaux, et qu'il est impossible de protéger les soldats une fois qu'ils sont sur le terrain, le seul choix tactique, même s'il est ardu, consiste à déplacer le combat « en amont du boum. »

Même si le Colonel Lavoie ne peut donner quelques précisions que ce soit sur les opérations en cours, il n'hésite pas à affirmer que la bataille est déjà engagée. « Je ne vais pas vous révéler nos petits secrets, parce que les talibans peuvent lire les journaux comme tout le monde », dit-il. « Donc, sans aller dans les détails, nous avons bel et bien mené des opérations de C-IED dans le théâtre d'opérations où des réseaux ont été ciblés, et ces opérations ont été fructueuses. Nous avons éliminé des cellules de fabricants d'IED. »

L'organisation de C-IED dispose d'un escadron déployé à Kandahar, sous le commandement d'un major. En 2008, le responsable de l'escadron de C-IED était le Major Dan Shaver.

Le Colonel Lavoie explique que le Major Shaver fait office de conseiller auprès du commandant du groupement tactique, de façon très similaire à ce que ferait un commandant d'artillerie ou un commandant du génie de combat.

Par ailleurs toutefois, comme le disait le Major Shaver lors d'un briefing donné à Kandahar l'an dernier, l'escadron de C-IED mène aussi ses propres opérations et fonctionne de façon autonome. « Pourquoi les IED nous posent-ils un tel défi? », s'est alors questionné le Major Shaver. « D'abord et avant tout, ces engins n'ont rien à voir avec les munitions conventionnelles. Les IED peuvent être fabriqués au moyen d'explosifs-maison. Ils peuvent avoir des composants électriques ou pas. Il existe de multiples modes de déclenchement. Les principales catégories d'IED sont les bombes déclenchées par la victime, les bombes télécommandées et/ou celles dotées d'une minuterie. C'est une arme multiforme, manifestement très difficile à neutraliser. »

Le Major Shaver compare ce genre de réseau à une association de malfaiteurs. Selon lui, pour dissoudre cette association malveillante, il faut d'abord et avant tout établir un tableau du renseignement fondé pour une grande part sur l'information recueillie sur les lieux mêmes où sont trouvées les bombes.



Les équipes de NEM forment le noyau de l'escadron de C-IED. Ces hommes follement courageux, vêtus de leur combinaison antibombe, s'approchent avec précaution des bombes de fortune et les désamorcent afin qu'on puisse les étudier et y relever des indices. « Leur travail produit du renseignement technique et tactique, qui nous permet de déterminer qui sont les fabricants de ces bombes », explique le Major Shaver. « Ce sont ces hommes que nous recherchons le plus activement. Le gars qui appuie sur le détonateur occupe l'étage inférieur de cette pyramide. Les gars qui sont le véritable moteur de ce genre d'attaque sont les fournisseurs, les financiers et les transporteurs. C'est à ce niveau que nous devons combattre. »

Malgré le fait que l'on mette désormais l'accent sur le démantèlement du réseau d'insurgés poseurs d'IED, des Canadiens périssent toujours. Comme le souligne le Colonel Lavoie, il n'existe pas de panacée au problème des IED et à dire vrai, les efforts investis



En avril 2008, il semble que les chars étaient principalement utilisés comme des véhicules dotés d'un meilleur blindage pour dégager les routes.

pour éliminer le réseau d'IED sont essentiellement les mêmes que nous déployons pour venir à bout de l'insurrection en tant que telle. D'ici là, chaque Canadien mort est une victoire pour les « méchants. »

« Au niveau stratégique, c'est un problème », dit le Colonel Lavoie. « Les talibans ne vont pas nous battre au niveau tactique avec leurs IED, pas plus qu'ils n'y sont arrivés en nous tendant des embuscades et autrement, car ils ne possèdent tout simplement pas la structure de commandement et contrôle pour ce faire, et leur système comporte tellement de failles, qu'il est impossible pour eux de nous battre au niveau tactique. Ils essaient donc de toute évidence de nous battre au niveau stratégique. Chaque soldat que nous perdons en Afghanistan est une énorme perte et une tragédie, et ils tentent de cette façon d'éroder l'appui accordé à l'opération au pays.

« Je ne pense pas qu'il faille s'étonner du fait que les IED constituent la tactique ennemie qui blesse et tue le plus grand nombre de nos soldats. Les chiffres dont nous disposons en sont le triste constat. Je crois donc que le grand public doit savoir que les FC et le gouvernement ont adopté une approche très proactive. C'est pourquoi cette capacité a été créée, afin que les soldats n'aient pas l'impression de devoir s'en remettre à la chance chaque fois qu'ils font une sortie, en ne pouvant qu'espérer que la journée se passe bien. Nous sommes désormais très proactifs. Nous essayons d'empêcher que ces IED soient posés, point à ligne. Il est important que le grand public soit au courant, parce que nous savons bien que notre réussite dépend de l'appui de la population. »

Même si la perspective d'une victoire à long terme est encore loin d'être claire, le Colonel Lavoie dit espérer que le travail de démantèlement des réseaux d'IED pourra éventuellement être confié aux Afghans, dans le cadre d'opérations qui prendront davantage la forme d'activités policières et de poursuites judiciaires, plutôt que de devoir envoyer des soldats défoncer des portes et tirer sur les gens. « En fin de compte, nous ne vaincrons sans doute pas les insurgés avec des balles et des bombes. Par conséquent, quand un contexte suffisamment sécuritaire aura pu être établi ou que la situation se sera stabilisée, comment faudra-t-il s'y prendre pour réussir à vaincre les talibans? Il faut pouvoir offrir aux Afghans, surtout aux plus jeunes, de meilleures perspectives d'avenir – une économie solide, une saine gestion des affaires publiques, un développement minimal – et faire en sorte que les futures générations peuvent faire autre chose que d'adhérer à la cause des insurgés. Ce doit être le but. »

CHAPITRE 14

LA VIE ET LA VIE MORT D'ERIN DOYLE

Après avoir souvent tenté de bien faire comprendre le sens de la mission, et son coût, à mes lecteurs au Canada, j'ai décidé d'emprunter une approche différente. Au lieu de mettre l'accent sur une opération, une stratégie ou un endroit particulier, j'allais resserrer le cadre sur une seule personne. J'ai rencontré le Caporal-chef Doyle à quelques reprises, et c'était tout un personnage. Lorsque j'ai appris qu'il avait été tué en août, longtemps après mon retour au Canada, je savais que le récit de sa vie pourrait aider les lecteurs à un peu mieux comprendre ce qui se passe en Afghanistan. Même si son épouse Nicole n'a pas été facile à convaincre, une fois persuadée, elle est devenue la plus ardente partisane de cette entreprise journalistique, et si cet article a pu être écrit, c'est grâce à elle .⁵

⁵ Cet article est paru dans La revue Légion en mars 2009.





Le Caporal-chef Erin Doyle discute avec un membre de la Police nationale afghane à l'occasion d'une patrouille près de la plage Haji, en avril 2008.

La pilosité du visage fait l'objet d'une politique dans les forces armées canadiennes. Les moustaches sont acceptées, mais les barbes sont à toutes fins utiles interdites, à moins d'une dispense médicale, et même là, dès qu'une barbe dépasse le pouce (2,5 cm) autorisé, on peut-être certain de s'attirer les foudres d'un sergent-major mal embouché.

C'est ce qu'on appelle un « jacking », c'est à dire se faire enguirlander par un supérieur. C'est ce qui se produit dans les Forces canadiennes (FC) quand un supérieur vous prend en grippe, vous ou votre barbe.

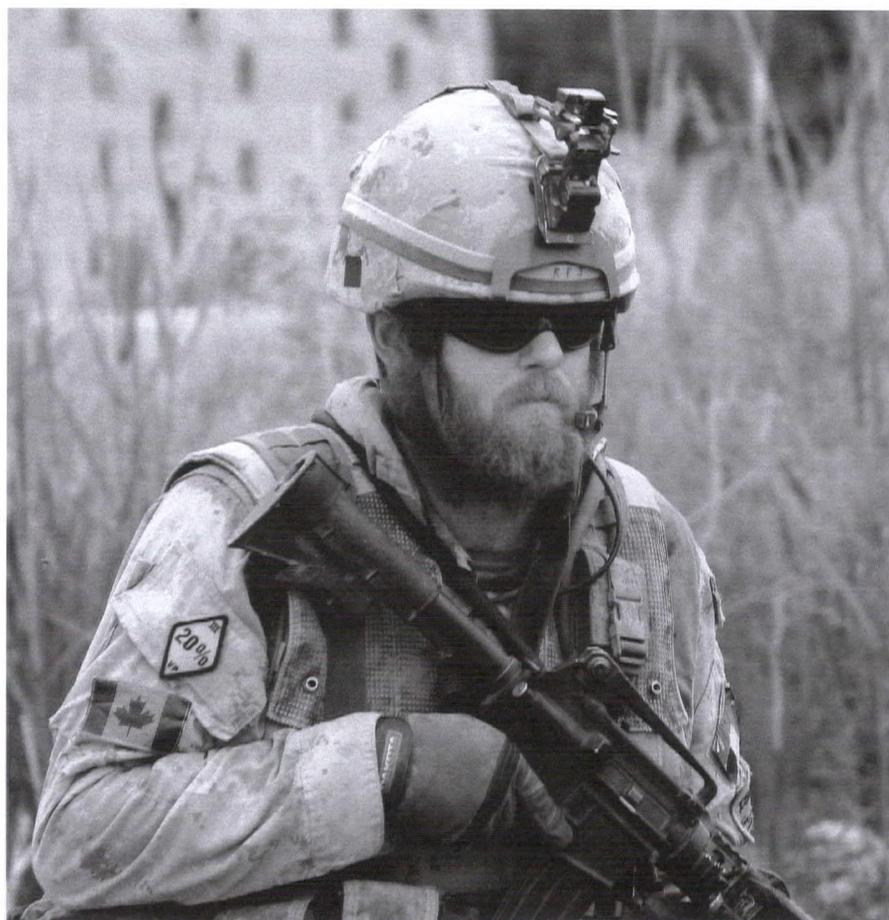
Le Caporal-chef Erin Doyle ne se souciait pas d'être jacké. À dire vrai, il était bien connu qu'il se moquait éperdument d'être jacké. Pour être franc, il était peut-être le militaire le plus imperméable au jacking de toutes les FC.

Sans blague, on aurait dit qu'il aimait ça. Peu importe le grade du supérieur qui se chargeait du jacking, de sergent à colonel, le Caporal-chef Doyle se souciait aussi peu du grade que du pétrin dans lequel il pouvait se mettre. En avril 2008, j'ai rencontré le Caporal-chef Doyle, qui faisait partie du 3e Bataillon du PPCLI, deux ou trois fois dans le district de Panjwai, et il m'a marqué d'une façon singulière; il m'a presque fait peur.

Le Caporal-chef Doyle était un géant tatoué et barbu, très barbu. Il marchait avec cette assurance caractéristique d'un homme pour qui les règles établies ne sont que de simples suggestions. Son regard pouvait être pénétrant au point de rendre quiconque nerveux. Grand Dieu! Il ne se contentait pas de vous regarder, il vous évaluait. Son regard pouvait ébranler n'importe qui, y compris les officiers. C'était curieux à observer, et je me demande bien où il a pu apprendre à dévisager les gens de la sorte ... peut-être dans un genre d'école de maintien pour hors-la-loi.

La première fois que je l'ai vu, il présidait littéralement une réunion entre deux patrouilles, dont les chefs – un capitaine et un sergent – discutaient lors d'une longue marche pénible dans une région isolée de l'ouest du Panjwai.

Le capitaine et le sergent faisaient des plans, puis levaient discrètement les yeux vers le Caporal-chef Doyle. Il lui suffisait de secouer la tête et d'émettre un bref grognement pour torpiller leur idée, et ils se remettaient à l'étude leur carte. La scène s'est étirée durant



Le Caporal-chef Erin Doyle en patrouille près de la plage Haji, en avril 2008.

une demi-heure, sinon plus, pendant que le bruit des balles et des explosions déchirait l'air.

Comme je ne pouvais voir son grade sous son harnachement (son attirail de combat), j'ai d'abord cru qu'il était un adjudant ou peut-être le sergent-major de compagnie, compte tenu du respect que lui accordaient les autres soldats, dont plusieurs, je le savais, étaient capables d'un cynisme consommé.

Une fois la discussion de planification terminée, je me suis dépêché de me rapprocher du Caporal-chef Doyle, en me disant qu'il valait mieux me tenir à ses côtés qu'à tout autre endroit. « C'est des conneries, l'ai je entendu grogner à mon intention, alors que les deux

patrouilles prenaient enfin la direction du poste de police secondaire de Zangabad, où il était cantonné. Il y a quelqu'un qui s'imagine que c'est un exercice de tir réel en patrouille ici – sur un champ de tir à deux sens. »

Il y avait du vrai dans ce qu'il disait. Certaines patrouilles avaient une utilité tactique, mais il y avait ces patrouilles au cours desquelles on ne faisait que marcher en rond dans une chaleur insupportable, simplement pour que la patrouille atteigne la durée prévue. La patrouille alors en cours était manifestement du second type. « Qu'est-ce que signifie cet écusson? », lui ai je demandé pendant que nous marchions, en pointant du doigt le « 20% » qui ornait son épaule.

Le Caporal-chef Doyle m'a alors raconté que lors d'une allocution préalable à un déploiement, le sergent-major déplorait que 100 p. 100 des problèmes de leur unité étaient causés par 20 p. 100 des soldats. Les termes qu'il avait employés étaient toutefois pas mal plus crus.

Je me suis dit que certains gars, en entendant une telle chose, avaient dû virtuellement pointer du doigt les fauteurs de troubles dans leur esprit, certains autres avaient dû sourire intérieurement, se sachant membres de ce club, alors que d'autres avaient peut-être ouvertement accepté la critique en souriant de toutes leurs dents, s'autoproclamant « gars du 20 p. 100 », enfin, dans le cas de quelques autres, peut-être un seul, la réaction a été d'aller faire confectionner des écussons « 20% » et de demander à tous les membres de son peloton de les porter au combat.

Ce dernier gars, c'était Erin Doyle.

Il ne se limitait cependant pas à cette image de soldat dur et implacable, comme j'ai pu l'apprendre lors de notre deuxième rencontre, quelques jours plus tard. Non seulement était-il le hors-la-loi le plus incroyablement poli que l'on puisse imaginer, se montrant aimable même avec les journalistes, mais le respect que tous lui manifestaient s'est révélé être ancré dans une réalité extraordinairement forte et indéniable.

Ce jour-là de la fin avril, le Caporal-chef Doyle et sa section avaient patrouillé durant plusieurs heures jusqu'au poste de police secondaire de Haji – l'endroit où il va par la suite

trouver la mort – pour y remplacer une autre section qui devait quitter le terrain.

C'est ce moment que l'ennemi, dont le comportement est, c'est le moins qu'on puisse dire, imprévisible, a choisi pour attaquer, alors que plus de 200 soldats de la coalition convergeaient vers Haji. Dans la pagaille consécutive, le Caporal-chef Doyle et les hommes de sa section ont reçu l'ordre de charger l'énorme quantité de matériel du peloton relevé dans un camion, pendant que les autres membres du convoi étaient à peu près tous exposés à la tempête de sable qui balayait le lit de la rivière Arghandab.

Nous avons déjà tous déménagé de grosses boîtes et ce n'est pas la joie. Le Caporal-chef Doyle se sentait déjà malade – sous l'emprise de ce qu'il appelait l'hantavirus afghan – mais cela ne l'a pas ralenti. Il s'est attelé à la tâche pour transporter les boîtes avec ses soldats. Et il a continué de porter ces foutues boîtes au-delà de ce que toute personne normalement constituée aurait été en mesure de faire. Il a continué jusqu'à presque en mourir.

Je n'exagère pas. Ce n'est pas une façon de parler. Il a continué jusqu'à en perdre connaissance et que ses signes vitaux soient si faibles, que dans son message radio, l'infirmier disait ne pas être sûr que le Caporal-chef Doyle allait survivre et demandait une équipe d'évacuation aérienne d'urgence pour le transporter à l'aérodrome de Kandahar.

Tous ceux qui ont connu le Caporal-chef Doyle ne sont guère étonnés quand ils entendent cette histoire. Les troupes étaient en danger, alors il a poussé la machine au-delà de tous les signaux d'alarme que son corps lui envoyait; il y avait un travail à faire, et il allait le faire. C'est tout ce qu'il faut comprendre.

Le Caporal-chef Doyle a tenu jusqu'à Kandahar et grâce à un délicieux festin intraveineux, il a survécu ce jour-là. Il n'allait toutefois pas survivre à la guerre.

Des morts innombrables

Les chiffres sont les chiffres. Ils véhiculent une certaine information, mais ce n'est probablement pas l'essence des choses. Les chiffres ne comportent pas de code caché qui puisse révéler si la guerre est juste ou si le soldat tombé sur le champ de bataille était aimé ou à quoi ressemble la vie pour les proches qu'il a laissés derrière lui.



Le Caporal-chef Erin Doyle en patrouille près de la plage Haji, en avril 2008.

Les chiffres nous en disent néanmoins peut-être un peu plus. Voici donc quelques chiffres à la volée. Le Caporal-chef Doyle était le quatre-vingt-dixième soldat canadien à perdre la vie en Afghanistan depuis 2002. Il était aussi plus ou moins le 2 100e Canadien à mourir au service de son pays depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et bien près d'être le 118 000e soldat inscrit dans les Livres du Souvenir officiels, dans lesquels sont consignés les noms de tous les militaires morts depuis la première fois où le Canada a envoyé des hommes armés outremer, en 1884, pour se battre aux côtés des Britanniques au Soudan.

Derrière les chiffres se cache une autre histoire, l'histoire d'Erin Doyle, mais aussi celle de sa femme Nicole, de ses amis et camarades et de l'inconcevable prix à payer quand on perd quelqu'un – un homme – à la guerre. Voilà l'histoire de ces gens, dont le monde a été chamboulé quand le Caporal-chef Doyle est mort. Et ce n'est pas devenu un monde meilleur.

Les nouvelles voyagent vite

La façon dont les gens qui l'ont connu parlent de lui au temps présent est une des choses que l'on remarque quand on s'adresse à ses amis.

Le Caporal-chef Matt Yaschuk, un ami proche du Caporal-chef Doyle, n'est pas le genre de gars qui donne des entrevues aux journalistes, il suffit de le regarder pour s'en rendre compte.

Pourtant, en ce jour glacial de décembre à Edmonton, il est assis là à m'attendre patiemment, vêtu d'un veston bleu à carreaux, une tuque sur la tête, ses bras très musclés entourant délicatement un café Tim Horton petit format.

Le Caporal-chef Yaschuk était au 3e Bataillon lui aussi, comme le Caporal-chef Doyle, la même compagnie, et ce, depuis des années. Les deux hommes ont vécu beaucoup de choses ensemble. De la Bosnie, en 2000, jusqu'à Kaboul, en 2004, ils ont été témoins des choses les plus inimaginables.

Le Caporal-chef Yaschuk était cantonné à la BOA Sperwan Ghar, encore endormi au petit matin de ce jour du mois d'août où la section d'une dizaine d'hommes du Caporal-chef Doyle s'est faite attaquer, alors qu'elle tentait de défendre la base de Haji à elle seule.

Normalement, quand un soldat est tué, l'annonce de sa mort est transmise le plus rapidement possible à l'ensemble de l'unité, mais dans ce cas, parce que tout le monde savait que les caporaux-chefs Doyle et Yaschuk étaient des amis très proches, ce dernier a appris la nouvelle le premier. « Un adjudant est venu me réveiller », se remémore le Caporal-chef Yaschuk. « Il m'a simplement demandé de le suivre. Je savais qu'un combat avec l'ennemi était en cours, parce que j'entendais des tirs, mais il y a toujours des contacts – on entend tout le temps des balles siffler et des obus éclater, alors on finit par s'habituer. »

L'adjudant a conduit le Caporal-chef Yaschuk dehors pour lui annoncer la mort du Caporal-chef Doyle. Il lui dit également que le combat n'est pas terminé. « Il m'a dit qu'Erin avait été tué. Je me suis senti mal », raconte le Caporal-chef Yaschuk d'un ton ferme, avec quelque chose dans la voix qui dépassait la simple réticence. « Je venais juste de perdre un de mes meilleurs amis, et je n'y pouvais pas grand chose. Il est là-bas et toi, tu es là. Tu voudrais être là-bas avec lui. »

Le Caporal-chef Yaschuk a été parmi les premiers dans le cercle des intimes du Caporal-chef Doyle à apprendre sa mort. De nombreuses autres personnes ignoraient encore la nouvelle, dont Nicole, son épouse depuis onze ans, sa fille Zarine, et ses nombreux amis, à dire vrai, la population canadienne dans son ensemble.

Les supérieurs du Caporal-chef Yaschuk n'ont pas tardé à lui dire qu'il allait accompagner le Caporal-chef Doyle à Kandahar, afin de suivre son cercueil sur le tarmac et d'embarquer avec lui à bord d'un Hercules, en vue de ramener sa dépouille au Canada. « J'étais heureux de pouvoir l'accompagner. C'est le plus grand honneur que j'ai reçu de ma vie, » dit-il, les yeux baissés sur son café. « Mais j'étais aussi bouleversé. »

Yaschuk et Doyle ont atteint le camp Mirage, une base canadienne de la région, à bord du Hercules, avant d'ensuite être transportés au Canada à bord d'un Airbus canadien, à destination de Trenton.

Il se rappelle être resté assis sans mot dire durant les longues heures du vol de retour, séparé du cercueil de Doyle par un simple rideau de tissu.

Aux côtés de Nicole et Zarine, qui attendaient Doyle et Yaschuk sur le tarmac de la BFC Trenton, se trouvaient deux autres membres de ce groupe tricoté serré du 3e Bataillon, les caporaux-chefs Gerry Fraser et Kevin Nanson, qui avaient tous deux participé à cette mission où le Caporal-chef Doyle avait trouvé la mort, mais qui après avoir subi de graves blessures, avaient dû être rapatriés.

De plus, et je ne dis pas ça en passant, de nombreux témoins de la scène croient que le Caporal-chef Doyle a probablement sauvé la vie du Caporal-chef Nanson lors de l'explosion d'un IED au cours de laquelle le Caporal-chef Nanson a été si grièvement blessé, mais nous y reviendrons.

« L'émotion était palpable », se souvient le Caporal-chef Yaschuk. « Très palpable. Surtout que Gerry était encore mal en point »

Le Caporal-chef Fraser avait été rapatrié après avoir subi de graves blessures lors d'un accident de la route à Kandahar.

Les trois caporaux-chefs, Yaschuk, Nanson et Fraser, se rappellent qu'à un moment, debout sur le tarmac de Trenton, ils ont senti la présence de leur toujours malicieux ami le Caporal-chef Doyle.

Voyez-vous, le Caporal-chef Doyle adorait jouer des tours. Que ce soit en fixant un pot de yaourt avarié avec du ruban adhésif sur la porte du casier d'un camarade ou en envoyant des courriels tout à fait

répréhensibles à partir du compte d'un copain ayant oublié de rompre la connexion, on pouvait toujours compter sur lui pour brasser la cage.

C'est pourquoi, lorsque le Chef d'état major de la Défense, le Général Walter Natynczyk, s'est approché du trio et leur a soufflé sur le ton de la conspiration : « Que diriez-vous si je vous disais 'Hé, ... ! »

Ce que le Général Natynczyk leur a dit restera à jamais un mystère pour tous ceux qui ne connaissent pas le Caporal-chef Doyle, mais disons simplement que c'était la façon la plus politiquement incorrecte qu'Erin avait de saluer les gens, et il adorait ça.

Les membres du trio ont secoué la tête en rigolant. C'était comme si Erin leur avait fait une bonne blague encore une fois, et ce, dans la situation la plus improbable qui soit.

En réalité, le Général Natynczyk avait demandé à Nicole s'il y avait quoi que ce soit qu'il pouvait faire pour elle. Elle s'était dit qu'il ferait le plus grand bien aux amis de son défunt mari de rire un peu, alors elle avait demandé au général d'être son complice.

Nicole et Erin

Nicole Doyle ne permet pas à beaucoup de gens de l'appeler Nick, et si vous voulez tenter « Nicky », vous devriez d'abord vous munir d'une quelconque armure pour protéger les parties les plus tendres de votre anatomie.

Nicole fait aussi partie des FC. Elle détient actuellement le grade de caporal dans la Force aérienne. Elle est déjà allée en Afghanistan, et il est prévu qu'elle y retourne.

Outre cela, elle semble partager avec Erin un tempérament similaire face à vie : une sorte d'espièglerie polissonne, une aptitude limitée à compatir à la faiblesse et une véritable intolérance à la sottise.

Pendant ma deuxième entrevue avec Nicole, je lui ai posé une question que je lui avais déjà posée quelques jours auparavant. Nicole m'a regardé, puis elle a baissé les yeux.

« Tu fais dur », dit elle calmement. « Tu connais déjà la réponse. »

Elle avait raison, évidemment.



*Des combats se déroulent tout autour de nous.
Caporal-chef Doyle (à gauche) planifie un itinéraire de départ.*



Il n'est pas facile d'établir avec certitude dans quelles circonstances Nicole et Erin ont fait connaissance la première fois, mais il est assuré qu'ils se sont mariés le 25 avril 1997. (Je suis certain de la date, parce que je lui ai posé la question deux fois.)

Lorsque Nicole était enfant, elle est déménagée dans le coin de Westsyde à Kamloops, en Colombie-Britannique.

Elle se souvient que son autobus scolaire faisait un arrêt sur Dairy Road pour ramasser un rouquin tapageur et turbulent. Elle se rappelle avoir revu plus tard ce même garçon aux cheveux roux, alors qu'il jouait au football dans l'équipe de l'école secondaire Westsyde.

Après ses études, Nicole s'est enrôlée dans l'unité de réservistes des Rocky Mountain Rangers, à Kamloops, et c'est là qu'Erin et elle, eh bien, se sont mariés. « Nous sommes allés à une fête, puis, peu après, il y a eu une autre fête », raconte Nicole. « Il n'y a pas eu de rendez-vous, rien; on était là, c'est tout.

« Nous étions à la même fête. Nous n'étions pas ensemble, même pas en train de flirter. Nous étions tous les deux adossés sur les portes des casiers, et quelqu'un est passé en nous félicitant pour nos fiançailles. Nous lui avons répondu " merci! "

« Nous nous sommes regardés : " C'était quoi ça? Paraît qu'on est fiancé. " Puis Erin, en me regardant dans les yeux, m'a dit : " Eh bien, pourquoi on ne le fait pas? " Et moi je lui ai répondu " D'accord. " »

Alors, sans plus de cérémonies, sans même s'être embrassé une seule fois, ils avaient convenu de se fiancer.

« Le lendemain, nous sommes allés au Fox and Hounds », poursuit-elle, un bar de Kamloops. « C'est là que nous nous sommes embrassés avant de nous marier. C'était fait. Puis la fin de semaine suivante, on s'est marié », ajoute Nicole en riant.

« C'était un homme bon, d'une grande gentillesse, et je voyais bien que c'était une personne formidable. Il était d'une immense générosité. Il était formidable. » Après s'être

fait tatouer leurs joncs de mariage sur l'annulaire, ils se sont mariés dans le cadre d'une brève cérémonie devant un commissaire de mariage, avant de partir en toute hâte pour participer à un exercice militaire à Kelowna, où, comme le dit Nicole, le gouvernement a payé leur chambre d'hôtel. Ce fut là leur lune de miel.

« Ça pouvait avoir l'air un peu bizarre, mais c'était en fait très hors de l'ordinaire », dit-elle en souriant au sujet de leurs fiançailles éclair. « Je savais que c'était lui. Ce n'est pas quelque chose de stupide, comme on le voit dans une grosse production. C'est juste ce qu'on ressent au sujet d'une personne : on le sait.

« Nous avons travaillé ensemble, alors nous avons déjà discuté de plusieurs choses, et nous nous accordions sur beaucoup de sujets – et quant aux choses à propos desquelles nous avons des opinions différentes, ça allait. On n'est pas censé être identique. On doit être sa propre personne. C'était un tel macho, le genre de gars qui aime le NASCAR. Puis, il me faisait hurler de rire. Il était vraiment très drôle.

« C'était un gars tellement ... gars. Il y a plein de trucs qu'il faisait; je ne pouvais faire autrement qu'en rire. Je lui disais : " Je ne peux pas croire que tu as pensé pouvoir t'en tirer sans conséquence. " Il me regardait alors en disant : " Aime-moi, je suis si mignon. " Puis je lui répondais : " Non, tu ne l'es pas. " Il me disait ça tout le temps : " Aime-moi, je suis si mignon. " Et moi je lui répondais : " Non, mais je pense que je vais te garder quand même. "

« Personne autour de nous ne croyait que notre relation allait durer, mais nous sommes restés ensemble jusqu'au jour de sa mort. Onze ans. »

On ne doit probablement guère s'étonner d'apprendre que l'espièglerie d'Erin teintait aussi sa vision de ce qui est romantique. Nicole se rappelle avoir pris part à des exercices pour, à son retour dans ses quartiers, se rendre compte « ... qu'il était allé dans ma tente pour coller une rose avec du ruban adhésif sur mon oreiller ou quelque chose du genre. Ainsi, chaque fois que je revenais, je trouvais un truc comme un ourson en peluche. Et je me fâchais, parce qu'il faisait noir et je disais : " Misère! Qui a mis ses cochonneries sur mon lit? " Mais ce n'était pas

des cochonneries, c'était un cadeau qu'il me faisait. Je me contentais de dire " Ah Seigneur! ", parce que je ne suis pas du genre fille. »

Erin avait 21 ans et Nicole 26 ans lorsqu'ils se sont mariés. La fille de Nicole, Zarine, avait 5 ans.

Au cours des années qui ont suivi, Erin est devenu une figure indissociable de la vie de Zarine. Que ce soit la fois où Zarine a accidentellement perdu un sourcil lors d'un malheureux incident d'épilation et qu'Erin a fait ce qu'il fallait faire, c'est-à-dire se rendre, avec sa barbe et ses tatouages, dans une boutique pour y acheter le produit de maquillage approprié. Ou ces autres fois, plus tard, où Zarine venait à la maison en compagnie d'un petit ami, et Erin les attendait dans le garage pour évaluer le candidat.

« Il a été un cadeau de la vie pour moi », déclare Nicole. « Ça, c'est certain. Je ne le méritais pas réellement tant que ça. C'était vraiment une bonne personne. Il était parfait. Il n'y a rien d'autre à dire. Il était parfait. »

Elle s'est arrêtée de parler. Il y a eu un silence. « Ça va. C'est juste qu'il me manque terriblement. »

Nicole, avec le calme surmaturel qui est le sien, semble voir les choses d'un point de vue très élevé, en prenant une distance qui lui est sans doute nécessaire en ce moment pour traverser cette épreuve. « Il me faut simplement reprendre le cours de la vie quotidienne. C'est déjà bien assez difficile de réussir à me lever le matin pour aller travailler et faire le reste, alors que je voudrais rester seule à la maison. C'est très exigeant, mais je n'ai jamais été le genre de personne à s'apitoyer sur son sort, bien des gens le savent autour de moi. Reste que ce n'est pas facile de continuer quand il y a toujours quelqu'un qui est là à te prendre plus ou moins en pitié. Parce que, comme Erin, ça ne me fait pas un pli de t'envoyer promener au besoin : " Dégage! Ça suffit. " Je suis comme ça. Mais c'est difficile de continuer. »

Quant aux hommes qui ont tué le Caporal-chef Doyle, Nicole a aussi son idée là-dessus. « C'est comme ça la guerre. Ce n'est rien de personnel », dit-elle, en ajoutant toutefois avec une étincelle dans l'œil. « Mais je crois au karma, vraiment. Et ils devront payer. Ils finiront bien par avoir ce qu'ils méritent. »

Les amis du Caporal-chef Doyle, d'autres soldats, disent à peu près la même chose, à une petite différence près. « C'est la guerre. Ce n'est rien de personnel », dit le Caporal Bruce Otto, qui avait été affecté en Bosnie aux côtés du Caporal-chef Doyle. « Cela dit, si jamais je croise ces trois

gars sur la rue, murmure-t-il à mi-voix, comme s'il ne voulait pas être entendu, je les tue tous sans hésitation. »

Trop loin de la civilisation

Dans les forces armées, le grade d'un militaire revêt souvent une grande importance, de fait, une importance primordiale. Tout le système a été conçu de façon à ce qu'un certain type de soldat soit promu, et en règle générale, le système fonctionne, mais la différence entre l'obéissance et la passivité est subtile.

À certains endroits, comme dans l'ambiance étriquée d'un minuscule avant-poste canadien du Panjwai par exemple, un autre genre de hiérarchie se met en place.

là-bas, dans le mess où se faisait le travail d'élaboration des opérations de contre-insurrection, qui, comme le disait un officier, est d'une difficulté de niveau doctoral, en un lieu où n'avaient plus cours les civilités auxquelles les officiers supérieurs étaient habitués à l'aérodrome de Kandahar, des gars comme le Caporal-chef Doyle ont acquis une autorité complètement démesurée par rapport à leur grade.

Le Capitaine Reg McMichael était le commandant de peloton du Caporal-chef Doyle pendant cette mission. Le Capitaine McMichael avait au moins cinq ans de moins que le Caporal-chef Doyle (et plusieurs pouces en moins), et il se souvient de leur rapport en ces termes : « ... comme commandant, tu veux des gars comme Doyle, parce qu'il y a des soldats en qui tu as confiance, et il y en a d'autres que tu commandes. Il était un soldat en qui j'avais confiance. Je me toumais donc souvent vers lui, pas parce que je m'inclinai devant lui, mais pour lui demander conseil sur des choses à propos desquelles un capitaine ne demanderait normalement pas l'avis d'un Caporal-chef. »

« Je me fiais à sa vision des événements. Je savais qu'avec lui, j'aurais l'heure juste. Je savais qu'il ne mentirait pas. Je savais qu'il se moquait bien de ce que je pensais de ce qu'il disait – qu'il allait me présenter les faits avec franchise. Il te disait les choses exactement comme il les voyait. Tu savais exactement à quoi t'en tenir sur la seule foi de ses paroles. Il n'y avait pas de sous entendus.

Il ne faut toutefois pas comprendre par là que le Capitaine McMichael et le Caporal-chef Doyle étaient toujours sur la même longueur d'onde. Le Caporal-chef Doyle, parce qu'il était qui il était, adorait remettre en question les personnes en position d'autorité jusqu'à ce qu'elles se méritent son respect.

Le Capitaine McMichael se souvient très bien de sa première rencontre avec le Caporal-chef Doyle, quand il a pris le commandement du peloton à titre de lieutenant. Comme le dit le Capitaine McMichael, il avait déjà vu la photo du Caporal-chef Doyle dans le site Web du régiment et il savait qu'il n'était pas commode, mais il ne s'attendait pas à un tel accueil. « Il était assis dans le bureau du peloton quand je suis entré. Il m'a regardé et m'a dit " Fous le camp. " »

« C'est ce que j'ai fait. »

Le Capitaine McMichael est alors demandé conseil à un autre officier, qui lui a recommandé d'y retourner et de faire face au Caporal-chef Doyle. « Je suis donc revenu dans le bureau et le Caporal-chef Doyle m'a dit : " Je t'ai dit de foutre le camp. "

« Je lui ai répondu : " Va te faire foutre toi-même! " Et c'est sur cette note que notre relation a commencé.

« C'était un paradoxe ambulante », raconte le Capitaine McMichael. « Quand tu le regardais, tu voyais cette grosse barbe fournie, ce qui était assurément une provocation, et dès le départ s'imposait dans notre esprit l'image du motard costaud et tatoué, qui n'a rien à voir avec l'image du jeune soldat tiré à quatre épingles et rasé de près que nous utilisons habituellement sur nos affiches de recrutement. Personne ne pouvait cependant douter de son indéniable compétence.

« C'était tout un phénomène, parce qu'il pouvait passer du barbare viking fruste et colérique, pour qui un juron n'attendait pas l'autre, à l'ambassadeur poli, calme et pétri de bonnes manières de la politique étrangère canadienne dans un pays dévasté. Et parfois je me pose des questions, car c'est tout de même étrange qu'on exige des soldats de naviguer dans cette énorme dichotomie, en leur demandant de faire des choses d'une difficulté souvent insoutenable, tout en continuant de se comporter en gentleman. Il faut bien dire que dans le cas du Caporal-chef Doyle, le gentleman était parfois enfoui un peu plus profond

sous la carapace. Il était comme ça.

« Il arborait toujours cet espèce de sourire narquois, comme s'il riait sous cape du matin au soir. On aurait dit qu'il s'amusait d'une bonne blague qu'il était le seul à connaître. Puis toi, tu aurais voulu qu'on te la raconte cette blague, mais c'est une attitude qu'il conservait en tout temps, même quand on nous tirait dessus. Je le revois encore avec netteté, là, debout dans ses horribles shorts, en train de tirer au sommet de la tour de guet, alors qu'il se tourne vers moi et me dit : " Hé, est-ce que tu vois par-dessus le mur patron? ", pendant que les balles frappent l'autre côté du mur. Et moi de lui dire : " T'es con ", pour ensuite me faire répondre : " Je peux te trouver une plate forme si tu veux. " C'était toujours comme ça.

« Et quand je gérais moins bien les choses, il disait que j'étais en train de paniquer. Il me taquinait sans arrêt de cette façon. " Hé, tu as l'air un peu stressé. As-tu le droit d'être stressé? " C'était drôle parce que c'est devenu une constante de notre relation, genre, " Je dois avoir l'air complètement indifférent à ce qui se passe, sinon Erin va se payer ma tête. " Et ça m'agaçait plus qu'il me tire la pipe que de me faire tirer dessus, ce qui est à dire vrai bizarre. »

Priorité ECHO pour le Viking

Le Capitaine McMichael était dans le centre des opérations à la BOA Sperwan Ghar, à l'écoute des échanges radio alors que la section du Caporal-chef Doyle tentait de repousser une offensive concertée des insurgés au poste de police secondaire de Haji. Il écoutait le sergent de la section rendre compte des combats à la radio, les messages se succédaient à mesure que l'artillerie venait les appuyer, que les bombardiers venaient leur prêter main forte, puis il a entendu, horrifié, un autre message. Des hommes avaient été touchés. Un soldat avait été blessé. On demandait l'envoi d'une équipe d'évacuation aérienne en priorité ALPHA, ce qui signifiait que c'était urgent. Puis, un autre message a suivi en priorité ECHO, ce qui signifiait, eh bien, qu'il y avait un mort.

On n'utilise pas de noms dans les messages radio, alors il a fallu attendre que les numéros d'identification ZAP soient donnés. Tous les gens réunis dans la pièce ont eu le souffle coupé en entendant le numéro « R69194106 » crépiter dans le haut parleur. C'était le numéro du Caporal-chef Doyle, et le Capitaine McMichael n'en croyait tout simplement pas ses oreilles.



Caporal-chef Erin Doyle, à gauche, planifie un itinéraire de patrouille.

Quelques heures plus tard, de l'autre côté de la planète, Nicole attendait qu'Erin la joigne par Internet pour leur conversation du soir. Il ne s'était toujours pas manifesté à l'heure prévue. « C'était bizarre, parce qu'il n'avait pas respecté notre horaire – il était passé minuit, et normalement, c'est à cette heure-là qu'il a le temps de me parler », se remémore Nicole.

« Je suis habituée qu'il ne soit pas toujours là à l'heure pile; il n'est pas toujours libre au moment prévu, mais cette fois-là, j'ai eu comme un pressentiment. Puis le téléphone a sonné à 1 h 30 du matin. Je me suis dit que ce n'était pas normal.

« J'ai décroché, et c'était le commandant (du bataillon) à l'autre bout du fil. Je l'ai entendu dire : " Est-ce que je parle à Nicole Doyle, Madame Nicole Doyle? " J'ai répondu : " oui. " »

« Il a poursuivi en disant : " Nous devons venir vous rencontrer. "

« Je lui ai demandé : " Qu'est-ce qui est arrivé? "

« J'ai dit : " Est-il vivant ou mort? "

« Puis il a dit : " Nous devons venir vous rencontrer chez vous. Nous ne pouvons rien vous dire au téléphone. " »

Nicole lui a demandé où ils se trouvaient, et l'officier lui a répondu qu'ils étaient à cinq minutes de chez elle. Elle est sortie sur le porche et a fouillé la route du regard. Elle a aperçu leur voiture à un pâté de maisons. Ils ont alors allumé leurs phares, puis ils ont roulé jusque chez elle.

« Je suis rentrée dans la maison et ils m'ont suivie. J'ai simplement regardé le commandant et je lui ai demandé : " Est-il vivant ou mort? " Il a dit : " Je suis désolé. "

« Puis j'ai dit : " Est-ce qu'il est mort rapidement? Qu'est-ce qui s'est passé? " »

Il lui a dit qu'il était mort rapidement.

« Toutes sortes de choses te traversent l'esprit. C'est fou. Tout semblait tout à coup tomber en place. Je ne sais pas comment décrire cette impression. Je n'y ai pas cru pendant un

instant, après c'était comme ... parce que je connais la vie dans les forces armées, je me suis juste dit : " Eh bien, faut que ce soit vrai. Ils ne seraient pas là devant moi. " »

Nicole s'est ensuite mise à téléphoner aux gens qui devaient savoir.

Les faits sur le terrain

Il y a bien des raisons de s'enrôler dans les forces armées. Certains soldats le font probablement par goût de l'aventure, certains sont peut-être attirés par le salaire, et certains autres n'ont sans doute rien de mieux à faire.

Néanmoins, dans le cas de certaines personnes, on peut penser qu'ils n'ont pas le choix ou plutôt, qu'ils n'ont jamais envisagé d'autre choix. Qu'ils soient à leur place ou pas, qu'ils soient compétents ou pas, ce sont des soldats parce qu'il y a longtemps de cela, ils ont décidé que c'est cette vie qu'ils voulaient mener. C'est un concept qu'ils ont parfaitement intégré, pourrait-on dire. Le Caporal-chef Doyle semble avoir décidé qu'il serait plus tard un soldat peu de temps après sa naissance. C'est du moins la conclusion qu'on est en droit de tirer quand on découvre les cartes à collectionner qu'il affectionnait enfant, qui regroupent principalement, hormis quelques cartes de jolies filles à la poitrine dénudée, les cartes commémoratives à la fois rares et prisées de l'opération Desert Storm, qui remonte à la guerre du Golfe de 1991.

Même si le Caporal-chef Doyle avait tendance à remettre en question tout et n'importe quoi, il savait aussi à quel moment il fallait cesser de poser des questions et passer à l'action. Au début de son affectation, il est arrivé sur les lieux d'un incident près de la base de Zangabad, au cours duquel son ami le Caporal-chef Kevin Nanson avait été blessé grièvement lors de l'explosion d'un IED, pour découvrir son ami gisant dans le véhicule de patrouille Nyala endommagé.

Le Caporal-chef Doyle a attendu aussi longtemps que sa patience le lui permettait, mais comme ça n'allait pas assez vite à son goût. Il s'est alors mêlé d'activer les choses, prenant le contrôle de la scène de l'attentat, en demandant au Caporal-chef Nanson de l'aider et appelant une équipe d'évacuation sanitaire à la rescousse.

Pour sa part, le Caporal-chef Nanson se voit encore étendu là sur le sol, les yeux levés vers

le Caporal-chef Doyle, à qui l'un des infirmiers avait demandé de venir pour aider le blessé à rester calme.

Le Caporal-chef Nanson se souvient des rayons du soleil qui traversaient la barbe du Caporal-chef Doyle. Le Caporal-chef Nanson a tenté de parler à son ami, mais il avait perdu des dents sous la force de l'explosion, et le sang était en train d'envahir ses poumons.

Le Caporal-chef Doyle a voulu rassurer son copain, alors il lui a donné un coup amical dans la poitrine en lui disant qu'il s'en tirerait.

« En temps normal, ça ne m'aurait pas dérangé », raconte le Caporal-chef Nanson en souriant. « Mais mon dos était fracturé, alors ... ».

Malgré la douleur accrue que le coup bien intentionné du Caporal-chef Doyle lui avait causée, le Caporal-chef Nanson ne ressent rien d'autre qu'une admiration sans bornes pour son ami, et il s'efforce actuellement de mettre sur pied une œuvre de bienfaisance à son nom pour le temps des fêtes, afin, comme il le dit, de pouvoir le remercier de lui avoir sauvé la vie.

Pour le Caporal-chef Doyle, ses hommes passaient avant tout le reste. C'est ce que tout le monde s'accorde à dire à son sujet. Il aurait fait n'importe quoi pour ses amis, dont faisaient partie les caporaux-chefs Nanson, Yaschuk et Fraser, mais il en aurait fait tout autant pour les jeunes soldats et caporaux sous ses ordres.

Le Caporal-chef Doyle est venu passer quelque temps chez lui en juin, à l'occasion d'une permission. Il n'était pas en forme. Nicole ne l'avait jamais vu dans un tel état. « Il était fatigué. Il m'a dit qu'il avait reçu un diagnostic de typhoïde. J'imagine qu'on l'avait mal diagnostiqué au départ et engeulé pour s'être déshydraté, mais quelques jours plus tard, on lui a dit que c'était autre chose », explique Nicole. « Il m'a dit qu'il se sentait épuisé. Il me disait : " Je veux juste rentrer à la maison. Je ne suis plus capable. " Un jour, pendant sa permission, je lui ai fait la surprise d'un bon bain chaud, parce que je savais qu'il était fatigué et avait besoin de se faire gâter. C'est à ce moment là qu'il m'a dit : " Je ne veux pas y retourner, mais il le faut. Ça me rend malheureux. " Je lui ai alors demandé s'il voulait que j'aille voir l'aumônier, s'il voulait que je parle en son nom. Il m'a dit " Non " et je lui ai répondu : " D'accord. " »

La fin

Une fois de retour en Afghanistan et à Haji, la situation ne s'était pas du tout améliorée pour le Capitaine McMichael, le Caporal-chef Doyle et tous les autres militaires.

Pendant tout le mois de juillet et jusqu'en août, les contacts avec l'ennemi avaient été quasi-quotidiens. Lorsque j'ai visité le poste de Haji en avril, environ 25 soldats canadiens en assuraient la défense avec l'aide de nombreux membres de la police nationale afghane, alors que maintenant, ils n'étaient plus que dix au total à s'en charger.

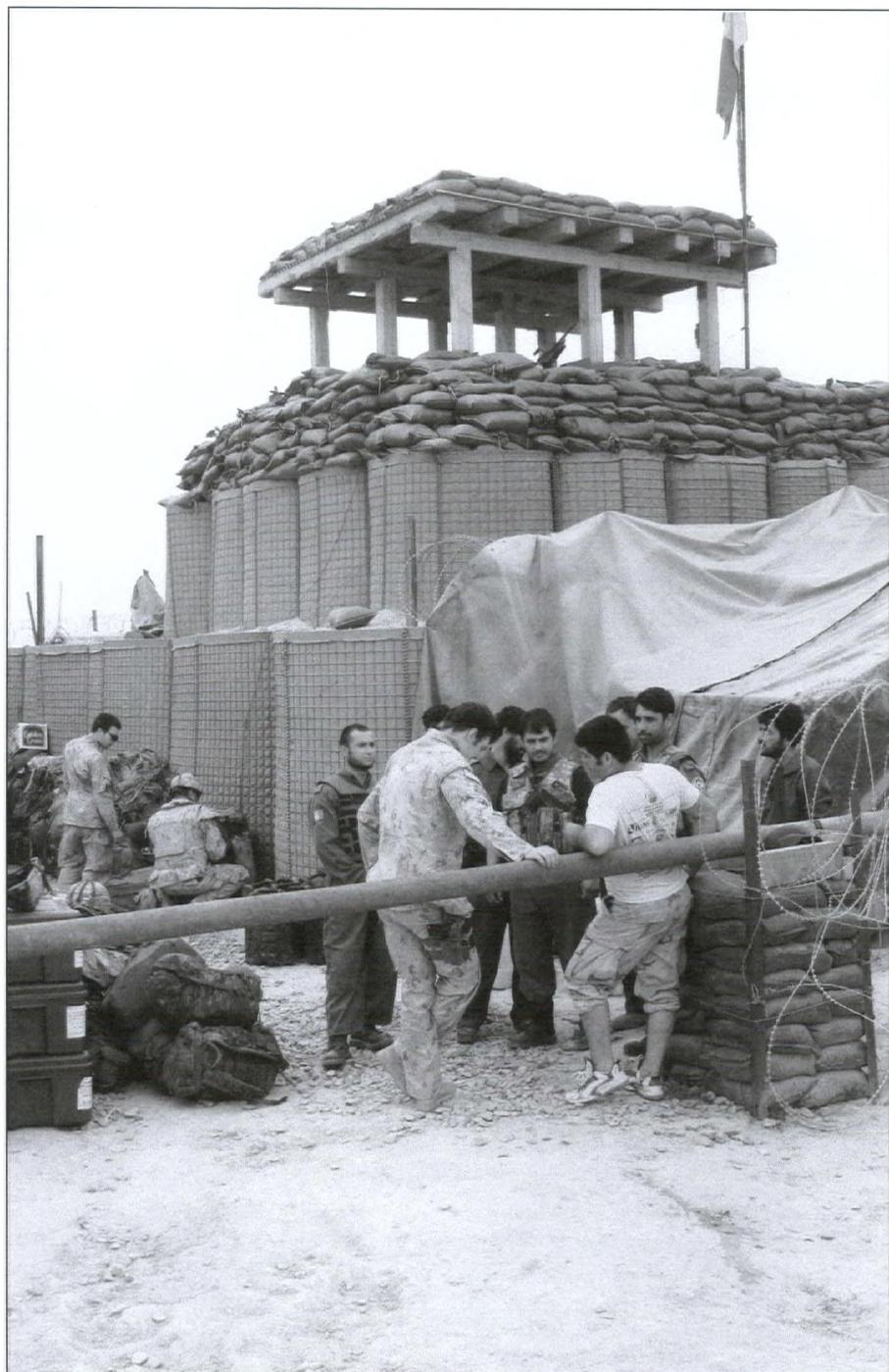
Parce qu'ils n'étaient pas en mesure de mener des patrouilles de nettoyage efficaces pour tenir l'ennemi à distance, ils savaient bien que ce n'était qu'une question de temps avant que l'ennemi ne s'en prenne à eux. Et ils n'y sont pas allés de main morte. Au petit matin, les premiers projectiles se sont fichés dans les amoncellements de sacs de sable qui entouraient le poste. Le Caporal-chef Doyle a pris la tête de l'équipe qui allait servir la mitrailleuse lourde C6, installée dans la tour de guet la plus au sud.

Le Caporal-chef Doyle, qui possédait ce rare talent d'avoir toujours l'air de s'amuser, qui semblait croire que la vie est un genre de fête déchaînée, est resté campé sur sa position jusqu'à la toute fin.

On aurait toutefois dit que l'ennemi savait exactement où il se trouvait. Trois roquettes, tirées à toutes fins utiles à bout portant, ont défoncé la tour de guet et le Caporal-chef Doyle est mort ce jour-là. « Quand il a été tué, nous avons tous dit : " S'il était écrit qu'il devait mourir, c'est ainsi qu'il aurait voulu partir ", se rappelle le Capitaine McMichael, en ravalant un sanglot. « Il est mort le doigt sur la détente. Il est mort en hurlant à la figure de l'ennemi. Il est mort en faisant ce que tous les soldats souhaitent faire. S'il était écrit qu'il devait mourir, c'est ainsi qu'il aurait voulu partir, en bravant l'ennemi jusqu'à la fin.

« Il a fait face à la musique sans broncher, vous comprenez? En connaissez vous beaucoup des gars qui ne reculent pas d'un pouce devant des gens réellement malveillants? » demande le Capitaine McMichael d'une voix douce. « Il a sacrifié sa vie pour se tenir debout, mais ce faisant, ne nous a-t-il pas permis à tous de reprendre espoir? »

C'était le 11 août 2008. Le Caporal-chef Erin Doyle avait 32 ans.



La tour de guet de la plage Haji où Le Caporal-chef Doyle a été tué.

ÉPILOGUE Le prix à payer

Bon nombre des amis du Caporal-chef Doyle se sont fait tatouer à sa mémoire, mais ils n'ont pas voulu me parler de ces tatouages. Et ils sont restés muets à ce sujet. Ce n'est que plus tard que j'ai appris de quoi il s'agissait.

Au delà de tout cela, comme le disait le Capitaine McMichael, c'est une perte « impossible à quantifier. »

« Nous étions tous sous le choc. Je crois que plusieurs d'entre nous sont encore ébranlés. Quant à moi, je n'arrive pas à croire qu'il ne se trouve pas quelque part ailleurs. Tu t'attends toujours à le voir arriver. »

Nicole de son côté, eh bien, comme le disent ses amis, c'est une femme forte, mais elle vit une période difficile.

« Erin m'avait même dit : " Tu t'occuperas de ce qui doit être fait, puis il faudra que tu passes à autre chose. Il ne faudra pas rester là à broyer du noir " », se souvient Nicole, en se remémorant une conversation qu'elle avait eue avec lui au sujet de sa mort éventuelle. « Je lui avais simplement répondu : " Tu n'as aucune idée du drame que ce serait pour moi de devoir vivre une telle chose. Aucune. " »

« Et ça a été vraiment dramatique. J'ai encore de mauvaises journées de temps à autre, mais je n'ai jamais été du genre à me mettre en boule et à me laisser bousculer. C'est très difficile pour moi, parce qu'il est mon meilleur ami, mais je ne vais pas m'arrêter de vivre non plus.

« Quand j'ai besoin de lui parler, il n'est pas loin. Je sais qu'il ne voulait pas que je me morfonde. Il va juste falloir laisser passer du temps pour que tout ça se tasse un peu. Il a toujours été là pour moi. Je sais qu'il est toujours là.

« Il y a néanmoins un truc débile qui m'agace vraiment, c'est quand on parle de lui comme d'un chiffre. Il est mort suffisamment d'hommes pour dépeupler des villes entières pendant les guerres précédentes, et ils sont encore là à essayer de démêler tout ça... qui étaient certains de ces hommes au juste, et tant que personne n'aura dressé la liste complète des milliers et milliers d'hommes tombés au combat au cours des deux guerres mondiales, ils ne peuvent pas parler de lui en ces termes.

« C'est une chose qui m'irrite au dernier degré. Il n'était pas le quatre-vingt dixième. Il était le Caporal-chef Erin Melvin Doyle. C'était un homme profondément bon, et c'est comme ça que je veux que l'on se souvienne de lui. Pas un nombre. »

POSTFACE

Quelques données factuelles au sujet d'Erin Doyle :

Naissance : le 20 mars 1976, Maple Ridge, Colombie Britannique. Il a grandi à Kamloops.

Date d'enrôlement : le 21 mai 1998

Activités préférées : Restaurer les vieux camions et les vieilles voitures, pelleter le trottoir devant la maison des voisins, jouer des tours.

Raison probable pour laquelle il a pu porter la barbe aussi longue : Le Caporal-chef Doyle était le père Noël chaque année à la fête de Noël du PPCLI.

Gymnases baptisés à son nom : Deux gymnases – un au 3e Bataillon, PPCLI, et un autre au 1er Bataillon, PPCLI. Il y en avait un troisième à Zangabad, mais cette base a été démantelée.

Il craignait les hauteurs et les abeilles (il était allergique à leur piqure); c'est pas mal tout.

Membres de sa famille qui lui survivent : Kathleen (mère), Melvin (père), Sean (frère), Barb Loukes (belle mère), Bob Mitchell (beau-père) et Kerry (demi sœur).

Rêves d'avenir : Devenir un technicien en recherche et sauvetage avant de prendre sa retraite avec Nicole à Valemount, en Colombie Britannique, où il aurait travaillé comme pompiste.

Sépulture : Cimetière St Émile, Legal, Alberta, le 21 août 2008.



CONCLUSION:

REVENIR À LA MAISON EN PROVENANCE DE KANDAHAR

Le court essai qui suit a été en très grande partie rédigé d'un trait à mon retour de Kandahar en 2006. Je commence par raconter une matinée de la mi-octobre à Kaboul, alors que j'avais été laissé en plan par un avion en panne de la compagnie aérienne afghane Ariana, et je me retrouvais une fois encore en train de rouler à toute vitesse dans la ville en essayant de ne pas m'en faire.

Un mardi matin à l'aube, je monte à bord du véhicule qui me conduira de l'hôtel Serena à l'aéroport international de Kaboul, pour y attraper l'avion. C'est un trajet passablement long, plus ou moins 5 km à travers la ville, où la circulation était déjà dense. Tout le monde semble se lever très tôt à Kaboul, mais personne n'ose vraiment sortir dehors une fois la nuit tombée. Des bombes ont frappé la ville tous les deux ou trois jours depuis environ un mois, et de nombreux Américains et Afghans ont été tués.

Chaque fois que nous ralentissons, le moteur de la vieille Toyota à bord de laquelle nous trouvons cale, ce qui n'est pas une très bonne chose. J'avais acheté un billet pour monter à bord d'une navette officielle du Serena réservée aux allers-retours entre l'aéroport et l'hôtel, mais il semble qu'une petite amaque de dernière minute est intervenue. J'ai vu ce gars se pointer – probablement un ami ou un parent du préposé à la réception – habillé de pied en cap à l'occidentale de vêtements de marque contrefaits, dont un pantalon de survêtement lustré parfaitement ridicule, dont les boutons sur la jambe droite étaient boutonnés de travers.

Il est 5 h 45, et nous nous heurtons à un barrage routier à l'entrée de l'aéroport. Il y a une trentaine de voitures devant nous, et notre moteur ne cesse de caler, alors que nous nous apprêtons à nous engager dans un carrefour giratoire engorgé. Ils ne nous laisseront pas passer avant une trentaine de minutes. Il y a des douzaines de personnes, de fait, je dirais des centaines de personnes, massées tout le long de la route. Pour être franc, je ne connais pas grand-chose aux méthodes à employer pour assurer sa propre sécurité. J'essaie simplement d'éviter les situations où je me retrouve immobilisé, qui font que je me transforme en une cible attirante et/ou inoffensive, par exemple, en étant assis à attendre à l'extérieur de l'aéroport international de Kandahar dans un véhicule civil sur le bord de l'autoroute. Je sais toutefois comment ces poseurs de bombe fonctionnent. Si l'un d'entre eux est dans les environs, il aura posté un guetteur quelque part, peut-être parmi tous ces gens sur le bord de la route, à la recherche d'objectifs sur lesquels attirer son attention. Une cible fixe est facile à atteindre, surtout une cible surmontée d'une belle grosse tête canadienne.

Je me fais ces réflexions alors que je suis assis sur la banquette arrière de cette Toyota déglinguée. Ce n'est pas le genre de trucs auxquels j'ai envie de penser. Je n'ai pas encore bu de café, et je viens de passer les deux dernières semaines dans une zone de guerre à haut taux de stress. Je veux simplement m'en aller d'ici, mais je sais que je dois faire quelque chose.

Je dois bouger; je n'ai pas le choix. Sortir de la voiture pour marcher le kilomètre qui me sépare de l'entrée de l'aéroport ne me semble pas être l'idée du siècle, mais je me dis qu'une fois de l'autre côté du barrage routier, je devrais être en relative sécurité. Il y a certainement des « méchants » à l'affût, mais ils n'ont pas l'habitude d'attaquer en personne, du moins, pas à Kaboul. De plus, ils ignorent qui je suis. J'ai peut-être une arme sur moi ... Ce sont les kamikazes qui sont réellement à craindre, alors je serai plus en sécurité à pied, hors de portée de leurs voitures bourrées d'explosifs.

Je glisse sur la banquette en toute hâte et sors de la voiture du côté de l'accotement, en m'éloignant de la file de véhicules. J'enfile les bretelles de mon sac à dos et je commence à marcher. Une douzaine de voitures plus loin dans la file, dans une camionnette Toyota, des Occidentaux d'un certain âge, du genre de ceux qui travaillent pour les ONG, me regardent d'un air légèrement ahuri pendant que je passe à côté de leur véhicule. « Faut rester en mouvement », je leur dis. L'ambiance est pour le moins tendue. On ne me laisse pas passer au barrage routier, et je décide d'attendre à l'intérieur, à proximité des gardes. Je continue de m'avancer petit à petit, et je finis par atteindre l'aéroport. Je réussis à attraper l'avion.

À 7 h 30, une bombe explose et tue deux policiers afghans, à moins d'un kilomètre du carrefour giratoire où je m'étais retrouvé coincé.

C'est comme ça que ça se passe – en fin de compte, tout se résume au geste à poser : Que faut-il faire? Dans ce cas, je me suis simplement levé et j'ai marché. peut-être n'était-ce pas la meilleure chose à faire, peut-être cela n'avait-il aucune importance, mais là encore, peut-être que cela a fait toute la différence. En Afghanistan, où les risques paraissent omniprésents et où vous pouvez littéralement partir en fumée à tout instant, vous ne savez jamais exactement ce qu'il faut faire ou si ce sera utile, il faut donc peser ses chances. Vous n'arrivez jamais à connaître tous les tenants et aboutissants de la situation, mais vous compensez cette méconnaissance en essayant de comprendre les capacités et les tactiques de l'ennemi.

Mais il y a plus. Comprendre les tactiques est une chose, la stratégie en est une autre, mais comprendre les mobiles est ce qui importe le plus, pas simplement pour survivre à Kaboul mais pour y atteindre nos objectifs. Quand on mène une bataille sans fin et sans fronts, il est essentiel de savoir comment et pourquoi l'ennemi se bat, et c'est là qu'il faut attaquer, parce que ce n'est qu'ainsi que la victoire est possible.

Je ne suis toutefois pas convaincu que nous avons atteint ce niveau de compréhension. Il est indéniable qu'un mouvement de résistance existe en Afghanistan. Il n'est cependant pas évident de savoir à quoi ces résistants s'opposent. Il est clair que le pays est divisé, si ce n'est déchiré. Il est alors plus simple de se concentrer sur un élément, le sud, la province de Kandahar, et la résistance associée à l'ethnie pachtoune que nous qualifions souvent de talibane. À quoi résistent-ils? Est-ce simplement notre présence? À moins qu'ils ne croient que la démocratie et le « progrès » sont des notions inacceptables dans un État musulman? peut-être résistent-ils au retour des Tadjiks et des Hazaras au sein du gouvernement du pays à Kaboul? Ces résistants sont-ils le résultat du taux de chômage incroyablement élevé et du fait que les talibans les paient pour se battre? Résistent-ils parce qu'ils ont l'impression que la vie était meilleure – plus sûre, plus stable – sous le règne des talibans et qu'ils souhaitent leur retour au pouvoir? Résistent-ils parce que le présent gouvernement est à leurs yeux corrompu et incapable de gouverner? peut-être aussi s'opposent-ils au fait que nous exigeons de l'Afghanistan qu'il cesse d'être une menace à la sécurité du monde en donnant asile à des terroristes et par voie de conséquence, qu'il se soumette au droit international en matière de droits de la personne?

Eh bien, j'ai recueilli suffisamment de faits pour affirmer que ce sont toutes ces raisons à la fois. Les rebelles de Kandahar sont motivés par toutes ces raisons, et il y en a d'autres. Ils ont tout simplement plus de raisons de se battre que ce avec quoi nous pouvons espérer composer. Il peut par conséquent être utile de se demander ce que nous savons à notre propre sujet. Il semble très évident que nous pourrions poursuivre cette guerre indéfiniment, ce qui fait qu'ils ont l'avantage du temps. Ainsi, il n'est pas (ne devrait pas être) dans notre intérêt de leur imposer d'intégrer nos valeurs à leur vie culturelle (bien que certains d'entre nous le fassent, malheureusement). Nous voulons nous comporter de façon éthique. Nous croyons aux droits de la personne.

Nous n'accepterons toutefois probablement jamais que l'Afghanistan redevienne une pépinière de militants islamistes qui s'y entraînent en vue de nous attaquer.

Parmi les griefs exposés ci-dessus, la seule raison pour laquelle nous devrions être prêts à nous battre est la dernière. C'est la seule chose me semble-t-il que nous sommes en droit de faire, et bien qu'il faudra procéder à quelques réformes pour y arriver, ce n'est rien d'irréalisable. Si la province de Kandahar peut fonctionner et atteindre la stabilité en étant régie par une administration d'allégeance musulmane, pourquoi devrions-nous nous en plaindre? Si les Afghans souhaitent un pays qui serait un croisement entre le Pakistan et l'Arabie saoudite, inspiré du format de la République serbe de Bosnie, en quoi cela nous concerne-t-il?

Tout le monde veut savoir si la mission a des chances de réussir, mais certains objectifs de la mission actuelle restent très nébuleux. Si, quand on parle de « la mission », on sous entend une entreprise de réforme de l'éducation et de promotion de l'égalité hommes-femmes au Panjwai, on se dirige sans doute vers une impasse. Par contre, si on pense à l'établissement d'un gouvernement viable et durable à Kaboul et à la réduction ou l'élimination du terrorisme criminel à l'échelle internationale, alors oui, la réussite est possible. Comme me l'a dit le Général Rick Hillier, on saura que nous avons réussi quand les citoyens afghans de toutes les régions auront l'impression, voire la certitude, que le gouvernement à Kaboul pourra survivre à n'importe quelle attaque dirigée contre le pays.

Le secret de la victoire : en apprendre plus sur l'ennemi et sur nous-mêmes. Nous devons définir ce que sera la victoire. Et ce genre de compréhension est beaucoup plus difficile à atteindre que ce que l'on pourrait croire.

Il n'en demeure pas moins que c'est ce qui importe avant tout : comprendre. D'ailleurs, à cet égard, on doit tenir compte d'un phénomène important quand on réfléchit à notre rôle dans des pays comme l'Afghanistan : il est quasi-impossible de comprendre ce qui se passe si on n'est pas là, sur le terrain. Pour prendre des décisions éclairées ou formuler des recommandations judicieuses, il faut disposer d'une profusion de faits incontestables pour élaborer un modèle réaliste de la situation, qui nous aidera à comprendre comment les choses devraient évoluer. Ces faits ne sont pas uniquement de nature statistique; ils relèvent davantage du contexte; l'information est tellement abondante qu'il faudrait littéralement des jours, dans le cas de l'Afghanistan, pour la communiquer simplement en parlant. À mon avis, on a à faire à une complexité quasi-irréductible. Il s'agit presque de la proverbiale carte à l'échelle du territoire—une explication informée de la situation se révélerait presque aussi complexe que la situation en tant que telle.

Pour l'heure, il est difficile d'adopter une autre attitude qu'un scepticisme prudent face à l'avenir de l'Afghanistan. Rien ne permet de dire de quel côté penchera la balance. Et bien qu'il soit sans doute naïf de croire que le changement se produira toujours de façon harmonieuse, imposer un changement dont le rythme serait trop rapide risque également d'être contre-productif.

INCRAMENT

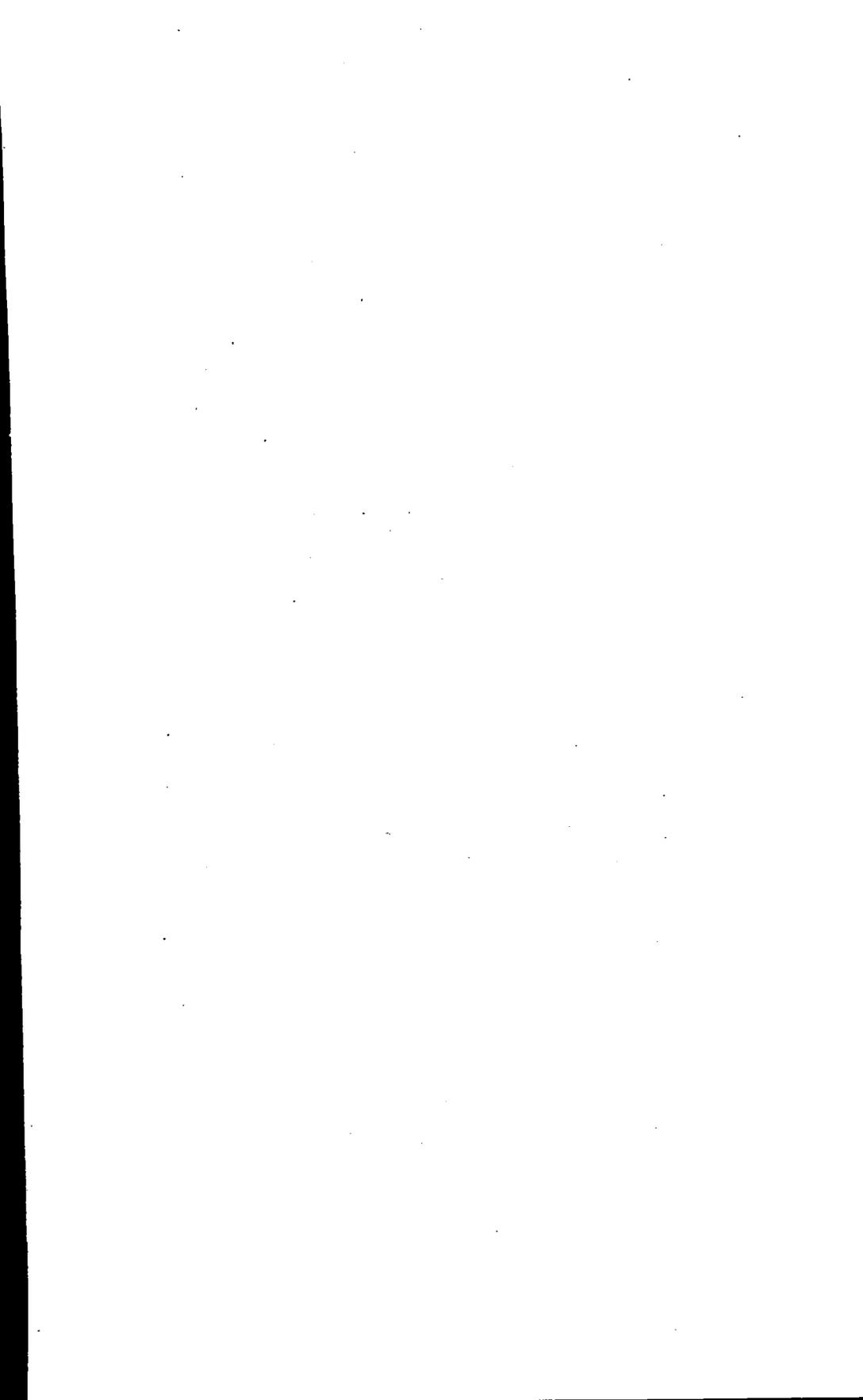
- 1er Régiment du génie de combat: 239
10th Mountain Division: 97
1st Hussars: 21
2e Régiment du génie de combat: 58, 74, 155
2e Ambulance de campagne : 58, 72, 157
2e Groupe-brigade mécanisé du Canada: 135
2e Régiment, Royal Canadian Horse Artillery: 58, 97, 155
A10 Thunderbolt: 91, 97
ACDI – Agence canadienne de développement international: 131, 135
Abthorpe, Major Geoff: 74, 96, 99, 102-103, 105-106, 155, 157
Abrams, Adjudant Jeremy: 226, 237
aéroport international de Kaboul: 34, 37, 51, 285
aérodrome de Kandahar: 58, 97, 135, 138, 177, 186, 208-209, 226-227, 246, 263, 273
Aggus, Capitaine Matt: 193, 197-199, 202-207, 211-216
Al-Qaïda: 17, 24, 137, 140, 195
ANA – Armée nationale afghane : 77, 82-83, 87, 197, 199-200, 203, 212-215, 219
PNAOC – Police nationale afghane pour l'ordre civil: 230-231, 235
Annan, Kofi: 47
Alliance du Nord 17, 137
rivière Arghandab : 57, 61-64, 75, 77, 83, 88-89, 91, 96-97, 99, 104-109, 120-121, 124, 128, 224, 226, 237, 240, 263
Augustine, Sergent Chris: 134, 141, 143-144, 146-147
BOA Martello: 134, 150, 152, 154, 157, 161-162, 164, 166, 168, 170, 172-173
BOA Masum Ghar: 53, 58-59, 61, 63-64, 76-77, 89, 97, 99-100, 103, 106, 125, 198, 223, 229
BOA Sperwan Ghar: 195, 198, 201, 241, 244, 250, 265, 275
base aérienne de Bagram: 34
base de patrouille Wilson: 102, 104, 112
Barker, Capitaine Bob: 232-234, 236
Barnes, sergent-major John: 54, 86
Bazaar e-Panjwai: 134, 139, 140, 147
Beerenfenger, Caporal Robbie: 21, 36, 38
Behiels, Capitaine Justin : 76, 87
Bell, Lieutenant Jeff: 102, 168-169, 171, 173
bin Laden, Osama: 11, 137
Boyes, Sergent Jason: 231
Britanniques, les: 33, 37, 46-47, 75, 100, 122, 136, 138, 184, 209, 229, 264
fusil d'assaut C8 : 24
camp Julien: 15, 21, 29-32, 34, 36-37, 41, 48
camp Nathan-Smith: 135, 141
camp Souter: 33, 37, 47
camp Warehouse: 30 33
Campbell, Major Mark: 188, 198, 201, 204, 207, 211-212, 213, 217
canon sans recul de 82 mm: 55, 86
char Leopard : 206, 241-242
compagnie Charles: 31, 38, 53, 54, 56-57, 60-64, 68, 72-77, 80-87, 89-92, 94, 96-99, 101-105, 108-110, 129
COCIM – coopération civilo-militaire: 52, 133, 135, 141-143, 229
Comeau, Caporal Janice: 156-157, 163-166
Corbould, Lieutenant-colonel Dave: 225, 243
Corps des Marines des États-Unis: 29, 229, 247
contre-insurrection: 58, 95, 120, 122, 130, 133, 151, 177, 189, 208, 223, 243-244, 273
Cushley, Soldat William: 55, 72, 86, 90, 110, 114
Dallaire, Soldat Kevin : 62, 114
Denne, Lieutenant-colonel Donald : 31, 34
Doyle, Caporal-chef Erin: 257-283
Doyle, Nicole: 257, 264-283
ELMO – équipe de liaison et de mentorat opérationnel: 188, 191, 195, 197-198, 211-212, 216, 225
école blanche: 53-54, 56, 62, 72, 76, 79, 89, 124
équipe provinciale de reconstruction: 133, 135, 141, 146-147, 229, 240
Étoile de la vaillance militaire: 62, 84
Fawcett, Sergent Scott: 73, 79-85
Feyko, Lieutenant Jason: 30
Force opérationnelle 31: 105
Force opérationnelle Kaboul: 20-21, 33, 35, 37
Force internationale d'assistance à la sécurité: 20, 35, 37, 47, 98, 135
forces d'opérations spéciales: 61, 74, 97, 122, 225, 252
Fraser, Brigadier-général David: 58-60, 62-67, 97, 105, 111, 113, 117-131, 175
Fraser, Caporal-chef Gerry: 266, 279
Frederiksen, Caporal-chef Gerry: 229-230, 232-234

TÈMOIN DE LA GUERRE

- Funnel, Caporal Jason: 73, 79-80, 86
Furoy, Caporal Richard: 71-73, 79-80
fusil d'assaut AK47: 84, 102, 214, 240, 242
G wagen: 54-55, 71, 78-84, 182, 247
Gallant, Sergent Mark: 157, 160, 163-166, 173,
Gauthier, Lieutenant-général Michel: 98, 111-112
Gendarmerie royale du Canada: 135
Good, Caporal-chef Travis: 219, 226, 233
Graham, Soldat Mark Anthony: 91, 104, 114
grenades propulsées par fusée: 54, 80, 84-85, 106, 155, 228, 241
guerre de Corée: 57, 134
Haji: 8, 11, 107, 217, 219, 221, 223-244, 250, 262-265, 275, 280-281
Helmand : 96, 121-122, 209, 229
hélicoptère de combat Kiowa: 195,
Henderson, Capitaine de vaisseau Chris: 181
Henley, Adjudant Dean: 134, 140-143, 146-147
Hennessy, Caporal Al: 154-155,
Hetherington, Lieutenant-colonel Simon: 147
Hillier, Général Rick: 53-54, 250, 288
Hiltz, Lieutenant Jeremy: 78, 88-89
hôtel Serena: 285
IED – dispositif explosif de circonstance: 190, 216, 231, 238, 241, 243, 245-256, 267, 278
jeep Iltis: 11, 18, 20-22, 30-31, 36, 38, 247
Ingram, Sergent Vaughn: 62, 114
ISAF: 52, 98-99, 135, 148, 183, 225, 228, 230
Ivey, Major Greg: 97
Janzen, Major Jay: 29,
Kaboul: 15-16, 13, 14, 18-28, 30, 33-43, 45-49, 58, 96, 137-139, 148, 285-288
Kandahar: 57-58, 75, 96, 99, 119, 134-135, 141, 152, 266
Kandahar (province): 54, 58, 74, 133-134, 141, 151, 189, 194-195, 208, 223, 230, 250-251, 287-288
Karzai, Hamid: 17, 60, 119-121
Keller, Caporal Bryce Jeffrey: 62, 114
Klukie, Soldat Josh: 114, 155, 179-180
Kowalkovski, Caporal Mark: 20-23,
Laroche, Brigadier-général Guy: 208,
Lavoie, Lieutenant-colonel Omer: 58-68, 97, 105, 111, 122-123, 125-131, 245, 250-255
La revue Légion: 54, 57, 89, 90, 96, 133, 151, 191, 233, 245, 257
Leifso, Capitaine Troy: 236-237, 241-242
Leslie, Lieutenant-général Andrew: 11, 32,
Lewis, Colonel Fred: 137, 140, 148, 177-178, 180-182
Lewis, Caporal Derick: 81-82, 86, 90
Lussier, Major Andrew: 74, 97, 100-101, 104-108, 111-112
Maiwand: 229
Mar Ghar: 58, 61, 76, 99, 106, 109
McMichael, Capitaine Reg: 273-275, 280, 282
McNabb, Adjudant John: 198-200, 205-207, 211, 213-217
Médaille de la vaillance militaire: 56, 80, 81, 84
Mellish, Adjudant Frank: 55, 86, 110, 114
Murnaghan, Adjudant Jim: 157-158, 160-166, 172-173
Murphy, Caporal Jamie: 20, 28, 29-41,
Nakhonay: 196, 198-199, 201, 208, 210, 216, 229
Natynczyk, Général Walter: 267
Néerlandais, les: 61, 74, 122, 138, 152, 154-157, 161
Niefer, Caporal-chef Sean: 81
Nimrod MR2: 100
Nolan, Adjudant Rick: 54-55, 71-73, 78-82, 85-86, 88, 94, 104, 114
Nyala RG31: 169-171, 198-200, 206-207, 247, 278
OTAN: 11-12, 20, 32-33, 35, 37, 45-49, 51-52, 54, 57-59, 68, 74, 78, 97-100, 113-114, 118, 127, 131, 135, 138-139, 149, 178, 196, 198, 200, 208, 226, 232-233, 243
objectif Cracked Roof: 102-104, 106
objectif Rugby: 53, 62-63, 73-80, 85, 89, 92, 94-96, 101-106, 109-110, 112, 123-127
Omar, mollah Mohammad: 11, 57
opération Ateesh Bazi: 188, 192, 196, 198, 201, 208, 211, 214
opération Méduse: 53-54, 57-61, 71-72, 74, 84, 90, 92, 95-96, 99, 101-103, 110-112, 114, 117, 120-123, 133-134, 142, 152, 175
PNA – Police nationale afghane: 225, 259, 280
Panjwai: 136, 142
Pappin, Capitaine Piers: 102
Pashmul: 61-62, 76, 96, 102, 104, 110, 113, 124, 142, 223
Pachtoune: 17, 75, 136, 287

INCREMENT

- pistolet Browning : 89
poste de police secondaire de Haji: 223
poste de police secondaire de Zangabad: 225,
235, 263
Premiere Guerre mondiale: 60, 123, 137
Princess Patricia's Canadian Light Infantry:
58-59, 62, 74, 76, 89, 97, 142, 197, 226, 260,
283
Pyle, Ernie: 184, 186
reconnaissance: 24, 32, 37, 67-68, 74, 100,
106, 108, 175
Regay: 199-202, 206
Reid, Caporal Christopher Jonathan: 62, 114
route 1: 99, 112, 121
route de Darul Aman: 30, 34
route Comox: 76, 78, 83
route Fosters: 224-225, 231, 238-239
route Summit: 112
Royal Canadian Dragoons: 74, 97
Royal Canadian Regiment: 21, 23-24, 30-32,
36-37, 40, 54, 58, 66, 74, 96, 154
Ruffolo, Caporal Jason: 83, 85-86, 90-91
Sangisar: 96
Seconde Guerre mondiale: 99, 102, 121, 137, 263
Shaver, Major Dan: 253-254,
Short, Sergeant Robert: 21, 36, 38
Sprague, Major Mathew: 54, 56, 61, 64, 67-68,
77-79, 81-82, 85, 87-88, 91-92, 99, 104,
111-112, 175
Stachnik, Sergeant Shane: 55, 72, 78, 81, 114
stratégie de la tache d'encre: 225, 243
Tadjike: 17, 137, 287
Taliban: 14, 20, 22-24, 38, 47-48, 54, 57-67, 73,
75, 84, 96, 98-110, 112-114, 118-130, 137,
140-141, 143, 146, 155, 160-168, 194-196
Teal, Caporal Sean: 55-56, 72-73, 79-84
Tower, Sergeant Patrick: 62
Uruzgan: 152
VBL – véhicule blindé léger: 27, 43, 48-49,
73, 79, 81-88, 98, 100, 110, 216-217
vallée de Chahar Asiab: 27, 37-39, 43-44, 49
Vass, Major John: 31
véhicule blindé Bison: 22
Wessan, Capitaine Derek: 56, 78-79, 85, 88-89,
92, 109-111
Wright, Major Charles: 97
Yaschuk, Caporal-chef Matt: 264-266, 279
chargeuse Zettlemeyer: 86



TÉMOIN DE LA GUERRE

PAR
ADAM DAY

L'AUTEUR DU LIVRE TÉMOIN DE LA GUERRE DÉCRIT L'ÉVOLUTION DU RÔLE QU'A JOUÉ LE CANADA EN AFGHANISTAN AU COURS DES CINQ DERNIÈRES ANNÉES, QUI, DE FONDÉ QU'IL ÉTAIT SUR LE MAINTIEN DE LA PAIX À KABOUL EN 2004, EST PASSÉ PAR D'INTENSES COMBATS EN 2006 POUR SE MUER EN UN PÉRILLEUX ET DIFFICILE EFFORT DE CONTRE INSURRECTION EN 2009. CE RECUEIL DE COMPTES RENDUS ET DE RÉCITS PROVENANT D'UN JOURNALISTE TÉMOIGNANT LE CONFLIT PENDANT CETTE PÉRIODE DE TEMPS, PERMET DE DÉCOUVRIR LES CONDITIONS SUR LE TERRAIN DU POINT DE VUE DU SOLDAT, ET CE, AU FUR ET À MESURE QUE LA MISSION SE TRANSFORME. OUTRE LES CHAPITRES PORTANT SUR DES SUJETS AUSSI VARIÉS QUE L'OPÉRATION MÉDUSE ET LA FORCE OPÉRATIONNELLE DE LUTTE CONTRE LES DISPOSITIFS EXPLOSIFS DE CIRCONSTANCE, L'OUVRAGE CONTIENT UNE GRANDE QUANTITÉ D'INFORMATION NOUVELLE, DONT LA TRANSCRIPTION INTÉGRALE D'UNE ENTREVUE AVEC LE BRIGADIER GÉNÉRAL DAVID FRASER, LE GRAND COMMANDANT DE L'OPÉRATION MÉDUSE ET LE PLUS HAUT GRADÉ CANADIEN SUR LE TERRAIN DURANT LE DÉPLACEMENT DES CANADIENS VERS LA PROVINCE DE KANDAHAR ET LA RÉSURGENCE IMPORTANTE DES TALIBANS EN 2005/2006.



ISBN-13: 978-1-694673-36-9



9 781894 673389



PRESSE DE L'ACADÉMIE
CANADIENNE DE LA DÉFENSE